This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

APOLOGIE
DE
LA RELIGION
CHRÉTIENNE.

LIVRES

EN FAVEUR DE LA RELIGION,

Qui ſe trouvent chez HUMBLOT, *Libraire.*

PREUVES de la Religion, par le P. Buffier, 1 vol. *in*-12. 2 l. 10. ſ.

La Foi juſtifiée de tout reproche de contradiction avec la raiſon, 1 vol. *in*-12. 2 l. 10 ſ.

La véritable Religion, par le P. Le Febvre, 1 v. *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Inſtruction de M. de Langres ſur la Religion, 1 vol. *in*-4°. 1 l. 4 ſ.

Catéchiſme de Montpellier en Latin, 6 vol. *in*-4°. 48 l.

La Dévotion réconciliée avec l'Eſprit, 1 vol. *in*-12. 2 l.

Catéchiſme de Bourges, 1 vol. *in*-4°. 8 l.

Apologie de la Religion contre l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, par M. Bergier, 2 vol. *in*-12. 6 l.

Le Déiſme réfuté par lui-même, par M. Bergier, 1 vol. *in*-12. 3 l.

La Certitude des Preuves du Chriſtianiſme, par le même, avec la Réponſe aux Conſeils raiſonnables, 1 vol. *in*-12. 3 l.

La Religion Chrétienne démontrée par la Réſurrection de J. C. traduit de l'Anglois de Ditton, 1 vol. *in*-4°. 10 l.

Hiſtoire de l'Etabliſſement du Chriſtianiſme, tirée des ſeuls Auteurs Juifs & Payens, où l'on trouve une preuve ſolide de la Vérité de la Religion, par M. Bullet, 1 vol. *in*-4°. 7 l. 10 ſ.

De la Sainteté & des Devoirs de l'Epiſcopat, ſuivant les Saints Peres & les Canons de l'Egliſe, 3 vol. *in*-12. 9 l.

Diſſertation ſur l'Union de la Religion, de la Morale & de la Politique, par Warburton, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Principes de l'Egliſe ou préſervatifs contre l'Héréſie, par M. Rouſſel, 1 vol. *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Principes de Religion, ou Préſervatif contre l'incrédulité, 1 vol. *in*-12, *par le même*, 2 l.

La Loi naturelle, *par le même*, *in*-12. 2 l. 5 ſ.

Le Proteſtant cité au Tribunal de la parole de Dieu, 1 vol. *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Walenburch de Controverſiis, 1 vol. *in*-12. 3 l.

Code de la Religion & des Mœurs, 2 vol. *in*-12.

APOLOGIE
DE
LA RELIGION
CHRÉTIENNE,

Contre l'Auteur du Christianisme dévoilé, *& contre quelques autres Critiques.*

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Chanoine de l'Eglise de Paris, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon.

Jactent se in suâ eloquii vanitate, & de argumentationum suarum versutia, quæ inimica est fidei, glorientur; nobis placet Apostoli obedire præceptis, dicentis; VIDETE NE QUIS VOS DECIPIAT PER PHILOSOPHIAM. S. Leo, Epist. 132, cap. 2.

SECONDE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Ives.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

BREF

DE N. S. P. LE PAPE CLÉMENT XIII.

A M. L'ABBÉ BERGIER.

CLEMENS PAPA XIII.

Dilecte Fili,

Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Redditus est nobis tuo nomine Liber in duo volumina distributus, quo Christianam Religionem à nefariis libertinorum hujus temporis scriptionibus defendendam suscepisti. Nunquàm existimassemus impietatem eò furoris fuisse deventuram, quò deveniisse ex tuo libro comperimus, cujus initio summa dementissimæ Doctrinæ capita exponis, quam primus extulisse videtur miserandus Auctor quem refutandum aggrederis : Cùmque impii, quantumvis Evangelicæ Doctrinæ infensi, anteà non diffiterentur Christianæ disciplinæ leges suâ ipsarum Sanctitate commendari, cohorruimus extitisse nuper exitiale hominis monstrum, qui esse Reipublicæ noxias, solidæ morum doctrinæ adversas, & humani ingenii progressibus obsistentes, ideòque penitùs repudiandas impuro ore blasphemaverit. Magnam tibi propterea, Dilecte Fili, debet gratiam Christiana Respublica, qui

libro illo tuo hominis, non tàm omni religione expertis, quàm de ingenii sui acumine stolidè arrogantis impiam doctrinam contuderis, ejusque calumnioſas argutias, & inania malè sibi cohærentium atque etiam à communi sensu abhorrentium opinionum commenta refutaveris. Vidimus Lectorem ad duo quædam alia Scripta tua, dudùm edita, à te sæpiusculè amandari, quæ hùc nondùm perveniſſe dolendum est; cùm fieri non possit quin tuam Apologiam qui legerit, duo illa scripta desideret. Cœterùm nos pietatem tuam, & defendendæ sanctiſſimæ Religionis flagrantiſſimum zelum in animo gerimus, ac propè in oculis habemus, tibique de tuo munere gratiſſimum animum profitemur. Deum precamur, ut ætatem viresque tibi suppeditet, quò quàm diutiſſimè è laboribus tuis fructus decerpere possit Catholica Ecclesia, cui quidquid tibi est ingenii atque doctrinæ te jàm perspeximus devoviſſe: Tibique, DILECTE FILI, paterno cordis nostri affectu, Apostolicam benedictionem peramanter impertimur.

DATUM Romæ, apud Sanctam Mariam Majorem, sub annulo Piscatoris, die XXXI. Januarii M. DCC. LXIX. Pontificatûs nostri anno undecimo.

M. A. Archiepiscopus Chalcedonensis.

Dilecto Filio BERGIERO, *Sacræ Theologiæ Doctori.*

BREF

DE N. S. P. LE PAPE CLÉMENT XIII.

NOTRE CHER FILS,

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

ON Nous a remis de votre part un Livre en deux volumes, par lequel vous avez pris la défense de la Religion Chrétienne, contre les pernicieux Ecrits des Libertins de nos jours. Nous n'eussions jamais cru que l'impiété dût en venir au point de fureur où elle est parvenue, & que vous faites connoître par votre Livre, au commencement duquel vous exposez les principaux articles de la Doctrine insensée, que le malheureux Auteur dont vous entreprenez la réfutation, semble avoir soutenue le premier. Jusqu'à présent les Impies, malgré leur prévention contre la Doctrine de l'Evangile, avouoient du moins que les Loix de la Morale Chrétienne sont recommandables par leur sainteté ; Nous avons été saisis d'horreur à la vue de l'égarement monstrueux d'un Ecrivain, qui, par un blasphême inoui, a osé soutenir que ces Loix sont pernicieuses aux Etats, contraires à la saine Morale, opposées aux progrès de l'esprit humain, & qu'il faut absolument y renoncer.

Vous avez donc rendu, NOTRE CHER FILS, *un service essentiel à la Société Chrétienne, de réfuter par votre Livre la Doctrine impie, les calomnies artificieuses, les vaines opinions d'un Auteur sans Religion, ridiculement infatué de la supériorité de son génie ; opinions qui se contredisent & qui choquent le sens commun. Nous avons remarqué que vous renvoyez souvent le Lecteur à deux autres Ouvrages que vous avez déja publiés & que nous sommes fâchés de n'avoir pas vus : quiconque a lu votre Apologie, ne peut se refuser au desir de voir ces deux autres Ecrits. Au reste, Nous conservons dans notre cœur, & pour ainsi dire sous nos yeux, ces témoignages de votre piété & du zéle dont vous êtes animé pour la défense de notre sainte Religion, & nous vous remercions du présent que vous nous avez fait. Nous prions Dieu qu'il vous conserve la vie & les forces pour continuer d'employer vos travaux à l'utilité de l'Eglise Catholique, à laquelle nous voyons que vous avez consacré tous vos talens naturels & acquis : & Nous vous donnons*, NOTRE CHER FILS, *la Bénédiction Apostolique avec l'affection d'un cœur paternel.*

DONNÉ à Rome à Sainte Marie Majeure, sous l'anneau du Pêcheur, le 31 Janvier 1769, la onziéme année de notre Pontificat.

M. A. Arch. de Chalcédoine.

BREF

DE N. S. P. LE PAPE CLÉMENT XIV,

AU MÊME.

CLEMENS PAPA XIV.

Dilecte Fili,

Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Tua gratulandi officia ob Pontificiam nobis delatam Dignitatem, eò jucundiora fuerunt, quòd tuum ergà Nos, ac ſanctam hanc Apoſtolicam Sedem obſequium ac obſervantiam, miſſis etiam ad Nos libris pro tuendâ Religione à te conſcriptis, comprobaſti. Has tàm luculentas, tùm fidei ac pietatis tuæ ſignificationes, tùm doctrinæ indicia, perlibenter ſanè excepimus, ac magnoperè lætamur hos à te, & ad impiorum repellendos impetus tàm opportunos, & ad Fidelium incolumitatem tàm utiles ſuſceptos eſſe labores. Teque, Dilecte Fili, vehementer hortamur, ut quàm indè, conſecutum te putamus laudem, non ut operis ac vigiliarum mercedem, ſed ut incitamentum potiùs ad novos hujuſmodi

ſubeundos labores exiſtimes, deque nobis ac Catholicâ Eccleſiâ benè-mereri pergas, & quam recepiſti à Domino ingenii facultatem, eam ad illius laudem & honorem vindicandum adhibere nunquàm intermittas. Nos idcircò gratiſſimo ergà te ſemper animo futuros profitemur, nec in nobis minora experturum te ſtudia, quàm Sanctæ Memoriæ Clementis XIII, Prædeceſſoris noſtri, fuiſſent. In cujus ergà te Pontificiæ caritatis argumentum, Apoſtolicam Benedictionem tibi, DILECTE FILI, peramanter impertimur.

DATUM Romæ, apud Sanctam Mariam Majorem, ſub annulo Piſcatoris, die v. Julii M. DCC. LXIX. Pontificatûs noſtri anno primo.

Benedictus STAY.

Dilecto Filio BERGIERO, *Preſbytero, atque in Sacrâ Theologiâ Doctori.*

BREF.

DE N. S. P. LE PAPE CLÉMENT XIV.

NOTRE CHER FILS,

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Les félicitations que vous nous avez adreſſées ſur notre élévation au Souverain Pontificat, nous ont été d'autant plus agréables, que vous avez donné des preuves de votre ſoumiſſion & de votre attachement pour Nous & pour le Saint Siége Apoſtolique, par les livres que vous avez compoſés pour la défenſe de la Religion, & que vous nous avez envoyés. Nous avons reçu avec plaiſir ces témoignages de votre foi, de votre piété & de votre érudition; nous applaudiſſons volontiers à des travaux ſi utiles pour repouſſer les attaques des Incrédules & pour affermir la foi des Fideles. Nous vous exhortons, NOTRE CHER FILS, à regarder l'honneur que ces Ouvrages ont dû vous faire, non comme la récompenſe de vos études & de vos veilles, mais comme un motif d'en entreprendre de nouveaux; à continuer de nous rendre vos ſervices & à l'Egliſe Catholique; à employer pour l'honneur & la gloire de Dieu les talens que vous en

avez reçus. Nous vous assurons donc que nous aurons toujours pour vous une sincere reconnoissance, & un attachement égal à celui de Clément XIII, notre Prédécesseur de sainte mémoire; & pour gage de notre bienveillance paternelle, nous vous donnons, NOTRE CHER FILS, *la Bénédiction Apostolique, avec une singuliere affection.* DONNÉ *à Rome, à Sainte Marie Majeure, sous l'anneau du Pêcheur, le 5 Juillet 1769, la premiere année de notre Pontificat.*

Benoît STAY.

A notre cher Fils BERGIER, Prêtre-Docteur en Théologie.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Apologie de la Religion Chrétienne, &c.* Cet Ouvrage m'a paru ſolide, lumineux, & digne de la cauſe qu'on y défend. A Paris, le 22 Avril 1768.

RIBALLIER, *Cenſeur Royal.*

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres, nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le ſieur BERGIER, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Apologie de la Religion Chrétienne contre l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, & contre quelques autres Critiques ;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la

charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes Ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement ; Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le premier jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-huit, & de notre Régne le cinquante-troiſième. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

J'ai cédé le préſent Privilége à perpétuité à M. HUMBLOT, Libraire, ſuivant les conventions faites entre nous. A Paris, ce 10 Juin 1768. BERGIER.

Regiſtré le préſent Privilège, & enſemble la ceſſion, ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, fol. 446, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 2 Juillet 1768.

BRIASSON. *Syndic.*

TABLE

DES CHAPITRES

ET DES MATIERES

CONTENUS DANS LE TOME I.

RÉFLEXIONS sur la Préface du Chriſtianiſme dévoilé.

§. 1. *PROJET ſingulier de l'Auteur* Page 1
§. 2. *Progrès de l'incrédulité chez les Philoſophes*, 3
§. 3. *Leurs vrais ſentimens*, 7
§. 4. *Ils les ont puiſés dans Bayle*, 9
§. 5. *Principes qu'on doit leur oppoſer*, 10
§. 6. *Dangereux effets du ſyſtème de l'Auteur*, 21
§. 7. *Ses contradictions*, 24
§. 8. *Ses plaintes ſur l'inutilité & ſur les effets de la Religion*, 27
§. 9. *Inſuffiſance des loix civiles pour gouverner les hommes*, 29
§. 10. *Diviſion de l'Ouvrage. Autres Ecrits à réfuter*, 32

TABLE

CHAPITRE I.

Néceſſité & difficulté d'examiner la Religion.

§. 1. *Jamais l'on n'a interdit cet Examen ;* 41
§. 2. *Les plaintes des Philoſophes ſont fauſſes.* 48
§. 3. *Néceſſité de l'éducation Chrétienne ;* 53
§. 4. *Parallèle entre les Nations Chrétiennes & les autres.* 55
§. 5. *Contradictions du Militaire Philoſophe.* 57

CHAPITRE II.

Hiſtoire abrégée du Peuple Juif.

§. 1. *Moïſe n'eſt point un perſonnage fabuleux,* 63
§. 2. *Il eſt l'Auteur du Pentateuque.* 68
§. 3. *Il n'a pas pu tromper ſa Nation,* 78
§. 4. *Caractères de vérité de ſon Hiſtoire ;* 86
§. 5. *Contradictions des Auteurs profanes ſur les Juifs,* 89
§. 6. *Sortie*

DES CHAPITRES.
§. 6. *Sortie d'Egypte*, 92
§. 7. *Conduite de Moïse dans le désert*, 96
§. 8. *Conquête de la Palestine*, 99
§. 9. *Suite de l'Histoire : attente d'un Messie*, 105
§. 10. *Objections sur les mœurs des Juifs*, 112

CHAPITRE III.

Histoire abrégée du Christianisme.

§. 1. *Son établissement prédit ; caractere de Jesus-Christ*, 122
§. 2. *Idées des Juifs sur le Messie*, 128
§. 3 *Fables qu'ils ont publiées sur la naissance de Jesus-Christ*, 130
§. 4. *Calomnies sur sa conduite & sur ses miracles*, 134
§. 5. *Ses Disciples n'ont point été séduits*, 140
§. 6. *Ils ne sont point imposteurs*, 142
§. 7. *Aveux importans de leurs ennemis*, 147
§. 8. *L'incrédulité des Juifs ne prouve rien contre nous*, 152
§. 9. *La résurrection de Jesus-Christ a été publique*, 154
§. 10. *Nos dogmes ne sont point emprun-*

tés des autres Nations, 156
§. 11. *Doctrine de S. Paul*, 159
§. 12. *Apologie de ſa conduite*, 163
§. 13. *L'établiſſement du Chriſtianiſme n'eſt pas naturel*, 168
§. 14. *Aveux de l'Auteur en faveur des premiers Chrétiens*, 171
§. 15. *Le Chriſtianiſme ne fut point toléré*, 173
§. 16. *Les perſécutions ſervirent à l'étendre*, 180
§. 17. *Les Empereurs furent forcés de le permettre*, 183
§. 18. *Les Chrétiens n'ont jamais uſé de repréſailles*, 185
§. 19. *La puiſſance du Sacerdoce n'eſt point l'ouvrage des Princes*, 188
§. 20. *Le Chriſtianiſme n'a point cauſé de maux*, 189
§. 21. *Il ne rend point les hommes méchans*, 192
§. 22. *Il n'inſpire point la cruauté*, 196

CHAPITRE IV.

De la Théologie Chrétienne.

§. 1. *Queſtions que la Philoſophie ne reſout point*, 200

DES CHAPITRES.
§. 2. *Objections contre la création & la chute de l'homme*, 203
§. 3. *Sur le déluge*, 206
§. 4. *Sur le choix de la Nation Juive*, 208
§. 5. *Dieu n'a point abandonné les autres peuples*, 210
§. 6. *La Religion ne lui attribue point la cruauté*, 212
§. 7. *Sa morale n'eſt point inconſtante, même ſur la tolérance*, 214
§. 8. *La juſtice de Dieu n'eſt point la régle de notre conduite*, 220
§. 9. *Elle eſt juſtifiée par la vie à venir*, 224
§. 10. *Sur la bonté de Dieu*, 227
§. 11. *Sur l'origine du mal*, 228

CHAPITRE V.

De la Révélation.

§. 1. *La révélation ne bannit point la raiſon*, 231
§. 2. *Elle ne repréſente point Dieu comme trompeur ni cruel*, 235
§. 3. *Ni comme injuſte dans ſa conduite*, 239
§. 4. *Les myſteres ne rendent pas Dieu plus inconnu*, 241

§. 5. *On n'a point forgé de nouveaux myſteres*, 244
§. 6. *Qui ſont les témoins de la révélation.* 247
§. 7. *De celle de Moïſe*, 248
§. 8. *De celle de J. C.* 254
§. 9. *Sur les différentes eſpéces de certitude*, 258

CHAPITRE VI.

Des preuves de la Révélation.

§. 1. *Toutes les Religions ont-elles les mêmes preuves?* 261
ART I. *Des Miracles.*
§. 2. *Les miracles de Moïſe ne ſont point des effets naturels*, 264
§. 3. *Ils n'ont point été forgés après coup*, 266
§. 4. *Ceux de J. C. ſont ſuffiſamment atteſtés*, 268
§. 5. *Pourquoi les Juifs ont demandé ſa mort*, 269
§. 6. *Mahomet n'a point fait de miracles. Incrédulité de S. Paul*, 271
§. 7. *Les témoignages ordinaires ſuffiſent pour atteſter les miracles*, 273
§. 8. *Les Apôtres étoient déſintéreſſés*, 276

DES CHAPITRES.

§. 9. *Fausseté du silence des contemporains* 278
§. 10. *La résurrection de J. C. est suffisamment prouvée*, 282
§. 11. *Sur la possibilité des miracles*, 285
§. 12. *Leur utilité pour persuader*, 296

ART. II. *Des Prophéties.*

§. 13. *Elles ne sont point fabriquées après coup*, 302
§. 14. *Il n'étoit pas possible de prédire le sort des Juifs*, 305
§. 15. *Les Prophétes n'étoient point des imposteurs*, 308
§. 16. *Précis de quelques Prophéties*, 315
§. 17. *Prophétie de J. C. sur le Temple : Julien ne peut la rendre fausse. Les Peres n'ont point abusé des Prophéties*, 320

ART. III. *Des Martyrs.*

§. 18. *Les Martyrs ne sont point morts pour des opinions, ni pour avoir excité des séditions*, 328
§. 19. *Preuves des persécutions dans le premier siècle*, 332
§. 20. *Dans le second*, 339
§. 21. *Dans le troisième*, 343
§. 22. *En quel sens les Chrétiens étoient intolérans*, 348

CHAPITRE VII.

Des Myſteres de la Religion Chrétienne.

§. 1. *Dieu peut revéler des Myſteres*, 353
§. 2. *Quelle étoit la croyance des anciens Philoſophes ?* 358
§. 3. *Admettoient-ils un Dieu ſuprême ?* 361
§. 4. *Connoiſſoient-ils un Dieu unique ?* 366
§. 5. *Réprouvoient-ils l'idolâtrie ?* 370
§. 6. *Le Chriſtianiſme ne donne point une fauſſe idée de Dieu*, 375
§. 7. *Sur le Myſtere de la Sainte Trinité*, 378
§. 8. *Sur celui de l'Incarnation*, 381
§. 9. *Sur l'origine du mal, & ſur la fatalité*, 384

CHAPITRE VIII.

Autres Myſteres & Dogmes.

§. 1. *Sur la prédeſtination & l'éternité des peines*, 388
§. 2. *La béatitude eſt-elle une impoſture ?* 392

DES CHAPITRES.

§. 3. *La vie à venir étoit-elle inconnue aux Juifs ?* 394
§. 4. *Ce dogme eſt-il inutile ?* 400
§. 5. *Sur les Anges & ſur le Purgatoire.* 403

CHAPITRE IX.

Des Rits & des Cérémonies Chrétiennes.

§. 1. *Tous les peuples ont ſenti la néceſſité du culte extérieur,* 408
§. 2. *Il affermit les liens de la ſociété.* 411
§. 3. *Utilité des ſpectacles de la Religion ; ils ne viennent point des Payens.* 420
§. 4. *Nos rits ſont différens de la Théurgie.* 423
§. 5. *Sur le Baptême,* 427
§. 6. *Sur la Confeſſion,* 437
§. 7. *Les rits ſont une barriere contre l'erreur.* 446

CHAPITRE X.

Des Livres ſacrés des Chrétiens.

§. 1. *Affectation des Philoſophes de répéter les mêmes objections.* 448

ART. I. *Des Livres de l'Ancien Teſtament.*

§. 2. *De la création & de la ſtructure du monde,* 452

§. 3. *Sur la lumiere & ſur le ciel,* 461

§. 4. *Sur l'homme & le Paradis terreſtre,* 469

§. 5. *Sur la tentation & la chute d'Adam,* 477

§. 6. *Sur l'alliance avec Noé, ſur l'arc-en-ciel, ſur les Anges à Sodome, ſur les allégories de l'Hiſtoire Sainte,* 482

§. 7. *Sur les voyages d'Abraham,* 485

§. 8. *Conduite d'Abraham,* 492

§. 9. *Circonciſion, paſſage d'Hérodote,* 498

§. 10. *La circonciſion vient-elle des Egyptiens ?* 509

§. 11. *Mort de Moïſe : Hiſtoire de Joſué & de Samſon,* 516

ART. II. *Des Livres du nouveau Teſtament.*

§. 12 *Prétendues contradictions des Evangiles,* 521

§. 13. *Marques de ſuppoſition dans ſaint Matthieu,* 530

§. 14. *Reproches faits à ſaint Paul,* 536

§. 15. *Ces Livres ſont-ils une ſource de diſpute ?* 540

Fin de la Table du Tome premier.

APOLOGIE

APOLOGIE
DE
LA RELIGION
CHRÉTIENNE,

CONTRE l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, & contre quelques autres Critiques.

RÉFLEXIONS ſur la Préface & ſur le projet de l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, *ſur les progrès ſenſibles de l'Irreligion parmi les Philoſophes, ſur leurs contradictions.*

§. I.

S'IL y eut jamais un projet capable de nous étonner, c'eſt celui qu'a formé l'Auteur du Livre dont nous entreprenons l'examen. Depuis dix-ſept cens ans que

le Chriſtianiſme eſt établi, il y avoit lieu de penſer que cette Religion n'étoit plus inconnue. Quand parmi ceux qui l'ont profeſſée il n'y auroit eu perſonne capable d'en ſaiſir l'eſprit & les principes, ou d'en peſer les preuves, on pouvoit préſumer du moins que dans le grand nombre des Philoſophes qui l'ont attaquée, il y a eu des génies aſſez pénétrans pour en appercevoir les véritables défauts. Après tant de Livres déja publiés pour & contre, un Ecrivain qui promet de dévoiler le Chriſtianiſme, entreprend de nous convaincre, que, ſoit parmi les ſectateurs, ſoit parmi les ennemis de l'Evangile, il ne s'eſt encore trouvé perſonne qui en ait eu une véritable idée.

Pour ne laiſſer aucun doute ſur ſon deſſein, l'Auteur l'annonce clairement à la fin de ſa Préface (*a*). *Beaucoup d'hommes ſans mœurs*, dit-il, *ont attaqué la Religion, parce qu'elle contrarioit leurs penchans ; beaucoup de ſages l'ont mépriſée, parce qu'elle leur paroiſſoit ridicule ; beaucoup de perſonnes l'ont regardée comme indifférente, parce qu'elles n'en ont point ſenti les vrais inconvéniens : comme Citoyen je l'attaque, parce qu'elle me paroît nuiſible*

(*a*) Page xxvij.

au bonheur de l'Etat, ennemie des progrès de l'esprit humain, opposée à la saine morale, dont les intérêts de la politique ne peuvent jamais se séparer. Si l'entreprise n'est pas sensée, elle est hardie : on est sans doute curieux de voir comment un Ecrivain, dont les talens ne paroissent rien moins que sublimes, a pu l'exécuter.

Comme Citoyen il attaque la Religion; comme Citoyen nous nous croyons obligés de la défendre : l'Auteur lui-même nous y invite en terminant sa Préface. Nous acceptons volontiers cette espèce de défi : nous nous engageons à lui montrer que le Christianisme est nécessaire au bonheur des Etats, favorable aux progrès de l'esprit humain, l'unique source de la vraie morale & de la saine politique. Les efforts redoublés que l'on fait pour détruire le principe de tant de biens, doivent nous le rendre plus cher.

§. 2.

Observons d'abord les progrès de nos adversaires : autrefois plus modestes, ils ne portoient pas si loin leurs prétentions. Ils convenoient assez volontiers qu'entre toutes les Religions de l'univers, le Christianisme étoit la plus pure, la plus sage, la plus utile; qu'en la réduisant à la morale

préciſément, il ne ſe trouveroit perſonne qui pût refuſer de lui rendre hommage ; qu'il étoit inutile de lui chercher un autre appui dans les faits miraculeux qui ont ſervi à l'établir. Aujourd'hui l'eſprit philoſophique a fait des progrès ; il a découvert que cette morale dont on étoit frappé, n'eſt point ce qu'elle a paru juſqu'ici, qu'elle eſt directement oppoſée aux lumières de la raiſon, au bonheur des Etats, à la ſaine politique ; que le plus grand ſervice que l'on puiſſe rendre au genre humain, eſt de l'en débarraſſer pour jamais ; enfin que pour rendre les hommes ſages & heureux, il ne faut point de Religion.

Il y a long-temps que nous avons prévu cette conſéquence, & le point où les ennemis de la Religion vouloient nous conduire : nous devons leur ſçavoir gré de ce qu'ils ont juſtifié nos prédictions. Celui auquel nous allons répondre, n'a pas dévoilé le Chriſtianiſme, il l'a défiguré ; mais il nous a découvert pluſieurs myſteres de la nouvelle Philoſophie qu'il eſt utile de ſçavoir.

1°. Il a montré les conſéquences des principes de l'incrédulité, & le terme où ils doivent néceſſairement aboutir ; la chaîne qu'il faut ſuivre, dès que l'on abandonne la règle de la foi ; l'alternative où ſe

trouve tout homme qui ſçait raiſonner, d'être ou Chrétien catholique, ou Pyrrhonien ſans Religion.

Juſqu'à préſent nos plus célèbres Philoſophes ſe bornoient à établir le Déiſme ou la Religion naturelle : ils réuniſſoient toutes leurs attaques contre les preuves de la révélation. Tous ont ſoutenu qu'elle n'étoit pas néceſſaire, puiſque pluſieurs Nations l'ignorent encore ; qu'elle a été inutile, puiſque ceux qui la connoiſſent n'en ſont pas devenus plus éclairés ni plus vertueux ; qu'elle a même été pernicieuſe, puiſqu'elle a mis la diviſion parmi les hommes.

On leur a fait voir que la même objection peut être tournée contre la Religion naturelle, dont ils ſe déclarent les défenſeurs ; que cette Religion, ſi eſſentielle à l'homme, eſt méconnue & défigurée chez tous les peuples qui n'ont pas été éclairés par la révélation ; qu'elle n'a pas été aſſez puiſſante pour les préſerver de l'idolâtrie ni des déſordres les plus révoltans ; que s'ils en ont conſervé quelqu'idée, elle ne ſert qu'à les rendre plus coupables.

L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, convaincu qu'il n'y a rien à répondre à ce parallèle, a pris le parti de franchir

le pas, de ſoutenir ſans détour l'inutilité de toute Religion, de n'établir les fondemens de la morale & de la ſociété que ſur les loix civiles. C'eſt un Philoſophe pouſſé à bout & déconcerté, qui a ſenti que le Déiſme n'étoit pas un poſte où l'on pût tenir long-temps, qui, plus ſincere ou plus conſéquent que les autres, profeſſe hautement l'Irreligion abſolue.

Il eſt inutile de lui demander s'il croit un Dieu, & ce qu'il entend ſous ce nom; s'il y a une Providence; ſi nous avons une ame, quelle eſt ſa nature & ſa deſtinée; ſi on doit attendre une vie à venir: il fait profeſſion d'ignorer toutes ces choſes comme autant de queſtions ſuperflues, ſur leſquelles même il eſt dangereux de prendre parti: nous n'avons pas beſoin de ces dogmes pour être vertueux. Les loix civiles, notre intérêt temporel, les peines & les récompenſes de cette vie; voilà, ſelon lui, l'unique reſſort capable de rendre l'homme ſage & heureux.

Il eſt à préſumer que c'eſt ici le dernier pas de la Philoſophie; elle ne ſçauroit aller plus loin. Faſſe le Ciel que l'abîme où elle ſe plonge, effraye enfin ſes partiſans, & les oblige de retourner en arriere!

§. 3.

2°. Le *Chriſtianiſme dévoilé* met au grand jour le véritable eſprit de nos adverſaires, & les ſentimens dont ils ſont animés. Pluſieurs avoient caché ſous un extérieur de modération le fiel de leur cœur & la haine qu'ils ont jurée à la Religion : celui-ci, moins circonſpect, a parlé le vrai langage de l'impiété, & a pris le ton qui lui convient. Il déclame, il invective, il calomnie ſans pudeur & ſans ménagement ; ſon caractere mélancolique lui peint tout en noir. Tout ce qui a rapport à la Religion lui eſt également odieux ; les dogmes, le culte, la morale, la diſcipline, les Miniſtres, rien n'eſt épargné. Les Souverains mêmes ne ſont pas à couvert de ſes outrages : dès qu'ils protégent la Religion, ils ſont, ſelon lui, indignes de gouverner les hommes. Son Livre ſeroit beaucoup mieux intitulé l'*Irreligion dévoilée ;* il nous découvre les principes qui y conduiſent, les effets qu'elle produit, les ſentimens qu'elle inſpire.

Peut-on aſſez admirer combien la Philoſophie s'eſt perfectionnée de nos jours, combien de dogmes lumineux elle a découverts ? Dans la *Lettre de Thraſybule à Leucippe*, on a enſeigné l'Athéiſme ſans

détour ; dans le Livre *de l'Eſprit*, le Matérialiſme pur ; dans les *Eſſais Philoſophiques ſur l'entendement humain*, le Scepticiſme univerſel ; dans le *Dictionnaire Philoſophique*, la Fatalité abſolue : le *Diſcours ſur l'Inégalité* nous apprend que l'état naturel de l'homme eſt celui des brutes ; enfin le *Chriſtianiſme dévoilé* nous fait toucher au doigt l'inutilité & le danger d'avoir aucune Religion. Je ne parle point des Ecrivains ſubalternes qui ont copié, commenté, développé tous ces merveilleux principes : je paſſe ſous ſilence les obſcénités dont pluſieurs de ces graves Auteurs ont ſouillé leur plume : aſſurément la poſtérité doit des autels à des Maîtres qui ont ſi bien inſtruit le genre humain.

Tels ſont les monumens immortels des ſublimes découvertes de la Philoſophie. Si ſes ſectateurs ſont véritablement jaloux de ſa gloire, ce ſeroit ici le cas d'en réparer l'ignominie. Ils doivent ſentir le préjudice que lui cauſent des égaremens auſſi monſtrueux : ils ſont obligés de venger, par les ſeules armes de la raiſon, les dogmes de la Religion naturelle ſi honteuſement trahis ; de montrer les reſſources que la ſociété peut trouver en eux, lorſque ſes intérêts les plus chers ſont en danger ; de raſſurer les ames droites qui

craignent que la Philoſophie, en ſappant les fondemens de la Religion, ne renverſe du même coup ceux de la vie civile.

Nos prétendus Citoyens n'en feront rien, nous pouvons le prédire; quiconque attaque la Religion eſt de leur parti. Qu'il ſoit Athée, Sceptique, Matérialiſte, Fataliſte, Cynique, cela eſt égal; pourvu que le Chriſtianiſme périſſe, tout eſt bien. C'eſt l'unique point auquel aſpirent les apôtres de la Religion naturelle.

§. 4.

3°. Il n'eſt pas difficile d'appercevoir que l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* a emprunté le ſyſtême de Hobbes, renouvellé par Bayle, & qu'il a tiré de ce dernier la plupart des ſophiſmes dont il a tâché d'étayer ſon opinion. Depuis longtemps les écrits de ce Critique téméraire ſont la ſource où les incrédules vont puiſer leur doctrine: il n'en eſt pas un ſeul qui ne l'ait copié. Bayle, dans ſes *Penſées ſur la Comète*, s'eſt efforcé de prouver qu'une ſociété d'Athées pourroit ſubſiſter, obſerver des loix, pratiquer les vertus ſociales, ſans avoir aucune connoiſſance de la Divinité, ſans aucune Religion: il ſoutenoit que le Paganiſme, loin d'avoir été un frein contre les paſ-

ſions, n'avoit ſervi qu'à les fomenter, & à juſtifier tous les crimes. Cependant il convenoit que la connoiſſance du vrai Dieu & la Religion chrétienne, ſont une barriere très-puiſſante pour réprimer tous les vices, pour affermir les liens de la ſociété & les fondemens des Etats (*a*). Notre Auteur, plus hardi, prétend que la Religion chrétienne même ne peut produire aucun bien, qu'elle eſt plutôt nuiſible qu'utile à la vraie morale & à la ſaine politique. Pour le prouver, il tourne contr'elle toutes les objections que Bayle avoit faites contre l'idolâtrie; il conclut que le plus court & le mieux eſt de bannir toute Religion. Telle eſt la progreſſion naturelle de l'erreur.

§. 5.

Etabliſſons en peu de mots les principes que nous avons à lui oppoſer; & que nous développerons dans la ſuite de l'Ouvrage.

1°. Par-tout où les loix ne reçoivent aucun appui de la Religion, & ſont réduites à leur ſeule force coactive, il faut néceſſairement qu'elles ſoient ſéveres à l'excès, & multipliées à l'infini; alors le Gouvernement eſt deſpotique, & le peuple eſclave.

(*a*) Addition aux Penſées diverſes, chap. 4.

Ce point ſera démontré par le fait & par des obſervations tirées de l'*Eſprit des Loix*. Ainſi notre Politique, en déclamant contre le deſpotiſme des Souverains, & contre l'aſſerviſſement des peuples ſous les loix de la Religion, travaille de toutes ſes forces à établir l'un & l'autre par les loix civiles; il ne fait que tranſporter à celles-ci la prétendue tyrannie qu'il reproche fauſſement à la Religion: premiere contradiction.

2°. La Religion, loin d'affoiblir les motifs humains qui peuvent nous porter aux vertus ſociales, notre intérêt, l'amour bien réglé de nous-mêmes, la crainte des peines temporelles & de l'infamie, &c. les affermit au contraire, & les appuie de tout ſon poids: elle y ajoute un motif plus fort & plus réprimant, mais qui ne détruit pas les autres. C'eſt une abſurdité d'avancer que ſans la Religion ces motifs naturels ſeroient plus puiſſans. N'eſt-il pas abſurde de ſoutenir que de deux poids qui entraînent l'homme de concert & du même côté, ſi l'on en retranche un, l'autre ſera plus efficace?

Bayle & ſon Copiſte nous reprochent continuellement que, malgré le ſentiment moral & les lumieres de la raiſon, malgré l'autorité des loix civiles & l'attention de la police, malgré le frein de la Religion & la crainte d'une autre vie, l'homme eſt

toujours méchant : & par une contradiction groſſiere, ils ſoutiennent que ſans ce dernier motif, l'homme peut être vertueux.

3°. La néceſſité de la Religion pour épurer les mœurs, pour appuyer le gouvernement, eſt démontrée par l'expérience & par un fait inconteſtable. Chez toutes les Nations de l'univers qui ne ſont point conduites par ce puiſſant mobile, on ne trouve ni mœurs pures, ni vertus ſociales, ni loix ſages, ni Gouvernement modéré. L'état de ces peuples eſt ou entiérement barbare, ou infiniment au-deſſous du nôtre. Les ennemis de la Religion ſeroient aſſez punis, s'ils étoient réduits à vivre parmi les peuples qui n'en ont point. Or, en fait de morale & de politique, démentir l'expérience, c'eſt choquer le ſens commun.

4°. Il n'eſt pas moins certain que c'eſt la Religion qui a policé tous les peuples autrefois barbares ; qu'elle a précédé par-tout l'établiſſement des loix & de la ſociété ; que tous les premiers Légiſlateurs ont eu recours à elle pour donner la ſanction & la force à leurs Loix. Il n'en eſt aucun qui ait penſé que les motifs purement temporels fuſſent aſſez puiſſans pour affermir les liens de la vie ſociale. Vouloir maintenir leur ouvrage, en détruiſant le fondement

ſur lequel ils l'ont appuyé, n'eſt-ce pas ramener le genre humain à l'état d'où ils l'ont tiré, à la vie brutale & ſauvage ?

5°. Chez les peuples, même policés, les loix civiles ſont impuiſſantes ſans les mœurs : *Quid vanæ ſine moribus leges proficient* ? diſoit Horace ; & tous les ſages l'ont répété après lui. Bâtir l'édifice de la morale uniquement ſur les loix humaines, c'eſt prétendre que le plus foible ſoutiendra le plus fort, c'eſt ôter aux Nations corrompues tout moyen & toute eſpérance de réforme. On peut conſulter là-deſſus l'excellent chapitre *des Mœurs*, dans *l'Ami des Hommes* (*a*), où le ſyſtème de notre Auteur eſt réfuté d'avance.

6°. Ce ſyſtème eſt contredit par les plus célebres Philoſophes anciens & modernes : il eſt aſſez ſingulier qu'un Ecrivain, dont l'autorité eſt très-foible, prétende aujourd'hui les redreſſer tous. Cicéron, après avoir établi le dogme important de la préſence d'un Dieu ſcrutateur des cœurs, s'exprime ainſi : « Peut-on nier » que ces ſentimens-là ne ſoient d'une » grande utilité, lorſqu'on voit dans com- » bien d'occaſions le ſerment eſt le ſceau » de nos paroles ; pour combien la Reli-

(*a*) Deuxième Partie, ch. 4, pag. 148.

» gion entre dans la foi de nos traités ;
» combien de crimes la crainte d'une pu-
» nition divine a prévenus, & combien
» eſt ſainte une ſociété d'hommes perſuadés
» qu'ils ont au milieu d'eux, & pour juge,
» & pour témoin, la Divinité même (*a*)?

» Sans la piété, dit-il encore, il n'y aura
» ni ſainteté ni Religion, & dès-lors quel
» dérangement, quel trouble parmi nous ?
» Je doute ſi d'éteindre la piété envers les
» Dieux, ce ne ſeroit pas anéantir la bonne
» foi, la ſociété civile, & la principale des
» vertus, qui eſt la juſtice (*b*) ».

Plutarque obſerve qu'on ne trouvera nulle part une ville, ſans la connoiſſance d'un Dieu & d'une Religion ; il ajoute même que l'on bâtiroit plutôt une ville en l'air, que de fonder une République ſans aucun culte religieux (*c*).

Les anciens avoient plus de reſpect pour l'idolâtrie, que les Philoſophes d'aujourd'hui n'en ont pour la Religion la plus ſainte. Epicure ni ſes ſectateurs n'ont point déclamé publiquement contre les Dieux du Paganiſme, contre leur culte, contre leurs Miniſtres. Platon convaincu de la fauſſeté

(*a*) *De Legibus*, l. 2, n. 7.
(*b*) *De Nat. Deor.* l. 1, n. 2.
(*c*) Dans ſon Traité contre Colotès.

de la croyance commune, ne vouloit point que l'on entreprît de toucher à la Religion populaire (*a*). Dans Cicéron, l'Académicien Cotta déclare que sur la Religion il faut s'en tenir aux instructions des Prêtres, sans consulter les Philosophes (*b*). Le Stoïcien Balbus reconnoît que c'est une coutume pernicieuse & impie de disputer contre les Dieux, soit qu'on le fasse par conviction ou par amusement (*c*). Ces Philosophes se trompoient dans l'application du principe ; mais ils donnoient à ceux de nos jours une leçon dont ils ont mal profité.

Quoique la plupart, entêtés des principes d'une fausse Métaphysique, ne crussent point les peines ni les récompenses de la vie future, tous cependant ont reconnu la nécessité de ce dogme pour maintenir la société. Quand ils ont parlé comme Législateurs, ils ont raisonné tout différemment de ce qu'ils enseignoient dans leurs écoles (*d*). C'est ainsi que la Philosophie a toujours fait profession de se contredire, & a souvent rendu à la Religion un témoignage forcé.

(*a*) Dans le Timée & l'Epinomis.
(*b*) *De Nat. Deor.* l. 3, n. 4.
(*c*) *Ibid.* l. 2, *in fine.*
(*d*) Huitième Dissert. tirée de Warburthon.

7°. Les Athées les plus décidés contre la Religion, n'ont pas laiſſé d'en avouer l'utilité, lorſqu'ils l'ont regardée comme une invention des Politiques pour retenir les peuples dans le devoir : ils lui ont rendu hommage, même en la calomniant. En traitant la Religion de Fable, ils conviennent que la beauté de la vertu peut faire impreſſion tout-au-plus ſur les Philoſophes & ſur les hommes d'un naturel heureux, mais que la Religion ſeule peut faire agir la plupart des autres (*a*). Pour tout homme qui croit un Dieu, reconnoître la néceſſité de la Religion, c'eſt en confeſſer la vérité : Dieu n'a pas pu attacher à l'erreur l'ordre & la félicité du genre humain.

8°. Malgré la prévention de nos beaux eſprits modernes contre la Religion, tous n'ont pas adopté le paradoxe de Bayle ; pluſieurs même l'ont réfuté. « Telle eſt, » dit le plus célèbre de nos Ecrivains, la » foibleſſe du genre humain ; & telle eſt ſa » perverſité, qu'il vaut mieux ſans doute » pour lui d'être ſubjugué par toutes les » ſuperſtitions poſſibles, pourvu qu'elles » ne ſoient point meurtrieres, que de vivre » ſans Religion. L'homme a toujours eu » beſoin d'un frein ; & quoiqu'il fût ridicule

(*a*) *Ibid.* Premiere Diſſert.

de

» de ſacrifier aux Faunes, aux Silvains, aux » Naïades, il étoit bien plus utile d'adorer » ces images fantaſtiques de la Divinité, » que de ſe livrer à l'Athéiſme. Un Athée » qui ſeroit raiſonneur, violent & puiſſant, » ſeroit un fléau auſſi funeſte qu'un ſuperſti- » tieux ſanguinaire..... Par-tout où il y » a une ſociété établie, une Religion eſt » néceſſaire. Les loix veillent ſur les cri- » mes publics, & la Religion ſur les crimes » ſecrets » (*a*).

Nous verrons ailleurs que l'Auteur de l'*Eſprit des loix* établit la même vérité. Celui d'*Emile* a réfuté Bayle avec encore plus de force (*b*). Dans l'*Encyclopédie* on a examiné ſoigneuſement la queſtion, & on l'a jugée en faveur de la Religion (*c*). Dans les *Eſſais Philoſophiques ſur l'entendement humain*, on traite de mauvais Citoyens & de mauvais Politiques, tous ceux qui travaillent à déſabuſer les hommes des préjugés de Religion (*d*). Mylord Bolingbroke, dans une *Lettre au Docteur Swift*, n'en parle pas plus avantageuſement (*e*). Woollaſton reconnoît que ſans

(*a*) Traité ſur la Tolérance, c. 20.
(*b*) Emile, tome 3, p. 181 & ſuiv.
(*c*) Voyez les art. *probité*, *ſociété*, *vertu*.
(*d*) 11e Eſſai, tome 2, p. 114.
(*e*) Mercure Helvet. Mai 1767, p. 521.

les habitudes religieuſes, les hommes renonceroient bientôt à toute vertu, redeviendroient féroces & ſauvages (*a*). « Cher-» chez, dit M. Hume, un peuple qui n'ait » point de Religion, ſi vous le trouvez, » ſoyez ſûr qu'il ne differe pas beaucoup » des bêtes brutes (*b*) ». L'Auteur de la *Lettre de Thraſybule à Leucippe*, après avoir fait tous ſes efforts pour établir l'Athéiſme, convient que, « les fictions de » la vie à venir ſont néanmoins très-avan-» tageuſes au genre humain; que le com-» mun des hommes eſt trop corrompu & » trop inſenſé, pour n'avoir pas beſoin » d'être conduit à la pratique des actions » vertueuſes par l'eſpoir de la récom-» penſe, & détourné des actions crimi-» nelles par la crainte du châtiment (*c*) ». Dans l'*Homélie ſur l'Athéiſme*, on reconnoît que ſans l'opinion d'un Dieu rémunérateur & vengeur, la plupart des hommes ſeroient des monſtres (*d*).

9°. Bayle, lui-même, lorſqu'il étoit de ſens froid, & qu'il n'étoit plus emporté par la vanité de défendre un ſyſtème inſenſé, réfutoit ſes propres principes. « Si l'on ne

(*a*) 15e Diſſert tirée de Varburthon, p. 273.
(*b*) Œuvres Philoſ. tome 3, p. 133.
(*c*) Page 282.
(*d*) Voyez ci-après, tome 2, Rem. ſur l'art. *Athées*.

» joignoit pas, dit-il, à l'exercice de la » vertu ces biens à venir que l'Ecriture » promet aux fidèles, on pourroit mettre » la vertu & l'innocence au nombre des » choſes ſur leſquelles Salomon a prononcé » ſon arrêt définitif, *vanité des vanités*, & » *tout eſt vanité* » (*a*). Il eſt donc bien décidé que dans le ſyſtème de l'Athéiſme & de l'Irreligion, il ne reſte aucun motif ſolide pour porter les hommes à la vertu.

« Généralement parlant, dit-il encore, » la véritable & la principale force de la » Religion, par rapport à la pratique de la » vertu, conſiſte à être perſuadé de l'éter- » nité des peines & des récompenſes ; & » ainſi en ruinant le dogme de l'immor- » talité de l'ame, on caſſe les meilleurs reſ- » ſorts de la Religion » (*b*).

Après des aveux auſſi formels, on oſe écrire que la morale n'a pas beſoin d'être appuyée ſur les peines & les récompenſes de l'autre vie ; que par la ſeule force des loix civiles, les Etats & les Nations ſeroient beaucoup mieux policés que par les loix de la Religion ; l'on n'a pas honte de remettre ſur la ſcène un ſyſtème reconnu faux par ſon Auteur.

(*a*) Dict. crit. art. *Brutus*, Rem. F.
(*b*) *Ibid.* art. *Sadducéens*, Rem. E.

10°. Enfin accordons à nos adverſaires plus qu'ils n'ont droit de prétendre, & plus qu'ils ne prouveront jamais, l'inutilité abſolue de la Religion pour appuyer la morale & les fondemens de la ſociété; s'enſuit-il de-là qu'il faille détruire le Chriſtianiſme? Je ſoutiens qu'il s'enſuit encore qu'il faut le conſerver. L'Athéiſme ou l'Irreligion n'eſt point un état naturel à l'homme; pour être Athée, il faut être ou abruti juſqu'à la ſtupidité, ou égaré par une fauſſe Philoſophie. Dans les Etats policés, le peuple n'eſt ni l'un ni l'autre. S'il n'a pas une Religion vraie, il s'en fera néceſſairement une fauſſe; cela eſt démontré par la conduite de toutes les Nations de l'univers. L'Auteur lui-même s'eſt propoſé cette objection, & il n'y a rien répondu (*a*). Avant de conclure à la deſtruction du Chriſtianiſme, il faut donc commencer par prouver que c'eſt la plus mauvaiſe de toutes les Religions, & nous en aſſigner une autre qu'il ſoit plus avantageux de donner au peuple.

Nous propoſera-t-on le Déiſme ou la Religion de la Chine? Mais cette Religion tant vantée, ne peut encore ſatisfaire ni le Peuple ni les Philoſophes. A

(*a*) Préface, p. iv.

la Chine pluſieurs Lettrés ſont Athées & Matérialiſtes, comme chez nous; le peuple, ſans exception, eſt idolâtre (*a*). Ce fait confirme ce que l'on vient d'avancer.

Que prétendent donc les ennemis du Chriſtianiſme? Qu'ils ſoient Athées, s'ils le veulent, c'eſt leur affaire; mais pour rendre les peuples entiers ſemblables à eux, il faut commencer par les abrutir. C'eſt tout le prodige que peut opérer la Philoſophie de nos jours.

§. 6.

Cependant notre nouveau Politique, dès l'entrée de ſa Préface, commence par ſe couronner de ſes propres mains. Un prétendu Cenſeur qui a lu ſon ouvrage, eſt forcé de convenir que tout y eſt démontré & inconteſtable; il eſt réduit à confeſſer, *que le Chriſtianiſme eſt un tiſſu d'abſurdités, & le produit informe de preſque toutes les anciennes ſuperſtitions;* que c'eſt *une Religion ſanguinaire*, qui change les Rois en tyrans, & les peuples en eſclaves; qu'*un bon Chrétien ne peut avoir aucune connoiſſance de la vraie morale; qu'il ne peut être qu'un miſantrope inutile*

(*a*) Duhalde, Deſcript. de la Chine, tome 2, p. 91 & 46.

ou un fanatique turbulent (*a*). Ainſi dans trois pages, ou plutôt dans trois mots, la cauſe de la Religion eſt jugée ſans appel : voilà le ton qui regne dans tout l'ouvrage. Nous montrerons en détail la fauſſeté & l'abſurdité de ces déclamations qui reviennent à tout moment.

Il prétend néanmoins que ſon Livre ne ſçauroit être dangereux pour le peuple; le peuple, dit-il, eſt incapable de lire & de raiſonner; *quand même un inſenſé conſeilleroit aux gens du peuple de voler ou d'aſſaſſiner, le gibet les avertiroit de n'en rien faire. Si par haſard il ſe trouvoit parmi le peuple un homme capable de lire un ouvrage philoſophique, il eſt certain que ce ne ſeroit pas communément un ſcélérat à craindre :* d'ailleurs la vérité n'eſt jamais capable de nuire (*b*). L'apologie eſt courte, voyons ſi elle eſt ſenſée.

Il s'enſuit bien clairement des principes de l'Auteur, 1°. que tout homme aſſez habile pour dérober ſes forfaits à la connoiſſance du public, ou aſſez fort pour ſe ſouſtraire à la peine du gibet, peut être voleur & aſſaſſin ſans conſéquence; il n'a rien à redouter ni en ce monde ni en

(*a*) Préface, pp. ij, iij & iv.
(*b*) *Ibid.* p. v.

l'autre ; 2°. que tous les crimes contre leſquels la loi civile n'a ſtatué aucune peine, ne doivent plus nous faire horreur ; on peut ſans ſcrupule manquer à ſa parole, trahir un ami, violer la foi jurée, ſéduire l'innocence, troubler l'union des familles, &c. il n'y a point de ſupplice à craindre pour tout cela. Telle eſt, ſelon notre Cenſeur, l'édifiante morale que l'on peut enſeigner au peuple ſans aucun danger.

Le peuple n'eſt pas capable de lire un ouvrage philoſophique ; mais il eſt très-capable d'entendre le langage & les maximes du *Chriſtianiſme dévoilé* : que la Religion eſt un tiſſu de chimeres & d'abſurdités ; que *nous voyons des Princes remplis de foi entreprendre les guerres les plus injuſtes, prodiguer inutilement le ſang & les biens de leurs Sujets, arracher le pain des mains du pauvre, permettre & même ordonner le vol, les concuſſions, les injuſtices ; que parmi les Prêtres nous voyons regner l'orgueil, l'avarice, la lubricité, l'eſprit de domination & de vengeance* (*b*). Ces déclamations mille fois répétées dans un Livre, n'ont pas beſoin de commentaire ; ſans être Philoſophe, le peuple conclura

(*a*) Préface, pp. ix & x.

aiſément qu'il faut courir ſus aux Prêtres & aux Princes, détruire le Sacerdoce & la Royauté.

Un homme capable de lire un ouvrage philoſophique, *n'eſt pas communément un ſcélérat à craindre.* S'il ne l'eſt pas communément, il peut du moins l'être; parmi les gens de Lettres il peut y avoir de mauvais cœurs. Dans un ſiècle où tout le monde ſe pique de ſçavoir, des connoiſſances communes ſont-elles un frein bien aſſuré contre le crime? Quand le *Chriſtianiſme dévoilé* ne pervertiroit qu'un ſeul homme, n'en eſt ce pas aſſez pour le proſcrire & pour faire déteſter l'Auteur?

La vérité n'eſt jamais capable de nuire; mais c'eſt juſtement ce qui prouve que le ſyſtème qu'on nous propoſe n'eſt pas la vérité.

§. 7.

Si nous en croyons notre ſage Critique, *c'eſt la Religion qui fit éclorre les deſpotes & les tyrans; les Rois furent appellés les images de Dieu, ils furent abſolus comme lui, ils créerent le juſte & l'injuſte, leurs volontés ſanctifierent ſouvent l'oppreſſion, la violence, la rapine, &c.* (*a*): & voilà

(*a*) Préface, p. vij.

préciſément

préciſément le déſordre que l'Auteur veut établir, en détruiſant toute Religion; il prétend que la volonté du Prince ſoit la ſeule loi ſuprême, qu'il n'y ait d'autres peines à craindre que celles qu'il peut infliger, d'autres récompenſes à eſpérer que celles qui dépendent de lui. N'eſt-ce pas alors que les Souverains ſeront abſolus comme Dieu, & qu'à proprement parler ils ſeront les ſeuls Dieux de la Terre?

Un Souverain, dit-il, *à qui la ſociété a confié l'autorité ſuprême, tient dans ſes mains les grands mobiles qui agiſſent ſur les hommes; il a plus de pouvoir que les Dieux, pour établir & réformer les mœurs. Sa préſence, ſes récompenſes, ſes menaces, que dis-je! un ſeul de ſes regards peuvent bien plus que tous les ſermons des Prêtres. Les honneurs de ce monde, les dignités, les richeſſes, agiſſent bien plus fortement ſur les hommes les plus religieux, que toutes les eſpérances pompeuſes de la Religion. Le courtiſan le plus dévot craint plus ſon Roi que ſon Dieu* (*a*).

Ce langage, emprunté de Bayle (*b*), eſt un chef-d'œuvre d'abſurdité. D'un côté l'Auteur s'éleve contre le deſpotiſme des

(*a*) Préface, page xx.
(*b*) Contin. des Penſées diverſes, §. 138.

Rois ; de l'autre il les rend seuls arbitres de la destinée des hommes : il les accuse d'avoir créé le juste & l'injuste, & il ne reconnoît d'autre règle que la loi émanée de leur autorité, pour distinguer le crime de la vertu. Il leur reproche de s'être mis à la place de Dieu, & il leur attribue plus de pouvoir qu'à Dieu : il les blâme d'abuser de la Religion pour asservir le peuple à leurs volontés, & il veut détruire la Religion, qui est la seule barriere qu'on puisse opposer à l'abus de leur pouvoir.

C'est au Souverain, selon lui, *qu'il appartient de réformer les mœurs ; elles seront bonnes, lorsque le Prince sera bon & vertueux lui-même* (*a*). Mais si malheureusement il étoit vicieux, que deviendroient alors les mœurs, les loix, l'Etat & la destinée des peuples ? N'est-ce pas alors que *sa volonté sanctifiera l'oppression, la violence, la rapine ?* Si tout dépend de la conduite & du caractere du Souverain, quel est le garant qui nous en répondra, dès qu'il n'y aura plus de Religion, & que le Souverain ignorera s'il y a un Dieu ?

On reconnoît ici toute la sagacité de l'esprit philosophique ; il n'a de force que

(*a*) Préface, page xxj.

pour détruire : c'eſt à faire des objections contre la Religion qu'il triomphe. S'agit-il d'y ſubſtituer un ſyſtème raiſonnable ? Nos ſçavans Critiques tombent au premier pas, tous leurs principes ſont des contradictions.

§. 8.

Rien de plus éloquent que les déclamations de l'Auteur ſur l'inutilité de la Religion. *Les hommes*, dit-il, *mettent toujours la Religion de côté, dès qu'elle s'oppoſe à leurs deſirs ; ils ne l'écoutent que lorſqu'elle favoriſe leurs paſſions, lorſqu'elle s'accorde avec leur tempérament, & avec les idées qu'ils ſe font du bonheur.* Là-deſſus il peint, ſous les plus noires couleurs, la conduite des Souverains & des Prêtres, des Grands & du Peuple (*a*).

Paſſons-lui pour un moment l'amertume de ſa cenſure ; quelle conſéquence peut-il en tirer ? La Religion n'étouffe pas entiérement les paſſions ; donc il faut l'anéantir : de même les loix civiles n'arrêtent pas tous les crimes ; donc il faut les ſupprimer. « Dire que la Religion n'eſt pas un motif » réprimant, parce qu'elle ne réprime pas » toujours, c'eſt dire que les loix civiles ne

(*a*) Préface, p. ix & ſuiv.

» ſont pas un motif réprimant non plus ».
Ainſi raiſonne contre Bayle, l'Auteur de l'Eſprit des Loix (*a*).

Affranchir les paſſions du joug de la Religion, pour ne leur oppoſer d'autre barriere que les Loix, c'eſt ôter à un animal féroce le plus fort des liens qui le retiennent, pour ne lui en laiſſer qu'un dont il n'eſt enchaîné qu'à moitié. Plus les Loix ſont ſéveres & multipliées, plus elles ſont impuiſſantes : le grand nombre des Loix eſt la marque certaine de la décadence des mœurs. *Corruptiſſima Reſpublica, plurimæ leges.*

Mais l'Auteur ne ſe borne pas à ſoutenir que la Religion eſt inutile ; il prétend qu'elle eſt pernicieuſe ; il renouvelle contr'elle toutes les calomnies de ſes ennemis anciens & modernes (*b*). Que s'enſuit-il encore ? 1°. « C'eſt mal raiſonner contre la Religion, » dit Monteſquieu, de raſſembler dans un » grand Ouvrage une longue énumération » des maux qu'elle a produits, ſi l'on ne » fait de même celle des biens qu'elle a faits. » Si je voulois raconter tous les maux » qu'ont produit dans le monde les Loix » civiles, la Monarchie, le Gouverne-

(*a*) Eſprit des Loix, livre 24, chap. 2.
(*b*) Préf. p. xvij.

» ment Républicain, je dirois des choſes » effroyables (*a*) ». 2°. Accordons le principe pour un moment : toutes les Religions, ſans exception, ſont pernicieuſes; mais en dépit de la Philoſophie, l'homme eſt invinciblement déterminé à s'en faire une : point de vie ſociale ſans Religion. Il faut donc préférer la moins mauvaiſe : refuſera-t-on encore ce privilége au Chriſtianiſme ? 3°. Nous démontrerons que jamais le Chriſtianiſme n'a fait de mal ; que graces à l'Evangile, nous ſommes mieux, à tous égards, que les Nations infidelles : le plus grand malheur ſeroit donc de laiſſer détruire ou affoiblir la Religion parmi nous.

§. 9.

Notre zélé Citoyen ſe plaint de ce que l'éducation n'a aucun rapport à la politique : il prétend que la morale religieuſe fait des hommes inutiles ou nuiſibles au monde; que c'eſt au Gouvernement & à la Politique de former des Citoyens. Il veut donc *que le Gouvernement, à l'aide des Loix, des récompenſes & des peines, confirme les leçons que l'éducation aura données ; que le bonheur accompagne les actions*

(*a*) Eſprit des Loix, l. 24, c. 2.

utiles & vertueuſes ; que la honte, le mépris, le châtiment puniſſent le crime & le vice (a).

Beau projet en idée, digne de la République de Platon ! L'exécution en eſt-elle poſſible ſans Religion ? Jamais ce Philoſophe ne l'auroit penſé. Chez une Nation Athée, s'il pouvoit y en avoir une, ceux qui ſeront à la tête des affaires, auront-ils des motifs aſſez puiſſans pour ſe dévouer au bien public, & les peuples ſeront-ils aſſez dociles pour faire plier leurs paſſions & leurs intérêts particuliers ſous le joug de l'autorité ? C'eſt ce qu'il faudroit examiner d'abord.

Il ſeroit bon de nous apprendre enſuite quels ſeront les fondemens d'une morale toute politique & ſans aucun rapport à la Religion, quelles notions claires & certaines l'on pourra ſe former du vice & de la vertu, quelle règle on aura pour diſcerner les bonnes loix d'avec les mauvaiſes ?

Enfin il faudroit démontrer en détail la poſſibilité d'établir des récompenſes temporelles pour toutes les actions louables, des châtimens ſenſibles pour toutes celles que la raiſon condamne : & cela eſt impraticable. Pour punir les crimes, il n'eſt pas néceſſaire d'examiner l'intention qui les a fait

(a) Préface, *ibid.*

commettre ; il ſuffit qu'ils ſoient nuiſibles à la ſociété. Pour récompenſer une action vertueuſe, il faut en connoître le motif, c'eſt ce qui en fait le mérite : & qui peut ſonder les cœurs ? où trouvera-t-on un fonds aſſez riche pour récompenſer tout ce qui paroît louable ? Aucun Légiſlateur n'a ſuivi ce plan, & aucun ne le tentera jamais (*a*).

Si l'Auteur avoit raiſonné, on pourroit ſe diſpenſer de le réfuter plus au long : l'expoſition ſeule de ſon ſyſtème en fait ſentir l'abſurdité. Mais il ne raiſonne pas, il invective ; il parcourt toutes les matieres ſans en approfondir aucune ; il raſſemble toutes les objections ſans les prouver ; il allégue des faits & il les déguiſe ; il cite quelques paſſages, & ordinairement il les falſifie : ſi l'on ſupprimoit les répétitions, ſon Livre ſeroit accourci de moitié ; il ſeroit réduit à quelques difficultés communes que l'on retrouve dans tous les Ecrits des Incrédules.

Cependant comme il attaque ſur-tout la morale du Chriſtianiſme & le culte extérieur, ces deux points ont paru mériter une diſcuſſion particuliere. Dans les deux Ouvrages que l'on a donnés depuis peu au Pu-

(*a*). Premiere Diſſertation tirée de Varburthon, p. 39 & ſuiv.

blic (*a*), on s'eſt attaché principalement à expoſer les preuves de notre Religion; l'on n'a parlé qu'incidemment de ſa morale, de ſon culte, de ſa diſcipline, de ſes effets: la réfutation du *Chriſtianiſme dévoilé* ſervira de ſupplément & de ſuite à cette importante matiere. Lorſqu'il ſe préſentera des objections que nous avons déja réſolues ailleurs, on nous permettra d'y renvoyer le Lecteur.

§. 10.

Le *Chriſtianiſme dévoilé* contient ſeize chapitres. Dans le premier, l'Auteur expoſe la *néceſſité d'examiner la Religion, & les obſtacles que l'on rencontre dans cet examen*: il accuſe, mal-à-propos, les Souverains & les Prêtres de le redouter & de l'interdire: nous ferons voir que ce reproche, toujours faux, ne fut jamais plus déplacé qu'aujourd'hui. Comme il prétend que la Religion Chrétienne eſt un rejetton de Judaïſme, il fait dans le ſecond chapitre une *Hiſtoire* fauſſe & bizarre *du peuple Juif & de ſa Religion*; & il en juge contre toutes les règles de la juſtice & de la bonne foi. Dans le troiſième il raconte, ſelon ſes pré-

(*a*) Le Déiſme réfuté par lui-même. La certitude des Preuves du Chriſtianiſme.

jugés, *la maniere dont le Chriſtianiſme s'eſt établi*; & les aveux qui lui échappent, ſuffiſent pour démontrer que cet établiſſement eſt ſurnaturel. Dans le quatrième, il examine les *Notions que la Religion Chrétienne nous donne de Dieu & de ſa conduite*; c'eſt ce qu'il appelle, par dériſion, *la Mythologie Chrétienne:* il défigure notre croyance pour la rendre odieuſe & ridicule. Le cinquième & le ſixième traitent *de la révélation & de ſes preuves, des miracles, des prophéties, des martyrs*, mais ſuperficiellement, ſans approfondir aucun de ces objets; il ne propoſe que des objections rebattues. Dans le ſeptième & le huitième, il expoſe les *myſteres & les dogmes du Chriſtianiſme* avec peu d'exactitude, & ſouvent avec peu de ſincérité. Pour inſpirer le mépris du culte extérieur & des cérémonies de la Religion, il les appelle dans le neuvième *la Théurgie des Chrétiens.* Il renouvelle dans le dixième la plupart des *objections* que l'on a faites contre les Livres ſaints, dans le *Dictionnaire Philoſophique*, dans le Livre de Freret, dans la *Philoſophie de l'Hiſtoire*, &c. Les trois chapitres ſuivans renferment l'*examen*, ou plutôt la cenſure *de la morale de l'Evangile, des vertus qu'il inſpire, des devoirs & des pratiques qu'il preſcrit*; c'eſt l'article le plus eſſentiel, &

celui sur lequel l'Auteur fait paroître une prévention plus aveugle. Il soutient dans le quatorzième, que cette *morale est directement contraire à la saine politique & aux intérêts de la société*; c'est encore une répétition des calomnies de Bayle, de Freret, & d'une infinité d'autres Ecrivains. Le quinzième est une déclamation continuelle contre l'*Eglise & le Sacerdoce*. Le seizième une *récapitulation* assez inutile de ce qui a été dit dans le corps de l'Ouvrage.

Nous suivrons le même ordre, quoiqu'il ne soit pas extrêmement régulier, & que l'Auteur se répète continuellement: nous conserverons même tous les titres des chapitres; nous n'omettrons rien de ce qui peut présenter la moindre apparence de difficulté; mais nous supprimerons les invectives indécentes, & qui se réfutent elles-mêmes. S'il nous arrive quelquefois de répéter les mêmes réflexions & les mêmes réponses, ce n'est pas à nous, mais à l'Auteur qu'il faut en attribuer la faute.

On nous blâmera peut-être d'avoir trop souvent insisté sur des objections frivoles, sur des suppositions dénuées de preuves; mais dans un temps où tous les Livres écrits contre la Religion sont accueillis & lus avec avidité, où les moindres sophismes sont vantés comme des argumens insolu-

bles, où les ſyſtèmes les plus abſurdes peuvent faire fortune, au moins pendant quelques momens, & ſéduire une infinité de lecteurs, il nous a paru néceſſaire de ne rien négliger. Nous aimons mieux pouſſer l'exactitude juſqu'à l'excès, que de donner lieu à aucun reproche contre la cauſe que nous ſoutenons, & de laiſſer le moindre nuage ſur la vérité.

Il étoit impoſſible de faire une réfutation plus courte. Pour démontrer la fauſſeté d'une ſuppoſition haſardée, il faut ſouvent conſulter l'Hiſtoire, éclaircir des faits, expliquer un dogme, raſſembler des preuves. Si notre marche eſt moins légere que celle du Critique dont nous ſuivons les écarts, elle ſera plus ſûre, & conduira plus efficacement le Lecteur à la connoiſſance du vrai.

Il n'eſt pas moins difficile de répondre d'une maniere intéreſſante à des difficultés qui ſe réduiſent à rien, lorſqu'elles ſont dépouillées du ſtyle empoulé & déclamateur dont elles étoient revêtues: le Lecteur pourra s'ennuyer d'entendre répéter ſans ceſſe: *cela eſt faux; l'Auteur impoſe; il calomnie.* Mais le danger d'être peu lu, doit-il nous engager à trahir les intérêts de la Religion? Ses ennemis ne craignent point de révolter les eſprits rai-

ſonnables par des attaques furieuſes & indécentes ; aurons-nous peur de dégoûter le Public par des apologies froides & inſipides. Pourvu qu'elles ſoient ſolides & convaincantes, on doit nous diſpenſer de les rendre agréables : des diſcuſſions auſſi ſérieuſes ne ſont point faites pour amuſer les eſprits frivoles ; il faut laiſſer les preſtiges du ſtyle aux Charlatans, qui cherchent à ſéduire.

En répondant à un Ecrivain qui s'oublie & s'emporte à chaque inſtant, il eſt dangereux de prendre un ton d'aigreur ; nous tâcherons de l'éviter autant qu'il ſera poſſible. Au langage de la prévention & de la haine, nous oppoſerons celui de l'innocence, de la droiture, de la vérité. Nous nous abſtiendrons de nommer l'Auteur, parce qu'il n'eſt plus, & que c'eſt peut-être un nom emprunté : nous n'en voulons point à la perſonne, c'eſt au Livre ſeul que nous nous propoſons de répondre.

Pour rendre l'apologie de la Religion plus complette, nous avons fait des remarques ſur pluſieurs Ouvrages très-conformes pour le fond & pour le ſtyle au *Chriſtianiſme dévoilé*. Le *Dictionnaire Philoſophique*, la *Philoſophie de l'Hiſtoire*, le *Traité ſur la Tolérance ;* l'*Examen important de Mylord Bolingbroke*, le *Catéchiſme de*

l'honnête Homme, le *Sermon des Cinquante*, les *Queſtions de Zapata*, le *Dîner du Comte de Boulainvilliers*, &c. renouvellent les mêmes objections que le Livre de Freret & que le *Chriſtianiſme dévoilé*. Déja l'on avoit publié l'*Examen de la Religion*, attribué à Saint-Evremont, l'*Analyſe de la Religion Chrétienne* par Dumarſais, & le *Militaire Philoſophe*, où l'on a dit préciſément les mêmes choſes, où l'on a ſuivi le même plan & la même méthode : voilà bien des répétitions. Nous aurons ſoin de relever ces divers aggreſſeurs, autant de fois que l'occaſion s'en préſentera, & que la matiere paroîtra l'exiger ; mais en nous attachant toujours principalement au texte du *Chriſtianiſme dévoilé*.

Comme la plupart de ces Livres ſont anonymes, & qu'il eſt incertain ſi pluſieurs autres qui ont été publiés ſous le nom de quelques Auteurs reſpectables, ſont véritablement d'eux, on ſe croit moins obligé de les ménager dans la réfutation.

Il eſt à propos de prévenir le Lecteur, qu'il faut diſtinguer deux Ouvrages, intitulés : *Mêlanges de Littérature, d'Hiſtoire & de Philoſophie ;* l'un en cinq volumes *in*-12, attribué à M. d'Alembert ; nous en avons cité quelques réflexions très-juſ-

tes, & ce n'eſt point ſur celui-ci que tombe notre cenſure : l'autre en quatre volumes *in*-8°, inſéré dans la Collection complette des Œuvres de M. de Voltaire, & qui forme les tomes trois, quatre & cinq de cette Collection. Il eſt fâcheux pour la gloire de cet Ecrivain très-célèbre, que l'on ait fait paroître ſous ſon nom des Livres pleins d'erreurs, & dont nous avons été obligés de réfuter quelques endroits : ſouvent il s'eſt plaint lui-même de la hardieſſe des Libraires ; en attaquant des Ecrits qu'il n'a point avoués, nous ne croyons point manquer aux égards qui lui ſont dûs.

En général nous faiſons profeſſion de reſpecter les talens ſupérieurs, dans ceux même qui en abuſent. Un Ecrit pernicieux, dont nous montrons les erreurs, ne nous empêche pas de rendre juſtice aux Ouvrages d'un autre genre qui paroiſſent être ſortis de la même plume. Mais les plus grands ſervices rendus à la Littérature, ne donnent droit à perſonne de calomnier la Religion, ni d'enlever à la ſociété le plus précieux de tous les biens. Les Ecrivains les plus capables d'éclairer leur ſiècle ne méritent plus nos hommages, dès qu'ils ceſſent de reſpecter la vertu. Un des objets que nous nous propoſons dans nos Remarques, eſt de les

engager à faire un meilleur uſage de leurs lumieres, à ſe renfermer dans les bornes de leur talent, à ménager davantage leur réputation.

A Dieu ne plaiſe qu'en donnant aux Incrédules le nom de *Philoſophes*, on cherche à décréditer la vraie Philoſophie : elle eſt également útile à la Religion & à la Société. Ce n'eſt point décrier l'art de guérir, que de démaſquer les Empyriques. Lorſque nous accuſons les Philoſophes de libertinage, ou d'enſeigner une morale fauſſe & pernicieuſe, nous ne prétendons pas étendre ce reproche à tous ſans exception : nous reconnoiſſons avec plaiſir qu'il en eſt pluſieurs dont la conduite eſt irréprochable, qui font profeſſion d'une exacte probité, qui déſapprouvent même les excès & les égaremens des autres. Les fautes & les erreurs ſont perſonnelles ; on ne doit les attribuer qu'à ceux dont nous citons nommément les Ecrits. Sans haine, ſans partialité, ſans prévention contre qui que ce ſoit, nous nous bornons à l'examen de Livres publiquement connus, ſur leſquels tout homme a droit de dire ſon avis. Attachés d'eſprit & de cœur à la Religion ſainte dont nous entreprenons l'apologie, nous n'avons d'autre intérêt, ni d'autre ambition, que d'inſpirer à nos Lecteurs les

ſentimens de reſpect & d'amour dont nous ſommes pénétrés pour elle.

Depuis la premiere édition de cet Ouvrage, il en a paru un nouveau ſous le titre de *Lettres à Eugénie*, qui a une conformité linguliere avec *le Chriſtianiſme dévoilé ;* le plan, le ſyſtème, les objections, le ſtyle, ſont préciſément les mêmes dans ces deux Livres. Lequel a ſervi de modèle à l'autre ? C'eſt ce que nous ignorons : mais il eſt certain qu'ils ont été copiés l'un & l'autre ſur *la Contagion ſacrée*, traduite de l'Anglois. L'Auteur de celui-ci, partiſan outré de l'indépendance, a juré une haine irréconciliable à toute Religion, parce que toute Religion preſcrit l'obéiſſance au Gouvernement ; les vapeurs de ſa bile ne peuvent manquer de produire de grands effets parmi nous. Par les citations que nous aurons ſoin de rapprocher, le Lecteur ſera convaincu que ces deux derniers Ouvrages ſe trouvent réfutés par nos réponſes, avant même qu'ils ayent paru.

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

De la néceſſité d'examiner la Religion, & des obſtacles que l'on rencontre dans cet examen.

§. I.

Les Docteurs de la Religion Chrétienne n'ont jamais prétendu interdire à perſonne la liberté d'en examiner les preuves ; c'eſt non-ſeulement un droit qu'il ſeroit injuſte d'ôter aux hommes, mais encore une obligation qu'il eſt eſſentiel de leur prêcher. Le Chriſtianiſme, loin d'impoſer à ſes Sectateurs le joug d'une crédulité aveugle, comme ſes ennemis l'en ont toujours accuſé (*a*), leur commande au contraire d'être *toujours prêts à rendre raiſon de leur eſpérance* (*b*). La foi n'eſt point un entêtement de ſyſtème, mais *une ſoumiſſion raiſonnable* (*c*). La multitude des Ouvrages qui ont été compoſés, ſur-tout dans ces derniers ſiècles, pour développer les principes, les preuves, les dogmes, la morale du Chriſtianiſme, pour ré-

(*a*) Orig. contr. Celſ. l. 1, édit. de Cambridge, p. 8.
(*b*) 1 *Petri*, 3, 15.
(*c*) *Rom.* 12, 1.

pondre aux objections de ceux qui les ont attaqués, ſont un témoignage certain de l'eſprit qui anime les Miniſtres de cette Religion, & du zèle ſincere dont ils ſont pénétrés pour l'inſtruction des peuples.

C'eſt une vaine déclamation de dire que *les hommes, pour la plupart, ne tiennent à leur Religion que par habitude; que cette Religion fut toujours la choſe qu'ils craignirent le plus d'approfondir; que jamais ils n'ont daigné ſe rendre compte de leur croyance* (*a*), & de continuer ſur ce ton dans toute la ſuite d'un chapitre.

Si ce reproche peut être vrai à l'égard des peuples élevés dans l'infidélité, dans l'idolâtrie, dans le Mahométiſme, des peuples qui n'ont aucune teinture des lettres ni des ſciences, il eſt abſolument déplacé parmi les Chrétiens; il l'eſt encore davantage dans un ſiècle & chez une Nation où l'étude & les connoiſſances ſont plus communes & ont fait plus de progrès que par-tout ailleurs.

Jamais l'on a écrit avec autant de liberté, diſons mieux, avec autant de licence

(*a*) Chriſt. dévoilé, page 2. Examen important de Mylord Bolingbroke, proëm. page 2. Examen de la Religion, ſous le nom de Saint-Evremont, chap. 1. Le Militaire Philoſophe, chap. 4. Première Lettre à Eugénie, tome 1, p. 29. Contagion ſacrée, chap. 1, p. 11.

qu'aujourd'hui ſur la Religion. Si elle étoit mal fondée, ſi les preuves en étoient douteuſes, il y a long-temps que l'on ſeroit parvenu à les détruire, à faire voir, par des démonſtrations ſans replique, la fauſſeté de cette Religion, contre laquelle les Philoſophes réuniſſent tous leurs efforts, contre laquelle leur plume diſtile un fiel ſi amer. Leurs Livres ſont entre les mains de tout le monde : graces au zèle Philoſophique, ils ſont répandus dans toute l'Europe. Si jamais ces matieres peuvent être éclaircies, elles le ſont certainement aujourd'hui : ce n'eſt plus le temps de dire qu'on n'a pas encore examiné le Chriſtianiſme.

Après tant de diſcuſſions, de raiſonnemens, de clameurs, a-t-on réuſſi à détromper l'univers, à confondre les Apologiſtes Chrétiens ? Quel a été le ſuccès des Apôtres de l'Irreligion ? Leurs victoires ſont connues. Ils ont ſéduit de jeunes imprudens, qui ont voulu lire les objections contre la foi, avant que d'en avoir étudié les preuves, en qui les paſſions naiſſantes ont préſidé à l'examen, & ont jugé en dernier reſſort ; ils ont aveuglé quelques lecteurs, qui à peine inſtruits des dogmes de leur croyance, n'ont jamais réfléchi ſur les raiſons qui les établiſſent ; ils ont confirmé dans l'incrédulité des eſprits déja pervertis, en qui le

libertinage avoit effacé depuis long-temps les principes de Religion. Pour ceux qui l'ont étudiée avec ſoin, qui, exempts de paſſions & de préjugés, étoient capables de faire un examen impartial, quel fruit ont-ils remporté de la lecture des Ecrits de nos Cenſeurs? De l'indignation ou de la pitié. Quelques-uns, moins éclairés, ont été éblouis d'abord; leur foi a été ébranlée pour quelques momens, mais ils ont été bientôt détrompés par la lecture des Livres de nos Apologiſtes, & leur croyance eſt devenue plus ferme. Ce ne ſont donc pas ceux qui demeurent aujourd'hui attachés à leur Religion qu'il faut accuſer de crédulité, de prévention, d'aveuglement; ce ſont plutôt ceux qui l'ont abandonnée ſans la connoître.

Il y a du moins une différence eſſentielle entre la maniere d'écrire de ſes défenſeurs, & celle de ſes ennemis. Les premiers procèdent réguliérement & de ſang froid: ils poſent des principes, ils en tirent des conſéquences, ils citent des témoignages & des monumens; ils rapportent de bonne foi les objections de leurs adverſaires, & ils y répondent; ils préſentent un ſyſtème lié, ſuivi, ſoutenu, dont un eſprit droit demeure ſatisfait. Les Critiques de la Religion s'y prennent autrement: ils entaſſent des diffi-

cultés, ils les répètent, ils se copient; mais ils gardent un profond silence sur le fond des preuves & sur les réponses que l'on a données cent fois à leurs objections; ils plaisantent, ils invectivent, mais ils ne prouvent rien. La haine, les railleries, & souvent les obscénités, leur tiennent lieu de raisons, & sont leurs plus forts argumens. Leurs ouvrages lus avec avidité par les esprits superficiels, toujours annoncés avec emphase comme des productions neuves, comme des écrits victorieux, auxquels les Théologiens ne répondront jamais (*a*), ne sont dans le fond que des redites. Ce sont les dépouilles de Hobbes, de Spinosa, de Bayle, ou les extraits de quelques Livres Anglois. Il n'en est aucun où l'on ne découvre un fond de mauvaise foi & de malignité: avec ce caractere, un Auteur est peu propre à découvrir la vérité, & encore moins à la montrer aux autres.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces Messieurs prétendent tirer avantage de leur opiniâtreté même pour s'attribuer la victoire. Il faut bien, disent-ils, que les réponses des partisans de la Religion soient insuffisantes, puisqu'on leur répète tou-

(*a*) Voyez l'Avis des Editeurs de l'Examen important.

jours les mêmes objections (*a*). La preuve eſt ſans doute excellente. Pourquoi donc n'ont-ils pas encore fait ſur nos Livres ce que nous faiſons ici ſur les leurs ? Pourquoi n'ont-ils pas eſſayé de les réfuter pied à pied, & de démontrer la fauſſeté ou la foibleſſe de nos raiſons ? Qu'ils le faſſent enfin, ou qu'ils ceſſent de triompher mal-à-propos.

L'Auteur de l'*Examen important*, pour rendre ſuſpects tous ceux qui écrivent en faveur de la Religion, dit que *l'eſprit de parti & l'envie de ſe faire valoir les préoccupent* (*b*); ſans doute les Philoſophes ſont exempts de ces défauts. Inacceſſibles aux paſſions humaines, ils ne ſont jamais dominés par l'eſprit de parti ni par l'envie de ſe faire valoir : le ſtyle dont ils écrivent, eſt une preuve démonſtrative de la candeur de leur ame, & de la pureté de leurs intentions.

Il nous débite la fable d'un Jean Mélier, prétendu Curé, qui a demandé pardon à Dieu en mourant d'avoir enſeigné le Chriſtianiſme (*c*). L'exemple ſeroit unique en ſon eſpèce. Mais tant de Philoſophes qui ont de-

(*a*) Premiere Lettre à Eugénie, page 23.
(*b*) Page 2.
(*c*) Examen important, page 11.

mandé pardon à Dieu en mourant, d'avoir attaqué la Religion par libertinage, qui après avoir vécu en impies, ont voulu mourir en chrétiens (*a*), ne forment-ils pas un violent préjugé contre la ſincérité des autres ? Ils ſont intrépides en bonne ſanté; un accès de fiévre ſuffit pour renverſer toutes leurs démonſtrations. Bayle qui devoit les connoître, en a plaiſanté le premier (*b*).

Ces converſions, diſent-ils, ne prouvent autre choſe que la foibleſſe d'eſprit du malade ; *il n'y a que l'impoſture qui puiſſe ſe prévaloir du témoignage d'un mourant* (*c*). Mais d'autres ſe ſont convertis en bonne ſanté & dans toute la force de l'âge; ſi leur changement ne conclut rien, qu'eſt-ce que prouve la multitude des inſenſés que nos Philoſophes ſe flattent d'avoir pervertis ? Ceſſons donc de compter les ſuffrages, & bornons-nous à peſer les raiſons.

(*a*) L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé eſt heureuſement de ce nombre ; c'eſt un témoignage que nous ſommes charmés de pouvoir rendre à ſa mémoire, & un fait que nous tenons de la propre bouche du Vicaire de la Paroiſſe qui lui a adminiſtré les derniers Sacremens.

(*b*) Réponſe au Provincial, chap. 21 ; & Dict. crit. art. *Des Barreaux*. Rem. F.

(*c*) Douzième Lettre à Eugénie, p. 138. Contagion ſacrée, c. 14, p. 100.

§. 2.

L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* déplore d'un ton pathétique le malheur du genre humain. *Toutes les forces*, dit-il, *ſe réuniſſent pour lui cacher la vérité : les Tyrans la déteſtent & l'oppriment, parce qu'elle oſe diſcuter leurs titres injuſtes & chimériques : le Sacerdoce la décrie, parce qu'elle met au néant ſes prétentions faſtueuſes* (*a*). Langage pompeux, mais qui n'eſt point celui de la raiſon. La vérité conſiſte donc, ſelon lui, à diſcuter les titres des Souverains & les prétentions du Sacerdoce. En effet, c'eſt le double objet de ſon ouvrage. Les Souverains y ſont traités avec autant d'indignité que les Miniſtres de la Religion; les droits du Trône n'y ſont pas plus ménagés que ceux de l'Egliſe; il s'eſt propoſé d'anéantir, non-ſeulement toute Religion quelconque, mais encore toute autorité & toute ſubordination. Voilà ce qu'on appelle *montrer la vérité au genre humain.*

Le Sacerdoce la décrie : point du tout; il invite au contraire tous ceux qui en ſont capables à la rechercher, mais à le faire de

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 7. Premiere Lettre à Eugénie, p. 6. Contagion ſacrée, c. 4, p. 42; &c. Lettres Philoſ. de Toland, p. 40.

bonne

bonne foi, à étudier la Religion dans ſes ſources, avant que de lire ce qui peut inſpirer des préventions contr'elle. Il défend de lire les Livres de ſes ennemis, mais à ceux qui ne ſont pas aſſez inſtruits pour en porter un jugement éclairé. Il en permet la lecture à tous ceux que l'étude a ſuffiſamment aguerris pour n'avoir pas à redouter la ſéduction : il approuve tous les écrits polémiques où les matieres ſont diſcutées avec exactitude & avec impartialité ; il ſe plaint même de ce que ces ouvrages ne ſont pas aſſez lus.

Les plaintes oppoſées de nos adverſaires (*a*) ne ſont qu'un artifice pour engager tout le monde à lire leurs propres ouvrages, & ce tour inſidieux ne leur réuſſit que trop bien. Ces Livres, toujours préſentés ſous différentes formes, & toujours les mêmes pour le fond, ſont entre les mains des femmes & des jeunes gens. Il y a lieu d'eſpérer que leur multitude même ſervira plus que toute autre choſe à les décréditer : le myſtere ſous lequel on les communique, en fait ſouvent le plus grand mérite. Le public ſe laſſera enfin d'entendre le même ſophiſme répété par vingt échos différens. Après avoir dévoré tant de brochures où les mê-

(*a*) Examen important, p. 8.

mes objections reviennent ſans ceſſe, on ſera peut-être curieux de voir ce que nous avons à répondre ; & l'on finira par où l'on auroit dû commencer.

Il n'eſt pas vrai, du moins parmi nous, que *le commun des hommes s'en rapporte aveuglément à ceux que le haſard lui a donnés pour guides* (*a*). Nous ferons voir dans la ſuite que dans le ſein de l'Egliſe Catholique, la docilité du commun des hommes à l'inſtruction des Paſteurs, n'eſt point une confiance aveugle ; le fidèle écoute leur voix, parce qu'ils lui montrent des titres authentiques de leur miſſion ; ces titres ſont de nature à juſtifier & à tranquilliſer la foi de l'homme le plus ignorant, comme celle du Chrétien le plus éclairé (*b*). Si le reproche de l'Auteur peut avoir lieu dans les autres Communions ou parmi les Infidèles, c'eſt à eux ſeuls d'en répondre ; nous ne ſommes pas garans des défauts auxquels nous n'avons point de part.

Cependant, ajoute-t-on, *il ſe trouva dans tous les ſiècles des hommes, qui détrompés des préjugés de leurs Concitoyens, oſerent leur montrer la vérité ;* mais les Prêtres &

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 9. Examen important, p. 2.
(*b*) Voyez la Certitude des preuves du Chriſtianiſme, c. 12, §. 2.

les Rois se réunirent pour leur imposer silence (a). Il eût été à propos de nous apprendre quels ont été ces grands hommes, qui dans tous les siècles ont prêché la vérité, c'est-à-dire, l'Athéisme & l'Irreligion; cette rare doctrine n'est pas ancienne parmi nous: dans les siècles précédens, ses Sectateurs étoient moins communs qu'aujourd'hui. Enfin, malgré l'autorité des Rois & des Prêtres, les ouvrages de ces sublimes génies sont parvenus jusqu'à nous. On a conservé ceux de Vanini, de Pomponace, de Hobbes, de Spinosa & de tant d'autres qui les ont copiés. Nous serions en état de les entendre, s'ils s'étoient entendus eux-mêmes: nous sçavons de quelles preuves ils ont appuyé ce qu'on ose appeller la vérité. Ceux d'aujourd'hui, encore moins timides, dogmatisent assez publiquement; leur voix retentit dans toute l'Europe: on peut juger par les livres que nous examinons, combien leurs raisons sont redoutables. Vainement ils se flattent d'un succès plus brillant que leurs prédécesseurs; leurs écrits sont un peu plus intelligibles, sans être plus solides: c'est ce qui les fera mépriser encore plus promptement. On a réfuté solidement les

(a) Christ. dévoilé, pag. 9. Militaire Philosophe, chap. 14, page 23. Contagion sacrée, c. 15, pag. 177.

anciens, cela n'étoit pas fort difficile ; les modernes ſeront réfutés à leur tour, & tomberont dans le même oubli.

Ce n'eſt point l'habitude, l'exemple, le préjugé, la politique, *les cris impoſans de l'impoſture*, qui ont conſervé juſqu'à préſent la Religion, malgré les clameurs des Incrédules ; c'eſt la ſolidité des preuves qui l'ont établie, l'expérience des avantages qu'elle procure, la comparaiſon toujours frappante des peuples Chrétiens avec les Nations infidelles, l'abſurdité de tous les ſyſtêmes qu'on a voulu lui oppoſer, le ſoin qu'ont toujours eu ſes adverſaires de ſe mépriſer, de ſe haïr, de ſe réfuter les uns les autres. Parmi les prétendus Sectateurs de la vérité, peut-on en citer deux qui aient été parfaitement d'accord, & qui ſoient convenus des mêmes principes ? L'Auteur de l'*Examen important* paroît vouloir établir le Déiſme ; il nous conſeille d'adorer un Dieu par la raiſon (*a*) ; celui du *Chriſtianiſme dévoilé*, en laiſſant indéciſe la queſtion de l'exiſtence de Dieu, ne veut pas qu'on en parle (*b*).

(*a*) Page 2.

(*b*) Chap. 7, pag. 102 & 103. 12 Lettre à Eugénie, page 153. Contagion ſacrée, c. 15, page 172.

§. 3.

Il déplore l'abus d'inſpirer aux hommes, dès l'enfance, les préjugés de Religion. *L'éducation*, dit-il, *ne ſemble avoir pour objet que de former des Fanatiques, des Dévots, des Moines, c'eſt-à-dire, des hommes nuiſibles ou inutiles à la ſociété; on ne ſonge nulle part à former des Citoyens* (*a*). Déja il s'étoit plaint dans ſa Préface, de ce que l'éducation de la jeuneſſe eſt confiée à des Prêtres. Il les appelle *des pédagogues mercenaires, des ames abjectes & retrécies, des pédans avilis aux yeux mêmes de ceux qui leur confient leurs enfans, des guides ineptes & mépriſables* (*b*). C'eſt le ton poli des Philoſophes modernes, une *honnêteté littéraire* qui eſt en uſage parmi eux.

A ce langage décent, modéré, ſage, ſi propre à former la jeuneſſe, nous oppoſons l'expérience. Qui ſont, dans la ſociété, ceux qui en rempliſſent le mieux les charges, qui en obſervent le plus fidèlement les devoirs, qui rendent les plus importans ſervices; ceux à qui l'on a donné de bonne heure des principes de morale & de Chriſ-

(*a*) Chriſt. dévoilé, pag. 10. 1re. Lettre à Eugénie, p. 7. Contagion ſacrée, c. 4, p. 103. Lettres Philoſ. de Toland, p. 19.

(*b*) Préface, pag. xv.

tianiſme, ou ceux à qui l'on n'a pas daigné apprendre s'il y a un Dieu; ceux qui ont été inſtruits par des Prêtres, ou ceux qui ont été élevés par des Philoſophes? Nous invitons ces Meſſieurs à citer les prodiges qu'a déja opérés l'éducation philoſophique, les héros & les grands hommes formés par leurs ſoins. Quand l'un d'entr'eux a voulu tracer un plan d'éducation, il a conſenti du moins qu'à l'âge de vingt ans ſon élève apprît qu'il y a un Dieu, que nous avons une ame, qu'il y a un autre vie: il a rendu juſtice à la ſainteté de la morale chrétienne; il a preſque reconnu la Divinité de ſon Auteur. On ſçait néanmoins quels ſuccès ont eu les imprudens qui ont voulu eſſayer ſa méthode. Celle que preſcriroit notre Auteur, ſelon ſes principes, ſeroit encore plus parfaite, & produiroit des effets plus merveilleux.

C'eſt un malheur déplorable, ſans doute, que les Prêtres ſoient chargés d'élever la jeuneſſe; il y a un remède: le zèle des Incrédules, pour le bien public, doit les engager à le mettre en uſage. Qu'ils ſe conſacrent eux-mêmes à cette fonction pénible & importante; mais qu'ils le faſſent gratuitement ſans prétentions & ſans honoraires, de peur qu'on ne les appelle à leur tour *des pédagogues, des mercenaires, des pédans avilis par l'intérêt.* C'eſt ici le

procès des frelons contre les abeilles ; l'ouvrage seul peut servir à le décider.

Les circonstances ne sont pas favorables pour décrier les travaux des Prêtres. Lorsque le Gouvernement a donné une nouvelle forme aux écoles publiques, les unes ont été confiées à des Séculiers, les autres à des Ecclésiastiques : attendons du moins l'événement, pour sçavoir lesquelles auront le plus de succès. Déja, si nous en croyons un Ecrivain non suspect, l'expérience a décidé : la plupart des Colléges où l'on a mis des laïcs, sont déserts ou dérangés (a).

§. 4.

Notre Critique a senti que ses déclamations sur les funestes effets de la Religion & de la morale chrétienne seroient aisées à confondre par le parallèle des Nations qui la professent, avec l'état des peuples infidèles : il a essayé de prévenir cette réponse accablante. *Si dans un état chrétien*, dit-il, *on voit quelqu'activité, si l'on y trouve de la science & des mœurs sociales, c'est qu'en dépit de leurs opinions religieuses, la nature, toutes les fois qu'elle le peut, ramène les hommes à la raison, & les force de travailler à*

(a) Hist. impart. des Jésuites, tome 1, p. 221.

leur propre bonheur (*a*). Cela eſt au mieux. C'eſt donc en dépit de la Religion, & contre ſes principes, que les Nations chrétiennes ont de la ſcience, de l'induſtrie, de l'activité, des mœurs douces & civiliſées, une politique éclairée & ſage, un Gouvernement tranquille & modéré : le ſingulier de ce prodige, c'eſt que ces précieux avantages ne ſe trouvent point ailleurs.

Selon le cours ordinaire des choſes, le contraire auroit dû arriver. Car enfin, ſi, parmi nous, malgré une morale pernicieuſe & une Religion meurtriere, la nature eſt encore aſſez puiſſante pour ramener les hommes à la raiſon, la nature dégagée de ces obſtacles doit avoir bien plus de force dans des climats non moins heureux. Dans la Grèce, par exemple, autrefois le ſéjour des ſciences, des arts, du courage, de la liberté, de la politique, les peuples débarraſſés des entraves du Chriſtianiſme, doivent être plus éclairés, plus laborieux, plus policés, plus heureux que nous ne ſommes. On ſçait ce qu'il en eſt.

Par une bizarrerie plus inconcevable encore, le Chriſtianiſme produit les mêmes effets dans tous les climats, ſous les glaces

(*a*) Chriſt. dévoilé, pag. 11. Contagion ſacrée, c. 9, pag. 39 : c. 13, pag. 121.

du Nord & dans les ſables brûlans de l'Afrique, ſur les bords du Danube, & ſur les rives du Gange, en Europe & en Amérique. Par-tout où cette Religion s'établit, les peuples ſortent de la barbarie, de la pareſſe, de l'ignorance, de l'eſclavage, deviennent plus humains, plus ſociables, plus paiſibles, plus heureux. Il n'y a qu'à comparer l'Abyſſinie Chrétienne avec l'Ethiopie Mahométane, la Pologne, avec la Tartarie, le Paraguay avec les Sauvages voiſins, l'Europe entiere avec le reſte du monde : par-tout les mêmes dogmes & la même morale operent la même révolution. Malgré l'évidence de ces faits, des Philoſophes ne rougiſſent point d'écrire que le Chriſtianiſme eſt une Religion cruelle, fanatique, inſenſée, deſtructive de la ſociété ; que pour être homme & citoyen il faut y renoncer ; que *le Chrétien, s'il étoit ſenſé, regretteroit mille fois la paiſible ignorance de ſes ancêtres idolâtres* (*a*).

§. 5

Tels ſont les panégyriques par leſquels on ſe flatte *d'arracher au Chriſtianiſme le voile dont il ſe couvre*, d'exciter contre lui

(*a*) Chriſt dévoilé, p. 13. Examen important ; concluſion, p. 213 & ſuiv.

la haine & l'exécration du genre humain. Disons mieux, tels sont les excès par lesquels l'impiété se démasque & se déshonore, travaille à s'attirer l'indignation & le mépris des hommes sensés. Peut-elle mieux justifier la Religion sainte que nous professons, qu'en nous montrant les travers dont les Philosophes sont capables, dès qu'ils ont élevé l'étendard contr'elle? Cette Religion divine est assez vengée par le ridicule dont ses ennemis sont couverts.

L'Auteur du *Militaire Philosophe*, qui se pique de raisonner, n'a pas fait paroître une meilleure logique dans ce qu'il a dit sur l'examen de la Religion (*a*). Il pose pour principe que la Religion est à l'homme une affaire personnelle, que ses preuves doivent être à portée de tout le monde, que chacun doit les examiner par soi-même, que cet examen doit être désintéressé, qu'il y faut suivre les mêmes règles que l'on observe dans toute autre matiere, qu'on ne doit point recuser la raison dans l'examen de la Religion. Ces maximes bien entendues sont incontestables; mais l'Auteur en tire des conséquences très-fausses.

1°. Il conclut que la Religion, qui a pour objet le salut des Particuliers, n'inté-

(*a*) Militaire Philosophe, chap. 2, 3, 4, 5, 6 & 7.

reſſe point la ſociété ; que l'autorité ne doit point s'en mêler ; que tout homme eſt libre d'embraſſer & de ſuivre quelle Religion il lui plaira (*a*). Mais la Religion eſt-elle une affaire *purement* perſonnelle ? n'a-t-elle point d'autre objet que le ſalut des Particuliers ? n'influe-t-elle en rien ſur leur conduite à l'égard de leurs ſemblables ? L'Auteur lui même ſe réfute en s'efforçant de prouver que la Religion chrétienne eſt contraire aux intérêts de la ſociété (*b*). La Religion eſt donc, de ſon propre aveu, une affaire de ſociété : dès-lors le Gouvernement n'a-t-il pas droit de s'informer ſi les Particuliers en profeſſent une qui ſoit fauſſe & pernicieuſe ?

2°. Les preuves de la Religion doivent être à portée de tout le monde. L'Auteur conclut qu'elle ne doit point être prouvée par des faits, qu'aucun fait ne peut être invinciblement prouvé, qu'il n'y a de vérités inconteſtables que les vérités phyſiques & métaphyſiques (*c*). Indépendamment de la fauſſeté de cette derniere propoſition qui ſera démontrée dans la ſuite, je demande ſi la diſcuſſion des vérités métaphyſiques eſt

(*a*) Militaire Philoſophe, p. 48 & 50.
(*b*) *Ibid.* chap. 1 & chap. 20.
(*c*) *Ibid.* c. 12, p. 101 & 103.

plus à portée de tout le monde que l'examen des faits?

3°. Le *Militaire Philosophe* soutient avec raison, qu'un Ministre de la Religion, un Prédicateur *doit prouver clairement l'ordre & la mission qu'il a reçu de Dieu* (*a*); & par une contradiction grossiere, il prétend qu'on n'est obligé d'écouter ni de croire aucun Prédicateur (*b*). Sur quoi donc peut être fondée l'obligation qu'on lui impose de prouver sa mission? & peut-il la prouver autrement que par des faits?

4°. *Tout homme doit examiner sa Religion & en juger par soi-même* (*c*). Et l'on nous enseigne *qu'il est impossible de raisonner, de juger, d'examiner les preuves de la Religion, ni par conséquent de s'en convaincre, puisque son nom seul suffit pour nous rappeller des idées terribles & propres à nous faire trembler* (*d*). *Toutes les Religions*, dit l'Auteur, *sont fondées sur la crainte* (*e*); la Religion, même naturelle, est dans le cas, puisqu'elle est fondée sur l'idée d'un Dieu rémunérateur & vengeur.

5°. L'examen de la Religion doit être

(*a*) Militaire Philosophe, chap. 8, p. 73.
(*b*) Chap. 19, p. 145.
(*c*) Chap. 4, p. 51.
(*d*) C. 19, p. 151.
(*e*) *Ibid.* p. 152.

déſintéreſſé (*a*); & l'on prétend que tout homme qui a ſucé les principes d'une Religion dès l'enfance, n'eſt plus capable de l'examiner ſans prévention & ſans intérêt: il faudroit être l'*homme de la nature*, ou tel que Socrate, Lucrèce, Sénèque ou Epicure (*b*). Quiconque n'eſt pas né Sauvage ou Philoſophe, eſt hors d'état de faire cet examen, qui eſt cependant le devoir de tous les hommes.

Les Philoſophes eux-mêmes ſont-ils déſintéreſſés? Ils ſont, ſi l'on veut, *au-deſſus des préjugés de l'éducation*; mais ſont-ils inacceſſibles à la vanité, à l'eſprit d'indépendance, à l'entêtement de ſyſtème, à l'envie de ſecouer le joug peſant & incommode de la Religion? A qui donc en eſt réſervé l'examen?

Voilà les contradictions & les abſurdités que le *Militaire Philoſophe* appelle pompeuſement des *Argumens démonſtratifs*, dont il a formé le tiſſu de ſon ouvrage. Nous les diſcuterons plus en détail en ſuivant le fil des matieres: ce prétendu Philoſophe ne dit rien de nouveau.

Nous ne réfuterons point ici les invectives par leſquelles l'Auteur du *Chriſtianiſme*

(*a*) Militaire Philoſophe, chap. 5, p. 56.
(*b*) *Ibid.* p. 58 & 59.

dévoilé termine ſon premier chapitre, & qu'il a déja inſérées dans ſa Préface, ni le portrait odieux qu'il fait des dogmes & de la morale chrétienne (*a*) : on en retrouve la copie fidelle dans le *Militaire Philoſophe* (*b*). Cette diſcuſſion ſeroit prématurée, puiſque les mêmes plaintes reviendront pluſieurs fois dans la ſuite. Il eſt plus à propos d'examiner d'abord les preuves, les faits, les monumens qu'on va nous oppoſer. Quand nous en aurons démontré le faux, nous ſerons plus en état de relever l'indécence & le ridicule des déclamations de nos adverſaires. Selon l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, nous avons emprunté des Juifs, les notions que nous avons de Dieu, du culte qui lui eſt dû, des principes de la morale; il commence donc par donner, à ſa maniere, l'Hiſtoire des Juifs & de leur Religion.

L'exactitude & la tranquillité avec leſquelles nous diſcuterons les objections, les reproches, les principes de nos Critiques, prouveront contr'eux-mêmes, que nous ne redoutons point l'examen des fondemens de notre croyance, que nous cherchons la vérité de bonne foi, que nous ne refuſons

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 12, 13 & 14.
(*b*) Militaire Philoſophe, c. 1 & 20.

jamais de satisfaire aux difficultés qu'on nous propose.

CHAPITRE II.

Histoire abrégée du Peuple Juif.

§ I.

AVANT que d'examiner si l'Histoire des Juifs, telle qu'elle est rapportée dans les Livres saints, est vraie ou fausse, il y a deux ou trois questions préliminaires à traiter. Moïse est-il un personnage réel ou fabuleux? Est-il véritablement l'Auteur du Pentateuque? Le Législateur des Juifs, quel qu'il soit, a-t-il voulu, a-t-il pu imposer à son peuple & aux autres Nations, en racontant des fables?

L'Auteur du *Christianisme dévoilé* ne s'est point arrêté à ces questions; celui de l'*Examen important* y a consacré le premier, le second & le quatrième chapitre de son Livre: c'est la répétition de l'article *Moïse* inséré dans le *Dictionnaire Philosophique*; des chapitres 28 & 40 de *la Philosophie de l'Histoire*; de la note du chapitre 12 du *Traité sur la Tolérance*, page 107; des *Lettres sur les Miracles*, & des *Questions de Zapata*. On ne peut trop ad-

mirer la ſagacité, l'érudition, la bonne foi qui ſe font remarquer dans ces divers écrits; des objections répétées ſix fois, doivent être inſolubles, ſur-tout quand on les a copiées dans Spinoſa.

Nous apportons pour preuve de l'exiſtence de Moïſe, 1°. le témoignage de tous les Ecrivains Juifs. Il n'eſt preſque pas un ſeul de leurs Livres où Moïſe ne ſoit cité comme Légiſlateur de la Nation. Pour ne pas fatiguer le lecteur par une longue ſuite de paſſages, on le prie d'ouvrir ſeulement une concordance, il y verra le nom de *Moïſe* rappellé par tous les Auteurs qui ont paru après lui: la Loi des Juifs eſt conſtamment nommée *la Loi de Moïſe*. Pour plus grande certitude, ſa généalogie étoit conſignée dans les archives publiques; on la trouve, non-ſeulement dans l'Exode, dans le Lévitique, dans le Livre des Nombres, mais encore dans celui des Paralipomenes (*a*). Il eſt bon de ſe ſouvenir que la conſtitution de la République Juive dépendoit eſſentiellement de la conſervation des généalogies.

2°. L'opinion conſtante de toute la Nation. Jamais aucun Juif n'a douté que Moïſe n'ait été le chef & l'unique Légiſ-

(*a*) 1. *Paral.* c. 6.

lateur

lateur de ſon peuple. On oſe défier tous nos ſçavans Critiques d'aſſigner aucune époque où cette opinion ait pu commencer, aucune raiſon qui ait pu l'introduire, ſinon la légiſlation de Moïſe. Les Juifs, ſans doute, ont eu un Légiſlateur, puiſqu'ils ont eu des loix; ſi ce n'eſt pas Moïſe, qui eſt-ce qui les leur a données?

3°. Le ſuffrage de tous les Ecrivains profanes qui ont parlé des Juifs & de leurs loix; Diodore de Sicile, Trogue Pompée dans Juſtin, Strabon, Tacite, Pline, Juvénal, Lucien, Porphyre, Celſe, Julien, Chérémon même, Hiſtorien Egyptien, ont reconnu Moïſe pour Légiſlateur des Juifs (a): aucun des Ecrivains de l'antiquité ne s'eſt aviſé de révoquer en doute ſon exiſtence ni ſon miniſtere; après trois mille ans il eſt un peu tard pour découvrir que c'eſt une fable.

4°. Le Sacerdoce attribué chez les Juifs à la tribu de Lévi & à la famille de Moïſe, monument perpétuel & inconteſtable de ſa légiſlation & de la fidélité de ſa généalogie.

5°. Les raiſons par leſquelles nous montrerons ci-après que Moïſe eſt véritable-

(a) Joſephe dans ſes livres contre Appion; Euſébe dans ſa Préparation évangélique, l. 19; Origene, l. 1, contre Celſe; S. Cyrille, l. 1, contre Julien, ont cité pluſieurs autres Hiſtoriens profanes que nous n'avons plus.

ment l'Auteur du Pentateuque, prouvent plus certainement encore qu'il n'eſt point un perſonnage fabuleux.

Il ſuffit d'indiquer ſommairement toutes ces preuves; elles ſe ſoutiennent mutuellement, & la plupart des Apologiſtes de la Religion les ont développées plus au long.

Leur a-t-on oppoſé quelque fait poſitif, quelque monument certain, ou des raiſonnemens ſolides? Non; l'on ſe contente de dire que tout eſt ſi prodigieux dans la vie de Moïſe, qu'il paroît un perſonnage fantaſtique; qu'aucun Auteur profane n'a parlé de ſes miracles; que ſon hiſtoire eſt copiée ſur celle du Dieu Bacchus des Arabes; on s'efforce de montrer en détail que toutes ſes actions ſont incroyables (*a*).

Il eſt fort aiſé d'anéantir, par cette méthode, toutes les hiſtoires du monde, & de démentir tous les Ecrivains: il n'eſt pas beſoin pour cela d'être grand Critique. La vie de Moïſe, il eſt vrai, eſt une ſuite continuelle de prodiges; mais ſi ce Légiſlateur n'avoit pas eu le pouvoir d'en faire, il lui eut été impoſſible de contenir & de policer un peuple tel que les Juifs. Les Hiſtoriens profanes n'ont pas parlé de ſes miracles

(*a*) Examen important, c. 2, p. 16.

parce qu'au siècle de Moïse, aucune Nation n'écrivoit l'Histoire, & parce que les Juifs étoient peu connus des autres peuples; mais ils ont du moins parlé de sa personne, de sa sortie de l'Egypte à la tête de sa Nation, de sa Législation (*a*).

Il est faux que les Arabes aient raconté du Dieu Bacchus la fable que l'Auteur de l'*Examen important* a forgée; aucun Auteur ancien n'en a fait mention. Hérodote nous apprend seulement que les Arabes adoroient Bacchus sous le nom d'*Urotalt* (*b*), & non pas sous celui de *Back* ou de *Misem*, comme l'a rêvé le faux Bolingbroke, sans citer aucun garant (*c*). Quand cette fable seroit née autrefois chez les Arabes, comment Esdras, que l'on suppose Auteur des Livres de Moïse, & qui étoit né en Chaldée, seroit-il allé emprunter un conte des Arabes, plutôt que des Chaldéens?

Nous verrons ci-après que ce qui paroît incroyable dans la conduite de Moïse, est justement ce qui prouve que ce Législateur

(*a*) Voyez ci-après, § 5.
(*b*) Hérodote, l. 3, *initio*
(*c*) La même chose est répétée dans la Philos. de l'Hist. c. 27, p. 132; & deuxième Lettre sur les Miracles, p. 32. L'Auteur l'a empruntée de M. Huet, qu'il a défiguré, & qu'il tourne en ridicule, pour dissimuler le plagiat.

étoit guidé par des lumieres ſupérieures à l'humanité.

Des argumens auſſi frivoles ſont-ils capables de détruire les preuves poſitives que nous avons de l'exiſtence de Moïſe?

§. 2.

Moïſe eſt-il Auteur du Pentateuque ou des cinq Livres qu'on lui attribue? Nous le ſoutenons & nous le prouvons, 1°. par le texte même de ces Livres qui nous l'apprend. Pour contredire les archives d'une Nation, il faut des raiſons démonſtratives; nos adverſaires n'oppoſent à celles des Juifs que des conjectures & de prétendues probabilités.

2°. Par la chaîne de témoignages des Ecrivains Juifs poſtérieurs; tous regardent Moïſe comme Auteur des Loix, des uſages religieux & politiques de leur Nation: il eſt donc naturel que Moïſe les ait écrits ou les ait fait écrire, pour en perpétuer le ſouvenir & la pratique.

3°. Il n'eſt aucun motif vraiſemblable qui ait pu engager un Ecrivain Juif à ſuppoſer ces Livres ſous le nom de Moïſe; & il n'eſt aucune époque où cette ſuppoſition ait été poſſible. Le Légiſlateur des Juifs, quel qu'il ſoit, en quelque temps qu'il ait vécu, au lieu de donner ſes Loix

ſous ſon propre nom, & de s'en faire honneur, les a publiées ſous le nom d'un perſonnage imaginaire; contre ſon intérêt, malgré l'amour propre naturel à tous les hommes, il a trompé ſa Nation ſans aucun motif, & la Nation entiere a reçu cette opinion ſans aucun fondement: voilà le paradoxe que l'on veut nous perſuader.

On conjecture qu'*Eſdras forgea les contes de l'Hiſtoire Juive au retour de la captivité* (*a*). Y a-t-on bien penſé, avant que de haſarder cette ſuppoſition? Elle n'eſt pas fort difficile à détruire.

1°. Eſdras atteſte le contraire; il ſe donne pour Reſtaurateur, & non pas pour Fondateur de la Religion & de la République Juive; il en attribue formellement les Loix à Moïſe (*b*). Cette Religion, ſans doûte, avoit ſubſiſté avant Eſdras: or elle eſt fondée toute entiere ſur le Pentateuque.

2°. Si Eſdras étoit Auteur du Pentateuque & des autres Livres qui en ſont la ſuite, il les auroit écrits dans la langue que les Juifs parloient au retour de la captivité, comme il a écrit ſa propre hiſtoire. Point du tout; pour faire entendre ces Livres aux

(*a*) Examen important, c. 4, p. 25.
(*b*) *Eſdr. l.* 1, *c.* 6, 18. *L.* 2, *c.* 1, 7, &c.

Juifs, il fallut faire les Paraphraſes Chaldaïques qui ſubſiſtent encore. Premier monument qui atteſte que les Livres paraphraſés ſont plus anciens qu'Eſdras.

3°. Plus de deux cens ans avant le retour de la captivité, les Cuthéens, envoyés à Samarie, furent inſtruits par un Prêtre Juif, mélerent le culte du vrai Dieu & les rits de Moïſe à la Religion de leur ancienne Patrie (*a*). Ils ont conſervé dès-lors le Pentateuque en langue Hébraïque & en caracteres Hébreux ou Samaritains. Ces caracteres ſont exactement conformes à ceux des médailles ou des ſicles, frappés à Jeruſalem ſous les Rois des Juifs & avant la captivité (*b*). Autre monument plus ancien qu'Eſdras & que l'uſage des caracteres Chaldéens dans la Judée.

Il paſſe pour conſtant qu'il y a des Juifs à la Chine qui s'y ſont établis au moins 500 ans avant J. C; par conſéquent avant qu'Eſdras fût au monde (*c*) : ces Juifs ont eu dès-lors le Pentateuque Hébreu, conforme à celui des Juifs de la Paleſtine. Troiſième monument dont Eſdras ne peut pas être l'Auteur.

(*a*) 4. *Reg.* 17.

(*b*) Prolégomenes de Walton, à la tête de la Polyglotte d'Angleterre. Proleg. 3, n. 29 & 30.

(*c*) Engel, Eſſai ſur la popul. de l'Amérique, t. 4, p. 272.

4°. Supposons pour un moment qu'Esdras, sans aucun motif raisonnable, ait voulu supposer les Livres de Moïse, & tous les autres Livres où il en est fait mention; établir de son chef des Loix & une Religion sous le nom de cet ancien personnage. Lui étoit-il possible de le faire? Esdras ne commandoit point à un peuple récemment sorti des entrailles de la terre. Il ramenoit avec lui de Babylone des anciens de la Nation, des Prêtres, des Lévites, tous munis de leur généalogie; des hommes, dont les peres avoient vu de leurs yeux l'ancien Temple, avoient pratiqué les cérémonies, les loix, les usages qui avoient régné en Judée avant la captivité, & qui rapportoient avec eux les vases, les instrumens qui avoient servi au culte du Seigneur, avant la ruine de Jerusalem (*a*). Il trouva dans la Judée le grand nombre des Juifs qui y avoient été reconduits par Zorobabel, 73 ans auparavant, & les descendans de ceux qui s'étoient enfuis à la désolation de leur Patrie. Esdras a-t-il pu faire recevoir sous le nom de Moïse, à ces différens Juifs, des Loix, des Cérémonies, des Histoires, des Livres dont ils n'avoient jamais ouï parler? Esdras environné des Sa-

(*a*) *Esdr.* l. 7 & 8.

maritains, ennemis jaloux & appliqués à le traverſer, auroit-il oſé rien changer à l'ancienne police de la Nation ? Auroit-il perſuadé aux chefs du peuple de renvoyer les femmes étrangeres qu'ils avoient épouſées, & dont ils avoient des enfans, ſi la Loi de Moïſe, anciennement connue & reſpectée, ne l'avoit expreſſément ordonné (*a*) ?

5°. Eſdras n'a pas pu ſuppoſer les Livres de Moïſe, ſans ſuppoſer les ouvrages de tous les autres Auteurs, qui de ſiècle en ſiècle ont écrit l'Hiſtoire des Juifs. Tous ſont une alluſion continuelle aux Loix, au culte, aux mœurs établies par ce Légiſlateur célèbre ; tous forment une chaîne & une ſuite de faits dont les derniers ont une liaiſon eſſentielle avec les premiers. Il lui auroit fallu ſuppoſer encore les généalogies des différentes familles, en remontant juſqu'au partage de la Terre promiſe, pour aſſigner à chacune les poſſeſſions & les priviléges qui leur appartenoient en vertu de cette premiere diſtribution. Le plus habile fauſſaire en ſeroit-il venu à bout ?

6°. Si Eſdras étoit l'Auteur du Pentateuque, des loix, du culte, des uſages, de

(*a*) *Eſdr.*, *l.* 1, *c.* 19.

la

la croyance que ce Livre établit, il auroit donné à ſa Nation les mœurs & la Religion des Chaldéens, parmi leſquels il étoit né, & qui avoient aſſervi la Judée. Rien de commun néanmoins entre ces deux peuples. L'Auteur de l'*Examen important* poſe pour maxime, que *les Juifs ont tout emprunté des autres Nations* (*a*), & par une contradiction groſſiere il ſoutient qu'ils n'ont pas ſçu tirer des Chaldéens, le dogme de l'immortalité de l'ame (*b*). Eſdras, le plus adroit des impoſteurs, n'a pas eu l'eſprit d'inſérer ce dogme dans les Ecrits qu'il a forgés ſous le nom de Moïſe, quoiqu'il ait été adopté par les Juifs depuis la captivité.

Je penſe, dit ce grand Critique, *que les Juifs ne ſçurent lire & écrire que pendant leur captivité chez les Chaldéens : Je conjecture qu'Eſdras forgea tous ces contes au retour de la captivité ; il les écrivit en lettres Chaldéennes dans le jargon du pays. Je crois que Jérémie put contribuer beaucoup à la compoſition de ce Roman* (*c*).

En vérité la conjecture eſt heureuſe dans tous ſes points. Les Juifs ne ſçurent lire & écrire que pendant leur captivité ; & nous avons encore la monnoie frappée ſous les

(*a*) *Eſdr. cop.* 5.
(*b*) Chap. 5.
(*c*) Examen important, c. 4.

Rois des Juifs en caracteres Samaritains, conformes au Pentateuque Samaritain : c'eſt, n'en déplaiſe, au faux Bolingbroke, *l'alphabet purement Hébreu* (*a*).

Eſdras écrivit le Pentateuque *dans le jargon du pays*; & pour le mettre dans le jargon du pays, il fallut faire les paraphraſes Chaldaïques.

Jérémie put contribuer beaucoup à la compoſition de ce Roman; & Jérémie étoit mort 54 ans avant le retour de la captivité, 127 ans avant l'arrivée d'Eſdras à Jeruſalem : Jérémie n'alla jamais à Babylone.

Si nous tombions dans des bévues auſſi groſſieres, avec quelles railleries nous ſerions accueillis ! Cela me paroît démontrer que le rôle d'impoſteur n'eſt pas aiſé à ſoutenir,

Que l'on place en quel temps on voudra la prétendue ſuppoſition de l'hiſtoire de Moïſe, l'impoſſibilité ſera toujours la même. Sous les Rois, lorſque la Judée étoit diviſée en deux petits Royaumes preſque toujours ennemis, pouvoit-on y introduire une Religion & des loix communes, y accréditer des fables, ſans s'expoſer à la contradiction & à la réclamation de l'un

(*a*) Je ſçais que cette opinion eſt conteſtée par de ſçavans Critiques; mais que le Chaldéen ſoit plus ancien que le Samaritain chez les Juifs, ou au contraire, cela eſt égal.

ou de l'autre parti ? Le ſchiſme des dix Tribus perpétué depuis Salomon juſqu'à la captivité, étoit donc une barriere inſurmontable contre toute eſpèce d'innovation, & contre le projet qu'un fourbe auroit pu former de ſéduire la Nation entiere par une hiſtoire forgée à plaiſir.

Dans ce temps-là même, les Juifs avoient ſous les yeux les monumens de la légiſlation de Moïſe, les divers ſymboles du culte Divin qui avoient déja ſervi dans le Tabernacle du déſert, l'arche, la verge d'Aaron, les tables de la Loi, l'urne pleine de manne qui y étoient renfermés; la diviſion des familles Sacerdotales & Lévitiques, les fêtes que l'on célébroit, les Cantiques & les Pſeaumes que l'on chantoit dans le Temple, la ſtructure du Temple même, conforme à celle de l'ancien Tabernacle, tout rappelloit aux Juifs les inſtitutions de Moïſe & les événemens de ſon Hiſtoire. Ils étoient tranſmis par tradition; les peres devoient en inſtruire leurs enfans; les Prêtres étoient chargés de les lire au peuple; les Prophètes ne paroiſſoient en public que pour en rappeller le ſouvenir; les Rois mêmes ſe croyoient obligés d'obſerver ces loix déja anciennes. Au milieu d'une Nation entiere, diviſée en différens ordres, compoſée de familles qui avoient divers intérêts, un im-

posteur a-t-il pu, sans pouvoir, sans caractere, sans mission surnaturelle, persuader à tous qu'ils avoient appris de leurs peres des événemens dont ils n'avoient jamais ouï parler, qu'ils avoient reçu de leurs aïeux des loix dont il étoit lui-même l'Auteur, qu'ils célébroient dans leurs fêtes & leurs cérémonies des miracles qu'il avoit lui-même forgés ? A-t-on dans l'univers quelqu'exemple d'un pareil phénomène ?

Sous les Juges, l'imposture n'auroit pas eu plus de facilité à réussir. Les 12 Tribus séparées en différens quartiers de la Palestine, occupoient les possessions qui leur avoient été assignées sous Josué, selon les ordres de Moïse (*a*). Les familles Sacerdotales & Lévitiques jouissoient de leurs priviléges en vertu des loix contenues dans le Pentateuque. Le peuple avoit sous les yeux, non-seulement le tabernacle & les symboles du culte Divin qui avoient déja servi dans le désert ; mais encore les tombeaux de ses peres, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph (*b*) ; il connoissoit les lieux & les vestiges de la demeure de ces anciens Patriarches, le Chêne de Mambré, le Puits du Serment, le Puits du Vivant & du Voyant,

(*a*) *Josue*, c. 1, 4, 13, 15, 20, &c.
(*b*) *Ibid.* c. 24.

Bethel, la montagne de Moria, les ruines de Sodome & de Gomorrhe, &c. monumens toujours préſens de l'hiſtoire conſignée dans les Livres de Moïſe; les reſtes des Nations Chananéennes qui ſubſiſtoient au milieu des Juifs, atteſtoient d'une maniere authentique l'entrée de ceux-ci dans la Paleſtine au ſortir du déſert. Les dernieres paroles de Joſué, avant ſa mort, avoient été une répétition ſommaire des événemens arrivés ſous Moïſe (*a*).

Ainſi d'âge en âge ſe ſont perpétués, à côté des Livres de Moïſe, les monumens qui en atteſtoient la vérité, & qui en garantiſſoient les circonſtances. Etoit-ce au milieu de cette multitude de témoins muets qu'un impoſteur pouvoit forger une hiſtoire de deux mille cinq cens ans, & en ajuſter toutes les circonſtances?

L'Auteur de l'*Examen important* a écrit très-mal-à-propos, que *ni l'hiſtoire des Juges ni celle des Rois, ni aucun Prophète ne cite un ſeul paſſage de la Genèſe* (*b*). Quand le fait ſeroit vrai, il ne prouveroit rien: n'eſt-ce pas aſſez que ces différens écrits faſſent mention de Moïſe, de ſes actions, de ſes loix, conformément au Pentateuque? Mais il

(*a*) *Joſue*, c. 24.
(*b*) Examen important, c. 6, p. 35.

ſuffit de les parcourir, pour être convaincu du contraire. Il n'en eſt pas un ſeul qui ne faſſe alluſion à quelque paſſage, à quelque événement, à quelqu'uſage rapporté dans la Généſe & dans les autres Livres du Légiſlateur des Juifs. Pluſieurs Pſeaumes ſont un abrégé de l'Hiſtoire de Moïſe : les Paralipomènes reprennent la généalogie des Patriarches depuis Adam (*a*) : les Prophètes répètent ſans ceſſe aux Juifs les loix & les menaces de leur Légiſlateur. Il eſt ridicule d'objecter que les Prophètes ne diſent rien des plaies de l'Egypte ni des miracles de Moïſe (*b*) ; il en eſt parlé dans les Pſeaumes, dans la Sageſſe, dans l'Eccléſiaſtique, & dans d'autres Livres : étoit-il néceſſaire de répéter la même choſe dans tous les Ecrits des Prophètes.

§. 3.

Reſte donc à examiner ſi Moïſe lui-même a pu tromper ſa Nation ſur les événemens qu'il raconte dans ſes Livres, & dont il prend continuellement les Juifs à témoin. Si Moïſe n'a point opéré de miracles, ſi tous les prodiges qu'il raconte ſont des fables, nous demandons qu'on nous

(*a*) 1 *Paral.* 1.
(*b*) Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 27.

explique, 1°. comment il a pu tirer ſon peuple de l'Egypte; comment il a pu s'en faire ſuivre dans un déſert pendant 40 ans; comment il a pu gouverner ce peuple rebelle & indomptable, tel qu'on nous le peindra bientôt; comment il a pu l'aſſujettir à des loix pénibles & onéreuſes qui rendoient ce peuple odieux à tous ſes voiſins; comment il a oſé ſi ſouvent lui faire les reproches les plus vifs & les plus amers; punir les ſéditieux avec la derniere ſévérité?

2°. Comment il a eu le front d'inſtituer des fêtes, des cérémonies, des uſages qui rappelloient continuellement le ſouvenir de ces miracles, & comment les Juifs ont conſenti à les obſerver?

L'Auteur de l'*Examen important* répond dédaigneuſement à ce raiſonnement d'Abadie: il demande ſi Moïſe a lu ſon Pentateuque à deux millions de Juifs, s'ils étoient capables de le réfuter par écrit, s'ils ont ſigné ſon Hiſtoire comme témoins (*a*)?

Oui, ils l'ont ſignée, je le ſoutiens, en ſe ſoumettant aux loix du Pentateuque; ils l'ont ſignée de leur ſang, en exécutant ſur eux-mêmes la circonciſion interrompue

(*a*) Examen important, c. 2, p. 21.

dans le déſert pendant 40 ans : le lieu nommé *Galgala* étoit le monument qui l'apprenoit à la poſtérité (*a*). La circonciſion avoit été pratiquée avant Moïſe ; mais après une interruption de 40 ans, il falloit toute la ſévérité de la Loi de Moïſe pour en faire reprendre l'uſage. Moïſe a donc lu ſon Pentateuque aux Juifs ; il a fait plus, il les a forcés à s'y ſoumettre & à le conſerver comme le titre de leurs conquêtes & de leurs eſpérances. La plupart des Juifs ne pouvoient pas écrire contre lui, mais ils pouvoient le maſſacrer ; & ils l'auroient fait, ſi c'eût été un impoſteur.

On nous demande encore ſi les Temples de Bacchus, d'Hercule, de Perſée prouvent la vérité de leurs fables ? Non, ils ne la prouvent point, parce que ces Temples ne remontent point juſqu'au ſiècle où l'on ſuppoſe que ces perſonnages ont vécu ; il n'eſt aucun de leurs monumens qui ne leur ſoit poſtérieur de plus de 300 ans. Les fêtes & les cérémonies Juives remontent juſqu'au temps de Moïſe, & n'ont jamais été interrompues ; tout comme nos fêtes commémoratives remontent juſqu'au temps des Apôtres, ſans aucune interruption. C'eſt là différence eſſentielle qui ſe trouve toujours

(*a*) *Joſue*, c. 5.

entre les monumens de la vraie Religion & ceux de l'Idolâtrie, différence ſur laquelle nos adverſaires affectent vainement de fermer les yeux.

Nous voyons dans le Calendrier des Juifs, des fêtes, des jeûnes, des expiations, pour conſerver la mémoire des événemens qui ont ſuivi la captivité, de ceux qui ſont arrivés pendant ſa durée, & de ceux qui l'ont précédée. Les faits poſtérieurs à la captivité ne ſont pas douteux, ils ſont confirmés par l'Hiſtoire Profane; ſur ces articles le Calendrier Hébreu eſt un monument authentique & à couvert de ſoupçon. Par quelle raiſon le croirons nous moins fidèle ſur les autres points, dès qu'il s'accorde avec l'Hiſtoire Sainte (*a*)?

On peut nous traiter de fous, d'imbécilles, de fripons, parce que nous ſoutenons ces faits (*b*); ce langage brutal, que jamais Bolingbroke ne ſe ſeroit permis, ne peut faire tort qu'au fauſſaire qui a emprunté ſon nom.

Puiſque nous n'écrivons que des inepties, un Docteur auſſi redoutable devroit nous écraſer par des démonſtrations: on va voir

(*a*) Introduct. à l'Ecriture Sainte, par le Pere Lami, c. 11

(*b*) Examen important, c. 2, p. 22.

ce qu'il nous oppose ; il l'a pris dans Spinosa.

1°. Est-il vraisemblable, dit-il, que Moïse ait fait graver le Pentateuque sur la pierre (*a*)? Non, cela n'est pas vraisemblable; aussi l'Ecriture ne le dit point. Elle dit seulement que Moïse fit graver sur la pierre *la Loi*, c'est-à-dire, les dix Commandemens de Dieu ; ce qui est fort différent.

2°. *Il est rapporté dans le Livre de Josué que l'on écrivit le Deutéronome sur un Autel de pierres brutes, enduites de Mortier ; comment écrire tout un Livre sur du mortier ?* Voilà seulement deux fausſetés? Premiérement il n'est point parlé de mortier dans le Livre de Josué (*b*). Il est dit que Josué bâtit un Autel de pierres brutes, & y immola des victimes ; ensuite il est dit que Josué grava le *double de la Loi* sur des pierres. C'est donc une autre supposition fausse, de prétendre que Josué fit graver un Livre tout entier ; il fit graver la copie, ou *la répétition de la Loi* : tel est le sens du texte original & de toutes les versions.

Si l'on demande de quelle matiere Moïse a pu se servir pour écrire ses Livres, on

(*a*) Examen important, c. 1, p. 13.
(*b*) *Josue*, 8, 32.

ſera pleinement ſatisfait, en conſultant là-deſſus le ſçavant Ouvrage de M. Goguet (*a*). On y verra que du temps de Job, que l'on croit antérieur à Moïſe, on écrivoit déja ſur des feuilles de plomb, & d'autres métaux.

3°. L'on reproche à l'Auteur du Pentateuque des fautes innombrables de géographie, de chronologie & des contradictions. Nous ferons voir que toutes celles qu'on nous objectera dans la ſuite, ſont de vaines ſuppoſitions, & que l'on ne peut en prouver aucune.

4°. Le premier verſet du Deutéronome porte : *voici les paroles que prononça Moïſe au-delà du Jourdain* : cependant Moïſe, nous dit-on, ne paſſa jamais le Jourdain. Abadie avoit répondu que la prépoſition Hébraïque que l'on traduit par *au-delà*, ſignifie également *au-deçà* ; & c'eſt ainſi que l'a rendu la verſion Syriaque. On lui objecte que ſa réponſe eſt ridicule. Il falloit auparavant conſulter un Dictionnaire Hébreu, pour voir ſi Abadie a eu tort. Le texte porte : voici les paroles que prononça Moïſe *au paſſage* du Jourdain ; &, ſelon les meilleurs Lexicographes, le terme

(*a*) Origine des Loix, des Arts & des Sciences, premiere Partie, l. 2, c. 6.

Hébreu exprime également *au voiſinage* ou *vis-à-vis* (*a*). L'objection eſt donc abſolument nulle.

5°. Le Cenſeur de Moïſe demande s'il eſt vraiſemblable que ce Légiſlateur ait donné dans le déſert des préceptes aux Rois des Juifs, qui ne vinrent que tant de ſiècles après lui? Je demande à mon tour: Si Eſdras eſt l'Auteur du Pentateuque, eſt-il vraiſemblable qu'il ait donné des préceptes aux Rois des Juifs dans un temps où les Juifs n'avoient plus de Rois? Moïſe étoit Prophète; il eſt donc vraiſemblable qu'il ait prédit aux Juifs qu'un jour ils auroient des Rois, & qu'il ait donné des préceptes pour eux, comme pour tous les autres Etats.

6°. On dit que Moïſe aſſigne aux Lévites 48 villes dans un petit canton où il y avoit à peine deux villages. La ſuppoſition eſt fauſſe. Ces 48 villes ſont aſſignées aux Lévites dans toute l'étendue de la Paleſtine, & dans tout le pays diviſé aux douze Tribus (*b*). D'ailleurs l'Auteur de l'objection paroît ignorer que le terme *ville*, dans la langue de Moïſe, exprime ſeulement *habitation*, & qu'il peut déſigner ſimplement un hameau ou un village.

(*a*) V. Hyde, *de Relig. Perſarum*, c. 2. p. 47.
(*b*) *Joſue*, c. 21.

7°. Comment un Ange du Seigneur vient-il tuer tous les animaux d'Egypte ? Et comment après cela le Roi d'Egypte a-t-il une armée de cavalerie ? Et comment cette cavalerie entre-t-elle dans le fond bourbeux de la mer rouge (*a*) ? Ce n'eſt pas la faute de Moïſe ſi l'on rend mal le ſens de ſon texte : il y eſt dit que la peſte tua les animaux des Egyptiens *qui étoient dans les champs* (*b*) : ceux qui étoient renfermés dans les maiſons, furent donc préſervés. La cavalerie de Pharaon put entrer dans le fond de la mer rouge, parce que Dieu, pour donner paſſage aux Iſraélites, fit ſouffler un vent violent qui le deſſécha (*c*).

8°. S'il eſt vrai que l'Ange du Seigneur ait fait mourir tous les aînés des familles Egyptiennes, pourquoi Moïſe ne penſa-t-il point à s'emparer de ce beau pays, au lieu de conduire deux millions d'hommes dans un déſert ? C'eſt que Moïſe ſçavoit que Dieu ne deſtinoit point à ſon peuple la poſſeſſion de l'Egypte, mais celle de la Paleſtine. Nous convenons que la conduite de Moïſe n'eſt point conforme aux règles de la politique humaine : auſſi ſoutenons-

(*a*) Examen important, c. 2, p. 19.
(*b*) *Exod.* 9, 3.
(*c*) *Ibid.* 14, 21.

nous qu'il étoit conduit par des vues ſupérieures & ſurnaturelles.

Nous avons cru ne devoir omettre aucune des objections du faux Bolingbroke, afin que le lecteur pût juger du mérite d'un Livre qui eſt annoncé comme *le plus éloquent*, *le plus profond*, *le plus fort* qu'on ait encore écrit contre le fanatiſme, c'eſt-à-dire, contre la Religion (*a*) : ſi cela eſt, tous les autres ſont bien foibles.

Voyons ſi l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* raiſonne mieux dans ſon Hiſtoire abrégée du Peuple Juif.

§. 4.

Pour faire l'Hiſtoire d'une Nation quelconque, la vérité exige que l'on conſulte les Auteurs contemporains, ou qui ont touché de plus près aux événemens qu'ils rapportent, qui ont fréquenté le peuple dont ils parlent, qui ont été à portée d'en connoître le génie, les mœurs, le gouvernement : il eſt de la prudence de s'en fier plutôt aux Hiſtoriens anciens qu'aux modernes, aux Ecrivains de la Nation qu'aux étrangers. C'eſt ainſi que l'on procède, quand on veut connoître les différens peuples de l'Univers, ſur-tout les peuples anciens.

(*a*) Avis à la tête de l'Examen important.

Eſt-il queſtion de peindre les Juifs ? Nos adverſaires s'y prennent différemment. Ils commencent par dire que ce peuple *a été inconnu aux étrangers* (*a*); & c'eſt de ces étrangers mêmes, très-mal informés, qu'ils empruntent leurs narrations. Ils rejettent le témoignage de Moïſe, quoiqu'il remonte à la ſource des événemens; & ils nous citent des Ecrivains qui ont vécu ſept ou huit cens ans après lui. Rien de ſi judicieux, ſans doute, que ce procédé; rien de plus propre à nous montrer la vérité. Ils copient fort exactement dans les Livres des Juifs, tout ce qui peut contribuer à rendre ce peuple odieux; & ils n'ajoutent aucune foi à ces mêmes Livres ſur ce qui paroît favorable à la Nation. L'équité Philoſophique eſt d'une ſinguliere eſpèce.

S'il y eut jamais une Hiſtoire qui portât tous les caracteres de la vérité, c'eſt aſſurément celle de Moïſe. Il tenoit des Patriarches, ſes ancêtres, les événemens qui avoient précédé ſon ſiècle; la briéveté avec laquelle il les raconte, fait ſentir qu'il n'a pas voulu écrire plus qu'il n'en ſçavoit; la ſimplicité & la naïveté de ſon ſtyle porte l'empreinte des mœurs de ſon ſiècle. Il ne s'eſt pas contenté de citer des faits iſolés, il

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 16.

les enchaîne par les dates & par les généalogies ; il en fixe le temps & le lieu précis. S'il eût été moins instruit, s'il eût rapporté des fables, tout se démentiroit dans son Histoire, à chaque instant il se trouveroit en défaut ou en contradiction ; & jamais on n'a pu le convaincre de faux sur un seul point. Il raconte ce qui s'est passé de son temps, non-seulement comme témoin oculaire, mais comme acteur principal ; il ne dissimule ni ses propres fautes, ni celles de ses proches, ni les vices ni les malheurs de son peuple. S'il n'a pas droit de se faire écouter, aucun Historien ne mérite croyance.

L'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire*, pour donner une grande idée des Annales Chinoises, fait remarquer que les époques en sont fixées par des observations astronomiques, que les Chinois ont lié l'Histoire du Ciel à celle de leur Empire (*a*). Moïse a mieux pourvu à la certitude de la sienne ; il l'a étroitement liée à celle des Nations connues pour lors, & à tous les monumens répandus sur la surface de la terre. Par le moyen des tables astronomiques, on peut faire l'histoire du ciel, en remontant jusqu'à la création ; mais nous n'avons point de

(*a*) Philos. de l'Hist. c. 11.

tables

tables qui nous apprennent ce qui eſt arrivé ſur la terre depuis cette époque ; ou Moïſe l'a ſçu par une tradition authentique, ou par révélation.

§. 5.

Quand on veut le contredire ; il faudroit du moins concilier entr'eux les divers Ecrivains qu'on lui oppoſe, ou nous apprendre laquelle de ces narrations contradictoires mérite plus de créance. Manéthon & Chérémon, Hiſtoriens Egyptiens, que l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* cite avec très-peu de fidélité, ne ſont point d'accord (*a*). Le premier ſuppoſe que les Juifs étoient un peuple étranger venu de l'Orient en Egypte, qui ſe rendit maître de ce Royaume, & qui en fut chaſſé les armes à la main, après l'avoir tenu ſous le joug pendant plus de 500 ans ; c'eſt ce que l'on a nommé la Dynaſtie des Rois Paſteurs. Le ſecond prétend que les Juifs étoient une multitude de lépreux Egyptiens, qui furent bannis par le Roi Aménophis, & qui choiſirent pour leur chef un Prêtre d'Héliopolis nommé Moïſe. Diodore de Sicile penſe comme Manéthon, que les Juifs étoient une nation étrangere, qu'ils furent chaſſés d'Egypte, parce qu'ils

(*a*) Joſephe contre Appion, l. 1, c. 9, 11 & 12.

avoient une Religion différente de celle des Egyptiens (*a*). Strabon donne la même raiſon de leur ſortie, mais il les croit originaires d'Egypte (*b*). Juſtin, après Trogue-Pompée, dit que la ville de Damas, en Syrie, étoit leur premiere Patrie ; il rapporte ſommairement l'Hiſtoire de Joſeph & la ſortie d'Egypte, comme elle eſt racontée dans les Livres de Moïſe (*c*). Tacite raſſemble ce que les divers Hiſtoriens avoient écrit avant lui ſur l'origine des Juifs; les uns les faiſoient ſortir de l'Iſle de Crète, les autres de la Syrie, ceux-ci de l'Egypte, ceux-là de l'Ethiopie ; enfin il s'en tient à ce que l'on publioit de leur banniſſement d'Egypte à cauſe de la lepre (*d*). L'Auteur de *l'Examen important*, beaucoup plus éclairé que les anciens, décide que *les Hébreux, peuple très-récent, étoit une horde Arabe* (*e*). Aſſurément nous voilà bien inſtruits par les Hiſtoriens profanes.

Mais il y a un fait certain. Les Hébreux parloient une langue qui n'eſt pas entiérement la même que le Syriaque ou le Phénicien, qui eſt différente de l'Arabe, de l'E-

(*a*) Fragmens de Diodore, l. 40, tome 7, p. 246.
(*b*) Strabon, l. 16, p. 721.
(*c*) Juſtin, l. 36.
(*d*) Tacite, hiſt. l. 5, n. 2 & 3.
(*e*) Chap. 3, p. 23 ; & Dict. Philoſ. art. *Geneſe*.

gyptien & de l'Ethiopien ; cette langue subsiste encore, & Moïse s'en est servi pour écrire : voilà le monument qui nous garantit sa fidélité, & qui démontre que les Hébreux ne tiroient leur origine d'aucun des peuples que nous avons nommés. Il est étonnant qu'aucun de ces Auteurs, dont on vante la sagacité, n'ait fait cette observation.

Pour la détruire, on nous objecte le Pseaume 80, où il est dit que *le peuple de Dieu, sortant de l'Egypte, entendit parler une langue qui lui étoit inconnue :* il parloit donc Egyptien (*a*). Si on avoit consulté le texte Hébreu & les Paraphrases Chaldaïques, on auroit conclu tout le contraire. Il y est dit que *Joseph, en entrant en Egypte*, entendit parler une langue qui lui étoit inconnue ; cela est confirmé par le chap. 43 de la Genèse, *v.* 23, où on lit que Joseph parloit à ses freres par un interprète.

Si Moïse & son peuple eussent été de race Egyptienne, ce Législateur, sans doute, eût donné aux Juifs les loix, la Religion, les mœurs de l'Egypte. Un homme qui n'a eu d'autres maîtres que ses peres, d'autres idées que celles de sa Nation, ne change point tout-à-coup de genie, de ca-

(*a*) Défense de mon Oncle, p. 116.

racter. de croyance, les hommes ne devinent point, ils copient. Moïſe, dans ſes loix, affecte, preſque par-tout, de détruire les uſages, les ſuperſtitions, les préjugés des Egyptiens : cela n'eſt pas naturel.

S'il avoit voulu forger des fables pour illuſtrer ſa Nation, il auroit prévenu Manéthon ; il auroit dit que la poſtérité d'Abraham étoit entrée en Egypte les armes à la main, en avoit fait la conquête, lui avoit donné des Rois, & n'avoit été forcée d'en ſortir que par une guerre malheureuſe. Tout au contraire, il raconte ingénuement que la famille de Jacob fut obligée, par la famine, de quitter la Paleſtine pour aller vivre en Egypte ; qu'elle fut réduite en eſclavage par les Egyptiens, qu'elle ne put ſe tirer de leurs mains que par une protection miraculeuſe du Ciel. Ce n'eſt point-là le ton d'un impoſteur qui cherche à ſe faire valoir.

§. 6.

Selon l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, *les Hébreux, long-temps eſclaves chez les Egyptiens, furent délivrés de leur ſervitude par un Prêtre d'Héliopolis, qui, par ſon génie & ſes connoiſſances ſupérieures, ſçut prendre de l'aſcendant ſur eux* (*a*). Com-

(*a*) Défenſe de mon Oncle, page 16.

ment ce Prêtre vint-il à bout de les délivrer ? C'eſt ce qu'on ne nous apprend point. Mais puiſqu'on vouloit adopter une partie de la narration de Chérémon, il falloit donc commencer par réfuter Manéthon, qui ſuppoſe, non pas que les Hébreux étoient eſclaves en Egypte, mais au contraire, qu'ils avoient réduit l'Egypte en eſclavage, & qu'ils en avoient chaſſé les Souverains légitimes.

Dans une note, on reproche à Moïſe d'avoir aſſaſſiné un Egyptien. La Bible ne juſtifie ce crime que par la miſſion extraordinaire de Moïſe, miſſion prouvée par la ſuite des événemens. On l'accuſe d'avoir épouſé la fille d'un Prêtre idolâtre. Il n'eſt dit nulle part que Jethro ni ſa fille fuſſent idolâtres; l'Hiſtoire de Moïſe témoigne au contraire que Jethro connoiſſoit & adoroit le vrai Dieu (*a*). On dit qu'il retourna en Egypte pour ſoulever ſa Nation mécontente contre le Roi. Il eſt queſtion de ſçavoir ſi une Nation étrangere, réduite en eſclavage contre le droit des gens, viole la juſtice en voulant ſortir d'un pays où elle eſt opprimée. Enfin on ajoute que Moïſe régna très-tyranniquement, parce que Coré, Dathan & Abyron furent punis de s'être ré-

(*a*) *Exod.* 18, 10.

voltés contre lui. L'Hiſtoire dit qu'ils furent engloutis tous vivans dans les entrailles de la terre. Moïſe eſt-il reſponſable d'une punition ſurnaturelle & miraculeuſe ?

Si nous en croyons notre Critique, Moïſe *perſuada aux Hébreux qu'il étoit l'interprète des volontés de leur Dieu..... Il appuya ſa miſſion par des œuvres qui parurent ſurnaturelles à des hommes ignorans des voies de la nature & des reſſources de l'art* (*a*). Il eût été bon de nous expliquer, 1°. comment Moïſe, après avoir ſéduit les Hébreux, put vaincre les Egyptiens, & arracher d'entre leurs mains ce peuple qu'ils retenoient dans l'eſclavage, & dont ils tiroient les ſervices les plus utiles ; 2°. quelles furent ces œuvres que les Hébreux, par ignorance, regarderent comme ſurnaturelles ? Toutes les eaux du Nil changées en ſang, toute l'Egypte remplie d'inſectes & d'animaux nuiſibles, ravagée par la grêle & la contagion, couverte d'épaiſſes ténebres, ou délivrée de ces fléaux à la parole d'un ſeul homme ; tous les premiers nés des Egyptiens mis à mort dans une ſeule nuit ; les eaux de la mer rouge ſuſpendues à droit & à gauche, pour donner paſſage à la Nation entiere des Hé-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 17. Contagion ſacrée, p. 74.

breux; une colonne de nuée qui marchoit à leur tête pendant le jour, & qui devenoit lumineuſe pendant la nuit: ſont-ce là des œuvres qu'un impoſteur puiſſe opérer par les voies de la nature ou par les reſſources de l'art?

• *Le premier ordre que Moïſe donna aux Hébreux de la part de ſon Dieu, fut de voler leurs Maîtres qu'ils étoient ſur le point de quitter.* C'eſt la remarque de nos Cenſeurs (*a*). 1°. Il eſt faux que les Hébreux ayent volé les Egyptiens: ils leur demanderent leurs meubles les plus précieux, & ces derniers les donnerent ſans héſiter, pour accélérer le départ des Hébreux, & dans la crainte de périr, ſi on le retardoit plus long-temps. Les Egyptiens comprenoient très-bien que les Hébreux ne reviendroient jamais (*b*). 2°. Dieu, ſouverain arbitre du droit des deux peuples, étoit le maître de donner aux Hébreux les richeſſes des Egyptiens, comme une juſte compenſation des ſervices que les Hébreux leur avoient rendu pendant leur eſclavage. 3°. Si les Egyptiens regarderent les Hébreux comme des fugitifs & des voleurs,

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 18. Examen important, c. 7, p. 36. Militaire Philoſophe, c. 20, p. 156 & 160. 3e Lettre à Eugénie, p. 69.

(*b*) *Exod.* 12, 33.

qu'eſt-ce qui les empêcha de pourſuivre cette troupe d'eſclaves, de reprendre le butin dont elle s'étoit emparée, & de l'exterminer? Voilà ſur quoi l'on n'a pas jugé à propos de nous inſtruire.

§. 7.

Moïſe, continue-t-on, *aſſuré de la confiance des Hébreux, les conduiſit dans un deſert, où pendant 40 ans il les accoutuma à la plus aveugle obéiſſance; il leur apprit la fable merveilleuſe de leurs ancêtres, les cérémonies bizarres auxquelles le Très-Haut attachoit ſes faveurs; il leur inſpira ſur-tout la haine la plus envenimée contre les Dieux des autres Nations, & la cruauté la plus étudiée contre ceux qui les adoroient: à force de carnage & de ſévérité, il en fit des eſclaves ſouples à ſes volontés, prêts à ſeconder ſes paſſions, prêts à ſe ſacrifier à ſes vues ambitieuſes. En un mot, il fit des Hébreux des monſtres de phrénéſie & de férocité (a).* Ce ton paſſionné & déclamateur n'eſt point le caractere de la raiſon ni de la vérité; il y a ici autant de paradoxes que de mots. Ou Moïſe fut un homme ordinaire, réduit aux expédiens naturels & aux ſeules reſ-

(a) Chriſt. dévoilé, p. 18, Militaire Philoſophe, c. 20, page 156 & 160.

ſources

ſources de ſon génie, ou il fut le Miniſtre des volontés de Dieu, armé d'un pouvoir ſupérieur à la nature. Dans le ſecond cas il eſt juſtifié : accuſer ſa conduite, c'eſt s'en prendre au Ciel même.

Dans le premier cas, ſa maniere d'agir eſt inconcevable. Comment a-t-il fait ſubſiſter ſon peuple pendant 40 ans dans un déſert affreux, dans des ſables arides & brûlans, où rien ne croît, où il n'y a pas ſeulement de l'eau ? Comment ce peuple a-t-il pu ſe réſoudre à y ſuivre ſon conducteur ? Comment ces hommes féroces & indomptables n'ont-ils pas abandonné au premier pas un chef inſenſé ? Comment ne l'ont-ils pas immolé à leur déſeſpoir & à leur fureur ? Je ſoutiens ce fait plus incroyable que tous les Miracles de Moïſe.

Il en fit des eſclaves ſouples à ſes volontés. Mais les eſclaves tiennent-ils contre la faim, contre le danger continuel de la mort ? Ou Moïſe & les ſiens furent des inſenſés & des phrénétiques, ou ils furent ſous la conduite de Dieu : il n'y a pas de milieu. Un accès de phrénéſie ne dure pas quarante ans.

Il leur apprit la fable merveilleuſe de leurs ancêtres. Et quelle fable ? Il leur apprend l'hiſtoire des premiers âges du monde, la généalogie des Patriarches dont ils deſcen-

doient. Si jamais les Hébreux n'en avoient entendu parler, ſi la tradition n'en ſubſiſtoit déja pas parmi eux, comment ont-ils pu le croire ? Il leur apprend l'arrivée de leurs peres en Egypte, l'Hiſtoire de Joſeph, leur propre ſervitude ; ſi tout cela étoit une fiction ; Moïſe avoit contre lui autant de témoins que d'auditeurs ; il n'y avoit pas un vieillard qui ne fût en état de le démentir.

Il leur apprend les promeſſes faites à Abraham & à ſa poſtérité, de mettre les Hébreux en poſſeſſion du pays des Chananéens. Nouvelle imprudence : ou il falloit les y conduire ſur le champ, ou il ne falloit pas leur en parler.

Il leur enſeigne les cérémonies bizarres auxquelles le Très-Haut attachoit ſes faveurs. Mais plus ces cérémonies étoient bizarres, plus les Hébreux devoient avoir de répugnance à s'y ſoumettre. Un Légiſlateur n'entreprend point, de propos délibéré, de changer tout-à-coup les mœurs, les idées, les uſages de ſa Nation, uniquement pour la rendre ennemie des autres peuples. Encore une fois il n'y a pas de milieu ; ou Moïſe a été conduit par des lumieres ſupérieures à la prudence humaine, ou il a été le plus inſenſé de tous les hommes. Auſſi a-t-on décidé dans l'*Examen important*, que

l'Auteur du Pentateuque *étoit un fou* (*a*). Ce n'eſt point-là l'idée qu'en ont eue Strabon, Diodore de Sicile, le Rhéteur Longin (*b*), & que l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* nous en a donnée d'abord. Il a dit que Moïſe, *par ſon génie & ſes connoiſſances ſupérieures, ſçut prendre de l'aſcendant ſur les Hébreux* : ici il le peint comme un inſenſé & un furieux, qui, *à force de carnage & de ſévérité*, ſe propoſe de former des eſclaves ſtupides, *des monſtres de phrénéſie & de férocité*. On ne peut pas ſe contredire d'une maniere plus révoltante. Le portrait du peuple ſera-t-il plus raiſonnable que celui de ſon chef ?

§. 8.

Les Hébreux marcherent contre leurs voiſins pour en envahir les terres & les poſſeſſions : *le Ciel autoriſa pour eux la fourberie & la cruauté ; la Religion unie à l'avidité, étouffa chez eux les cris de la nature ; & ſous la conduite de leurs chefs inhumains, ils détruiſirent les Nations Chananéennes avec une barbarie qui révolte tout homme en qui la ſuperſtition n'a pas totalement anéanti la*

(*a*) Examen important, c. 4, p. 29.
(*b*) Traité du ſublime.

raiſon (*a*). Pour ſentir le ridicule de cette invective, plaçons-nous pour un moment dans les ſiècles dont on nous fait l'hiſtoire. Chez tous les peuples anciens & encore à demi-ſauvages, le droit de la guerre a été cruel & inhumain : il eſt encore tel aujourd'hui chez les Sauvages de l'Amérique. On ignoroit le droit raiſonnable de conquête, qui conſiſte à conſerver les peuples que l'on ſubjugue, pour en faire de nouveaux ſujets. Cette méthode, moins barbare de faire la guerre, ne s'eſt introduite que par l'établiſſement des grands Empires, lorſqu'il s'eſt trouvé des Souverains jaloux d'étendre leur domination, & de reculer les bornes de leurs états. Chez les peuples policés, la guerre ſe fait entre une armée & une autre armée ; les Citoyens n'y ont point de part. Dans les premiers temps, comme aujourd'hui chez les Sauvages, tout homme étoit ſoldat, la guerre étoit entre les particuliers, la fureur devenoit perſonnelle ; on ne cherchoit pas ſeulement à vaincre ; on vouloit piller & détruire, mettre tout à feu & à ſang.

Nous ne diſconvenons point que les Hé-

(*a*) Chriſt. dévoilé, page 19. Examen important, c. 7, 36 & ſuiv. 3e Lettre à Eugénie, pag. 71. Contagion ſacrée, chap. 3, p. 39.

breux n'aient fait la guerre selon cette cruelle méthode ; mais les autres Nations se conduisoient-elles différemment ? Dira-t-on que les Hébreux, dans la prise des villes, ont usé d'une barbarie plus révoltante que les Grecs dans le sac de Troie & dans les premieres guerres du Péloponnèse ; que les Généraux de Nabuchodonosor dans la prise de Jérusalem, que les Romains dans l'expédition d'Epire, dans le siége de Numance, dans la ruine de Corinthe & de Carthage ? Soutiendra-t-on que les héros Grecs, auxquels on avoit dressé des autels, Hercule, Thésée, Achille, Ulysse, étoient des personnages plus humains & plus vertueux que les chefs de la Nation Juive ? « Qu'est-ce que les siècles héroïques, dit un Philosophe célèbre ? c'étoit » le temps où l'on s'égorgeoit pour un » puits & pour une citerne, comme on fait » aujourd'hui pour une Province (*a*) » ?

Les Hébreux usèrent souvent de trahison & de fourberie ; souvent ils violerent la justice & la bonne foi ; c'étoit la maxime adoptée généralement chez tous les peuples : *Dolus an virtus quis in hoste requirat ?* Les Grecs, les Carthaginois, les Romains

(*a*) Suite des mêlanges de Littérat. d'Hist. & de Philos. c. 70, tome 5, p. 232.

même, dans les temps les plus brillans de leur République, ne furent pas plus religieux. Les Hébreux, que l'on nous peint si perfides, garderent cependant la foi qu'ils avoient jurée aux Gabaonites par ſurpriſe (*a*); jamais ils ne traiterent leurs eſclaves comme ils avoient été traités eux-mêmes en Egypte; jamais ils n'uſerent envers les vaincus de la perfidie & des cruautés que l'on peut reprocher aux Lacédémoniens à l'égard des Ilotes (*b*). Aura-t-on toujours l'injuſtice de juger les Juifs ſur un droit des gens inconnu de leur temps, dont nous ſommes principalement redevables aux lumieres & à la morale de l'Evangile?

Mais, dira-t-on, chez les autres peuples on peut excuſer les crimes par l'ignorance & la dépravation auxquelles Dieu les avoit abandonnés: chez les Hébreux, c'eſt Dieu lui-même qui les inſpire, qui les commande, qui les autoriſe: voilà ce qui révolte l'eſprit & la raiſon.

Dieu pouvoit, ſans doute, éclairer, convertir, réformer les Hébreux, refondre leurs mœurs & leur caractere, en faire des modèles de juſtice & d'humanité pour les

(*a*) *Joſue*, 9.
(*b*) V. l'Origine des Loix, &c. troiſiéme part. l. 6, §. 3, art. 1.

ſiècles où ils vivoient ; mais ce prodige, dans l'ordre moral, plus incroyable que tous les miracles dans l'ordre phyſique, devoit-il entrer néceſſairement dans le plan de la Sageſſe divine ? Voilà le point que nos Philoſophes devroient commencer par établir. Dieu vouloit punir les Chananéens, peuple abominable ; il vouloit ſe ſervir des Hébreux pour les exterminer ; l'accuſerons-nous d'avoir pouſſé trop loin la ſévérité du châtiment ? Dieu conduiſoit les Hébreux par une providence particuliere, mais il les gouvernoit ſelon le génie, les mœurs, les préjugés politiques répandus alors chez toutes les Nations. Si les crimes des Hébreux peuvent nous faire douter de cette providence particuliere, ces mêmes crimes, & de plus grands encore, communs à tous les autres peuples, ne paroiſſent pas moins déroger à ſa providence générale. Parce que les hommes furent toujours méchans, douterons-nous ſi c'eſt Dieu qui les a créés & qui gouverne le monde ?

En ſecond lieu, je ſoutiens que la Nation Juive, avec des mœurs plus douces, n'auroit pas pu ſubſiſter dans le ſiècle & parmi les peuples où elle ſe trouvoit. Une Nation encore foible, environnée de peuples ſauvages & barbares, peut-elle être en ſûreté ſi elle ne fait pas la guerre comme eux, ſi elle

ne ſe rend pas auſſi redoutable envers eux qu'ils le ſont à ſon égard ? Contre des ennemis qui ne connoiſſent d'autre droit que la force, peut-elle uſer d'humanité, ſans s'expoſer à être la victime ? Malgré la douceur des mœurs françoiſes, lorſqu'il a fallu faire la guerre contre les Sauvages de l'Amérique, n'a-t-on pas été forcé, pour les intimider, d'uſer des plus cruelles repréſailles ? Leur férocité leur eût fait regarder la clémence envers les vaincus comme une marque de foibleſſe, n'eût ſervi qu'à attirer de leur part de nouvelles inſultes.

Dieu, en ſe faiſant connoître au peuple Hébreu, le préſerva du polythéiſme, de l'idolâtrie & des déſordres affreux qui l'accompagnoient chez les autres Nations ; il lui donna des loix ſages, mais proportionnées à la groſſiéreté & à la rudeſſe du genre humain encore enfant ; c'eſt la réflexion de S. Paul (*a*). La Sageſſe divine réſervoit une morale plus pure, une Religion plus ſainte à des ſiècles plus heureux.

Solon s'applaudiſſoit d'avoir donné aux Athéniens, non pas les meilleures Loix poſſibles, mais les meilleures qu'ils fuſſent en état de ſupporter. « Voilà, dit Monteſ-

(*a*) *Galat.* 3, 21. *Hebr.* 7, 19.

» quieu, l'éponge de toutes les difficultés » que l'on peut faire ſur les Loix de » Moïſe (*a*) ». A cette remarque pleine de bon ſens, que répond le faux Bolingbroke ? Il crie au blaſphême. *Dieu*, dit-il, *ſe proportionner ! & à qui ? à des voleurs Juifs : Dieu être plus groſſier qu'eux* (*b*) ! Calmez-vous, religieux Philoſophes : quand Solon ſe proportionnoit au génie des Athéniens, il n'étoit pas pour cela *plus groſſier qu'eux* ; il étoit plus ſage qu'eux.

§. 9.

Selon le Chriſtianiſme dévoilé, *les Hébreux, uſurpateurs, brigands & meurtriers, parvinrent enfin à s'établir dans une contrée peu fertile, mais qu'ils trouverent délicieuſe au ſortir de leur déſert* (*c*). Si les Hébreux furent des uſurpateurs, ils eurent ce titre commun avec la plûpart des anciens peuples de l'univers. On n'a qu'à jetter un coup d'œil ſur les commencemens de l'Hiſtoire Grecque dans Pauſanias, on y verra les premieres peuplades qui ſe ſont formées, ſe chaſſer, ſe détruire, ſe dépoſſéder mutuellement, ſe faire une guerre conti-

(*a*) Eſprit des Loix, l. 14, c. 21.
(*b*) Examen important, c. 3, p. 24.
(*c*) Chap. 2, p. 20. 3e Lettre à Eugénie, p. 71. Contagion ſacrée, c. 3, p 45.

nuelle (*a*). Si l'on consulte les Historiens Romains, ils nous apprennent que des troupes d'aventuriers Grecs ont abordé en Italie, qu'ils ont chassé les Aborigenes, qu'ils se sont emparés de leurs terres; que du mélange de ces étrangers avec les naturels du pays, s'est formé le peuple Latin (*b*). Sans sortir de chez nous, ne devons-nous pas nous rappeller les essains de Gaulois, d'Helvetiens, de Germains, qui tour-à-tour sont sortis de leurs forêts pour aller dépouiller d'autres Nations, & s'établir chez elles l'épée à la main? Faire aux Hébreux un crime de leurs conquêtes, c'est ignorer totalement l'Histoire de l'Univers. Ce fut des brigands, si l'on veut, mais alors tous les peuples se faisoient gloire de l'être.

2°. Il est faux que la Palestine, où les Hébreux s'établirent, fut un pays peu fertile: Tacite, Justin, Ammien Marcellin, rendent témoignage du contraire: *Uber solum*, dit Tacite, *exuberant fruges nostrum ad morem, præterque eas balsamum & palmæ* (*c*). Aujourd'hui même, malgré la paresse & le peu d'industrie des Turcs qui habitent ce pays, on y voit encore des can-

(*a*) V. Esprit des Loix, l. 24, c. 18.
(*b*) Tite-Live, l. 1.
(*c*) Tacite, Hist. l. 5, n. 6.

tons d'une beauté & d'une fertilité ſinguliere.

Il n'eſt pas moins faux que les Hébreux *fonderent un état déteſté de ſes voiſins, & qui fut en tout temps l'objet de leur haine & de leur mépris* (*a*). Les Hébreux furent ſouvent alliés des Rois d'Egypte & de Syrie ; outre le témoignage des Livres Saints, Joſephe l'a prouvé par les Hiſtoriens même Phéniciens.

Le Sacerdoce, continue le même Auteur, *ſous le nom de Théocratie, gouverna long-temps ce peuple aveugle & farouche.* Nouvelle fauſſeté. Après la mort de Moïſe, il fut gouverné pendant quatre cens ans par des Juges, dont la plûpart n'étoient pas Prêtres, juſqu'à ce qu'il voulût avoir des Rois.

Il eſt faux que *dans le choix de ſon Monarque, il ſe crut obligé de s'en rapporter à un Prophète* ; l'élection fut faite malgré les repréſentations du Prophète, & c'eſt le ſort qui en décida.

Il eſt faux que *l'hiſtoire des Juifs ne nous montre dans tous ſes périodes que des Rois aveuglément ſoumis au Sacerdoce, ou perpétuellement en guerre avec lui, & forcés de*

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 21.
(*b*) Contr. Appion, l. 1.

perir ſous ſes coups. Souvent les Rois, loin d'être ſoumis aux Prêtres, les maltraiterent & cauſerent les malheurs de la Nation, pour n'avoir pas voulu écouter les Prophètes. Quand ces Rois auroient eu du reſpect pour les Prêtres, ils n'auroient fait qu'imiter les Egyptiens, les Grecs, les Romains & toutes les autres Nations.

Il eſt faux que *la ſuperſtition féroce ou ridicule du peuple Juif l'ait rendu l'ennemi né du genre humain, & en ait fait l'objet de ſon indignation & de ſes mépris.* Si quelques Auteurs Payens, aveugles en fait de Religion, & très-peu inſtruits des loix & des mœurs des Juifs, ont témoigné du mépris pour eux; d'autres plus cenſés, comme Diodore de Sicile, Strabon, Dion Caſſius, en ont parlé avec eſtime, parce qu'ils les avoient examinés de plus près.

Je demande pardon au lecteur de ces démentis formels que je ſuis forcé de donner aux Auteurs que je réfute; leur hardieſſe, en fait de ſuppoſitions, m'obligera ſouvent de retomber dans la même faute.

Dans quels monumens notre Critique a-t-il puiſé ce qu'il ajoute, que le peuple Juif, *ſouvent infidèle à ſon Dieu, dont la cruauté, ainſi que la tyrannie de ſes Prêtres, le dégoûterent fréquemment, ne fut jamais ſoumis à ſes Princes?* Tant que le peuple

Juif fut fidèle à ſon Dieu, il jouit d'une proſpérité conſtante ; ſes malheurs furent toujours la punition de ſes infidélités. Il y a de la folie à dire que la *cruauté de Dieu* dégoûta ſouvent les Juifs de ſon ſervice. Le Dieu des Juifs eſt-il donc autre que le Dieu unique & ſouverainement bon que nous adorons, & que notre Auteur ſemble ne pas connoître ? Peut-on l'accuſer de cruauté ſans blaſphême ? Il y eut des ſéditions, des crimes, des calamités chez les Juifs ; & chez quel peuple de l'univers n'y en a-t-il pas eu ?

Nouvelle impoſture, d'avancer que *le Juif fut toujours la victime & la dupe de ſes inſpirés* ; ſes propres Hiſtoriens dépoſent qu'il n'éprouva des infortunes, que quand il ne voulut pas écouter les Prophètes.

On reproche aux Juifs d'avoir ſupporté impatiemment le joug de la domination Romaine ; ils eurent cela de commun avec les Grecs, avec les Eſpagnols, avec nos ancêtres. Ferons-nous un crime aux Gaulois, d'avoir défendu pendant dix ans leur liberté contre toutes les forces de Rome ? Tacite lui-même avoue que la hauteur & la tyrannie des Gouverneurs envoyés en Judée, fut la cauſe des ſéditions fréquentes & de la révolte des Juifs (*a*).

(*a*) Tacite, Hiſt. l. 4, n. 9.

Nation Juive l'établiſſement du Chriſtianiſme qui en eſt une ſuite néceſſaire. L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, en attribuant au haſard cette révolution ſinguliere, a non-ſeulement, déguiſé, altéré, ſupprimé les faits, mais il a renverſé toutes les idées du ſens commun.

§. 10.

Celui de l'*Examen important* a formé contre les Juifs des accuſations encore plus atroces; elles avoient déja paru dans le *Dictionnaire Philoſophique* & dans les autres Livres que nous avons cités au commencement de ce chapitre. On y reproche aux Juifs l'impudicité, les meurtres, les ſacrifices de ſang humain, la cruauté des Antropophages.

Quand ce portrait des mœurs Juives ſeroit auſſi vrai qu'il eſt infidelle, on ne voit pas quelle conſéquence il en pourroit réſulter contre la vérité de leur Hiſtoire, contre la pureté de leur Religion, contre la ſageſſe de leurs Loix. Cela prouveroit, tout au plus, qu'ils n'agiſſoient pas conformément à leur croyance; & où ſont les peuples qui aient ſuivi dans leur conduite les lumieres de la raiſon? Les mœurs des héros Grecs dans Homere, celles des Babyloniens, des Perſes, des Egyptiens dans Hérodote,

Hérodote, celles des Chinois dans leurs propres Hiſtoriens, ne ſont pas plus exemplaires (*a*). Si l'Hiſtoire de toutes les Nations anciennes avoit été écrite avec autant de ſincérité & d'exactitude que celle des Juifs, nous y verrions la même groſſièreté, les mêmes crimes, & de plus grands encore; C'étoient les mœurs des premiers âges du monde (*b*). Le parallèle que nous en faiſons aujourd'hui avec celles que l'Evangile a introduites parmi nous, ne doit-il pas nous pénétrer de reconnoiſſance & de reſpect pour une Religion qui a opéré une ſi heureuſe révolution dans l'univers?

Mais admirons l'équité de nos adverſaires. Quand Hérodote raconte les déſordres affreux des Babyloniens & des Perſes, ils s'inſcrivent en faux contre ſon récit (*c*); ils accablent d'injures ceux qui prétendent le juſtifier (*d*). Il eſt cependant certain que Strabon, Lucien, Juſtin & d'autres, confirment ce que dit Hérodote. Lorſqu'il eſt queſtion des Juifs, on fait ſonner bien haut ces mêmes dérèglemens auxquels ils étoient moins ſujets que les autres Nations. Si Hérodote rapporte un fait qui paroiſſe con-

(*a*) Voyez ci après chap. 11, §. 3.
(*b*) Origine des Loix, &c. introd. & l. 6, c. 4.
(*c*) Philoſ. de l'Hiſt. c. 11, p. 55.
(*d*) Défenſe de mon Oncle.

traire à l'Hiſtoire Sainte, on appuie ſur l'autorité de cet Ecrivain, & l'on vante ſon diſcernement (*a*); quand on a intérêt de récuſer ſon témoignage, on le fait paſſer pour un rêveur. Venons au détail.

1°. Il y a eu du libertinage chez les Juifs, cela eſt inconteſtable; mais c'étoit le crime de quelques particuliers, contre lequel les loix réclamoient, & non pas un dérèglement autoriſé publiquement comme chez les autres Nations.

N'y a-t-il pas de l'indécence & de la mauvaiſe foi à citer continuellement les expreſſions trop naïves des Ecrivains Hébreux, du Cantique de Salomon, du Prophète Ezéchiel, comme une preuve de la dépravation de leurs mœurs? « Quand un » peuple eſt ſauvage, dit un ſçavant Magiſ» trat, il eſt ſimple, & ſes expreſſions le ſont » auſſi; comme elles ne le choquent pas, » il n'a pas beſoin d'en chercher de plus » détournées, ſignes aſſez certains que l'i» magination a corrompu la langue. Le » peuple Hébreu étoit à demi-ſauvage; le » livre de ſes Loix traite ſans détour des » choſes naturelles que nos langues ont ſoin » de voiler: c'eſt une marque que ces fa» çons de parler n'ont rien de licencieux:

(*a*) Dictionn. Philoſ. art. *Circonciſion*.

» car on n'auroit pas écrit un Livre de » Loix d'une maniere contraire aux » mœurs (*a*) ». Il eſt impoſſible, dit l'Auteur d'*Emile*, d'imaginer un langage plus modeſte que celui de la Bible, préciſément parce que tout y eſt dit avec naïveté. Cette ſage obſervation eſt confirmée par l'attention qu'ont eue les Juifs dans la ſuite des ſiècles, de défendre la lecture de certains Livres de l'Ecriture avant l'âge de 30 ans.

C'en eſt donc aſſez pour juſtifier les Juifs; mais c'eſt ce qui fait la condamnation des Cenſeurs de l'Ecriture-Sainte. Dans un ſiècle déja trop licencieux, peut-on leur pardonner l'affectation de retracer ſans ceſſe des tableaux capables d'alarmer la pudeur (*b*)? Se font-ils gloire d'être moins ſcrupuleux que les Juifs? Ils imitent la conduite d'un homme qui, pour prouver que la peſte eſt à Conſtantinople, en feroit apporter des ballots infectés.

Que penſer encore de l'indécence avec laquelle on a répété dans cinq différens Ouvrages, qu'Ezechiel fut obligé, par ordre de Dieu, de manger des excrémens hu-

(*a*) Traité de la Formation méchan. des Langues, tome 2, n. 189. Emile, t. 3, p. 223.

(*b*) Examen important, c. 8 & 10. Diction. Philoſ. art. *Ezechiel*. Philoſophie de l'Hiſt. c. 43. Queſtions de Zapata, n. 46. Dîner du Comte de Boulainvilliers, pag. 23.

mains (*a*)? C'eſt une fauſſeté révoltante. Dieu commanda au Prophète de brûler ces excrémens, & de faire cuire ſon pain ſous la cendre; il révoqua enſuite cet ordre, & lui commande de brûler la fiente des animaux pour le même uſage (*b*). C'eſt le ſens du texte original; toutes les anciennes verſions l'ont rendu de même. Perſonne n'ignore qu'encore aujourd'hui, dans la Chaldée & dans l'Arménie, où le bois eſt fort rare, les pauvres qui manquent de matieres combuſtibles, ſe chauffent avec du chaume & de la bouſe de vache ſéchée au ſoleil, dont l'odeur infecte tout ce qu'on cuit (*c*). Prédire aux Juifs que pendant leur captivité ils ſeroient réduits à cette extrêmité fâcheuſe, & leur en mettre l'image ſous les yeux, pour les frapper davantage, étoit-ce une indécence, *un commandement indigne de la Majeſté Divine*, un ſujet de vomir les plaiſanteries dégoûtantes dont nos Philoſophes Cyniques ont ſouillé leur plume?

On reproche à J. C. de compter au nombre de ſes ancêtres, quatre femmes criminelles (*d*); mais celui qui venoit ôter

(*a*) Queſt. de Zapata, n. 46.
(*b*) Ezech. 4, ℣ 12 & 15.
(*c*) Mém. des Miſſions dans le Levant, tome 3, p. 29.
(*d*) Examen important, c. 7, p. 37.

les péchés du monde, ne devoit point rougir d'être né du ſang des pécheurs ; s'il n'avoit voulu que des juſtes pour ſes aïeux, en quel lieu de l'univers auroit-il pu les choiſir ?

2°. L'on a fait une énumération fort exacte des meurtres commis ſous les Rois des Juifs, depuis David juſqu'à Phacée, Roi d'Iſraël, pendant un eſpace de 300 ans ; ils ſont au nombre de dix-ſept. On en conclut que *ſi le S. Eſprit a écrit cette Hiſtoire, il n'a pas choiſi un ſujet fort édifiant* (*a*). Le lecteur ſe ſouviendra, 1°. que pluſieurs de ces meurtres ont été commis en guerre ouverte, par des Rois ou par des Généraux qui avoient les armes à la main ; & nous avons déja obſervé que, ſelon l'uſage des anciens peuples, à la guerre point de quartier. 2°. Que d'autres ont été ordonnés par les Rois contre des ſujets dont ils avoient lieu de ſe défier, de la part deſquels ils craignoient une ſédition ou une révolte : jamais, ſur-tout dans les anciens Gouvernemens, on n'a conteſté aux Rois le droit de vie & de mort ſur leurs ſujets ; jamais le ſupplice d'un ſujet criminel ou ſuſpect ne fut nommé *un aſſaſſinat*. 3°. Qu'en

(*a*) Diction. Philoſ. *Hiſtoire des Rois Juifs*. Examen important, c. 8.

considérant tous ces meurtres comme autant de crimes, ils n'approchent pas de ceux qu'on peut reprocher aux Empereurs Romains, aux Athéniens, aux Spartiates, aux Chinois, aux Egyptiens, & à toutes les Nations connues.

Nous convenons qu'en général l'Hiſtoire des peuples anciens n'eſt pas *un ſujet fort édifiant;* mais il eſt fort inſtructif: celle des Juifs, en particulier, nous fait comprendre à quel excès de corruption la nature humaine étoit parvenue, & le beſoin qu'elle avoit d'un Réparateur: voilà pourquoi le S. Eſprit a voulu qu'elle fût écrite.

3°. Dans les divers Ouvrages que nous avons cités, l'on accuſe les Juifs d'avoir offert à Dieu des ſacrifices de ſang humain (*a*): on a prétendu le prouver par ce qui eſt commandé, Lévit. 27, 29, touchant l'Anathême, par l'exemple de Jephté, par le ſupplice des trente Rois ou chefs des Chananéens que Joſué fit mettre en croix, par le meurtre d'Agag.

Une accuſation auſſi grave demandoit des preuves plus ſolides. Dans le chap. 27 du Lévitique, il eſt parlé d'abord de ce qui eſt voué au Seigneur pour lui être offert; &

(*a*) Voyez encore les Mélanges de Littérature & d'Hiſt. & de Philoſ. in-8°. chap. 61.

il eſt dit expreſſément que ſi c'eſt un homme ou une femme, *ils ſeront rachetés à prix d'argent*; c'eſt ainſi que l'on rachetoit tous les premiers nés. Au ℣. 28, il eſt parlé de *l'anathême*, par lequel on dévouoit les ennemis à la mort, c'eſt-à-dire, que l'on s'obligeoit par ſerment à les exterminer. Au ℣. 29, il eſt dit que dans ce cas on ne pourra pas les racheter, mais qu'ils ſeront mis à mort comme on l'a voué. N'eſt-ce pas abuſer des termes, & tromper les lecteurs, que d'appeller *ſacrifice* une expédition militaire à laquelle on s'eſt engagé par ſerment? Quand Paul Emile, dans la guerre d'Epire, raſa & brûla ſoixante-dix villes, emmena cent cinquante mille eſclaves, lorſque Scipion l'Africain ſaccagea Carthage & Numance, lorſque Mummius détruiſit Corinthe, ils ne furent point accuſés d'avoir offert des ſacrifices de ſang humain. Qu'eſt-ce que les Juifs ont fait de plus? Les Romains, avant la guerre, invoquoient Mars & Jupiter; les Juifs faiſoient des vœux au vrai Dieu, voilà toute la différence.

Le précepte formel du Lévitique doit nous faire juger que quand Jephté accomplit à l'égard de ſa fille, le vœu indiſcret qu'il avoit fait, il ne la mit point à mort: c'eût été un crime, & la loi ne l'ordonnoit point;

mais qu'il la conſacra au ſervice du Tabernacle & à une virginité perpétuelle : c'eſt ainſi qu'Anne, mere de Samuël, voua ſon fils au ſervice du Seigneur (*a*). Il n'y a rien, dans le texte original, qui nous oblige à croire que Jephté ait immolé ſa fille ; il n'étoit pas Prêtre, & les Prêtres ſeuls pouvoient immoler des victimes. Si pluſieurs Commentateurs ont penſé autrement, leur opinion particuliere ne fait pas règle.

Le ſupplice des chefs des Chananéens ordonné par Joſué, eſt une ſévérité militaire, & non un ſacrifice.

Il en eſt de même de la mort d'Agag. Samuël le tua, non pas ſur l'autel, mais devant le tabernacle où il ſe trouva pour lors ; non pas comme une victime, mais comme un ennemi qui avoit mérité ce traitement par ſa cruauté. *De même*, lui dit Samuël, *que ton épée a privé les meres de leurs enfans, ainſi ta mere ſera plongée dans le deuil par ta mort* (*b*).

4°. C'eſt une impoſture encore plus odieuſe, de reprocher aux Juifs d'avoir mangé de la chair humaine (*c*). L'on a cité

(*a*) 1. *Reg.* 1.
(*b*) 1. *Reg.* 15, 33.
(*c*) Dict. Philoſ. art. *Antropophages.* Traité ſur la Tolérance, c. 12, p. 118 & 211. Lettre 18 ſur les Miracles.

en

en preuve ces paroles d'Ezechiel, chapitre 39, ℣. 17 : *Dites aux oiſeaux du ciel & aux bêtes de la campagne : Venez, accourez à la victime que je vais vous immoler ſur les montagnes d'Iſraël, pour vous en faire manger la chair & boire le ſang.* ℣. 18 : *Vous mangerez la chair des guerriers, vous boirez le ſang des grands de la terre, des béliers & des taureaux,* ℣. 19 : *Vous ſerez raſſaſiés de la graiſſe & énivrés du ſang de la victime que je vous prépare,* ℣. 20 : *Vous aurez pour nourriture ſur ma table, le cheval, le cavalier & tous les guerriers, dit le Seigneur.* Pour impoſer au lecteur, on a feint que ces paroles que Dieu dit aux oiſeaux & aux animaux carnaſſiers, étoient adreſſées aux Juifs. Enſuite, dans une note où l'on a fait ſemblant de corriger la mépriſe ; on ſoutient que les verſets 19 & 20 peuvent s'adreſſer aux Juifs auſſi-bien qu'aux vautours & aux loups (*a*), c'eſt-à-dire, qu'au lieu de rétracter le menſonge, on l'a confirmé. La lecture ſeule du paſſage ſuffit pour confondre la calomnie. C'eſt ainſi que nos Philoſophes intègres citent les Livres ſaints, attaquent la ſuperſtition, font triompher la vérité.

(*a*) Traité ſur la Tolérance, p. 118 & 211.

En exhalant les vapeurs de leur bile contre les Juifs, en les peignant comme des fanatiques, des barbares, des furieux, ils nous rendent plus de ſervice qu'ils ne penſent. Que l'on mette ce tableau à côté de l'Evangile ; tout homme ſenſé conclura qu'un Livre ſi ſage & ſi ſublime, qui nous enſeigne un culte ſi pur & ſi digne de Dieu, une morale ſi douce & ſi parfaite, formé chez une Nation ſi peu ſociable, ne ſçauroit être l'ouvrage des hommes.

CHAPITRE III.

Hiſtoire abrégée du Chriſtianiſme.

§. I.

SI l'établiſſement de notre Religion étoit un événement imprévu, dont l'Univers n'eût été averti qu'au moment où il eſt arrivé ; ſi c'étoit un fait iſolé, ſans aucune liaiſon avec les circonſtances qui l'ont préparé, & les effets qui l'ont ſuivi ; ſi pour l'opérer on avoit mis en uſage les moyens que la prudence humaine pouvoit ſuggérer, nos Critiques ſeroient excuſables de l'attribuer à des cauſes purement naturelles, à la ſuperſtition, à l'amour de la nouveauté,

à la séduction, à l'aveuglement des peuples. Mais une révolution annoncée plusieurs siècles auparavant, dont toutes les circonstances ont été successivement prédites, à laquelle une Nation entiere s'attendoit, dont les préparatifs ont excité l'attention de tout l'Univers, qui s'est accomplie exactement au temps marqué, & par des moyens contraires à toutes les vues de la sagesse humaine : une telle révolution peut-elle être naturelle ou l'effet du hasard ? Nos adversaires, si prévenus en général contre les prodiges, devroient y penser plus d'une fois, avant que d'en admettre un plus incroyable que tous ceux qu'ils osent rejetter.

1°. Comment l'opinion d'une nouvelle Monarchie, d'un nouveau règne fondé dans la Judée, a-t-elle pu se répandre dans tout l'Orient (*a*), comme Tacite & Suétone l'ont remarqué ? S'il n'y a point eu de prophéties qui y aient donné lieu, ce préjugé ancien, constant, universel, s'est-il introduit sans aucune raison ?

2°. Est-ce par une fatalité aveugle que J. C. a paru précisément dans le temps où l'on s'attendoit à voir un Envoyé de Dieu dans la Judée, lorsque l'autorité souveraine ne subsistoit plus dans la tribu de Juda,

(*a*) Voyez chap. précédent, §. 9.

ſelon la prédiction de Jacob; 490 ans après la reconſtruction de Jeruſalem & du Temple, ſelon la prophétie de Daniel; avant la deſtruction de ce nouveau Temple, comme Aggée & Malachie l'avoient annoncé? Eſt-ce par un concours fortuit des événemens que J. C. a réuni dans ſa perſonne tous les caracteres ſous leſquels les Prophètes l'avoient déſigné, caracteres qui ſembloient ſe contredire, mais qui ſe ſont parfaitement conciliés dans les différentes circonſtances de ſa naiſſance, de ſa vie & de ſa mort?

3°. Eſt-ce par un coup de la fortune qu'il eſt né dans la Judée un homme tel que l'Univers n'en a jamais vu, auquel aucun autre homme n'a jamais reſſemblé? Au milieu d'une Nation que l'on vient de nous peindre comme la plus féroce, la plus inſenſée; la plus odieuſe de toutes les Nations, paroît un Sage qui fixe bientôt ſur lui tous les regards. On admire la douceur & la pureté de ſes mœurs, la ſimplicité & la gravité de ſes inſtructions, l'élévation de ſes maximes, la ſageſſe de ſes diſcours, la juſteſſe de ſes réponſes, les merveilles qu'il opere. Sans ambition & ſans intérêt, ſans oſtentation & ſans foibleſſe, ſans fiel & ſans mépris pour perſonne, il eſt inacceſſible aux paſſions humaines. Il déclare que ſa doctrine ne vient point de lui-même, mais qu'il l'a reçue de

Dieu ſon pere : il parle ſans émotion & ſans vaine complaiſance des myſteres qu'il doit révéler, des contradictions qu'il doit eſſuyer, de la mort qui lui eſt réſervée, de la gloire qui lui eſt promiſe. Il fait des miracles, mais ſans en chercher l'occaſion ; il attend qu'on les lui demande ; il les opere pour ſoulager les miſérables, jamais pour humilier ou pour punir ſes ennemis.

J. C. veut ſe faire connoître pour le Meſſie, & il commence par choquer de front toutes les idées & tous les préjugés de ſa Nation. Elle attendoit un Rédempteur puiſſant & glorieux, & il prédit qu'il ſera mis à mort lui-même : elle eſpéroit que ſa loi, ſon temple, ſes cérémonies ſeroient éternels, & il annonce que tout cela ſera détruit. Elle ſe glorifioit d'être le peuple de Dieu, à l'excluſion de tous les autres ; & il lui déclare que les étrangers ſeront préférés dans le Royaume de Dieu. Elle donnoit ſa confiance aux Phariſiens, aux Prêtres, aux Docteurs de la Loi ; J. C. s'attache à les démaſquer & à les confondre. Un ſectaire, un enthouſiaſte, un ſéducteur s'y prendroit-il de cette maniere ?

Malgré l'oppoſition des chefs de la Nation au ſuccès de ſon miniſtere, il a l'aſſurance de prédire à ſes Apôtres qu'ils viendront à bout d'établir ſon Evangile ; mais

il leur déclare qu'il ne ſera connu lui-même pour ce qu'il eſt, que quand il aura été crucifié (*a*). Il leur promet de leur envoyer ſon Eſprit, & c'eſt la force de cet Eſprit divin qui doit tout opérer.

Ecouté & ſuivi par quelques Docteurs plus dociles que les autres, par quelques hommes riches & accrédités, il ne les choiſit point pour ſes Apôtres; il leur préfere des pauvres, des ignorans, des pêcheurs: c'eſt à ceux-ci qu'il fait eſpérer la converſion de l'Univers, & il ne leur promet d'autre récompenſe en ce monde qu'une mort ſemblable à la ſienne.

Au moment qu'il a fixé pour ſa mort, dont il a prédit toutes les circonſtances, il ſe livre lui-même entre les mains de ſes ennemis. Il paroît devant ſes Juges ſans crainte & ſans affectation de les braver. Interrogé ſur ſa Divinité, il la confeſſe ſans oſtentation & ſans détour: il ſubit ſa condamnation ſans murmure & ſans reproche; il va au ſupplice avec tout le ſang froid de l'innocence; il meurt en priant pour ſes bourreaux (*b*).

(*a*) *Joan.* c. 8, 28; & c. 12, 32.

(*b*) On a écrit dans le Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 31 & 32, que Jeſus a ſué ſang & eau, dès qu'il a été condamné par ſes Juges. Ce n'eſt pas la peine de relever le ridicule de cette bévue.

Il avoit promis à ſes Apôtres de reſſuſciter trois jours après ; & ſes Apôtres témoignent publiquement qu'il a tenu parole : ils le publient au milieu de Jeruſalem, dans toute la Judée, dans tout le monde connu ; ils ſoutiennent qu'il eſt le fils de Dieu & le Sauveur des hommes ; ils perſuadent, & bientôt ſur le témoignage conſtant, uniforme, invincible de ces témoins oculaires, le monde ſe convertit & adore Jeſus crucifié. Telle eſt en abrégé l'Hiſtoire du Chriſtianiſme conſignée dans le Nouveau Teſtament.

Dira-t-on que cette Hiſtoire eſt inventée à plaiſir ? « Ce n'eſt pas ainſi que l'on invente, répondrons-nous avec l'Auteur d'*Emile* : il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ce ton ni cette morale ; & l'Evangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le héros (*a*) ». Nous verrons ſi nos Critiques ſont parvenus à les obſcurcir.

(*a*) Emile, tome 3, p. 168.

§. 2.

Ce fut, dit l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, *au milieu de la Nation Juive, diſpoſée à ſe repaître d'eſpérances & de chimeres, que ſe montra un nouvel inſpiré, dont les Sectateurs ſont parvenus à changer la face de la terre* (*a*). Ces paroles ſeules, méditées attentivement, ſuffiſent pour confondre un Auteur qui ne reconnoît rien de ſurnaturel dans l'établiſſement du Chriſtianiſme. Qu'une Nation auſſi peu inſtruite que la Nation Juive, ait donné naiſſance au plus ſage & au plus éclairé de tous les Légiſlateurs; que ſeul, ſans étude, ſans aucune reſſource humaine, il ait formé le projet de changer la face de la terre; que pour y réuſſir il ait commencé, non pas par flatter les eſpérances chimériques de ſon peuple, mais par choquer de front toutes ſes idées: qu'il en ſoit venu à bout par le miniſtere de douze pauvres pêcheurs, ne ſont-ce pas-là autant de circonſtances abſolument contraires au cours ordinaire de la nature, autant de prodiges?

Avant & après J. C. quelques impoſteurs ont voulu ſe donner pour le Meſſie, ils ont été promptement abandonnés & mépriſés;

(*a*) Page 24.

le mauvais succès de leur projet n'a servi qu'à faire éclater davantage le surnaturel de la mission de J. C.

l'Auteur de l'*Examen important* a senti tout le poids de ces observations ; pour en éluder les conséquences, il a eu recours à un expédient singulier ; il a donné un démenti formel à Tacite & à Suétone. *Personne alors*, dit-il, *ne parloit de l'attente du Messie.... Il est certain que nul Juif n'espéroit, ne désiroit, n'annonçoit un Messie du temps d'Hérode le Grand* (*a*). Mais toujours fidèle à se contredire, il avoue au même endroit qu'*il y eut un parti, une secte, qui reconnut Hérode pour l'Envoyé de Dieu.* Il suffit d'observer que cette attente chez les Juifs & chez les Samaritains, dans le temps dont nous parlons, est clairement marquée dans plusieurs passages de l'Evangile ; dans les objections du Juif que Celse fait disputer contre les Chrétiens ; dans celles du Juif Tryphon, rapportées dans S. Justin ; dans ce que Joseph raconte des *faux Messies* qui parurent pour lors, & que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* a compilé, art. *Messie*. Il est donc bien certain que l'on attendoit alors un Envoyé de Dieu ; que Tacite & Suétone ne l'ont pas

(*a*) Examen important, c. 11, p. 56 & 57.

rêvé. Si Hérode lui-même n'avoit pas été persuadé de cette opinion, pourquoi auroit-il fait massacrer les innocens? Trait de cruauté horrible, dont un Ecrivain Romain a conservé la mémoire aussi-bien que l'Evangile (*a*).

Il étoit fort inutile de nous parler des différentes sectes obscures & peu nombreuses qui se formerent alors (*b*); toutes, sans exception, furent promptement anéanties; le Christianisme seul est parvenu à subjuguer le monde entier.

§. 3.

Nous ne rougissions point de rapporter après nos Critiques les calomnies par lesquelles les Juifs se sont efforcés de noircir la naissance & la vie du Sauveur. Ils ont dit que Jesus étoit né de Marie séduite par un soldat; qu'il avoit appris la magie en Egypte, qu'il fut un brigand & un chef de voleurs. Mais ils n'ont osé écrire ces impostures que plusieurs siècles après la naissance du Christianisme; ils les ont tenues secrettes pendant long-temps : les Livres qui les renferment sont si remplis d'erreurs, d'anachronismes, de puérilités, que jusqu'à pré-

(*a*) Macrobe, Saturnal, l. 2, c. 4.
(*b*) Examen important, c. 11, p. 56 & 57.

ſent les plus audacieux des ennemis de notre Religion n'avoient pas oſé en faire uſage. On en avoit même parlé dans le *Dictionnaire Philoſophique* avec le dernier mépris (*a*).

Il étoit réſervé au faux Bolingbroke de nous apprendre que la vie de Jeſus publiée par les Juifs, *Livre extravagant*, de ſon propre aveu, rapporte *des choſes beaucoup plus vraiſemblables que nos Evangiles* (*b*). Nous invitons le Lecteur à voir l'extrait de ces *vies de Jeſus* dans l'Hiſtoire de l'établiſſement du Chriſtianiſme par M. Bullet (*c*), il jugera de leur mérite & de la ſagacité du Critique qui nous les oppoſe.

En vain, pour leur donner quelqu'autorité, il prétend que cette Hiſtoire eſt auſſi ancienne que nos Evangiles; que Celſe l'a citée au ſecond ſiècle. Fauſſe allégation. Celſe, à la vérité, introduit un Juif qui reproche à Jeſus d'être né d'un adultere (*d*); mais il n'y a aucune preuve qu'il ait tiré ce reproche d'une vie de Jeſus déja écrite par les Juifs. Quand cela ſeroit vrai, nous en tirerions le plus grand avantage, puiſque les Juifs ont reconnu formellement dans cet

(*a*) Dict. Philoſ. art. *Meſſie.*
(*b*) Examen important, c. 11, p. 60.
(*c*) Page 75.
(*d*) Orig. contr. Celſe, l. 1, édit. Cantabr. p. 24, 26, 54.

écrit la réalité des miracles de J. C. (*a*). Or la miſſion de J. C. eſt prouvée par ſes miracles, indépendamment de ſa naiſſance.

2°. Il eſt faux que la vie de Jeſus, compoſée par les Juifs, ait été corrompue dans la ſuite, que *l'on y ait ajouté des fables inſipides*, des miracles impertinens, & que *ce Livre nous ſoit parvenu fort défiguré* (*b*). Il nous eſt parvenu tel que les Juifs l'ont compoſé; ils l'ont tenu ſecret tant qu'ils ont pu, & les Chrétiens n'en ont eu connoiſſance que dans les derniers ſiècles.

Les ennemis du Chriſtianiſme, non contens de jetter du doute ſur la conception miraculeuſe de Jeſus dans le ſein de Marie, ſe ſont encore appliqués à y répandre un ridicule injurieux; ils ont eu recours à leurs armes ordinaires, à l'obſcénité & à la calomnie. Ils ont avancé que S. Auguſtin, dans ſon Sermon 22, a dit, parlant de l'Ange: *imprægnavit Mariam per aurem* (*c*). C'eſt une impoſture; ces paroles ne ſe trouvent point dans S. Auguſtin. Ils ont accuſé Sanchez d'avoir parlé du même myſtere dans des termes qui font frémir la pudeur (*d*). Nouvelle infidélité: Sanchez ne

(*a*) Hiſt. de M. Bullet, p. 92.
(*b*) Examen important, p. 62.
(*c*) Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 33.
(*d*) Examen important, §. 1, p. 63. L'Homme aux 40 écus, p. 59.

s'eſt point exprimé comme ils le prétendent (*a*). Quoique ſes expreſſions ne ſoient point dangereuſes pour les Théologiens qui le liſent avec un cœur chaſte & dans des vues légitimes, nous nous abſtiendrons de les rapporter : elles ſeroient encore un poiſon pour l'eſprit pervers de nos Philoſophes.

Nous convenons avec l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, que Jéſus fut *un Juif pauvre qui ſe prétendit iſſu du ſang Royal de David* (*b*). La vérité de cette prétention eſt prouvée par ſa généalogie authentique, tirée des archives mêmes d'une Nation qui eut toujours un ſoin particulier de conſerver les généalogies, pour pouvoir juſtifier la naiſſance du Meſſie, quand il paroîtroit ſur la terre. La pauvreté de Jeſus, loin de nous rendre ſuſpecte ſa miſſion, ſert au contraire à relever l'éclat de ſes vertus : un Sauveur qui venoit enſeigner aux hommes le détachement des richeſſes, devoit commencer par en donner l'exemple. Un Dieu, ami des pauvres, peut ſcandaliſer des Philoſophes ſuperbes & voluptueux ; mais ce n'eſt pas d'eux que nous devons apprendre ce qui convient le mieux à la Sageſſe divine.

(*a*) Sanchez, l. 2, Diſp. 21, n. 11.
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 24.

§. 4.

C'eſt une calomnie d'avancer que J. C. *ne trouva des proſélytes que dans la plus ignorante populace;* de répéter ſans ceſſe que *le Chriſtianiſme dans ſa naiſſance fut forcé de ſe borner aux gens du peuple; qu'il ne fut embraſſé que par les hommes les plus abjects d'entre les Juifs & les Payens* (*a*). Nous avons montré dans un autre Ouvrage, que J. C. eut pendant ſa vie des Sectateurs diſtingués parmi les Juifs, des Docteurs de la Loi; que ſes Diſciples ont converti des Sçavans & des Philoſophes en très-grand nombre (*b*). Il n'eſt pas néceſſaire de répéter les preuves que nous en avons données, & que nos adverſaires n'affoibliront jamais.

Il y a encore plus de mauvaiſe foi dans la maniere dont l'Auteur de l'*Examen important* a traité les miracles, la conduite & les inſtructions de J. C; il a ſuppoſé que ſes lecteurs ne connoiſſoient pas l'Evangile (*c*).

1°. Selon lui, le premier miracle que

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 25 & 29. Examen important, c. 14, p. 87. 3e Lettre à Eugénie, p. 79. Contagion ſacrée, c. 1, p. 9.

(*b*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 6, §. 1.

(*c*) Examen important, c. 11, p. 63. Premiere & quatorzième Lettre ſur les Miracles. Queſtions de Zapata, nn. 54, 55, 56. Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 28.

Jeſus opere, eſt de ſe faire tranſporter par le Démon ſur le haut d'une montagne de Judée, d'où l'on découvre tous les Royaumes de la terre, & où ſes vêtemens paroiſſent tout blancs. Il change l'eau en vin dans un repas où tous les convives étoient déja ivres. Il fait ſécher un figuier qui ne lui a pas donné des figues dans un temps où il n'y avoit plus de figues.

L'Auteur prétend-il nous faire entendre que l'Evangile n'attribue point d'autres miracles à J. C? Sans doute, les boiteux, les paralytiques, les lépreux, les aveugles-nés guéris par une ſeule parole, la multiplication réitérée des pains, la tempête appaiſée, les morts reſſuſcités, ne ſont pas des miracles, ou ils ne valoient pas la peine d'être cités.

Dans la premiere *Lettre ſur les Miracles*, on a inſinué que la plûpart des prétendus prodiges du Sauveur étoient de ſimples paraboles; que ſon tranſport ſur une montagne nous peint les illuſions de l'ambition, que le deſſéchement du figuier eſt une leçon pour nous apprendre que nous devons porter dans tous les temps des fruits de charité & de juſtice, &c. (*a*)

Cette explication eſt admirable ſans

(*a*) Premiere Lettre ſur les Miracles, p. 16.

doute ; mais elle nous jette dans d'étranges embarras. Il faudroit ſçavoir, 1°. comment les Evangéliſtes qu'on nous a dépeints comme des fanatiques, comme des inſenſés dignes d'être mis aux Petites-Maiſons (*a*), ont pu imaginer des leçons de morale auſſi ingénieuſes ; 2°. ſi la guériſon des malades, la réſurrection des morts ſont auſſi des paraboles, & ce qu'elles ſignifient ; 3°. comment l'Auteur de l'*Examen important* a pu confondre le tranſport de Jeſus ſur la montagne, *Matt.* 4, avec le miracle de la Transfiguration où ſes vêtemens devinrent tout blancs, *Matt.* 17 ; 4°. en quel lieu il a lu que les convives des nôces de Cana étoient déja ivres ; 5°. pourquoi il n'a pas fait attention au motif que Jeſus ſe propoſoit en faiſant ſécher le figuier, & à l'inſtruction qu'il en prit occaſion de faire à ſes Diſciples (*b*) ? Quand on veut tourner en ridicule les Evangiles, ou les entendre autrement que les Chrétiens, il faudroit dire des choſes claires, ſenſées, raiſonnables, dont tout le monde pût être ſatisfait.

2°. La conduite de J. C. à laquelle ſes plus grands ennemis n'eurent jamais rien à reprendre, n'a pas trouvé grace devant nos

(*a*) Examen important, c. 11, p. 62.
(*b*) *Matt.* 21, 19.

Critiques

Critiques modernes. Ils lui reprochent d'être allé ſouper *chez des filles*, d'avoir mangé chez les Publicains, qu'il regardoit cependant comme des gens abominables, d'avoir chaſſé du Temple des Marchands qui étoient *autoriſés par la Loi* à y vendre des victimes pour les ſacrifices (*a*).

Il eſt fâcheux que nos Philoſophes, par leurs ſoupçons injuſtes, & par la licence de leurs expreſſions, affectent de nous faire comprendre juſqu'où va le déréglement de leur conduite. J. C. n'a fréquenté que des perſonnes vertueuſes. Marthe & Marie, ſœurs de Lazare, étoient à couvert de ſoupçon: les Juifs acharnés à calomnier J. C. n'ont jamais attaqué la pureté de ſes mœurs; leur haine étoit moins furieuſe que celle de nos Docteurs anti-Chrétiens. L'Auteur d'*Emile*, un peu plus raiſonnable que les autres, loin de faire à J. C. un crime de ſon caractere doux & ſociable, l'en a loué avec raiſon (*b*).

Il n'eſt pas vrai que le Sauveur ait regardé les Publicains comme *des gens abominables*; c'étoit un effet de la prévention & de l'orgueil des Phariſiens que J. C. a toujours condamnés. Quand ces derniers le blâme-

(*a*) Examen important, c. 11, p. 63.
(*b*) Lettre écrite de la Montagne, p. 117.

rent de manger chez les Publicains, il leur répondit avec ſageſſe : *le Médecin eſt néceſſaire aux malades, & non pas à ceux qui ſe portent bien : je ne ſuis pas venu appeller les juſtes à la pénitence, mais les pécheurs* (*a*).

Il eſt encore faux que les Marchands fuſſent *autoriſés par la Loi* à commercer à l'entrée du Temple ; c'étoit un uſage abuſif que J. C. étoit en droit de réformer. Lorſque les Juifs lui demandent un miracle pour preuve de ſon autorité, il les renvoye à ſa réſurrection : *détruiſez ce Temple*, leur dit-il, *je le rebâtirai dans trois jours* : l'Evangéliſte remarque qu'il parloit de ſon propre corps. Mais la réponſe que ce même Evangéliſte attribue aux Juifs, prête une nouvelle matiere à la critique. *On a mis 46 ans à bâtir ce Temple, comment dans trois jours le rebâtirez-vous* (*b*) ? *Il eſt bien faux*, dit notre Cenſeur, *qu'Hérode eût mis 46 ans à rebâtir le Temple ; cela ſeul fait bien voir que les Evangiles ont été écrits par des gens qui n'étoient au fait de rien.*

A la vérité, Joſéphe rapporte que le Temple fut rebâti par Hérode en huit ans ; mais depuis ce temps-là on y avoit encore travaillé à différentes repriſes, ſoit pour ré-

(*a*) *Luc.* 5, 31.
(*b*) *Joan.* 2, 18.

parer l'effet de quelques incendies, soit pour embellir les différentes parties de cet édifice (*a*). Or, depuis les travaux commencés par Hérode jusqu'à la premiere année de la prédication du Sauveur, il y a en effet 46 ans. L'Auteur qui a copié l'objection dans Dom Calmet, auroit pu y prendre la réponse.

3°. L'Auteur des *Lettres sur les miracles* (*b*) avoit paru approuver les instructions du Sauveur & les Paraboles dont il se servoit pour se faire entendre du peuple : ici on les tourne en ridicule, & l'on ajoute que les Prédicateurs d'aujourd'hui parlent dans un autre goût. Ils n'ont peut-être pas tort ; mais J. C. avoit encore plus de sagesse : un Prédicateur doit proportionner ses instructions à la capacité & au génie de ses Auditeurs ; c'est ce qu'a fait le fils de Dieu, & ce qu'il a commandé de faire à ses Disciples. Par des leçons simples & populaires, ils ont converti le monde ; nos Philosophes avec tous leurs raisonnemens & leur vain étalage de science, pervertissent quelques lecteurs imprudens ; jamais ils ne rendront les hommes meilleurs.

Par où finit l'Histoire de Jesus ? dit notre

(*a*) Joséphe Antiq. l. 15, c. 14 ; & l. 20, c. 17.
(*b*) Premiere Lettre sur les Miracles, p. 17.

Critique, *par l'aventure qui arrive à ceux qui veulent amuſer la populace*, ils finiſſent par être mis à mort. Il ſe trompe; l'Hiſtoire de Jeſus ne finit point à ſa mort, c'eſt plutôt là qu'elle commence; & c'eſt par-là que Jeſus eſt éminemment diſtingué de tous les impoſteurs. Le ſupplice de ceux-ci termine ordinairement les mouvemens qu'ils ont excités, diſſipe leurs Sectateurs, fait évanouir leurs projets: la mort de J. C. ſuivie de ſa réſurrection, a ſervi à vérifier ſes promeſſes, à confirmer ſa doctrine, à lui attacher plus étroitement ſes Diſciples, à fonder ſon Egliſe. Il l'avoit prédit, & l'événement l'a montré. Quel a pu être le principe de cette fidélité inviolable & invincible des Sectateurs de Jeſus? C'eſt à nos adverſaires de nous l'apprendre.

§. 5.

Ses Diſciples, dit-on, *ou impoſteurs ou ſéduits, rendirent un témoignage éclatant de ſa puiſſance; ils prétendirent que ſa miſſion avoit été prouvée par des miracles ſans nombre* (*a*). Voici deux nouvelles queſtions à examiner. Les Diſciples de J. C. ont-ils pu être impoſteurs ou ſéduits? Sont-ils les ſeuls qui ayent rendu témoignage aux

(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 25. 3e Lettre à Eugénie, p. 82.

miracles de leur Maître ? La légèreté avec laquelle l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* paſſe ſur ces deux articles, montre qu'il a bien peu étudié la matiere.

Si les Diſciples de J. C. ont été ſéduits, c'eſt ſans doute par les eſpérance de leur Nation, que l'Auteur a traitées de chimeres ; par l'attente où étoit le peuple Juif de voir paroître le Meſſie dans le temps que Jeſus a commencé à ſe donner pour tel : *Nous eſpérions*, diſoient-ils après ſa mort, *nous eſpérions qu'il ſeroit le Libérateur d'Iſraël* (*a*). Ils ſe ſont attachés à lui par les promeſſes qu'il leur avoit faites de leur donner les premieres places dans ſon Royaume. Mais enfin ſa mort ignominieuſe a dû les détromper. Demeurer attachés à un Maître qui les avoit abuſés, qui les avoit expoſés au mépris & à la haine de leur Nation ; s'obſtiner à prêcher fauſſement ſa réſurrection & ſa Divinité, malgré le reſſentiment qu'ils devoient conſerver contre lui ; affronter les tourmens & la mort pour un impoſteur qui s'étoit joué de leur crédulité : ce procédé eſt-il dans la nature ? Le cœur humain peut-il s'y prêter ? Qu'ils ayent été ſéduits juſqu'à la mort de Jeſus, on peut haſarder cette ſuppoſition ; mais

(*a*) *Luc*, 24, 21.

qu'ils ayent perſévéré dans la ſéduction malgré ſa mort, malgré la fauſſeté de ſes promeſſes, malgré le danger auquel leur prédication les expoſoit : voilà certainement ce qu'on ne comprendra jamais. Il faut donc néceſſairement conclure que Jeſus a effectué ce qu'il avoit promis, en ſe montrant reſſuſcité à leurs yeux, que ſes Diſciples ne ſont ni des fourbes ni des impoſteurs.

Ont-ils pu l'être ? Ils ne nous impoſent point d'abord ſur les faits dont nos ennemis conviennent, & dont ils veulent tirer avantage, ſur la pauvreté de Jeſus, ſur l'obſcurité où il a vécu juſqu'à l'âge de trente ans, ſur ſa prédication, ſur ſa mort, ſur l'ignorance de la plûpart de ſes Sectateurs. Des impoſteurs qui n'auroient cherché qu'à éblouir & à tromper le monde, n'auroient pas commencé par faire tous ces aveux. N'importe ; ils nous impoſent ſur les miracles prétendus de leur Maître, ſur ſa réſurrection, ſur ſon aſcenſion dans le Ciel : voilà ce qu'on prétend ; il faut démontrer le contraire.

§. 6.

1°. Quel fruit peuvent-ils eſpérer de la fable qu'ils ont forgée ? Ils l'annoncent eux-mêmes : Jeſus leur a prédit qu'ils ſeroient

haïs, mépriſés, perſécutés, mis à mort pour ſon nom (*a*). Un impoſteur peut s'applaudir de ſes ſuccès, triompher d'avance, ſe promettre des victoires & un ſort brillant s'il réuſſit : on n'en a point encore vu qui ait formé un projet périlleux pour le ſeul plaiſir d'y ſuccomber & d'en être la victime.

2°. Recherchent-ils quelque choſe pour eux-mêmes ? Ils ne travaillent que pour la gloire de leur Maître, ils ne font rien qu'en ſon nom ; ils ne s'attribuent ni les prodiges qu'ils operent, ni la doctrine qu'ils enſeignent (*b*). L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* convient que *leur ambition ſe bornoit à gouverner les ames* (*c*) : c'eſt-à-dire qu'ils conſentent à demeurer pauvres, à ſe conſumer de travaux, à ſacrifier leur vie, à répandre leur ſang, pourvu que l'Evangile fructifie ; ils le déclarent & agiſſent ſur ce plan (*d*). Voilà des impoſteurs bien déſintéreſſés.

3°. L'impoſture eſt-elle compatible avec leur caractere, avec leur doctrine, avec leur conduite ? On leur reproche d'être ſimples, groſſiers, ignorans dans les ſciences

(*a*) *Joan.* 15 & 16, & *alibi.*
(*b*) *Act.* 3, *v.* 12.
(*c*) Page 30.
(*d*) 2 *Cor.* 12, 15.

humaines, ils ne s'en défendent point. Le projet de convertir l'Univers entre-t-il naturellement dans l'eſprit des hommes de cette eſpèce ? Ils ne prêchent que la ſincérité, la droiture, la charité, la douceur, la patience ; ils font mieux, ils les pratiquent : notre Auteur leur rendra bientôt cette juſtice (*a*). Des hommes ſimples & ſans artifice peuvent-ils être martyrs du menſonge ? Des ſcélérats deviennent-ils les Apôtres de la vertu ? Conſtans & intrépides, ils parlent de même parmi leurs Diſciples & en préſence de leurs ennemis ; ils n'évitent ni les perquiſitions ni les interrogatoires : ils ne tremblent, ils ne ſe rétractent, ils ne ſe contrediſent ni dans le particulier, ni quand ils ſont raſſemblés : ils prêchent la même choſe dans les trois parties du monde connu ; ils ſont les mêmes dans leurs courſes, dans leur patrie & chez les étrangers, dans les priſons & ſur l'échafaut. Quel pouvoir inconnu a pu maintenir entr'eux ce concert, malgré le choc de toutes les paſſions humaines ? Le ſyſtème de l'Irreligion ne peut accorder aujourd'hui deux Philoſophes : la prétendue fable du Chriſtianiſme a réuni d'abord une centaine de Prédicateurs.

(*a*) §. 12, ci-après.

4°.

4°. L'on ne peut pas s'y prendre plus mal-adroitement pour accréditer des fables. Ce n'eſt pas d'abord dans les pays éloignés que les Apôtres vont publier les miracles & la réſurrection de leur maître. C'eſt à Jeruſalem, ſous les yeux même de ceux qui l'ont crucifié: ils les prennent à témoin des faits, ils oſent en atteſter la publicité; ils n'attendent point dix ou vingt ans après l'événement; ils prêchent cinquante jours après la mort de J. C, au moment même où le concours du peuple à Jeruſalem eſt plus nombreux, où les témoins raſſemblés des différens quartiers de la Judée ſe trouvent réunis. Ils ſont écoutés, ils perſuadent; huit mille hommes ſe trouvent Chrétiens après deux prédications. Une impoſture que l'on peut démentir ſur le champ, contre laquelle une ville entiere eſt en état de dépoſer, peut-elle dans cette ville même faſciner l'eſprit de huit mille hommes en peu de jours?

5°. Si les Apôtres ſont des impoſteurs, la conduite des Juifs eſt un phénomène inexplicable. Comment le Conſeil de Jeruſalem, ſi animé & ſi furieux contre le Maître, a-t-il été ſi patient envers les Diſciples? Il étoit important pour ces Magiſtrats de juſtifier leur conduite à l'égard de J. C, d'empêcher la prédication des Apôtres, de publier

dans tout l'univers la vérité des faits, d'envoyer dans les Synagogues, & sur-tout à Rome, des informations bien circonstanciées & bien authentiques de la vie, de la fausse doctrine, des crimes vrais ou supposés de J. C, des prestiges par lesquels il avoit séduit le peuple, de la fausseté de sa résurrection, de l'audace & de l'imposture de ses Disciples. Ces Pharisiens si zélés, ces Prêtres si jaloux demeurent dans l'inaction. Au lieu de confondre publiquement les nouveaux imposteurs, ils se contentent de les emprisonner pour quelques jours, de leur faire des menaces; ils ne détrompent personne. Dans presque toutes les villes où S. Paul va porter l'Evangile, il se fait des prosélytes parmi les chefs mêmes de Synagogues. Que la force de la vérité ait fermé la bouche & lié les mains au Conseil des Juifs, il n'y a rien là de merveilleux; mais qu'il ait vu si tranquillement prospérer l'imposture, voilà ce qu'on ne comprendra jamais.

Qu'on nous permette de le répéter: nos adversaires rejettent avec dédain les miracles de J. C. & des Apôtres, parce qu'ils dérogent aux loix physiques de l'univers, & ils admettent sans hésiter des prodiges plus incroyables contre l'ordre moral, qui n'est pas moins l'ordre de la nature.

C'eſt ainſi qu'ils ſont d'accord avec eux-mêmes.

§ 7.

En ſecond lieu les Diſciples de J. C. ſont-ils les ſeuls qui rendent témoignage à ſes miracles, comme l'Auteur le ſuppoſe, pour les accuſer d'impoſture ? Les Juifs, malgré leur intérêt à les conteſter, en conviennent dans les Livres mêmes qu'ils ont écrits contre J. C. & que nos Critiques ont cités. Les uns ont dit qu'il les avoit opérés par la magie qu'il avoit appriſe en Egypte ; les autres, par la prononciation du nom ineffable de Dieu. Les Auteurs Payens, ennemis & calomniateurs du Chriſtianiſme, ont fait le même aveu dans leurs Livres ; nous l'avons prouvé dans un autre Ouvrage (*a*). Nous avons fait voir que la ſeule force de la vérité a pu leur arracher cette confeſſion. Les anciens hérétiques, preſque contemporains des Apôtres, appliqués à contredire leur doctrine, encore à portée de vérifier les faits, ont ſuppoſé la réalité des miracles & de la réſurrection de J. C, malgré l'intérêt de leur ſyſtème ; nous avons produit leurs aveux (*b*). Ces Sectaires n'étoient pas des

(*a*) Certitude des Preuves du Chriſt. chap. 4.
(*b*) *Ibid.* ch. 1, §. 2.

ignorans, incapables d'examen ; c'étoit des Philoſophes payens mal convertis, qui avoient l'ambition de ſe faire des Diſciples, d'être à la tête d'un parti.

Là-deſſus nous demandons à nos Cenſeurs : Des faits publics & palpables, ſouvent réitérés, publiés ſur les lieux, & dans le temps même où ils ont dû arriver, par des témoins oculaires, qui n'ont pu avoir aucun intérêt vraiſemblable de les inventer, & qui les ont ſoutenus juſqu'à la mort ; avoués par des ennemis déclarés, Juifs, Payens, Hérétiques, & qui avoient tous le plus grand intérêt de les conteſter, peuvent-ils être des impoſtures ? Nous invitons, nous prions, nous conjurons Mrs les Philoſophes de nous donner des règles de critique plus juſtes, plus certaines, plus infaillibles, pour diſcerner le vrai d'avec le faux.

Cet aveu des Auteurs payens eſt fort incommode ; l'Auteur des *Lettres ſur les Miracles* a fait tout ſon poſſible pour l'éluder. Il dit « que ſi quelques mauvais Philoſophes, » en diſputant contre les Chrétiens, con» vinrent des miracles de Jeſus, c'étoient » des Théurgites fanatiques, qui croyoient » à la magie, qui ne regardoient Jeſus que » comme un Magicien, & qui, infatués des » faux prodiges d'Apollonius de Tyane

» & de tant d'autres, admettoient auſſi les » faux prodiges de Jeſus : que l'aveu d'un » fou fait à un autre fou, une abſurdité dite » à des gens abſurdes, ne ſont pas des preu- » ves pour les eſprits bien faits. Il prétend » que jamais les vrais Philoſophes Grecs & » Romains n'accorderent aux Chrétiens » leurs miracles ; qu'ils leur diſoient ſeule- » ment, ſi vous vous vantez de vos prodi- » ges, nos Dieux en ont fait cent fois da- » vantage..... vos preſtiges ne ſont qu'une » foible imitation des nôtres ; nous avons » été les premiers Charlatans, & vous les » derniers. C'eſt-là, ſelon lui, le réſultat de » toutes les diſputes des Payens & des Chré- » tiens » (*a*). L'expédient eſt des mieux imaginé ; c'eſt dommage qu'il nous re- plonge dans d'autres difficultés.

1°. Il eſt fâcheux de voir les plus célè- bres ennemis du Chriſtianiſme, Julien, Celſe, Porphyre, Hiéroclès, traités de mauvais Philoſophes, de Théurgites fanati- ques, de fous, de gens qui diſoient des abſurdités. Julien, ſur-tout, *le plus grand homme qui ait peut-être jamais été*, au ju- gement de Bolingbroke, *dont l'eſprit ſu- blime avoit embraſſé la ſublime idée de Pla-*

(*a*) Premiere Lettre ſur les Miracles, pag. 12. Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 35.

ton (a), ne devoit-il pas être un peu plus ménagé pour l'honneur de la Philoſophie ? Nous ſçavons bien qu'il étoit *Théurgite fanatique* & le reſte ; mais ſes Panégyriſtes, ſes ſucceſſeurs, les héritiers de ſa haine contre le Chriſtianiſme, n'ont pas bonne grace de le dire.

2°. Celſe, Epicurien par ſyſtème, ne croyoit ni à la théurgie ni à la magie ; c'étoit donc *un vrai Philoſophe*. Or nous avons montré par ſes propres paroles, qu'à la réſerve de la réſurrection de J. C. dont il n'a jamais voulu convenir, il n'a point conteſté les autres miracles (b).

3°. Les vrais Philoſophes, ſelon nos Cenſeurs, ſont ceux qui, perſuadés de l'impoſſibilité des miracles, les regardent tous comme des preſtiges & des tours de Charlatan ; mais un vrai Philoſophe peut-il ſuppoſer avec vraiſemblance que J. C. & ſes Apôtres, Juifs groſſiers, ſans lettres & ſans culture, aient été des fourbes aſſez habiles, des impoſteurs aſſez déliés, pour duper le monde entier ? Des Charlatans peuvent employer les preſtiges pour ſe faire une vaine réputation, pour gagner de l'argent, pour mener une vie licencieuſe &

(a) Examen important, c. 33, p. 193 & 197.
(b) Certitude des Preuves du Chriſtianiſme, c. 4, §. 1.

vagabonde : que Jeſus & ſes Apôtres en aient fait uſage pour inſtruire les hommes, pour les porter à la vertu, pour faire adorer Dieu, ſans aucun avantage pour eux-mêmes, aux dépens de leur repos & de leur vie ; nous oſons le demander *aux vrais Philoſophes* ; ce prodige ne ſeroit-il pas plus ſingulier, plus incroyable, plus contraire à la nature que les miracles mêmes ? Que l'idolâtrie ſe ſoit établie par des impoſtures, cela eſt dans l'ordre naturel ; que le Chriſtianiſme ait la même ſource, cela n'y eſt plus.

4°. Parlons plus ſenſément ; qui ſont les vrais Philoſophes ſur le fait des miracles ? Ceux qui ont raiſonné & agi conſéquemment, qui, perſuadés de la puiſſance, de la ſageſſe & de la bonté de Dieu, ont compris qu'il étoit indigne de ſa Providence de permettre qu'une Religion auſſi ſainte que le Chriſtianiſme fût fondée ſur des preſtiges & prêchée par des impoſteurs : que ſi jamais les miracles ont été poſſibles, convenables, néceſſaires, c'étoit évidemment dans cette circonſtance, où il s'agiſſoit de faire tomber l'idolâtrie, d'inſtruire & de réformer l'Univers. Ils ont jugé que les guériſons de maladies, les réſurrections de morts opérées ſous leurs yeux, non par des Charlatans, mais par des Saints ; non par oſten-

tation, mais par charité; non pour amuſer le peuple, mais pour l'inſtruire, étoient de vrais miracles, & non pas des preſtiges; ils y ont cru, ils ont embraſſé le Chriſtianiſme, ils l'ont profeſſé juſqu'à la mort. Voilà les ſeuls Philoſophes dignes d'être écoutés; tous les autres, ſoit anciens, ſoit modernes, ſont de vains diſcoureurs.

§. 8.

Selon l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, *le ſeul prodige dont Jeſus fut incapable, fut de convaincre les Juifs, qui loin d'être touchés de ſes œuvres bienfaiſantes & merveilleuſes, le firent mourir par un ſupplice infâme* (*a*).

Cette objection, déja faite autrefois par Celſe & par l'Empereur Julien, doit paroître ſouverainement ridicule ſous la plume de notre Critique. 1°. Après avoir déclamé contre le fanatiſme, l'aveuglement, l'opiniâtreté des Juifs, contre la vaine eſpérance dont ils ſe flattoient de voir paroître un Monarque puiſſant, un Meſſie triomphant pour les délivrer, comment peut-il être étonné que J. C. avec tous ſes miracles & toutes ſes vertus, ne ſoit pas venu à bout de détrom-

(*a*) Chriſt. dévoilé, pag. 25. 3e Lettre à Eugénie, p. 72 & 78.

per toute la Nation ? Un ſeul Juif converti par un Meſſie pauvre, eſt un prodige ; l'incrédulité du plus grand nombre, & ſurtout des chefs de la Nation, ne peut ſurprendre perſonne.

2°. Les Philoſophes, en général, ne veulent point de miracles pour appuyer une doctrine qu'ils ne peuvent goûter ; ces miracles fuſſent-ils cent fois plus évidens & mieux prouvés, leur incrédulité eſt toujours la même : ſi les Juifs ont penſé comme eux, les miracles de J. C. étoient-ils capables de les convertir ?

3°. Il eſt faux que J. C. n'ait touché ni convaincu aucun Juif. Il eut, outre 12 Apôtres & 72 Diſciples déclarés, un très-grand nombre de Sectateurs publics & ſecrets, quoiqu'ils ne fuſſent pas attachés à le ſuivre comme les précédens. Ses Apôtres convertirent d'abord pluſieurs milliers de Juifs, & le nombre en augmenta de jour en jour. Il fut condamné & mis à mort par les chefs de la Nation, intéreſſés à étouffer ſa doctrine par un faux zèle de Religion ; mais la Judée étoit pleine de gens convaincus de la ſainteté & des miracles de J. C. & qui le reconnoiſſoient pour le Meſſie & le fils de Dieu. Ce ne peut être que la crainte d'un ſoulevement général, jointe à l'évidence des faits, qui empêcha les Juifs de ſévir

contre ſes Apôtres auſſi violemment que contre lui.

4°. Enfin il étoit prédit dans les Livres des Juifs, que le Meſſie ſeroit rejetté par les ſiens (*a*); que ſes miracles ſeroient attribués à la magie par les méchans; qu'il ſeroit mis à mort & qu'il reſſuſciteroit. Cette tradition ſubſiſte encore dans les Livres de leurs Docteurs (*b*). Si toutes ces choſes ſont arrivées comme elles étoient prédites, l'incrédulité des principaux Juifs n'eſt plus une objection contre nous, c'eſt une preuve contre nos adverſaires.

§. 9.

Ils ſe réuniſſent pour nous objecter que J. C. eſt mort *à la vue de tout Jeruſalem*; au lieu que ſes Diſciples aſſurent qu'il eſt reſſuſcité *ſecrettement*; il a été *viſible pour eux ſeuls, & inviſible pour la Nation qu'il étoit venu éclairer & amener à ſa doctrine* (*c*).

Il eſt faux que J. C. ſoit reſſuſcité ſecrettement; il eſt reſſuſcité à la vue des ſoldats qui gardoient ſon tombeau, & il s'eſt fait voir à plus de 500 Diſciples raſſem-

(*a*) *Dan.* 9, 26.
(*b*) Hiſt. de M. Bullet, p. 102 & 117.
(*c*) Chriſt. dévoilé, p. 24. Examen important, c. 11; p. 66. Examen de Saint-Evremont, chap. 4. Celſe dans Origène, l. 2, pag. 93 & 98. 3e Lettre à Eugénie, p. 78.

blés (*a*) ; il a converſé familiérement avec eux pendant 40 jours. Il n'a point été inviſible pour toute la Nation, puiſque cette multitude de Diſciples en faiſoit partie, & ce nombre étoit plus que ſuffiſant pour en convaincre tous les eſprits droits. Il n'eſt pas queſtion de ſavoir ſi J. C. a pu prouver ſa réſurrection d'une maniere encore plus éclatante & plus invincible, mais s'il l'a prouvée ſuffiſamment pour perſuader tout homme raiſonnable, & nous ſoutenons qu'il l'a fait (*b*). Quand J. C. ſe ſeroit fait voir à tout Jeruſalem en plein jour, nos adverſaires diroient encore, comme ils le diſent déja, que cette preuve a pu ſuffire pour ceux qui l'ont vu, mais qu'elle ne ſuffit pas pour nous qui ne l'avons pas vu.

J. C. eſt mort à la vue de tout Jeruſalem; mais eſt-il mort comme un homme ordinaire ? Les paroles qu'il prononça ſur la Croix, le cri qu'il jetta immédiatement avant que d'expirer, la terre ébranlée, le ſoleil éclipſé, les tombeaux ouverts, l'apparition des morts, étoient-ils des prodiges trop foibles pour toucher des hommes capables d'ouvrir les yeux à la lumiere ? L'Officier Romain, préſent ſur le Calvaire,

(*a*) 1. *Cor.* 15, 6.
(*b*) Voyez le Livre de Ditton.

en fut effrayé, & confeſſa la divinité de J. C. Pluſieurs s'en retournerent frappant leur poitrine & touchés de repentir (*a*). Ceux qui perſévérerent dans leur aveuglement, méritoient-ils d'être témoins de la réſurrection de J. C. & de voir de nouveaux miracles? Le principe de nos Philoſophes eſt ſingulier : plus un homme eſt entêté & opiniâtre, plus il réſiſte à la vérité connue, plus il ſe rend indigne des graces du Ciel, & plus Dieu doit faire de prodiges pour le forcer à croire. La Puiſſance divine eſt-elle donc à la diſcrétion des inſenſés? On eſt étonné de l'incrédulité des Juifs; ils n'ont pas cru, parce qu'ils étoient Philoſophes (*b*).

§. 10.

Reconnoîtra-t-on le Chriſtianiſme au portrait qu'en a tracé l'Auteur qui prétend le dévoiler? Les diſciples de J. C. *à force d'accumuler des ſuperſtitions, d'imaginer des impoſtures, de forger des dogmes, d'entaſſer des myſteres, ont peu-à-peu formé un ſyſtème informe & découſu qui a été appellé le Chriſtianiſme* (*c*). C'eſt ſon propre ſyſtème qui

(*a*) *Matth.* 27, *& Luc.* 23.
(*b*) V. Sherlok, Témoin de la réſurr. de J. C. p. 112.
(*c*) Chriſt. dévoilé, p. 26.

eſt informe & découſu, plein de contradictions & d'abſurdités : déja nous les avons miſes en évidence, & on les ſentira encore mieux par la ſuite. Les Diſciples de J. C. n'ont point inventé de ſuperſtitions ; ils ont au contraire déraciné les anciennes, au grand dépit de la Philoſophie qui les avoit accréditées. Ils n'ont point imaginé d'impoſtures, ils n'en avoient ni la volonté ni le pouvoir ; & s'ils avoient oſé tromper, la fourberie auroit été découverte ſur le champ. Ils n'ont point forgé de dogmes, ils n'étoient pas aſſez habiles ; ils ont reçu leur doctrine d'un Maître envoyé de Dieu, & plus ſage que tous les Docteurs de l'Univers.

On prétend que les Juifs & les Chrétiens qui leur ont ſuccédé, ont puiſé la plupart de leurs notions chez les Payens, *chez les Egyptiens, chez les Phéniciens, chez les Mages & chez les Perſes, chez les Grecs & les Romains* (*a*). Cette ſuppoſition eſt directement contradictoire avec ce que l'on a écrit dans le chapitre précédent, que les Juifs eurent toujours *la haine la plus envenimée contre les Dieux des autres Nations, & contre ceux qui les adoroient ;* que la loi

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 27. Examen important, c. 5, pag. 30. Philoſ. de l'Hiſt. c. 11, p. 34 & c. 14, p. 64. Contagion ſacrée, c. 15, p. 167.

de Moïſe *leur fit déteſter dans le cœur* toutes les Nations auxquelles ils furent ſucceſſivement ſoumis. Les Juifs ont-ils pu emprunter leurs idées religieuſes des Nations dont ils déteſtoient les Dieux & le culte, & qu'ils haïſſoient dans le cœur ?

La contradiction ſera encore plus palpable dans le chapitre ſuivant, où l'Auteur s'efforcera de prouver que les Juifs ont eu de Dieu des idées bizarres & entiérement différentes de celles des autres Nations ; que la Théologie Chrétienne ne reſſemble en rien à la Mythologie des Payens. Voilà comme nos habiles Ecrivains ſont conſtans dans leurs principes.

Quand ils ne prendroient pas la peine de ſe réfuter eux-mêmes, la fauſſeté de la ſuppoſition ne ſeroit pas moins évidente. Les Payens adoroient pluſieurs Dieux, les Juifs n'en reconnoiſſoient qu'un ſeul ; les Payens étoient infatués de l'idolâtrie, les Juifs l'avoient en horreur. Les premiers admettoient communément la fatalité abſolue, les ſeconds crurent toujours la providence de Dieu & la liberté de l'homme. On ſuppoſoit dans le Paganiſme des récompenſes corporelles & ſenſibles après la mort, Jeſus-Chriſt nous a enſeigné que la vie à venir ſera purement ſpirituelle. Sa morale eſt infiniment ſupérieure à celle des Payens,

comment la Religion qu'il nous a enſeignée peut-elle être entée ſur le Paganiſme ?

On reproche encore aux premiers Chrétiens d'avoir emprunté pluſieurs idées de la Philoſophie de Platon. Cette accuſation, ſi elle étoit vraie, feroit honneur à leur diſcernement. De tous les Philoſophes anciens, Platon a été le plus raiſonnable. Cicéron, bon Juge en cette matiere, ne craint point d'appeller Platon, non-ſeulement le Prince, mais *le Dieu des Philoſophes* (*a*). A Dieu ne plaiſe cependant que nous ſoyons redevables d'aucun des dogmes de notre Religion à la vaine Philoſophie des Grecs. J. C. ne l'a jamais conſultée; il avoit puiſé ſa doctrine dans une ſource plus pure; elle eſt trop ſublime & trop parfaite pour être l'ouvrage des hommes. Ses Diſciples n'ont point eu d'autre Maître que lui; & les Chrétiens, pour ſçavoir ce qu'ils doivent croire, n'ont jamais étudié d'autre Livre que l'Ecriture Sainte (*b*).

§. II.

Nos Critiques regardent S. Paul comme le vrai fondateur de notre Religion; *ſans*

(*a*) *De Nat. Deor.* l. 1, n. 32.
(*b*) Voyez la défenſe des SS. Peres accuſés de Platoniſme, par le P. Baltus.

lui, dit l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, *elle n'auroit pu s'étendre, par le défaut de lumiere de ſes ignorans collégues. Cet Apôtre porta ſa doctrine aſſaiſonnée de ſublime & de merveilleux aux peuples de la Grèce, de l'Aſie, & même aux habitans de Rome; il eut des Sectateurs, parce que tout homme qui parle à l'imagination des hommes groſſiers, les mettra dans ſes intérêts* (a).

Il y a ſeulement trois fauſſetés dans cette allégation. La premiere, que ſans les travaux de S. Paul, la Religion n'auroit pu s'étendre: cet Apôtre n'a point prêché dans l'Egypte, dans l'Afrique, dans la Perſe, dans les Indes, dans les Gaules: le Chriſtianiſme s'y eſt néanmoins établi comme ailleurs, dès les premiers ſiècles. La ſeconde, que les collégues de S. Paul aient été des ignorans; ils l'étoient lorſque J. C. les prit à ſa ſuite; à cette école divine, & par la deſcente du S. Eſprit, ils devinrent plus habiles que tous les ſages de l'Univers. Les écrits de S. Pierre, de S. Jean, de S. Jacques, de S. Jude, ne reſpirent que la ſageſſe & l'intelligence des choſes de Dieu. Il eſt étonnant ſans doute que ces hommes ſi peu verſés dans les ſciences humaines, aient

(a) Chriſt. dévoilé, p. 28. Examen important, c. 12, p. 70.

mieux

mieux réuſſi à éclairer les hommes que toutes les pompeuſes écoles de la Grèce. La troiſième, que S. Paul ait parlé à l'imagination des hommes groſſiers, pour les mettre dans ſes intérêts. Nos dogmes, nos myſteres, nos eſpérances, ne parlent point à l'imagination, ils la révoltent plutôt. C'eſt le Paganiſme qui parloit à l'imagination des hommes. Comment une doctrine que l'on dit *aſſaiſonnée de ſublime & de merveilleux*, peut-elle plaire à ceux qui ne la comprennent point? Il ſemble que nos adverſaires s'étudient à écrire des abſurdités.

Il eſt encore plus faux que S. Paul ſe ſoit ſéparé des autres Apôtres, *pour être chef de ſa Secte* (*a*). Les écrits de S. Paul ne contiennent aucun dogme contraire à la doctrine des autres Apôtres: il déclare lui-même qu'il étoit allé exprès à Jeruſalem, pour conférer avec eux, & voir ſi ſon Evangile étoit différent du leur (*b*). S. Pierre, loin d'accuſer cet Apôtre d'annoncer une doctrine particuliere, loue ſa ſageſſe, & l'appelle ſon très-cher frere (*c*).

C'eſt une preuve pitoyable d'alléguer

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 28. Examen important, c. 12, p. 72.
(*b*) *Gal.* 2, 2.
(*c*) 2. *Petri*, 3, 15.

ſeulement le reproche que les Ebionites faiſoient à S. Paul : il eſt faux que cet Apôtre ait eu ſur la Loi de Moïſe un ſentiment différent de ſes collégues. On ſçait que les Ebionites étoient des Juifs à demi-Chrétiens qui s'étoient infatués de la perpétuité prétendue de la Loi de Moïſe, qui vouloient y ſoumettre les Payens convertis ; erreur qui fut condamnée, non-ſeulement par S. Paul, mais par tous les Apôtres aſſemblés au Concile de Jeruſalem (*a*).

Enfin c'eſt une vaine imagination de dire que les Ebionites qui rejettoient Saint Paul, étoient les premiers Chrétiens ; nous convenons que le nom d'*Ebionites* ou de Pauvres, fut donné par les Juifs à ceux d'entr'eux qui embraſſerent le Chriſtianiſme : mais il n'eſt pas moins certain que ce nom n'eſt demeuré qu'à ceux qui s'obſtinerent à conſerver le Judaïſme avec la foi en J. C. L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, qui a cité le ſecond Livre d'Origène contre Celſe, n'avoit qu'à conſulter le cinquième (*b*), il y auroit reconnu ſon erreur ; & s'il avoit lu avec plus d'attention Euſebe qu'il nous oppoſe encore, il y auroit trouvé préciſément le contraire de ce qu'il lui fait dire (*c*).

(*a*) *Act.* 15.
(*b*) Edit. de Cambridge, p. 272.
(*c*) Hiſt. Eccl. l. 3, c. 27.

§. 12.

Trouverons-nous plus de fondement dans les reproches que fait à S. Paul l'Auteur de l'*Examen important* ? Ils ſont copiés fort exactement dans le *Dictionnaire Philoſophique* (*a*). 1°. S. Paul écrit aux Juifs de Rome ; *la circonciſion vous eſt profitable, ſi vous obſervez la loi* (*b*) : & il dit aux Galates ; *ſi vous vous faites circoncire, J. C. ne vous ſervira de rien* (*c*) ; enſuite il fait circoncire ſon diſciple Timothée.

Avec un peu d'attention, il eſt aiſé de juſtifier cet Apôtre. 1°. Il recommande aux Juifs la circonciſion & la pratique de la loi, comme utiles pour eux, même après la publication de l'Evangile, quoique le ſalut n'y fût plus attaché, mais à la foi en J. C. En conſéquence il ſe purifie dans le Temple, il fait circoncire ſon diſciple Timothée, parce qu'il étoit fils d'une Juive, quoique ſon pere fût Payen (*d*), pour montrer aux Juifs qu'il n'étoit point ennemi de la Loi de Moïſe, comme on l'en accuſoit. Dix

(*a*) Examen important, c. 12, p. 71. Dict. Philoſ. art *Paul.*
(*b*) *Rom.* 2, 25.
(*c*) *Gal.* 5, 2.
(*d*) *Act.* 16, 3.

ans après (*a*), (la date est ici essentielle) lorsque les Juifs se furent obstinés à soutenir la nécessité de la circoncision, même pour les Payens, malgré la décision des Apôtres au Concile de Jerusalem, S. Paul écrit aux Galates, qui n'étoient pas Juifs, que s'ils se font circoncire, J. C. ne leur servira de rien, parce qu'en voulant ajouter la circoncision à la foi en J. C. c'étoit reconnoître que la foi en J. C. ne suffisoit pas pour être sauvé; ce qui étoit une erreur. Saint Paul a donc enseigné par ses écrits & par sa conduite, que la circoncision n'étoit pas défendue aux Juifs, mais qu'elle étoit inutile aux Gentils; & c'étoit la doctrine de tous les Apôtres.

2°. Saint Paul dit aux Corinthiens, qu'il avoit droit d'être nourri à leurs dépens (*b*). Mais il atteste en même temps qu'il n'a jamais usé de ce droit, qu'il a toujours subsisté par le travail de ses mains, pour n'être à charge à personne (*c*). Il parle *des freres du Seigneur :* mais on sçait assez que *frere*, dans le style des Juifs, signifie souvent cousin-germain.

3°. Il montre de la jalousie contre les

(*a*) Voyez la Chronol. du N. Testam.
(*b*) 1. Cor. 9, 4.
(*c*) *Ibid.* 4, 12. *Act.* 20, 34. 1 *Thess.* 2, 9. 2. *Thess.* 3, 8.

autres Apôtres, & il veut l'emporter ſur eux. C'eſt une fauſſe accuſation : il ſe juſtifie ſeulement contre ceux qui vouloient rabaiſſer & avilir ſon Apoſtolat.

4°. Il dit qu'il a été ravi au troiſième ciel, & on ne ſçait ce que c'eſt que ce troiſième ciel. Quand on ne ſçauroit pas ce que c'eſt, on n'eſt pas autoriſé pour cela à traiter Saint Paul d'impoſteur & d'impudent (*a*). Ce ſtyle emporté & groſſier n'eſt jamais excuſable. Le troiſième ciel eſt le ciel le plus élevé, ou le lieu le plus haut du ciel : l'expreſſion eſt très-intelligible.

5°. S. Paul oſe dire qu'il eſt Citoyen Romain, & aucun Juif ne fut Citoyen Romain que ſous les Decius & les Philippes. Nouvelle fauſſeté. On ſçait que le droit de Bourgeoiſie Romaine ſe donnoit non-ſeulement aux villes, mais encore aux particuliers, non-ſeulement par récompenſe, mais encore pour de l'argent, & que l'Empereur Claude le vendoit à très-vil prix (*b*) ; & il n'y avoit aucune loi qui en exclût les Juifs. Le pere ou l'aïeul de S. Paul pouvoit donc l'avoir mérité ou acheté : dans l'un & l'autre cas, S. Paul avoit raiſon de dire qu'il étoit Citoyen Romain par le droit de ſa naiſſance.

(*a*) Examen important, page 75.
(*b*) Dion Chryſoſt. *orat.* 34.

6°. S. Paul fut élevé aux pieds de Gamaliel (*a*); cela ſignifie donc qu'il étoit ſon domeſtique. Mauvaiſe conſéquence. Cela ſignifie qu'il étoit ſon diſciple, & c'eſt l'expreſſion dont ſe ſervoient les Juifs. Peu importe que ceux-ci aient forgé une fable ſur les motifs de la converſion de S. Paul, & qu'ils lui aient attribué une figure ignoble. Le zèle & les travaux de cet Apôtre prouvent aſſez que ſa converſion fut ſincere & miraculeuſe : le mérite d'un homme ne dépend point de ſa figure.

7°. Peut-on ſe perſuader qu'une lumiere céleſte ait fait tomber de cheval Saül en plein midi, &c ? L'Hiſtoire Sainte ne dit point que S. Paul ſoit tombé de cheval ; elle inſinue au contraire qu'il étoit à pied, puiſque ſes camarades furent obligés de le conduire par la main (*b*).

Mais à quoi bon ce miracle, pour faire ceſſer la perſécution de Paul, puiſque les Chrétiens furent également perſécutés dans la ſuite ? Le miracle ne fut point opéré pour faire ceſſer la perſécution, mais pour changer un perſécuteur en Apôtre, & le rendre plus propre par-là même à perſuader les

(*a*) *Act.* 22, 3.
(*b*) *Ibid.* 22, 11.

autres. L'événement a fait voir l'utilité du miracle.

8°. S. Paul écrit aux Corinthiens qu'il ne pardonnera ni à ceux qui ont péché, ni à tous les autres : il vouloit donc confondre les innocens avec les coupables. La citation n'eſt pas fidelle. Il leur dit qu'il ne pardonnera point à ceux qui ont péché *autrefois*, ni à tous les autres, qui ont péché plus récemment ; il ſuffit de lire le paſſage, pour y appercevoir ce ſens (*a*).

9°. Il dit aux Theſſaloniciens : *je ne permets point aux femmes de parler dans l'Egliſe ;* & dans la même Epître, il annonce qu'elles doivent parler & prophétiſer avec un voile (*b*). Nos Cenſeurs de l'Ecriture ne la liſent qu'en ſommeillant, & ils nous donnent leurs réves pour la doctrine des Apôtres. C'eſt aux Corinthiens que Saint Paul écrit, quand il ordonne aux femmes de *prier & de prophétiſer avec un voile* (*c*) : & c'eſt dans la même Epître qu'il leur défend de parler dans l'Egliſe, pour enſeigner ou pour interroger ceux qui inſtruiſent (*d*) : Il n'y a point-là de contradiction : on ſçait

(*a*) 2. *Cor.* 12, 20 & 21 ; & c. 13, 2.
(*b*) Examen, p. 72.
(*c*) 1. *Cor.* 11, 5.
(*d*) *Ibid.* 14, 34.

que *prophétiſer* ſignifie quelquefois louer Dieu.

Dans tous les reproches auxquels nous venons de répondre, y en a-t-il un ſeul qui ait l'ombre de ſolidité, & qui puiſſe juſtifier l'emportement de nos adverſaires ? Qu'ils raiſonnent de travers, c'eſt le privilége des Philoſophes ; mais qu'ils violent toutes les règles de la décence & de la politeſſe, cela n'eſt pardonnable à perſonne.

§. 13.

Envain l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* fait tous ſes efforts pour trouver des raiſons naturelles de la propagation du Chriſtianiſme ; celles qu'il a imaginées, démontrent au contraire que cet établiſſement eſt un prodige de la Puiſſance divine. En voulant déprimer notre Religion, il en fait le plus bel éloge : nous n'aurons beſoin que de ſes propres paroles pour le réfuter. Il part du principe, que le Chriſtianiſme ne fut embraſſé que par les Pauvres, *par les hommes les plus abjects d'entre les Juifs & les Payens*. Nous avons déja relevé cette fauſſeté, & il va nous fournir des preuves du contraire.

« Un Dieu infortuné, dit-il, victime » innocente de la méchanceté, ennemi des » riches & des grands, dut être un objet » conſolant

» consolant pour des malheureux. Des » mœurs austeres, le mépris des richesses; » les soins désintéressés en apparence des » premiers Prédicateurs de l'Evangile, dont » l'ambition se bornoit à gouverner les » ames, l'égalité que la Religion mettoit » entre les hommes, la communauté de » biens, les secours mutuels que se prê- » toient les membres de cette Secte, furent » des objets très-propres à exciter les desirs » des pauvres, & à multiplier les Chrétiens. » L'union, la concorde, l'affection récipro- » que, continuellement recommandées aux » premiers Chrétiens, dûrent séduire des » ames honnêtes; la soumission aux Puissan- » ces, la patience dans les souffrances, l'in- » digence & l'obscurité, firent regarder la » Secte naissante comme peu dangereuse » dans un Gouvernement accoutumé à to- » lérer toutes sortes de Sectes » (*a*). L'Au- teur ajoute dans une note, que « la Reli- » gion Chrétienne dut sur-tout plaire aux » esclaves qui étoient exclus des choses sa- » crées, & que l'on regardoit à peine com- » me des hommes; elle leur persuada qu'ils » auroient leur tour un jour, & que dans » l'autre vie ils seroient plus heureux que » leurs Maîtres ».

(*a*) Christ. dévoilé, p. 29. 3e Lettre à Eugénie, p. 84.

Comptons d'abord, s'il eſt poſſible, les contradictions. 1°. On nous aſſure, on nous répète à tout moment que le Chriſtianiſme ne fut embraſſé d'abord que *par les gens du peuple, par les plus abjects d'entre les Juifs & les Payens*; & en même temps on nous apprend que l'on vit règner parmi les fidèles le mépris des richeſſes, la communauté des biens, l'égalité, les ſecours mutuels. S'ils étoient tous des pauvres & des hommes abjects, quelle communauté de biens, quels ſecours mutuels pouvoient-ils ſe prêter? Avoient-ils beſoin d'établir entr'eux l'égalité qui y étoit déja? Dès que les pauvres étoient ſecourus, il falloit donc qu'il y eût des riches.

2°. L'Auteur nous a dépeint S. Paul comme *le plus ambitieux & le plus enthouſiaſte des Diſciples de Jeſus:* ici il reconnoît que l'ambition des premiers Prédicateurs de l'Evangile ſe bornoit à gouverner les ames. Admirable ambition qui les a portés à ſe ſacrifier pour le ſalut des ames, ſans en eſpérer aucun avantage temporel! Puiſſe cette ambition toujours règner ſur la terre!

3°. Il convient que des mœurs auſteres, la charité, la concorde des premiers Chrétiens *dûrent ſéduire des ames honnêtes:* & bientôt il nous dira que les Chrétiens, *en*

adoptant le Dieu terrible des Juifs, ont encore encheri ſur ſa cruauté ; qu'ils le repréſentent comme le tyran le plus inſenſé, le plus fourbe, le plus cruel que l'eſprit humain puiſſe concevoir (a). Des ames honnêtes ont-elles jamais pu ſe réſoudre à croire un Dieu ſemblable, à profeſſer une pareille Religion ?

4°. Il ne porte pas un jugement plus favorable de la morale Chrétienne ; ſelon lui, elle eſt incertaine, outrée, impraticable, fanatique, nuiſible à la ſociété. Des ames honnêtes, loin d'être ſéduites par une telle morale, ont dû en être révoltées & en avoir horreur.

§. 14.

Mais en faveur du portrait que l'Auteur a tracé du Chriſtianiſme naiſſant, paſſons-lui ſes contradictions ; au moins une fois dans ſon Ouvrage il lui a rendu juſtice. Cette Religion ſainte, don précieux d'un Dieu ſage & bon, a été apportée ſur la terre pour la conſolation des malheureux, des pauvres, des eſclaves, de tous ceux qui ſouffrent ; c'eſt-à-dire, des trois quarts du genre humain. Elle s'eſt établie par des mœurs auſteres, par le mépris des richeſſes,

(a) Chriſt. dévoilé, p. 31.

par la charité, par les ſecours mutuels ; par la concorde, par la ſoumiſſion aux Puiſſances, par la patience dans les ſouffrances. C'eſt par ces vertus qu'elle *a ſéduit les ames honnêtes :* elle ne pouvoit en ſéduire d'autres. Que les Philoſophes ne nous ſéduiſent-ils ainſi pour nous faire goûter leur doctrine. « Ne penſerons-nous jamais, s'écrioit Julien, aux moyens par leſquels » l'impiété (des Chrétiens) s'eſt le plus » accréditée dans le monde ; je veux dire, » l'hoſpitalité, le ſoin d'enterrer les morts, » une vie réglée en apparence ? Ils jouent » toutes les vertus ; c'eſt à nous de les prati» quer véritablement.... Il eſt honteux » que les impies Galiléens, outre leurs » pauvres, nourriſſent encore les nôtres, » que nous laiſſons manquer de tout (*a*) ». Quel éloge de la part d'un ennemi ! Voilà ſans doute l'apologie complette du Chriſtianiſme contre toutes les inſultes de ſes ennemis anciens & modernes.

Admirons à préſent le prodige. De qui la Providence s'eſt-elle ſervie pour opérer cette heureuſe révolution ſur la terre ? D'une poignée de Juifs *impoſteurs ou ſéduits, ambitieux, enthouſiaſtes ;* & ces malheureux, dignes d'être enfermés, ont fait

(*a*) Lettre à Arſacius, Pontife de Galatie.

ce que les Philoſophes les plus ſages & les plus vantés n'avoient pas ſeulement oſé tenter ; ils ont inſtruit & ſanctifié les hommes. Eſt-ce par la ſageſſe de leur doctrine qu'ils ont gagné les eſprits ? Non, ils ont prêché *des myſteres abſurdes, empruntés des Egyptiens, des Indiens, des Grecs ; un Dieu barbare, cruel, fourbe, inſenſé, qui ſe vange avec rage & ſans meſure pendant toute l'éternité* : & ces dogmes affreux, capables de révolter tous les hommes ou de les faire tomber en démence, ont banni les erreurs & les vices dont le Paganiſme avoit infecté toutes les Nations. C'eſt donc par la ſainteté de leur morale ? encore moins ; elle eſt *chancelante, incertaine, outrée, impraticable, plus nuiſible qu'avantageuſe au genre humain & à la ſociété.* Cette morale, qui auroit dû n'enfanter que des crimes, a établi ſur la terre le règne de la vertu.

Voilà le tiſſu de rêveries & d'abſurdités que l'on nous donne pour l'Hiſtoire abrégée du Chriſtianiſme ; c'eſt ainſi qu'on parvient à le dévoiler. Béniſſons la Providence de la maniere dont elle fait ſortir la vérité de la bouche même de nos ennemis.

§. 15.

L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* nous apprend que cette Religion s'eſt établie à la

faveur *d'un Gouvernement accoutumé à tolérer toutes ſortes de Sectes* (*a*). Celui de l'*Examen important* ſoutient de même, qu'on regarda les Chrétiens *comme une ſecte des Juifs, & les Juifs étoient tolérés :* aucun Ecrivain ne parle d'eux ; *& ſi Tacite en veut bien dire un mot, c'eſt en les confondant avec les Juifs* (*b*).

Ou ces Meſſieurs ſont fort mal inſtruits, ou ils ſe font un jeu de tromper les lecteurs. Par une ancienne loi Romaine, il étoit défendu d'adorer des Dieux particuliers, des Dieux nouveaux, des Dieux étrangers, à moins que leur culte n'eût été admis par autorité publique (*c*). Cette loi fut rigoureuſement exécutée dans tous les temps (*d*).

Un des conſeils que Mécenas donnoit à Auguſte, étoit de contraindre tout le monde à honorer les Dieux de l'Empire ; de punir par des ſupplices les Auteurs des Religions étrangeres, afin de prévenir les conjurations & les ſociétés particulieres (*e*). Cet avis fut exactement ſuivi.

Immédiatement après la conquête des Gaules, on défendit à tous ceux qui n'é-

(*a*) Chriſt. dévoilé, page 30.
(*b*) Examen important, c. 14, p. 91, & c. 26, p. 140.
(*c*) *Cicero, de Legibus, l.* 2, *n.* 19.
(*d*) Tite-Live, Décad. IV., L. 19.
(*e*) *Dio Caſſius, l.* 52.

toient pas Gaulois de se faire initier dans la Religion des Druides. Environ un siècle après, l'Empereur Claude abolit ce culte superstitieux par des Loix pénales (*a*).

Tacite raconte que sous Néron, c'est-à-dire, trente ans seulement après la mort de J. C, on fit à Rome une sanglante exécution des Chrétiens; & ses paroles sont remarquables, « Néron, dit-il, fit périr par » d'affreux supplices ceux que le peuple appelloit Chrétiens, gens détestés pour leurs » crimes. L'Auteur de cette Secte est » Christ, qui, sous le règne de Tibere, fut » puni de mort par Ponce Pilate, Gouverneur de Judée; cette superstition dangereuse, réprimée jusqu'alors, reparoissoit de nouveau, non-seulement dans la » Judée où elle avoit pris naissance, mais » encore à Rome.... La multitude de ses » Sectateurs ne fut pas tant convaincue du » crime d'incendie, dont on les accusoit, » que de la haine du genre humain » (*b*). Nous aurons encore occasion ailleurs d'insister sur ce passage. Il en résulte 1°. que déja sous Néron les Chrétiens n'étoient point confondus avec les Juifs, & qu'ils ne jouissoient point de la tolérance accordée

(*a*) Suéton. *in vitâ Claudii.*
(*b*) Tacite, annal. l. 15, n. 44.

à ces derniers ; 2°. qu'ils étoient en horreur aux Payens, & qu'on les chargeoit de tous les crimes ; 3°. qu'avant ce temps-là même ; ou les avoit déja *réprimés* pour leur Religion ; qu'ainſi ils ont été haïs & perſécutés dès leur naiſſance.

Suétone dit de même, que ſous Néron « l'on punit de divers ſupplices les Chré- » tiens, eſpèce d'hommes d'une ſuperſti- » tion nouvelle & pernicieuſe » (*a*). Si on les avoit confondus avec les Juifs, auroit-on regardé leur Religion comme nouvelle ?

Malgré ce fait authentiquement prouvé, on ne ceſſe d'écrire que les Romains étoient tolérans par principes ; que les Empereurs Romains n'ont jamais été perſécuteurs ; que le Chriſtianiſme s'eſt établi par la liberté de penſer, & par la tolérance accordée aux Juifs ; que s'ils ont été perſécutés ſous Dioclétien, ce fut pour des raiſons d'Etat, ou parce qu'ils étoient ſéditieux. On l'a ainſi ſoutenu dans la *Philoſophie de l'Hiſtoire* (*b*), dans le *Dictionnaire Philoſophique* (*c*), dans les *Eſſais ſur l'Hiſtoire générale* (*d*), dans les *Mêlanges de Littéra-*

(*a*) Suétone, vie de Néron.
(*b*) Chap. 50, p. 250.
(*c*) Art. *Chriſtianiſme*, *Liberté de penſer*, *Martyre*.
(*d*) Tome 1, ch. 7.

ture, d'Hiſtoire & de Philoſophie, in-8°. chap. 62, dans *le Dîner du Comte de Boulainvilliers*, page 35, mais ſur-tout dans le *Traité ſur la Tolérance* (*a*); on a même oſé y donner un démenti formel à Tacite & à Suétone (*b*) : voilà comme on traite l'Hiſtoire en Philoſophe.

On nous dit que *le Gouvernement Romain s'apperçut trop tard des progrès d'une aſſociation mépriſée* (*c*) : point du tout. Il s'en apperçut dès le moment qu'elle ſe forma ; il ne ceſſa de porter contr'elle les Edits les plus ſéveres, & de lui faire ſentir tout le poids de ſon autorité : Tacite vient de nous l'apprendre.

Il n'eſt pas plus vrai que les Empereurs & les Magiſtrats aient pris de l'ombrage contre le Chriſtianiſme, *parce que les Chrétiens devenus nombreux, oſerent braver les Dieux du Paganiſme juſques dans leurs Temples.* La fauſſeté de cette prétendue cauſe des perſécutions que nos Philoſophes ont imaginée, eſt aiſée à démontrer.

1°. Par le témoignage des deux Hiſtoriens que nous venons de citer, où l'on voit que la vraie cauſe de la haine que l'on

(*a*) Chap. 8, p. 56 & ſuiv.
(*b*) Page 60.
(*c*) Chriſt. dévoilé, p. 31.

avoit jurée aux Chrétiens, étoit leur Religion. Nous examinerons dans le chap. 6, §. 19, ce qu'on oppose à cette preuve.

2°. Par la lettre de Pline à Trajan, & par la réponse de cet Empereur (*a*). Pline déclare « qu'il ne sçait sur quoi tombe l'information que l'on fait contre les Chrétiens, si c'est le nom seul que l'on punit » en eux, ou les crimes attachés à ce nom; » qu'il a envoyé au supplice tous ceux qui » ont avoué qu'ils étoient Chrétiens & qui » ont persisté : qu'il a tâché d'arracher la » vérité par la force des tourmens, à des » filles que l'on disoit être employées au » ministere de leur culte; qu'il n'a découvert qu'une superstition outrée; que ceux » même qui ont renoncé à cette Religion, » ont assuré qu'en l'embrassant, ils ne s'étoient engagés par serment à commettre » aucun crime; mais au contraire, à éviter » toutes sortes de crimes ». Malgré une apologie aussi complette, l'Empereur répond : « Qu'il ne faut point faire de perquisition des Chrétiens; mais que s'ils » son accusés & convaincus, il faut les » punir; que si l'accusé nie qu'il soit Chrétien, & s'il invoque les Dieux, il faut » pardonner à son repentir ». C'est donc un

(*a*) *Plinii Epist. l.* 10. *Epist.* 97 & 98.

fait avéré par le témoignage des perſécuteurs mêmes, que les Chrétiens étoient livrés aux ſupplices, non pour leurs crimes, ou pour avoir troublé l'ordre public, mais pour leur Religion ſeule, & qu'en y renonçant ils pouvoient éviter la mort.

3°. Par les Edits des Empereurs portés contre les Chrétiens. Ces Edits ne leur reprochent ni révolte, ni ſédition, ni attentat contre le culte public de l'Empire; la ſeule raiſon qui les fait proſcrire & condamner, eſt leur refus *d'adorer les Dieux* (*a*).

4°. Par les reſcrits des Princes qui ont fait ceſſer de temps en temps les perſécutions, d'Antonin-le Pieux, de Marc-Aurele, d'Alexandre-Severe; ils accordent aux Chrétiens, non pas la liberté de troubler l'ordre public ou l'impunité de leurs ſéditions, mais la permiſſion de ſuivre en paix leur Religion (*b*); & les Chrétiens ne demandoient rien de plus.

5°. Par les reproches des plus furieux ennemis du Chriſtianiſme, de Celſe, de Julien, de Libanius: ils ne diſent point que les Chrétiens ont été mis à mort pour avoir inſulté les Payens, pour avoir manqué de fidélité aux Empereurs, mais pour leur Re-

(*a*) Voyez ces Edits dans l'Hiſt. de M. Bullet, p. 176 & ſuiv.

(*b*) *Ibid.*

ligion. Libanius loue Julien d'avoir reconnu l'inutilité des cruautés que l'on avoit exercées ſous les règnes précédens contre les Chrétiens, pour les obliger à changer de Religion (*a*).

Nos adverſaires ne peuvent ignorer ces monumens qui confirment le récit de tous les Ecrivains Eccléſiaſtiques : de quel front peuvent-ils les contredire dans tous leurs Livres ; aſſurer hardiment qu'*on ne trouve aucun Edit qui condamne à la mort uniquement pour faire profeſſion du Chriſtianiſme* (*b*) ? Nous reviendrons encore à ce point, chap. 6, §. 18 & ſuiv. parce que c'eſt un de ceux que nos Critiques ont traité avec plus de mauvaiſe foi.

§. 16.

La force de la vérité leur arrache de temps en temps des aveux dont nous devons leur ſçavoir gré. *Les ſupplices* des Chrétiens, dit l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, *intéreſſerent en leur faveur : la perſécution ne fit qu'augmenter le nombre de leurs amis ; enfin leur conſtance dans les tourmens parut ſurnaturelle & divine à ceux qui en furent les témoins. L'enthouſiaſme ſe*

(*a*) Oraiſon funèbre de Julien, dans Fabricius, Biblioth. Grecque, tome 7, p. 283.
(*b*) Examen important, c. 28, p. 167.

communiqua, & la tyrannie ne ſervit qu'à procurer de nouveaux défenſeurs à la Secte qu'on vouloit étouffer (a). Quand nous répétons à nos adverſaires le mot de Tertullien, que *le ſang des Martyrs a été une ſemence de nouveaux Chrétiens ;* ils rejettent cette expreſſion comme une idée de déclamateur ; heureuſement la voilà confirmée par leur propre témoignage.

Ce même Critique ne voit cependant rien de merveilleux dans les progrès du Chriſtianiſme. Il fut la Religion du pauvre & des ignorans ; ſes idées lugubres dûrent plaire aux malheureux ; les premiers Chrétiens demeurerent unis, parce qu'ils étoient opprimés ; ils ſouffrirent patiemment, parce qu'ils ne pouvoient pas ſe défendre ; leur conſtance fut invincible, parce que la tyrannie & la perſécution irritent l'eſprit & le rendent indomptable : voilà tout le prodige (*b*).

Examinons-en les circonſtances, & voyons ſi ce phénomène eſt naturel.

Le Chriſtianiſme fut la Religion du pauvre ; mais il fut embraſſé par ceux des riches qui eurent aſſez d'humanité pour vouloir partager leur bien avec les pauvres. Il

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 31. 3e Lettre à Eugénie, p. 84.
(*b*) *Ibid.* p. 32.

fut prêché par des ignorans, & ces hommes, ſans lettres, firent briller aux yeux du monde une ſageſſe ſupérieure à celle des Philoſophes ; ils communiquerent à tous les hommes la connoiſſance de Dieu que les Sages du Paganiſme avoient réſervée pour eux ſeuls ; & ceux-ci conſentirent enfin à les prendre pour maîtres : bientôt il ſe forma dans Alexandrie une école de Philoſophes Chrétiens. Cette Religion conſola les malheureux, caractere le plus propre à nous faire ſentir qu'elle eſt un préſent du Ciel, & le bienfait le plus néceſſaire aux hommes ; bien différente des hypothèſes monſtrueuſes qu'on veut lui ſubſtituer, & qui ne pourroient ſervir qu'à déſeſpérer les trois quarts du genre humain. Elle fit règner la concorde, la paix, la charité parmi les hommes : ſi elle étoit ſuivie aujourd'hui comme elle le fut pour lors, le bonheur renaîtroit ſur la terre. Elle leur inſpira la patience, non par foibleſſe, mais par vertu ; les Chrétiens devenus innombrables, & en état de faire trembler l'Empire ſous Dioclétien, ſe laiſſerent égorger auſſi tranquillement que ſous Néron. Non-ſeulement leur courage dans les tourmens fut invincible, mais il convertit ſouvent les tyrans & les bourreaux. La perſécution peut irriter ceux qui en ſont les victimes, mais

elle ne fut jamais propre à inſpirer à perſonne l'envie de s'y expoſer.

Ainſi nos adverſaires ſont eux-mêmes l'apologie de notre Religion ; la vertu eſt le ſeul artifice dont elle s'eſt ſervie pour *ſéduire les ames honnêtes* ; en connoît-on quelqu'autre qui ſe ſoit établie par les mêmes moyens ?

§. 17.

Le même Auteur, toujours fidèle à nous ſervir, contre ſon intention, prend encore la peine de réfuter ceux qui prétendent que le Chriſtianiſme eſt redevable de ſon établiſſement aux loix & à la violence des Empereurs Chrétiens. *Les Empereurs Romains*, dit-il, *devenus Chrétiens eux-mêmes, c'eſt-à-dire, entraînés par un torrent devenu général, qui les força de ſe ſervir des ſecours d'une Secte puiſſante, firent monter la Religion ſur le trône.* Le torrent étoit devenu général ; le Chriſtianiſme n'étoit plus alors la Religion des pauvres, des eſclaves, des ignorans ; elle avoit entraîné les riches, les ſçavans, & tous les ordres de l'Etat : enfin ſans changer d'eſprit ni de conduite, elle força les Empereurs de la faire monter ſur le trône ; ſans doute il n'y a rien encore là de merveilleux.

Les Empereurs, devenus Chrétiens,

ſentirent tout le prix d'une Religion qui rendoit leurs ſujets plus fidèles ; ils ouvrirent les yeux ſur les folies & les abominations du Paganiſme ; *ils regarderent de mauvais œil ceux qui y reſterent attachés ; peu-à-peu ils en vinrent juſqu'à en interdire l'exercice ; il finit par être défendu ſous peine de mort* Voilà ce que notre ſage Politique ne peut pardonner. *On perſécuta ſans ménagement*, dit-il, *ceux qui s'en tinrent au culte de leurs peres.* Mais puiſque la perſécution irrite les eſprits & rend l'homme indomptable, elle auroit dû faire ſur les Payens, le même effet qu'elle avoit produit ſur les Chrétiens ; les attacher plus fortement à leur Religion, faire des Martyrs & opérer des converſions. On ne ſçait par quelle fatalité il en arriva autrement. Les ſupplices n'avoient ſervi qu'*à procurer de nouveaux défenſeurs au Chriſtianiſme qu'on vouloit étouffer ;* des loix & des menaces ſuffirent pour anéantir le Paganiſme : & l'on ne veut pas qu'il y ait rien là de merveilleux !

Celſe au ſecond ſiècle, penſoit différemment ; il regardoit la converſion du monde & l'établiſſement du Chriſtianiſme comme impoſſibles (*a*). Ils l'étoient ſans

(*a*) Dans Origene, l. 8, p. 425.

doute ;

doute, à ne considérer l'entreprise que selon le cours de la nature ; mais après le succès, peut-on douter qu'il ne soit surnaturel ?

§. 18.

Il est faux que *les Chrétiens aient rendu alors aux Payens, avec usure, les maux qu'ils en avoient reçus*, comme nos Critiques les en accusent (*a*). L'Empire Romain fut rempli de séditions ; mais il est faux qu'elles aient été causées *par le zèle effréné des Souverains, & de ces Prêtres pacifiques, qui peu auparavant ne vouloient que la douceur & l'indulgence :* les Auteurs, même Payens, n'ont jamais avancé cette calomnie. Ces séditions furent causées par des brouilleries d'Etat, par les divers partis des prétendans à l'Empire : & voilà le sophisme éternel de nos adversaires. Quand le Christianisme fut établi, il y eut des séditions ; donc il en fut la cause : on vit naître des guerres cruelles, des proscriptions, des meurtres ; donc la Religion en fut la source : il y eut des scélérats ; donc c'étoit des

(*a*) Christ. dévoilé, p. 34. Examen important, c. 23, p. 172. Essai sur l'Hist. Générale, tome 8, Remarques, p. 60. Diction. Philos. art. *Christianisme.* Dîner du Comte de Boulainvilliers, pages 35 & 38. Militaire Philosophe, c. 20, p. 156, 157 & 161.

Chrétiens. N'en avoit-on point vu avant eux ?

Nous convenons que dans plusieurs Villes où les Chrétiens avoient été souvent insultés & maltraités par les Payens, le peuple naturellement violent commit quelques excès contre ces derniers ; mais il est faux qu'il y ait été excité par les Prêtres ou par les Evêques. Dans le temps des persécutions, le peuple Payen, *toujours fanatique & toujours barbare*, (*a*) s'étoit porté à des excès beaucoup plus odieux ; cependant les Philosophes ne veulent pas que l'on attribue ces cruautés aux chefs de l'Etat : pourquoi donc ferions-nous retomber les emportemens du peuple dans les temps postérieurs sur les chefs de la Religion ?

Les guerres de Constantin & de Licinius contre Maxence, contre Maximien Hercule, contre Dioclétien, avoient multiplié les factions, nourri les haines, irrité les esprits. Dioclétien, victorieux, avoit désolé l'Egypte par des proscriptions & par des meurtres (*b*) ; Maximien n'avoit pas été moins cruel. Constantin & Licinius accusoient Dioclétien d'avoir favorisé Ma-

(*a*) Dict. Philos. art. *Christianisme*.
(*b*) Eutrope, l. 9.

xence (*a*). Eſt-il étonnant que quand le parti des deux premiers eut écraſé tous les autres, Licinius, naturellement féroce, ait ſévi contre la famille de ſes compétiteurs, ait fait égorger leurs femmes & leurs enfans, ſe ſoit vengé des Magiſtrats qui avoient exécuté leurs ordres ſanguinaires? L'Auteur du Livre *de la mort des Perſécuteurs* accuſe formellement Licinius d'avoir fait maſſacrer les veuves & les enfans de Maximin & de Galerius, d'avoir fait jetter les corps des deux Impératrices, l'un dans la Mer, l'autre dans l'Oronte (*b*); & cet Auteur n'eſt contredit par aucun des Hiſtoriens Payens (*c*). Aujourd'hui nos judicieux Philoſophes mettent ſur le compte des Chrétiens ces horreurs, dont leur plus mortel ennemi s'eſt rendu coupable. Sous les règnes précédens on avoit vu les mêmes maſſacres; les Chrétiens, livrés alors à la fureur des bourreaux, en étoient-ils les auteurs? Ils ont ſouffert pendant trois ſiècles tous les excès de la barbarie Romaine, & on veut à préſent les en rendre reſponſables.

(*a*) *Aurel. Victor. in Diocler.*
(*b*) *De Mortib. de Perſecut. cap.* 50 & 51.
(*c*) *Nota.* Qu'il eſt le ſeul Hiſtorien qui ait parlé de ces meurtres, & qui en indique le véritable Auteur.

§. 19.

Selon le Chriſtianiſme dévoilé, *les Empereurs, ou politiques ou ſuperſtitieux, comblerent le Sacerdoce de largeſſes & de bienfaits que ſouvent il méconnut; ils établirent ſon autorité, ils reſpecterent enſuite, comme divin, le pouvoir qu'ils avoient eux-mêmes créé* (*a*). Ce n'eſt ici que le commencement d'une violente déclamation contre le Clergé; mais éclairciſſons les termes dont on abuſe. Souvent les Empereurs confierent à des Evêques ou à des Prêtres une partie de *l'autorité civile*, & les employerent au Gouvernement; c'étoit à eux de choiſir les dépoſitaires de leur puiſſance. Il ſeroit peut-être à ſouhaiter, pour le bien de la Religion, que ſes Miniſtres ſe fuſſent bornés à leurs fonctions, ils auroient excité moins de jalouſie. Mais ce ne ſont point les Empereurs qui établirent l'autorité ſpirituelle du Sacerdoce, ni ſon pouvoir dans les matieres de Religion : le Sacerdoce tient cette autorité de J. C. même : ce pouvoir vient de Dieu. Conſtantin, devenu Chrétien, le reconnut ainſi au Concile de Nicée, & on ne peut le révoquer en doute ſans contredire l'Evangile.

(*a*) Page 34.

Les Pontifes, pourſuit l'Auteur, *devenus plus puiſſans que les Rois, s'arrogerent bientôt le droit de leur commander à eux-mêmes :* c'eſt la même équivoque. Dès la naiſſance du Chriſtianiſme, les Pontifes eurent droit de faire des loix en ce qui regarde préciſément le culte divin, mais ils ont toujours été obligés d'obéir à leur tour aux Souverains, en ce qui regarde la police & le Gouvernement, & de donner les premiers à tous les ſujets l'exemple de la ſoumiſſion. Si les Pontifes, dans la ſuite des ſiècles, ſont devenus ſouverains, ils ont réuni dans leur perſonne deux pouvoirs très-diſtingués, & qu'il ne faut pas confondre.

Julien lui-même reconnoît dans les Prêtres Payens une autorité indépendante du pouvoir des Princes. Il écrit à un Pontife de Galatie : « Dès que les Gouverneurs de » Province ont mis le pied dans le Temple, » ils deviennent de ſimples Particuliers ; » vous ſeul avez droit d'y commander, » puiſque les Dieux l'ordonnent ainſi (*a*) ». Conteſtera-t-on le même droit aux Prêtres du Chriſtianiſme ?

§. 20.

Le grand ſecret des incrédules, pour

(*a*) Lettre à Arſacius.

rendre la Religion odieuſe, eſt de peindre les Prêtres comme les auteurs de tous les maux du monde. *L'Univers étonné*, diſent-ils, *a vu naître ſous la loi de grace des querelles & des malheurs qu'il n'avoit jamais éprouvés ſous les Divinités paiſibles qui s'étoient autrefois partagé ſans diſpute les hommages des mortels* (*a*). Ces pompeuſes déclamations peuvent impoſer aux ignorans; mais il n'eſt pas néceſſaire d'être fort verſé dans l'Hiſtoire, pour ſentir combien elles ſont fauſſes & ridicules.

Quoi! ſous le règne des Divinités du Paganiſme, les hommes ont été exempts de crimes, de diviſions, de malheurs? Il faut donc effacer des annales du monde, les combats ſanglans des Egyptiens pour leurs différens animaux diviniſés; les ſacrifices de ſang humain uſités chez toutes les Nations & renouvellés par quelques-unes preſque tous les jours (*b*); le cruel uſage des habitans de la Tauride, d'immoler à Diane tous les étrangers; la coutume preſqu'auſſi barbare des Lacédémoniens, de fouetter leurs enfans juſqu'au ſang au pied des Autels de cette même Divinité; les guerres

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 35; & Préf. iij & iv. Examen important, c. 11, p. 68; & concluſion, p. 213.
(*b*) Théodoret, *de Curat. Græcar. affect. l.* 7.

ſacrées, ſi fameuſes dans l'Hiſtoire Grecque : les Gaulois enterrés vifs par les Romains ; les combats de Gladiateurs pour appaiſer le courroux du Ciel ; les Temples du Mexique changés en boucherie de chair humaine ; les buchers toujours allumés chez les Indiens pour conſumer les femmes vivantes avec le corps de leur mari ; les pénitences barbares des Faquirs, Chinois, Indiens, Siamois ; la dévaſtation de l'Aſie pour y introduire le Mahométiſme. Des volumes entiers ſuffiroient à peine pour rapporter les cruautés dont les fauſſes Religions ont été la ſource ; les maux qu'elles ont cauſés au genre humain, & dont le Chriſtianiſme nous a délivrés.

Et l'on oſe écrire, on oſe répéter vingt fois, ſans pudeur, que cette Religion, *loin de procurer aux hommes le bonheur, fut pour eux une pomme de diſcorde & le germe fécond de leurs calamités ;* que *l'Evangile a coûté au genre humain plus de ſang que toutes les autres Religions du monde priſes collectivement.* Si on veut parler de celui que la fureur des Payens leur a fait répandre pour exterminer le Chriſtianiſme, l'exagération paroîtra moins forte ; mais de quel front reprochera-t-on à une Religion innocente & pure, les maux que ſes ennemis lui ont fait ſouffrir ? Où ſont ici les vrais crimi-

nels ? ſont-ce les bourreaux ou les victimes ? Nous avons déja juſtifié ailleurs (*a*) les violences que l'on reproche au Chriſtianiſme : l'Auteur que nous examinons, nous forcera d'y revenir encore pluſieurs fois dans la ſuite (*b*).

Déja les Incrédules ont eu ſoin de ſe réfuter eux-mêmes. L'Auteur de la *Contagion ſacrée* n'accuſe pas ſeulement le Chriſtianiſme, mais toute Religion quelconque, d'avoir été *la boîte de Pandore*, de laquelle ſont ſortis tous les maux du genre humain ; il décide qu'il ne peut y avoir aucune Religion vraie, ni utile aux hommes (*c*). Voilà donc le Chriſtianiſme juſtifié : du moins il n'eſt pas pire que toute autre Religion.

§. 12.

Aucun des ennemis de notre Religion n'avoit encore pouſſé la haine contr'elle auſſi loin que celui qui prétend la dévoiler. Selon lui, c'eſt en vain qu'elle nous ordonne d'aimer Dieu ſur toutes choſes,

(*a*) Déiſme réfuté, lettre ſixième. Certitude des preuves du Chriſt. c. 10.

(*b*) Chap. 11, §. 10 ; & chap. 15, §. 14.

(*c*) Contagion ſacrée, Préf. p. v, c. 2, 9 & 14. Voyez encore les deux notes de M. Freret ſur les Lettres Philoſ. de Toland, p. 81 & 157.

& le prochain comme nous-mêmes : *nous voyons les Chrétiens*, dit-il, *dans l'impossibilité d'aimer ce Dieu farouche & capricieux qu'ils adorent ; & d'un autre côté, nous les voyons éternellement occupés à tourmenter, à persécuter, à détruire leur prochain & leurs freres* (*a*). Ce reproche lui paroît si bien fondé, qu'il le répète dix fois de compte fait dans son Ouvrage. Nous y répondrons dans le chap. 12, §. 1.

Il suffit d'observer ici qu'il nous peint un Dieu imaginaire ; qu'il n'a jamais connu celui que nous adorons. La foi nous le représente comme la bonté & la sainteté même ; elle nous apprend à l'aimer comme notre pere, notre bienfaiteur, notre sauveur ; sans cesse elle nous rappelle ses bienfaits ; elle étale à nos yeux le bonheur éternel qu'il nous prépare ; elle nous exhorte à nous jetter entre les bras de sa miséricorde. Si elle nous invite à craindre sa justice, c'est que malheureusement cette crainte est nécessaire pour nous détourner du mal. La raison fait sentir la justesse de toutes ces idées ; la Philosophie ancienne les avoit entrevues, il n'y a qu'un Athée de profession qui puisse les désapprouver.

(*a*) Christ. dévoilé, p. 36. 8e Lettre à Eugénie, p. 19. Contagion sacrée, c. 3, p. 47.

Sur le portrait que l'Auteur fait ici de la méchanceté des Chrétiens, on seroit tenté de lui demander parmi quels peuples il a vécu, de quelles cruautés, de quels massacres il a été le témoin ou la victime ? Auroit-il vécu aussi tranquille, si le zèle religieux étoit aussi fougueux qu'il le représente ? Dans un siècle où les esprits sont calmés, y a-t-il de la prudence de renouveller des souvenirs capables de les échauffer de nouveau ?

On a beau nous remontrer sans cesse, que notre conduite s'accorde mal avec notre créance ; ce malheur trop réel nous est commun avec les Philosophes. Y en a-t-il un seul qui suive fidèlement dans la pratique les belles maximes de morale qu'ils affectent d'étaler dans leurs Livres ? Cicéron leur a déja fait ce reproche (*a*). Pour les confondre, il suffit de leur adresser la réponse de J. C. aux Pharisiens : *que celui d'entre vous qui est sans péché, jette la premiere pierre* contre la Religion.

Laissons donc de côté les reproches amers & insultans qu'on nous fait ; la fureur, la révolte, les guerres, les meurtres, les persécutions dont on charge les Prêtres : nous y reviendrons dans la suite. Il

(*a*) *Tuscul. quest. l.* 2, *n.* 11.

s'eſt commis des crimes malgré la Religion ; il s'en commet malgré les loix civiles, malgré la voix de la raiſon, malgré les maximes de la Philoſophie : donc la Religion, les loix, la raiſon, la Philoſophie, ſont la ſource des maux du genre humain. Sophiſme ridicule ; on devroit avoir honte de le renouveller,

Mais c'eſt la Religion qui a *ſervi de prétexte pour troubler la ſociété.* D'accord. Ne l'a-t-on pas troublée ſous prétexte de maintenir les loix, d'établir l'autorité du Gouvernement, de venger l'équité naturelle, de mettre à couvert l'intérêt des peuples ? Faut-il pour cela retrancher ces différens motifs, dont les paſſions humaines ſont toujours prêtes d'abuſer, dont elles abuſent tous les jours ?

Sans doute ce ſont les Prêtres ou les Sectateurs du Chriſtianiſme qui ont maſſacré vingt-deux Empereurs Romains dans moins d'un ſiècle, qui ont cauſé à la Chine vingt-deux révolutions générales, qui ont étranglé dix ou douze Sultans, qui ont ſi ſouvent enſanglanté le trône dans la Perſe & dans les Indes. A entendre raiſonner nos ſçavans Critiques, il ſemble que tous les crimes aient été commis chez les Chrétiens ; & il n'eſt aucun peuple infidèle auquel on ne

puiſſe en reprocher de plus atroces & en plus grand nombre.

C'eſt le Chriſtianiſme, dit-on, qui a introduit dans le monde l'intolérance ; jamais le Paganiſme ni la Philoſophie n'ont inſpiré la perſécution. Mais le Chriſtianiſme fut perſécuté dès ſa naiſſance ; eſt-ce lui qui avoit communiqué à ſes ennemis le fanatiſme dont il étoit la victime ? Julien étoit Payen & Philoſophe, & il fut perſécuteur. On n'a qu'à lire ſa vie par M. de la Bletterie (*a*), ſes propres ouvrages, ſes Edits contre les Chrétiens, ſes Lettres aux Pontifes du Paganiſme (*b*). Il avoit pris pour deviſe ces deux vers d'Homere :

Tout ennemi des Dieux doit être auſſi le mien,
Et le Ciel me défend de lui faire du bien. (*c*)

il n'avoit pas puiſé cette ſentence dans l'Evangile.

§. 22.

Voilà néanmoins ſur quoi triomphe l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* ; c'eſt là-deſſus que ſon éloquence ſe déploie ; à pro-

(*a*) Pag. 172, 180 & ſuiv.
(*b*) Miſopogon, vie de Jovien, tome 2, p. 63, 264, 286.
(*c*) *Ibid.* pag. 323.

prement parler, c'eſt tout le fond de ſon Ouvrage : il le répète au moins dix fois. Il prétend trouver le dénouement de la contradiction entre nos mœurs & notre foi dans l'idée que nous avons de Dieu & de ſa juſtice. *Le Chrétien*, dit-il, *voit ſon Dieu barbare, ſe vengeant avec rage & ſans meſure pendant l'éternité* (*a*). Supprimons le reſte d'une invective que le fanatiſme a dictée, & qui fait horreur. En deux mots, nous adorons un Dieu cruel, voilà pourquoi nous le ſommes nous-mêmes : c'eſt le ſeul raiſonnement que l'on puiſſe tirer de tout ce chapitre.

Mais tous les Philoſophes qui admettent une Religion naturelle, croient des peines & des récompenſes après cette vie ; & pluſieurs anciens les ont cru éternelles, auſſi-bien que nous : cette opinion les a donc rendus auſſi cruels que nous (*b*).

En ſecond lieu, ſi l'idée que nous avons de Dieu eſt la cauſe de nos crimes, tous les peuples qui en ont eu une idée différente, ont dû être des prodiges de douceur & d'humanité. Or, ſans parler ici des autres cruautés anciennes ou modernes, comment

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 37, 43, 138, &c. 5e Lettre à Eugénie, pag. 124.

(*b*) Voyez les paſſages de Platon, de Celſe, de Virgile. Onzième Diſſert. tirée de Warburthon, tome 2, p. 115.

les Payens, qui ne croyoient point au Dieu des Juifs ni des Chrétiens, ont-ils pu traiter ceux-ci avec tant de barbarie? Comment parmi les peuples ſauvages peut-il y avoir des Cannibales? Faut-il abjurer notre Religion, pour aller manger avec ces peuples benins la chair de nos ennemis?

Nous n'entreprendrons pas d'accorder, avec les foibles lumieres de la raiſon, le dogme de l'éternité des peines, que notre Auteur préſente ſous des couleurs ſi horribles. La foi nous l'enſeigne; les Philoſophes anciens ne le trouvoient point incroyable (*a*). C'eſt une calomnie de l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique*, d'avancer que pluſieurs Peres de l'Égliſe ne l'ont pas cru (*b*). On raiſonne très-mal quand on veut fixer les droits d'une juſtice infinie ſur les règles de la juſtice humaine; tout ce qui eſt infini ſurpaſſe nos conceptions naturelles. Nous ne trouvons pas étrange que la bonté de Dieu récompenſe pendant toute l'éternité, une obéiſſance qui n'a duré que pendant quelques inſtans: eſt-il plus difficile d'admettre qu'elle puniſſe une déſobéiſſance momentanée, ou plutôt la perſévérance dans le crime juſqu'à la mort, par un

(*a*) Voyez leurs paſſages dans l'endroit cité.
(*b*) Dict. Phil. art. *Enfer*.

ſupplice qui ne finira jamais ? On ne blâme point la juſtice humaine, quand elle punit de mort un crime d'un moment, parce que ce n'eſt point la durée de celui-ci qui en fait l'énormité. C'eſt donc une témérité de s'élever contre la révélation, quand elle nous enſeigne que Dieu vengera ce même crime par un châtiment éternel. Ce dogme ne fait point de peine aux hommes vertueux ; il ne révolte que les méchans. Mais puiſqu'il ne ſuffit pas encore pour les intimider, quel frein pourroit-on leur oppoſer, ſi celui-là leur étoit ôté ?

La croyance de cette vérité, loin d'inſpirer aux Chrétiens la cruauté, la perſécution, l'eſprit ſéditieux, en ſeroit au contraire le meilleur préſervatif, ſi les paſſions humaines étoient capables de réfléchir. J. C. a menacé du feu éternel tous ceux qui manquent de charité envers leurs freres (*a*). Le raiſonnement de l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* eſt donc ſouverainement ridicule ; & plus il le répète, plus il prouve ſon aveugle prévention.

(*a*) *Matth.* 25, 41.

CHAPITRE IV.

De la Théologie Chrétienne, ou des idées que le Chriſtianiſme nous donne de Dieu & de ſa conduite.

§. I.

UN Philoſophe qui veut inſtruire ſolidement ſes lecteurs, ne doit pas ſe contenter d'attaquer les prétendues erreurs dont le Chriſtianiſme a imbu la moitié du monde connu; il eſt encore obligé d'y ſubſtituer un ſyſtème plus raiſonnable, mieux lié, dont l'eſprit humain puiſſe être plus ſatisfait. Quand on ſuppoſeroit pour un moment, que nous ayons de la Divinité & de ſa conduite des idées auſſi fauſſes que le ſoutient l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*; en montrer l'abſurdité, c'eſt ne remplir que la moitié du devoir d'un maître qui s'eſt chargé d'éclairer les hommes. Nous lui aurions une obligation plus eſſentielle, s'il eût daigné nous apprendre ce que nous devons penſer de Dieu: il nous auroit du moins convaincu qu'il en croit un, qu'il n'eſt pas abſolument Athée; & il nous laiſſe là-deſſus dans une fâcheuſe incertitude. Il nous donne un volume entier d'objections,

ou plutôt de fauſſes accuſations contre le Chriſtianiſme ; il en conclud qu'il ne faut point avoir de Religion : la conſéquence eſt un peu dure. Mais y a-t-il un Dieu ? Eſt-ce lui qui a fait le monde ? Exige-t-il quelque choſe de nous ? Avons-nous une ame ? Sommes-nous des brutes, des automates ? Il n'a pas jugé ces queſtions aſſez importantes pour ſe donner la peine d'y ſatisfaire.

Quand il s'agit de propoſer des doutes, de former des difficultés, d'épaiſſir les ténèbres autour de nous, nos ſçavans Critiques ne tariſſent point, leur éloquence eſt inépuiſable : faut-il bâtir une hypothèſe, dreſſer un ſyſtème de croyance ? leur Philoſophie eſt en défaut ; s'il leur arrive de faire un pas, ils tombent, ſans pouvoir ſe relever. Le chef-d'œuvre de cette Philoſophie lumineuſe eſt de nous plonger dans un pyrrhoniſme univerſel.

Il eſt ſans doute naturel à l'homme d'être curieux ſur ſa propre nature, ſur ſon origine, ſur ſa deſtinée. Qui ſuis-je ? D'où ſuis-je venu ? Où dois-je retourner ? En dépit de la Philoſophie, ces queſtions auront toujours de quoi affecter vivement un être penſant. Non-ſeulement nos ſages Docteurs refuſent de nous l'apprendre ; ils ſe fâchent encore, quand nous cherchons à le ſçavoir d'ailleurs.

L'impuiſſance & l'incertitude de la raiſon humaine ſur ces objets ſi eſſentiels, nous font aſſez ſentir le beſoin que nous avions d'une lumiere ſurnaturelle, d'une révélation. A peine Dieu nous l'a-t-il eu donnée, que des Philoſophes inquiets & jaloux ont réuni tous leurs efforts pour éteindre cette lumiere & la faire diſparoître à nos yeux. Qu'ils ſe plaiſent à marcher dans les ténèbres, c'eſt leur affaire; mais qu'ils veulent opiniâtrement nous y entraîner avec eux, c'eſt une manie aſſez ſinguliere.

Dieu, en nous donnant la révélation, n'a pas voulu nous apprendre tout ce qu'une raiſon préſomptueuſe peut deſirer de ſçavoir; il nous a ſagement diſpenſé le degré de lumiere néceſſaire pour nous guider, & rien davantage. Comme un pere tendre & attentif, il nous conduit par la main; il ſe montre, mais au travers d'un voile, pour ne pas bleſſer nos foibles yeux. Il nous accorde l'uſage de ſes ouvrages, il nous en cache les reſſorts ſecrets; il nous expoſe ſa conduite, ſans nous en confier les motifs; il nous inſtruit de ſes deſſeins, mais il ſe réſerve de nous en dévoiler un jour la ſageſſe & la juſtice.

Cette ſage économie eſt juſtement ce qui révolte les Incrédules; ils veulent tout ou rien. Dès que Dieu ne nous a pas enſei-

gné toutes choſes, donc il ne nous a éclairés ſur aucune. Pour nous empêcher de prêter l'oreille à la voix du Ciel, ils nous étourdiſſent de leurs clameurs. Ecoutons-les pour un moment; leur grand art eſt de défigurer les leçons de la Religion, pour ſe donner le plaiſir de les réfuter. Nous avons déja répondu ailleurs à la plupart de leurs objections (*a*).

§. 2.

Selon nos Ecritures, Dieu a fait ſortir l'Univers du néant : premier grief. La création eſt inconcevable ; rien ne ſe fait de rien ; c'eſt un axiome de l'ancienne Philoſophie. D'ailleurs le mot *Barah* de la Genèſe ſignifie ſeulement faire ou arranger. Le ſens que nous lui donnons aujourd'hui, eſt une invention Théologique aſſez moderne (*b*).

Puiſque l'ancienne Philoſophie n'a eu aucune idée de la création, ſi l'Ecriture n'en dit rien non plus, comment cette idée a-t-elle pu venir à l'eſprit des Théologiens? Voilà ce qu'il faudroit expliquer d'abord. Suppoſons que le terme Hébreu ne ſignifie pas toujours la création proprement dite,

(*a*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 11.
(*b*) Chriſt. dévoilé, pag. 39. Dict. Philoſ. art. *Genèſe*. 3e Lettre à Eugnie, p 58.

quel eſt le ſens de ces paroles de Moïſe? *Dieu dit : que la lumiere ſoit, & la lumiere fut.* Celles du Pſalmiſte : *Dieu a dit, & tout a été fait ; il a commandé & tout a été créé*, ſont abſolument les mêmes. Le langage humain peut-il fournir des expreſſions plus énergiques pour exprimer la création ?

Cette création eſt inconcevable ; ſuppoſons-le encore. Un monde éternel, une matiere éternelle, ſont-ils concevables? Ceux-ci renferment contradiction ; la création n'a rien de contradictoire. Un monde éternel, une matiere éternelle, ſeroient auſſi indépendans, auſſi immuables que Dieu : la toute-puiſſance divine n'auroit pu rien opérer ſur eux. Si le dogme de la création, tel que nous le croyons, avoit été propoſé aux plus ſages des anciens Philoſophes, ils l'auroient préféré aux hypothèſes abſurdes qu'ils ont imaginées.

On objecte que, ſuivant nos Livres ſaints, à peine l'homme eſt-il créé, que Dieu *lui tend un piége auquel il ſçavoit ſans doute qu'il devoit ſuccomber.* Faire un commandement à l'homme, c'eſt donc lui tendre un piége ? L'idée eſt neuve & digne de la Philoſophie moderne. L'homme a-t-il été créé libre, ſuſceptible de loix & d'obéiſſance ? Nous portons en nous-mêmes la réponſe à

cette queſtion. Dieu a-t-il fait tort à un être libre, de lui remettre ſa deſtinée entre les mains ? Nous en appellons au ſens-commun.

Le ſerpent qui parle, qui ſéduit la femme, eſt un nouveau monſtre à des yeux Philoſophes ; mais jamais les Juifs ni les Chrétiens ne s'y ſont trompés. Le démon ou l'eſprit malin emprunta cet organe ; la premiere femme, preſqu'au moment de ſa création, n'avoit pas aſſez d'expérience pour être ſurpriſe ou effrayée de ce phénomène.

Que tout le genre humain ait été puni pour la faute du premier homme, c'eſt, ſelon nos Cenſeurs, une injuſtice que l'on ne peut pas attribuer à Dieu. Ils penſeroient différemment, s'ils faiſoient plus d'attention à la nature du châtiment. Dieu, à cauſe du péché du premier homme, a pu, ſans injuſtice, le dépouiller lui & ſa poſtérité, des priviléges purement gratuits qu'il lui avoit accordés. L'immortalité, l'empire abſolu ſur ſes paſſions, le droit à une béatitude ſurnaturelle n'étoient point des appanages néceſſaires de l'humanité. Un Roi peut dégrader de nobleſſe un Gentilhomme, pour le punir ; ſes enfans, quoiqu'innocens de la faute de leur pere, en partagent la peine, ſans avoir lieu de s'en

plaindre. Nous avons traité cette queſtion plus au long dans un autre Ouvrage (*a*).

§. 3.

On trouve fort étrange que Dieu ait noyé le monde dans un déluge univerſel, *qu'il ſe ſoit repenti d'avoir créé l'homme. Il trouve plus facile*, dit-on, *de noyer & de détruire l'eſpèce humaine, que de changer ſon cœur* (*b*). Tout eſt également facile à un Dieu tout-puiſſant : il peut, quand il lui plaît, changer le cœur des pécheurs ; mais il emploie pour les conduire, les loix, les châtimens, les récompenſes ; parce que ce ſont les moyens qui conviennent à la nature d'un être libre & intelligent. L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* ne ſçauroit les déſapprouver, lui qui ne veut d'autre frein pour retenir les hommes, que les loix civiles, les peines & les récompenſes temporelles. Et quel monument plus propre à faire trembler les pécheurs de tous les ſiècles, que les veſtiges d'un déluge univerſel répandus ſur toute la face de la terre ?

Quand l'Ecriture attribue à Dieu les affections corporelles, les actions ou les paſſions humaines, la haine, la colere, le re-

(*a*) Déiſme réfuté, Lettre 7e.
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 40. 3e Lettre à Eugénie, p. 68.

pentir, ces expreſſions ne peuvent nous induire en erreur ſur la nature divine. Nous ſommes avertis par d'autres paſſages formels, que Dieu eſt un pur eſprit, éternel, immuable, ſouverainement parfait. Les Livres ſaints ſont écrits en langage populaire, parce qu'ils doivent parler à tous, aux ignorans, comme à ceux qui ſont plus inſtruits. Quand tous les Philoſophes de l'Univers ſe réuniroient pour nous expliquer la nature & les opérations de Dieu, il leur ſeroit impoſſible de trouver dans le langage humain des expreſſions propres à caractériſer l'Etre infini, & à diſtinguer ſes opérations de celles des créatures.

On reproche à la Providence l'inutilité du déluge. La race nouvelle recommence à ſe livrer au crime ; *jamais le Tout-puiſſant ne parvient à rendre ſa créature telle qu'il l'a deſire.* Parce que les hommes n'ont pas aſſez profité des châtimens dont Dieu a puni les pécheurs, s'enſuit-il que ſa juſtice ne devoit pas en uſer ? Pluſieurs en ont été touchés dans tous les ſiècles ; & ſans ces coups d'éclat, le déſordre auroit été plus grand. Les loix civiles & les ſupplices n'arrêtent pas tous les forfaits : on ne s'aviſe pas pour cela de conclure à leur ſuppreſſion. Dieu eſt infiniment puiſſant, mais il eſt infiniment juſte & ſage ; le moindre honneur que nous

puissions lui rendre, est de croire qu'il a eu de bonnes raisons pour faire ce qu'il a fait.

§. 4.

La prédilection de Dieu, pour le peuple Hébreu, donne sur-tout de l'humeur à nos Critiques. *Dieu*, disent-ils, *partial dans sa tendresse & dans sa préférence, jette les yeux sur un Assyrien idolâtre;* c'est Abraham: il fait alliance avec lui & avec sa postérité. *C'est à cette race choisie que Dieu révele ses volontés; c'est pour elle qu'il dérange cent fois l'ordre qu'il avoit établi dans la nature; c'est pour elle qu'il est injuste & qu'il détruit les Nations entieres* (*a*). Il y a dans ce peu de mots trois ou quatre faussetés.

1°. Il est faux que la bonté de Dieu envers les Hébreux soit une *partialité*. Ce défaut ne peut avoir lieu que quand il s'agit d'exercer la justice. Or Dieu ne devoit, par justice, à aucune Nation, les bienfaits singuliers dont il a comblé son peuple. En lui accordant une providence particuliere, il n'a point cessé de veiller sur le reste de l'Univers par sa providence générale; de donner à toutes les Nations des témoigna-

(*a*) Christ. dévoilé, page 41. Examen important, c. 3, page 23. 3e Lettre à Eugénie, page 68.

ges

ges de ſa bonté, & des lumieres ſuffiſantes pour le connoître ; l'Ecriture nous l'apprend (*a*) : & S. Cyrille avoit déja donné cette réponſe à Julien (*b*).

2°. Il eſt faux qu'Abraham ait été idolâtre ; c'eſt du moins une ſuppoſition qui n'eſt fondée ſur aucune preuve.

3°. Il eſt faux que Dieu ait dérangé l'ordre de la nature pour les Juifs ſeuls : la révélation qu'il leur a donnée, les prodiges par leſquels il l'a confirmée, devoient ſervir dans les deſſeins de Dieu à préparer les voies au Chriſtianiſme, & à inſtruire dans la ſuite des ſiècles toutes les Nations de l'Univers. On ne parle point exactement d'ailleurs, quand on dit que Dieu a dérangé, pour les Hébreux, l'ordre de la nature : il a ſeulement ſuſpendu pour quelques momens le cours de certaines cauſes naturelles particulieres, ſans que cette ſuſpenſion ait rien dérangé dans le reſte du monde.

4°. Il eſt faux que Dieu ait été injuſte, en ſe ſervant des Juifs pour détruire des Nations entieres. Elles avoient mérité par leurs crimes d'être traitées avec cette rigueur : Dieu étoit le maître de choiſir les inſtrumens de ſa vengeance.

(*a*) *Act.* 14, 16.
(*b*) L. 3 & 5.

Il eſt également faux que tantôt *Dieu hait les Hébreux ſans motifs, & que tantôt il les aime ſans plus de raiſon.* Toutes les fois que Dieu les a punis, ils l'avoient mérité par leur déſobéiſſance à ſes loix & par leur idolâtrie : on peut en croire l'aveu qu'ils en font eux-mêmes dans leurs propres Livres.

§. 5.

A toutes ces ſuppoſitions fauſſes, l'Auteur ajoute une calomnie. Il nous fait dire que *Dieu, dans l'impoſſibilité où il ſe trouve de ramener à lui un peuple pervers, qu'il chérit avec opiniâtreté, lui envoie ſon propre fils; qu'il ſe trouve dans l'impuiſſance de ſauver le genre humain ſans ſacrifier ſon propre fils* (*a*). Jamais un Chrétien n'a cru ni enſeigné que Dieu ait été dans l'impoſſibilité de ſauver les hommes, autrement que par l'incarnation & la mort de ſon fils. Il pouvoit ſans doute pardonner le péché par pure miſéricorde; il pouvoit le punir ſeulement par des châtimens temporels; il pouvoit, par des graces puiſſantes, convertir & ſanctifier tous les pécheurs; il pouvoit mettre en uſage mille autres moyens dont nous n'avons pas ſeulement l'idée. Mais

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 41. 3e Lettre à Eugénie, p. 74.

nous ſoutenons que celui qu'il a choiſi, eſt infiniment ſage, digne de ſa bonté & de ſa juſtice.

Enfin le Critique nous impute des blaſphèmes, quand il nous accuſe de croire que *la Nation favoriſée a été abandonnée par ſon Dieu qui n'a pu la ramener à lui*; que *malgré les efforts de la Divinité, ſes faveurs ſont inutiles; que le plus grand nombre des hommes eſt deſtiné aux châtimens éternels* (*a*). Dieu n'a point abandonné entièrement les Juifs; il continue de veiller ſur eux, même en les puniſſant; & il peut les ramener à lui quand il lui plaira. Ses faveurs ne ſont point inutiles, puiſqu'un grand nombre d'hommes en profite dans tous les ſiècles. Dieu n'a prédeſtiné perſonne au feu éternel; c'eſt une erreur de Calvin que nous déteſtons; mais il a connu de toute éternité, qui ſont ceux qui s'y plongeront par leur malice & leur impénitence.

Dans le titre de ce chapitre, l'Auteur nous avoit promis la *Mythologie Chrétienne*; c'eſt ainſi qu'il lui a plu de déſigner notre croyance: mais il ne nous a donné que ſa propre mythologie, un tiſſu d'abſurdités dont il eſt le ſeul Auteur. Encore a-t-il l'audace de dire en finiſſant: *telle eſt l'hiſtoire*

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 41.

fidelle du Dieu ſur lequel le Chriſtianiſme ſe fonde : c'eſt plutôt l'hiſtoire fidelle des rêveries & de la mauvaiſe foi de l'Auteur.

Il faut que notre Religion ne ſoit pas auſſi ridicule qu'on voudroit le faire paroître, puiſque pour l'attaquer avec quelqu'avantage, on eſt obligé d'en défigurer tous les dogmes. Il ſuffit de la montrer telle qu'elle eſt, pour confondre ſes ennemis.

§. 6.

D'après le tableau imaginaire que l'Auteur a formé, il prend droit d'argumenter, ou plutôt de déclamer contre nous. Il nous accuſe de n'avoir aucune idée de nos devoirs; de méconnoître la juſtice; de fouler aux pieds l'humanité; de faire nos efforts pour nous rendre ſemblables à la Divinité barbare que nous adorons. Sans doute le devoir, la juſtice, l'humanité, lui ont inſpiré ce langage plein de bile, & les calomnies dont il nous honore.

Quelle indulgence, dit-il, *l'homme eſt-il en droit d'attendre d'un Dieu qui n'a pas épargné ſon propre fils ? Quelle indulgence l'homme Chrétien aura-t-il pour ſon ſemblable ?* Diſons mieux avec S. Paul, quelle indulgence l'homme ne doit-il pas attendre d'un Dieu qui nous a aimés juſqu'à donner

son fils unique pour notre salut (*a*)? Quelle charité le Chrétien ne doit-il pas avoir pour son semblable, lorsqu'il voit le fils de Dieu prier pour ses bourreaux? Dieu ne lui promet miséricorde qu'à cette condition : *pardonnez, & vous serez pardonné* (*b*).

L'Auteur ajoute dans une note, que la mort du fils de Dieu est moins une preuve de sa bonté, que de cruauté, & d'une vengeance implacable. *On ne peut concevoir*, dit-il, *qu'un Dieu bon ait fait mourir un Dieu innocent, pour appaiser un Dieu juste* (*c*). Assurément on ne le conçoit pas, quand on admet trois Dieux; mais un Chrétien qui croit & adore un seul Dieu bon & juste, conçoit qu'il s'est fait homme pour nous donner, par une victime égale à lui-même, de quoi satisfaire à sa justice, *non-seulement pour nos péchés, mais encore pour ceux de tout le monde* (*d*). Il comprend, avec S. Paul, que *Dieu étoit en J. C. pour se réconcilier le monde* (*e*) : que dans ce mystere *Dieu a fait éclater*, non pas la cruauté ou la vengeance d'un juge irrité, *mais la bonté & la miséricorde d'un sauveur*

(*a*) *Rom.* 8, 32.
(*b*) *Luc* 6, 37.
(*c*) Christ. dévoilé, p. 44.
(*d*) *Joan.* 2, 2.
(*e*) 2. *Cor.* 5, 19.

& d'un pere (*a*). Le langage du Chriſtianiſme eſt toujours contradictoire à celui de notre Critique.

§. 7.

Il prétend que notre morale ne peut être conſtante & certaine ; qu'elle doit varier comme la conduite du Dieu que nous faiſons profeſſion d'adorer. *En effet*, dit-il, *ce Dieu n'eſt pas toujours injuſte & cruel ; tantôt il exerce ſur l'homme ſes fureurs arbitraires, & tantôt il le chérit malgré ſes fautes. Ce Dieu immuable eſt alternativement agité par l'amour & la colere ; par la vengeance & la pitié ; par la bienveillance & le regret. Il ordonne à ſon peuple la fraude, le vol, le meurtre ; dans d'autres occaſions il défend ces mêmes crimes. Ce Dieu s'appelle à-la-fois, le Dieu des vengeances & le Dieu des miſéricordes ; le Dieu des armées & le Dieu de la paix*, &c. Cette objection paroît ſi ſolide à l'Auteur, qu'il la répète encore dans deux autres endroits (*b*). Elle eſt copiée dans le *Militaire Philoſophe* (*c*).

Le lecteur appercevra fort aiſément, qu'ici l'on n'attaque pas ſeulement l'idée

(*a*) *Ad Tit.* 3, 4.
(*b*) Chap. 10, p. 130 ; & chap. 11, p. 142.
(*c*) Chap. 1, p. 29, & chap. 20, p. 158. 2e Lettre à Eugénie, p. 46 & 51. Contagion ſacrée, c. 2, p. 23.

que les Livres ſaints nous donnent de Dieu, & la croyance chrétienne, mais encore la Providence divine connue par la raiſon; que c'eſt le vrai langage de l'Athéiſme qui continue juſqu'à la fin du chapitre; que tout homme qui croit un Dieu, eſt obligé d'y répondre avec nous.

N'eſt-il pas certain qu'il y a ſur la terre des hommes malheureux, ſans qu'ils paroiſſent l'avoir mérité, d'autres qui proſperent malgré leurs crimes; qu'il y a eu des Nations vaincues, écraſées, exterminées par d'autres; que la proſpérité & les victoires de certains peuples ont ſouvent été le fruit de la fraude, de la violence, de la trahiſon, du parjure? L'Hiſtoire ancienne & moderne en fourniſſent des preuves continuelles. Ou il y a une Providence qui gouverne le monde, qui diſpoſe des événemens, qui diſtribue le bien & le mal aux hommes, ou il n'y en a point. S'il y en a une, elle eſt reſponſable, non ſeulement de toutes les injuſtices qui couvrent la face de la terre, mais encore de toutes ces alternatives de bonheur & de malheur qui arrivent aux hommes; &, ſelon le raiſonnement de notre Auteur, nous ſommes autoriſés à imiter ſa conduite. Si la Providence n'a point de part à ce qui arrive ici bas, tout eſt l'effet du

hasard; il n'y a point de Dieu : c'est l'argument de tous les Philosophes contre les Epicuriens.

Dans l'hypothèse d'un Dieu conservateur & souverain arbitre du monde, sommes-nous en droit, malgré tous les désordres qui y règnent, de l'accuser de partialité, d'inconstance, d'injustice; de lui reprocher qu'*il est alternativement agité par l'amour & la colere, par la vengeance & la pitié; qu'il n'a jamais dans sa conduite cette uniformité qui caractérise la sagesse;* en un mot, de vomir contre lui tous les blasphèmes sortis de la plume de notre Auteur? Ils retombent sur lui seul, qui ne veut point admettre une autre vie où l'ordre sera rétabli & la Providence justifiée.

Le ciel & la terre peuvent être anéantis, selon l'expression du Prophète, sans que Dieu change pour cela (*a*). De toute éternité il a résolu, pour chaque moment de leur durée, les divers événemens qui y arrivent, & ses décrets sont immuables; il a prévu toutes les actions des créatures intelligentes & libres; & cette connoissance est infaillible. Si quelquefois l'Ecriture semble attribuer à Dieu un changement de volonté

(*a*) *Ps.* 101, 28.

& de conduite, elle le fait pour se proportionner à notre maniere de concevoir; mais elle nous enseigne en même temps l'immutabilité de Dieu. *Je suis le Seigneur*, dit-il lui-même, *je ne change jamais* (*a*). *Dieu n'est point semblable à l'homme, pour mentir ou pour changer de volonté; peut-il manquer de faire ce qu'il a dit, ou d'accomplir ce qu'il a promis* (*b*)? *Ses ordres sont justes & irrévocables, établis pour toute l'éternité* (*c*).

C'est donc en vain que l'Auteur attribue à l'inconstance de la conduite de Dieu, la prétendue incertitude de la morale: l'exemple qu'il en donne, est très-mal choisi. *Jusqu'ici*, dit-il, *les Chrétiens n'ont jamais pu convenir entr'eux, s'il étoit plus conforme à la volonté de Dieu de montrer de l'indulgence aux hommes, que de les exterminer pour des opinions. En un mot, c'est un problème pour eux, de sçavoir s'il est plus expédient d'égorger & d'assassiner ceux qui ne pensent point comme eux, que de les laisser vivre en paix, & de leur montrer de l'humanité* (*d*). On ne peut pas calomnier d'un ton plus ferme,

(*a*) *Malach.* 3, 6.
(*b*) *Num.* 23, 19.
(*c*) *Ps.* 110, 8.
(*d*) Christ. dévoilé, p. 45. 1e Lettre à Eugénie, p. 16. Contagion sacrée, c. 2 p. 20; & c. 9, p. 1.

ni avec des expreſſions plus énergiques.

Si un homme ſe contentoit d'avoir des opinions ſingulieres, ſans les faire connoître, perſonne ne pourroit les deviner: il eſt impoſſible qu'on ait jamais inquiété qui que ce ſoit pour de ſimples opinions. Si cet homme ſe bornoit à les dévoiler ſans opiniâtreté & ſans paſſion, la charité chrétienne engageroit tout le monde à le plaindre, & on travailleroit à l'inſtruire. Mais lorſque de prétendus Philoſophes, entêtés d'opinions pernicieuſes, ſe donnent la licence de dogmatiſer, d'écrire, de calomnier d'inſulter à la Religion & à ceux qui la profeſſent, comme fait l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*; quand ils travaillent comme lui à ſapper les fondemens de la morale, de la ſubordination, de la ſociabilité; alors on doit, non pas les aſſaſſiner ou les égorger, cela n'eſt jamais permis, mais leur faire ſubir juridiquement les peines portées par les loix contre les fanatiques & les ſéditieux. Ce ſont des Empoiſonneurs publics. Voilà ſur quoi tous les Chrétiens conviennent, ce que penſent tous les hommes raiſonnables, ce que les Philoſophes mêmes avouent.

On enſeigne dans l'*Encyclopédie* que « l'Athéiſme publiquement profeſſé eſt puniſſable, ſuivant le droit naturel..... » L'homme le plus tolérant ne diſconvien-

» dra pas que le Magiſtrat n'ait droit de ré-
» primer ceux qui oſent profeſſer l'Athéiſ-
» me, & même de les faire périr, s'il ne
» peut autrement en délivrer la ſociété....
» Si le Magiſtrat peut punir ceux qui font
» du tort à une ſeule perſonne, il a ſans
» doute autant de droit de punir ceux qui
» en font à une ſociété, en niant qu'il y ait
» un Dieu, ou qu'il ſe mêle de la conduite
» du genre humain; pour récompenſer ceux
» qui travaillent au bien commun, & pour
» châtier ceux qui l'attaquent » (*a*).

Les ridicules outrageans, les impiétés groſſieres, les blaſphèmes contre la Religion ſont puniſſables, ſelon l'Auteur d'*Emile*, pourquoi? parce « qu'alors on » n'attaque pas ſeulement la Religion, mais » ceux qui la profeſſent; on les inſulte; on » les outrage dans leur culte; on marque » un mépris révoltant pour ce qu'ils reſpec-» tent, & par conſéquent pour eux. De tels » outrages doivent être punis par les loix, » parce qu'ils retombent ſur les hommes, » & que les hommes ont droit de s'en reſ-ſentir » (*b*).

L'Auteur même du *Traité ſur la Tolérance* avoue que le Gouvernement eſt en

(*a*) Encyclop. art. *Athéiſme.*
(*b*) Cinquième Lettre écrite de la Montagne, p. 195.

droit de punir les erreurs des hommes, dès qu'elles troublent la ſociété. « Elles trou- » blent cette ſociété, dit-il, dès qu'elles inſ- » pirent le fanatiſme : il faut donc que les » hommes commencent par n'être pas fana- » tiques pour mériter la tolérance » (*a*). Or y eut-il jamais un fanatiſme mieux caractériſé que celui qui a dicté *le Chriſtianiſme dévoilé*, l'*Examen important*, le *Dictionnaire Philoſophique*, &c. &c. Les Auteurs de ces Livres ne ſont-ils pas coupables des divers attentats que l'on reconnoît ici mériter une punition exemplaire ?

§. 8.

Jamais on n'a penſé que la conduite de Dieu, dans le gouvernement de l'Univers, dût ſervir de règle aux hommes, ou que les loix de la juſtice fuſſent les mêmes pour Dieu & pour nous. « La juſtice de l'homme, » dit très-bien l'Auteur d'*Emile*, eſt de » rendre à chacun ce qui lui appartient ; & » la juſtice de Dieu, de demander compte » à chacun de ce qu'il lui a donné » (*b*). L'homme doit faire à ſes ſemblables tout le bien qu'il peut, parce que ſon pouvoir eſt borné ; il eſt abſurde que Dieu faſſe à ſes créatures tout le bien poſſible, parce

(*a*) Traité ſur la Tolérance, chap. 18, p. 170.
(*b*) Emile, tome 3, p. 88.

que ſa puiſſance eſt infinie. Bayle a ſenti l'évidence de ce principe, & s'en eſt ſervi pour répondre à ſes Critiques; mais il n'a pas vu que ce principe même fournit la ſolution à toutes ſes difficultés ſur l'origine du mal (*a*).

Les notions que la raiſon & la foi nous donnent de la conduite du ſouverain Maître de toutes choſes, ne peuvent donc avoir aucune influence ſur la morale; cette morale ne peut être variable: elle étoit irrévocablement fixée pour les Juifs par leurs loix; elle l'eſt pour les Chrétiens par l'Evangile; & pour nous mieux apprendre à la pratiquer, un Dieu fait homme eſt venu nous en donner l'exemple.

L'Auteur n'eſt point ſatisfait de cette réponſe; il eſt faux, ſelon lui, que la juſtice de Dieu ne ſoit point la juſtice de l'homme. *En effet*, dit-il, *les hommes, en attribuant la juſtice à leur Dieu, ne peuvent avoir l'idée de cette vertu, qu'en ſuppoſant qu'elle reſſemble, par ſes effets, à la juſtice de leurs ſemblables. Si Dieu n'eſt point juſte comme les hommes, nous ne ſçavons plus comment il l'eſt, & nous lui attribuons une*

(*a*) Voyez la Rép. à M. le Clerc, tome 4 des Rép. au Provincial, p. 40.

qualité dont nous n'avons aucune idée (a).

C'eſt-à-dire, nous n'avons pas de la juſtice divine une idée claire, entiere, parfaite, parce que les attributs d'un être infini ſurpaſſent néceſſairement notre foible intelligence : nous en avons ſeulement une notion confuſe, par comparaiſon avec la juſtice humaine, comparaiſon qui n'eſt pas exacte. L'idée de la juſtice humaine n'eſt point tirée de la juſtice divine ; c'eſt tout le contraire : nous avons naturellement l'idée de l'égalité ou de la ſubordination qui doit règner entre les hommes ; elle ſert à nous donner une notion confuſe de la juſtice divine ; & celle-ci nous eſt infiniment mieux connue par la révélation. Dieu nous avertit que *ſes voies & ſes deſſeins ne ſont pas les nôtres (b)* ; & quand J. C. nous exhorte dans l'Evangile à être *miſéricordieux & parfaits comme le pere céleſte (c)*, on comprend aſſez que la conformité ne peut pas être entiere.

Si l'on nous dit, continue le Cenſeur de la Providence, *que Dieu ne doit rien à ſes créatures, on le ſuppoſe un tyran, qui n'a*

(a) Chriſt. dévoilé, p. 47. Militaire Philoſophe, c. 8, p. 79. 2e Lettre à Eugénie, p. 47. Contagion ſacrée, c. 13, p. 140.

(b) *Iſ.* 55, 8.

(c) *Matth.* 5, 48. *Luc.* 6, 36.

de règle que ſon caprice, qui ne peut dès-lors être le modèle de notre juſtice, qui n'a plus de rapport avec nous, vu que tous les rapports doivent être réciproques. Si Dieu ne doit rien à ſes créatures, comment celles-ci peuvent-elles lui devoir quelque choſe (a)?

1°. C'eſt abuſer des termes, que d'appeller *réciproques* les rapports, c'eſt-à-dire, les devoirs entre Dieu & nous. Il eſt le maître de nous accorder plus ou moins de bienfaits; mais nous ne ſommes pas les maîtres de lui rendre plus ou moins d'obéiſſance & d'hommage.

2°. En ſuppoſant que Dieu ne nous doit rien; ſi réellement il nous fait du bien, ſommes-nous diſpenſés de la reconnoiſſance? Plus le bienfait eſt gratuit, plus il exige de gratitude de notre part.

3°. Je réponds, avec l'Auteur d'*Emile*, que Dieu doit à ſes créatures tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'eſt leur promettre un bien que de leur en donner l'idée, & de leur en faire ſentir le beſoin (*b*). Mais quand eſt-ce qu'il le leur doit? En cette vie ou en l'autre? Le leur doit-il encore, s'ils abuſent des moyens qu'il leur a donnés pour le mériter?

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 47. 2e Lettre à Eugénie, p. 48 & 52. Contagion ſacrée, c. 2, p. 28; & c. 10, p. 53.
(*b*) Emile, tome 3, page 76.

§. 9.

Notre Critique prévoyoit la réponſe, il a tâché de la prévenir. *On ne manquera pas de nous dire que c'eſt dans une autre vie que la juſtice de Dieu ſe montrera ; cela poſé, nous ne pouvons l'appeller juſte dans celle-ci, où nous voyons ſi ſouvent la vertu opprimée, & le vice récompenſé. Tant que les choſes ſont dans cet état, nous ne ſommes point à portée d'attribuer la juſtice à un Dieu qui ſe permet, au moins pendant cette vie, la ſeule dont nous puiſſions juger, des injuſtices paſſageres qu'on le ſuppoſe diſpoſé à réparer quelque jour. Mais cette ſuppoſition n'eſt-elle pas très-gratuite ? Et ſi ce Dieu a pu conſentir d'être injuſte un moment, pourquoi nous flatterions-nous qu'il ne le ſera point encore dans la ſuite ? Comment d'ailleurs concilier une juſtice auſſi ſujette à ſe démentir, avec l'immutabilité de ce Dieu (a) ?*

Je n'ai rien ſupprimé de l'objection, de peur qu'on ne m'accuſât de l'avoir affoiblie; elle ſe réduit à ce raiſonnement : S'il y a un Dieu juſte, ſa juſtice doit ſe montrer en cette vie comme en l'autre : or elle ne ſe montre point dans cette vie : donc il n'y en a point d'autre où nous puiſſions eſpérer que l'or-

(a) Chriſt. dévoilé, p. 48. 4e Lettre à Eugénie, p. 110.

dre ſera rétabli. Il eſt heureux pour nous qu'on ne puiſſe attaquer le Chriſtianiſme, ſans frapper du même coup ſur les vérités de la Religion naturelle, ſur la vie à venir, ſur les attributs & l'exiſtence de Dieu.

Ici nos ennemis mêmes répondront pour nous. « Tous ceux, dit Bayle, qui trouvent » étrange la proſpérité des méchans, ont » très-peu médité ſur la nature de Dieu; ils » ont réduit les obligations d'une cauſe » qui gouverne toutes choſes à la meſure » d'une Providence tout-à-fait ſubalterne, » ce qui eſt d'un petit eſprit. Quoi donc? » il faudroit que Dieu eût établi des loix » conformes à la nature des cauſes libres, » mais ſi peu fixes, que le moindre chagrin » qui arriveroit à un homme, les boulever- » ſeroit entièrement à la ruine de la liberté » humaine?... Ceux qui voudroient qu'un » méchant devînt malade, ſont quelquefois » auſſi injuſtes que ceux qui voudroient » qu'une pierre qui tombe ſur un verre, » ne le caſsât pas » (*a*). On pourroit remarquer que Bayle ſe réfute ainſi lui-même; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit.

Le principe ſur lequel raiſonne ſon Diſciple, eſt d'une fauſſeté palpable. Si Dieu eſt juſte, il ne doit pas y avoir un temps

(*a*) Penſées diverſes ſur la Comète, §. 131.

pour le mérite, & un temps pour la récompenſe; une vie d'épreuve avant le moment de la félicité : l'homme, au ſortir des mains de Dieu, doit être heureux & l'être toujours : il répugne à la juſtice éternelle, que la vertu demeure un inſtant ſans être couronnée. Ce paradoxe n'a pas beſoin d'être réfuté.

« On diroit, aux murmures des impatiens » mortels, que Dieu leur doit la récom- » penſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé » de payer leur vertu d'avance. Oh! ſoyons » bons premièrement, & puis nous ſerons » heureux. N'exigeons pas le prix avant la » victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce » n'eſt point dans la lice, diſoit Plutarque, » que les vainqueurs des jeux ſacrés ſont » couronnés; c'eſt après qu'ils l'ont par- » courue » (*a*). Ainſi raiſonnne l'Auteur d'*Emile*. Nous empruntons volontiers les paroles de nos adverſaires, pour les oppoſer à leurs ſemblables : la vérité, quand par haſard ils la ſoutiennent, doit faire plus d'impreſſion dans leur bouche que dans la nôtre.

Il n'eſt donc pas vrai que la juſtice de Dieu ſoit *ſujette à ſe démentir*; elle garde invariablement l'ordre qu'elle a établi : elle

(*a*) Emile, tome 3, p. 78.

veut que la vertu ſoit éprouvée ſur la terre & récompenſée dans l'autre vie. Sans cet ordre, auſſi ſage qu'immuable, la condition des hommes vertueux ſeroit la plus malheureuſe; les méchans ſeroient les ſeuls heureux & les ſeuls ſages: les premiers n'auroient point d'eſpérance, les ſeconds ſeroient affranchis de la crainte & des remords.

§. 10.

En vain l'Auteur fait, contre la bonté de Dieu, la même difficulté que contre ſa juſtice: elle eſt déja réſolue d'avance. *Si Dieu eſt tout-puiſſant; s'il eſt l'Auteur de toutes choſes; ſi rien ne ſe fait que par ſon ordre, comment lui attribuer la bonté, dans un monde où ſes créatures ſont expoſées à des maux continuels, à des maladies cruelles, à des révolutions phyſiques & morales; enfin à la mort?*

Cette objection, ſi ſouvent copiée dans les écrits de Bayle, ne porte que ſur une notion fauſſe de la bonté de Dieu, & ſur une comparaiſon fautive que l'on en fait avec la bonté des créatures; comparaiſon dont Bayle lui-même a ſenti le défaut. Un homme ne peut paſſer pour bon envers ſes ſemblables, à moins qu'il ne leur faſſe tout le bien qu'il eſt capable de leur faire, & le

plus promptement qu'il eſt poſſible : ſon pouvoir eſt la meſure de ſes bienfaits. Dieu, dont la puiſſance eſt infinie, ne peut être jugé ſelon cette règle : quelque bien qu'il nous faſſe, il peut toujours nous en faire davantage : jamais ſes faveurs n'auront de proportion avec ſon pouvoir. Exiger de Dieu qu'il accorde à ſes créatures tout le bien poſſible, c'eſt tomber en contradiction.

Dieu pouvoit exempter l'homme de tous maux ; il pouvoit, dès le moment de ſa création, le mettre dans un état de béatitude immuable : donc s'il eſt bon, il le devoit. Fauſſe conſéquence. Quelque malheureuſe que l'on ſuppoſe une créature ſur la terre, peut-elle ſe plaindre avec juſtice de n'avoir jamais reçu de Dieu aucun bienfait ? Si elle en a reçu, Dieu a donc été bon à ſon égard, quoiqu'il ne l'ait pas été autant qu'il auroit pu l'être. Il lui réſerve un bonheur plus parfait dans une autre vie.

§. II.

Nous n'avons donc pas beſoin, pour mettre à couvert la bonté de Dieu, d'*attribuer le mal à un génie malfaiſant, emprunté du Magiſme* des Perſes, comme l'Auteur en accuſe les Théologiens (*a*). Elle eſt ſuf-

(*a*) Chriſt dévoilé, p 50.

fiſamment à couvert, dès que l'on s'en forme une idée juſte, & qu'on ne la confond plus avec la bonté impuiſſante & bornée des créatures. Il eſt encore moins néceſſaire de recourir à une ſimple permiſſion du mal; ſoit que Dieu le permette, ſoit qu'il le faſſe en nous affligeant immédiatement lui-même, ſa conduite eſt également irréprehenſible : jamais il ne nous afflige ſans raiſon ; & les peines de cette vie ſont la voie par laquelle il nous conduit à la félicité. Sans cette perſuaſion conſolante, les juſtes ſeroient réduits au déſeſpoir.

Malgré les déclamations réitérées de notre Cenſeur, il eſt aiſé de concilier *avec la bonté de Dieu & avec ſa ſageſſe, la conduite que lui attribuent les Livres ſaints ;* & ces ordres, que l'on appelle *barbares & ſanguinaires.* Dieu a puni ſévèrement des Nations coupables & inſenſibles à ſes bienfaits : elles avoient mérité ce châtiment, & il devoit ſervir, dans les deſſeins de Dieu, à expier leurs crimes.

On nous demande, très-mal-à-propos ; *comment un chrétien peut attribuer la bonté à un Dieu qui n'a créé le plus grand nombre des hommes que pour les damner éternellement (a)?* Il ne faut pas nous prêter une

(a) Chriſt. dévoilé, p. 51; & c. 8, p. 104. 4e Lettre à Eugénie, p. 107.

opinion que nous rejettons comme un blaſphème. Jamais un Chrétien Catholique n'a penſé que Dieu ait créé un ſeul homme pour le damner ; la foi nous apprend au contraire que *Dieu veut ſincèrement ſauver tous les hommes* (*a*) ; qu'il leur donne à tous des moyens pour faire leur ſalut ; que s'ils en abuſent, c'eſt leur faute & non la ſienne.

A la vérité, nous n'avons pas aſſez de lumieres pour connoître ces moyens en détail, pour démêler les voies par leſquelles la Providence conduit chaque Nation ; & à plus forte raiſon, pour aſſigner les ſecours qu'elle fournit à chacun des hommes en particulier : c'eſt en ce ſens que *ſa conduite eſt pour nous un myſtere impénétrable* ; & il ne nous eſt point du tout néceſſaire de la pénétrer. Il nous ſuffit de ſçavoir que *Dieu eſt le pere de tous* (*b*) ; *qu'il ne peut faire injuſtice à perſonne* (*c*) ; *qu'il rendra à chacun ſelon ſes œuvres* (*d*). Ces vérités conſolantes, dont la raiſon ne pouvoit avoir qu'une connoiſſance confuſe, nous ont été clairement enſeignées par la révélation. Quand elle ne nous auroit appris rien autre choſe, c'en ſeroit aſſez pour nous raſſurer,

(*a*) 1. *Tim.* 2, 4.
(*b*) *Epheſ.* 4, 6.
(*c*) *Hebr.* 6, 10. *Rom.* 3, 5.
(*d*) *Matth.* 16, 27.

pour nous tranquilliſer, pour nous faire bénir cette Providence aimable contre laquelle l'Auteur a blaſphémé dans tous ce chapitre.

CHAPITRE V.

De la Révélation.

§. I.

CE ſeroit ici le lieu de prouver la néceſſité & l'exiſtence d'une révélation; mais nous avons traité ces deux queſtions dans un autre Ouvrage (*a*): le lecteur nous diſpenſera de répéter nos preuves. Avant que de les attaquer, nos Critiques devroient éclaircir du moins un fait inconteſtable. Il y a dix-huit cens ans que tous les peuples étoient plongés dans l'idolâtrie la plus groſſiere: à l'exception de la Nation Juive, aucune autre n'adoroit un Dieu unique, Créateur & ſouverain Seigneur de toutes choſes. Son exiſtence même n'étoit enſeignée publiquement dans aucune école de Philoſophie. L'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes de la vie à venir, commu-

(*a*) Déiſme réfuté, Lettres 2 & 3.

nément admiſes par le peuple, étoient attaquées par les plus célèbres Philoſophes, de même que les vérités les plus eſſentielles de la morale. D'un coin de la Judée il ſort tout-à-coup une poignée d'hommes obſcurs & ſans lettres, qui annoncent tous ces dogmes comme une doctrine révélée de Dieu, & qui parviennent à la répandre, de maniere qu'elle s'eſt perpétuée juſqu'à nous. Si Dieu n'a eu aucune part à cette révolution, comment a-t-elle pu être projettée, pourſuivie, exécutée? Voilà ſur quoi des Ecrivains pleins de ſagacité, de lumieres, de pénétration, devroient nous inſtruire; aucun ne nous a encore expliqué ce phénomène important. L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* propoſe quelques doutes; mais il n'a pas ſeulement effleuré la queſtion.

Nous convenons avec lui qu'on ne peut, ſans le ſecours de la raiſon, connoître s'il eſt vrai que la Divinité ait parlé. *Mais d'un autre côté*, dit-il, *la Religion Chrétienne ne proſcrit-elle pas la raiſon? N'en défend-elle pas l'uſage dans l'examen des dogmes merveilleux qu'elle nous préſente* (a)? Il y a ici une équivoque puérile; & l'on confond

(a) Chriſt. dévoilé, p. 51. Militaire Philoſophe, c. 7. 2e Lettre à Eugénie, p. 6. Contagion ſacrée, c. 4, p. 62; & c. 5, p. 95.

deux

deux eſpèces d'examens très-différens ; l'examen des preuves de la révélation, & l'examen des dogmes révélés. La Religion Chrétienne, loin d'interdire à la raiſon l'examen des preuves de la révélation, enſeigne au contraire qu'il eſt néceſſaire à tous les hommes ; & c'eſt le principe d'où nous ſommes partis en commençant cet Ouvrage. Nous ſoutenons encore que cet examen ne demande ni des réflexions abſtraites, ni des diſcuſſions ſçavantes ; que les faits ſur leſquels l'exiſtence d'une révélation eſt appuyée, ſont d'une certitude & d'une notoriété, telle que le plus ignorant des hommes peut aiſément s'en convaincre (*a*).

Dès qu'il eſt certain qu'un dogme eſt révélé, la Religion Chrétienne interdit à la raiſon l'examen de ce dogme ; ou plutôt la raiſon elle-même nous fait ſentir que nous devons le croire ſans autre examen. Dieu a pu nous révéler des choſes incompréhenſibles, mais il n'a pas pu nous tromper en les révélant ; nous devons ajouter foi à ſa parole, malgré toutes les difficultés que l'on peut former contre ces dogmes. C'eſt la raiſon elle-même qui nous ordonne de ſoumettre nos foibles lumieres à la révélation. Nous avons démontré ce point eſ-

(*a*) Certitude des preuves du Chriſt, c. 12, §. 1.

sentiel dans la réfutation du Déisme (*a*) : l'Auteur de l'*Examen de la Religion*, attribué à Saint-Evremont, convient que, quand la raison *a reconnu que Dieu parle, elle doit se taire & écouter* (*b*).

Avant de pouvoir juger de la révélation divine, dit notre Auteur, *il faudroit avoir une idée juste de la Divinité ; mais où puiser cette idée, sinon dans la révélation elle-même, puisque notre raison est trop foible pour s'élever jusqu'à la connoissance de l'Etre suprême ? Ainsi la révélation elle-même nous prouvera l'autorité de la révélation.* Autre sophisme dont l'artifice est aisé à découvrir.

Avant de pouvoir juger de la révélation divine, il faut avoir une idée juste de la Divinité : cela est vrai. Aussi la raison seule nous apprend que Dieu est l'être bon, juste, sage, incapable de nous tromper : il est faux qu'elle soit trop foible pour s'élever jusques-là, & qu'il soit besoin d'une révélation pour nous donner cette connoissance. Selon S. Thomas & tous les Théologiens, c'est un préliminaire qui doit précéder la foi à la révélation (*c*).

(*a*) Premiere Lettre.
(*b*) Chap. 11, p. 140. Voyez encore p. 18, 94, 104.
(*c*) 1. *part. q.* 2, *art.* 2, *ad primum.*

§. 9.

Selon le même Critique, *les Livres qui devroient nous éclairer, & auxquels nous devons ſoumettre notre raiſon, ne nous donnent point de Dieu des idées préciſes : c'eſt un amas de qualités contradictoires, & une énigme inexpliquable. Dieu lui-même ſe peint comme injuſte, faux, diſſimulé, tendant des piéges aux hommes, ſe plaiſant à les ſéduire, à les aveugler, à les endurcir, faiſant des ſignes pour les tromper, répandant ſur eux l'eſprit de vertige & d'erreur. Ainſi, dès les premiers pas l'homme eſt jetté dans la défiance ; il ne ſçait ſi Dieu veut le tromper, comme il en a trompé tant d'autres, de ſon propre aveu* (*a*).

Jamais Auteur n'a raiſonné avec tant de confiance ſur des ſuppoſitions & des allégations fauſſes. 1°. Il ſuppoſe, contre la vérité, que les Livres ſaints ſont deſtinés à nous inſtruire ſans autre ſecours. Le texte ſeul de ces Livres ne ſuffit point, ſans l'enſeignement toujours ſubſiſtant de l'Egliſe, établie de Dieu pour nous en donner le vrai ſens. S'il y a dans l'Ecriture des expreſſions obſcures, capables de nous donner une

(*c*) Chriſt. dévoilé, pag. 53. 7e Lettre à Eugénie, p. 89. Lettres Philoſ. de Toland, p. 98.

fausse idée des attributs de Dieu & de sa conduite ; outre qu'elles sont expliquées par d'autres passages, c'est de l'Eglise que nous en devons recevoir l'intelligence, & l'Eglise ne nous trompera jamais.

2°. Il n'est pas vrai que Dieu soit représenté dans les Livres saints, sous les traits odieux qu'il plaît à notre Auteur de rassembler : ces Livres nous en donnent des idées toutes contraires. Ils nous enseignent que Dieu est non-seulement bon & miséricordieux, mais essentiellement vrai (*a*) ; & selon l'expression du Prophète, qu'il est le Dieu de la vérité (*b*) : qu'il n'est point semblable à l'homme, ni capable de mentir (*c*) ; que ses arrêts sont la justice même (*d*) ; qu'il est fidèle dans toutes ses paroles, & saint dans toutes ses œuvres (*e*). J. C. nous a répété les mêmes choses dans l'Evangile ; & la raison seule nous en fait sentir la vérité.

Vainement l'Auteur a essayé dans une note de prouver son assertion (*f*). *Dieu*, dit-il, *permet qu'Eve soit séduite par le serpent.* La question est de sçavoir, si Dieu n'avoit pas

(*a*) *Exod.* 34, 6.
(*b*) *Ps.* 30, 6.
(*c*) *Num.* 23, 19.
(*d*) *Deut.* 32, 4.
(*e*) *Ps.* 144, 13.
(*f*) Christ. dévoilé, page 53.

donné à Eve des lumieres & des forces ſuffiſantes pour réſiſter à la ſéduction, & ſi elle n'abuſa pas volontairement de ces ſecours. Nous ſoutenons que cela fut ainſi, ſans quoi Dieu n'auroit pas pu la punir.

Il eſt dit d'ailleurs, que *Dieu endurcit le cœur de Pharaon ;* mais il eſt dit auſſi que ce fut Pharaon lui-même qui endurcit ſon propre cœur, en réſiſtant aux prodiges que Dieu faiſoit pour le toucher. Nous diſons de même qu'un pere *a perdu ſa famille, qu'il a plongé ſes enfans dans le libertinage,* quand il ne les en a pas empêchés.

Dans l'Evangile J. C. eſt appellé *une pierre d'achoppement ;* & il n'a été tel à l'égard des Juifs, que par leur malice obſtinée : J. C. leur reproche qu'*ils ferment les yeux pour ne pas voir, & leurs oreilles pour ne pas entendre ; qu'ils craignent d'être touchés & convertis* (*a*). Tous ces paſſages doivent donc inſpirer à l'homme de la défiance : non pas à l'égard de Dieu, mais à l'égard de lui-même.

Inutilement encore l'Auteur prétend que le Chrétien doit être alarmé, *lorſqu'il voit les diſputes interminables de ſes guides ſacrés, qui jamais n'ont pu s'accorder ſur la façon d'entendre les oracles précis d'une Di-*

(*a*) *Matth.* 13, 15.

vinité qui s'eſt expliquée (*a*). Le corps des Paſteurs ne diſpute point ſur les dogmes de la foi ; ſon enſeignement eſt conſtant, uniforme, perpétuel, univerſel. Si quelques Particuliers ont excité des diſputes & formé des Sectes, c'eſt qu'ils ont oublié la règle que J. C. a établie pour maintenir l'unité de la foi: ils ont voulu entendre la révélation, non ſelon le ſens de l'Egliſe, mais ſelon leur propre ſens : leur erreur prouve que la règle établie par J. C. eſt néceſſaire, & non pas qu'elle eſt fauſſe ou douteuſe. Les hérétiques ſont des hommes qui ont voulu porter dans les matieres de Religion, l'eſprit pointilleux & opiniâtre des Philoſophes.

Eſt-ce à ces Meſſieurs qu'il convient de nous reprocher des diſputes ? Y a-t-il un ſeul dogme connu par la lumiere naturelle, ſur lequel ils ne diſputent entr'eux ? Y en a-t-il un ſeul contre lequel ils n'aient fait des Livres ? Le ſimple fidèle qu'ils veulent arracher à ſes *guides ſacrés*, ſeroit ſans doute beaucoup plus aſſuré de ſa créance, s'il écoutoit les leçons des ennemis de la Religion.

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 54. 4e Lettre à Eugénie, p. 94. Contagion ſacrée, c. 2, p. 33.

§. 3.

Ce n'eſt pas une petite affaire de compter les fauſſetés que l'Auteur accumule pour ſoutenir ſon paradoxe.

1°. Il eſt faux que *Dieu n'a prétendu ſe faire connoître qu'à quelques êtres favoriſés, tandis qu'il a voulu reſter caché pour le reſte des mortels, à qui pourtant cette révélation étoit également néceſſaire* (*a*). Dieu ne veut être caché à perſonne; il veut au contraire *que tous les hommes ſoient ſauvés, & parviennent à la connoiſſance de la vérité* (*b*). Il donne à quelques-uns plus de facilités & de ſecours pour l'acquérir; mais il n'eſt aucun homme qui en ſoit abſolument privé.

2°. Il eſt faux que Dieu, *faute de ſe manifeſter à tant de Nations, ait cauſé, pendant une longue ſuite de ſiècles, leur perte néceſſaire.* Dieu n'a jamais manqué de ſe manifeſter plus ou moins à toutes les Nations: nous l'avons déja obſervé après S. Paul (*c*). Si elles ſe perdent, c'eſt leur faute de n'avoir pas profité du degré de lumiere que Dieu leur avoit donné.

3°. Il eſt faux que *Dieu punit des millions*

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 54. 2e Lettre à Eugénie, p. 39. Contagion ſacrée, c. 2, p. 30.
(*b*) 1. *Tim.* 2, 4.
(*c*) *Act.* 14, 16.

d'hommes pour avoir ignoré des loix ſecrettes qu'il n'a lui-même publiées qu'à la dérobée, dans un coin obſcur & ignoré de l'Aſie. Dieu ne punit point l'ignorance involontaire ; il ne damnera aucun homme, pour avoir ignoré l'Evangile, à moins que cet homme n'ait eu des moyens de le connoître.

La juſtice, l'humanité, la bonne foi, permettent-elles à un Ecrivain d'imputer au Chriſtianiſme des opinions que tout Chrétien condamne & déteſte, que jamais aucun Théologien Catholique n'a ſoutenues ? Quelle idée pouvons-nous concevoir du caractere de nos ennemis, quand nous conſidérons leur procédé ? Quel mal leur a fait cette Religion divine, pour la calomnier avec autant de fureur ?

Il n'eſt donc pas vrai que lorſqu'un Chrétien conſulte les Livres révélés, tout doive conſpirer à le mettre en garde contre le Dieu qui lui parle : il n'eſt pas vrai que ſon Dieu, de concert avec les interprètes de ſes prétendues volontés, ſemble avoir formé le projet de redoubler les ténèbres de ſon ignorance (*a*).

(*a*) Chriſt. dévoilé, page 55.

§. 4.

Comment en effet l'Auteur prouve-t-il cette prétention. *Dieu*, dit-il, *n'a révélé que des myſteres, c'eſt-à-dire, des choſes inacceſſibles à l'eſprit humain, il ne s'eſt donc révélé que pour demeurer inconnu.* Cette objection eſt répétée trois fois dans le cours de l'Ouvrage (*a*).

1°. Il eſt faux que tout ſoit myſtere dans la révélation. Elle nous a fait connoître plus clairement les principaux attributs de Dieu, que la Philoſophie avoit ſeulement apperçus confuſément: elle nous a convaincus de l'immortalité de l'ame, vérité eſſentielle, que les Philoſophes avoient obſcurcie par leurs diſputes (*b*). Elle nous a enſeignés une morale plus pure & plus parfaite que celle des Philoſophes; & loin d'en faire un myſtere, elle l'a miſe à la portée des ſimples & des ignorans (*c*).

2°. Il eſt faux que les myſteres mêmes ne ſervent qu'à rendre Dieu plus inconnu. Quoique je ne comprenne point le fond du myſtere de l'Incarnation, il me donne une grande idée de la puiſſance, de la ſageſſe,

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 56, c. 6; p. 64, c. 7; p. 92 & 98.
(*b*) Dict. Philoſ. art. *Ame.*
(*c*) Diſcours prélim. de l'Encyclop. Mém. de Litt. tome I, p. 42.

téressé à douter si les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ; encore les anciens Pyrrhoniens faisoient ils semblant de ne pas en être sûrs. Ces mêmes Géometres ne laissent pas de disputer sur d'autres questions Mathématiques, & de prétendre qu'il y a des démonstrations pour & contre : tout comme les Philosophes disputent sur l'existence de Dieu, sur la providence, sur la spiritualité, l'immortalité, la liberté de notre ame, sur la distinction du bien & du mal moral, quoique ces vérités soient démontrées.

Il n'est donc pas surprenant que ces mêmes vérités, *révélées dans la Bible, aient encore besoin de commentaires, demandent des lumieres d'enhaut pour être crues & entendues*, soient matiere de contestation, trouvent des contradicteurs. Les hommes disputoient avant la révélation ; ils disputent à présent, ils disputeront toujours, parce qu'il y aura toujours des esprits vains, pointilleux, opiniâtres, qui ne veulent point de Religion.

§. 5.

Fatigué d'avoir raisonné une fois, l'Auteur recommence à déclamer. *Peu content des mysteres contenus dans les Livres sacrés, les Prêtres du Christianisme en ont inventé*

de siècle en siècle, que leurs Disciples sont obligés de croire, quoique leur fondateur & leur Dieu n'en ait jamais parlé (*a*). Tels sont, selon lui, les mysteres de la Trinité, de l'Incarnation, l'efficacité des Sacremens, sur lesquels J. C. ne s'est jamais expliqué; & c'est ce que répètent tous nos incrédules (*b*).

Ils peuvent en imposer à ceux qui n'ont jamais ouvert l'Evangile. Un Chrétien médiocrement instruit, sçait que J. C. a ordonné à ses Apôtres de *baptiser toutes les Nations au nom du Pere, du Fils & du S. Esprit* (*c*). Il nous a dit, par l'organe de son Apôtre S. Jean, *qu'il y a trois personnes qui rendent témoignage dans le Ciel, le Pere, le Verbe & le S. Esprit; & que ces trois sont une même chose* (*d*). Le même Apôtre commence son Evangile par nous apprendre qu'*au commencement le Verbe étoit en Dieu, qu'il étoit Dieu, qu'il s'est fait chair* (*e*). Voilà ce que nous croyons sous le nom de Trinité & d'Incarnation.

(*a*) Christ. dévoilé, p. 58.

(*b*) Examen important, c. 35 & 37. Examen de Saint-Evremont, chap. 4. Traité sur la Tolérance, c. 11, p. 97. Dict. Philos. art. *Christianisme*. Essai sur l'Hist. gén. tome 1, c. 17, &c

(*c*) *Matth.* 28, 19.

(*d*) 1. *Joan.* 5, 7.

(*e*) *Joan.* 1.

J. C. a déclaré que *celui qui croira & recevra le Baptême, ſera ſauvé* (*a*); que *celui qui mange ſa chair vivra éternellement* (*b*); que *les péchés ſeront remis à ceux qui auront été abſous par ſes envoyés* (*c*); que *Dieu forme entre les époux une union que les hommes ne peuvent pas rompre* (*d*). Ses Apôtres enſeignent que *l'impoſition de leurs mains donnoit la grace & le S. Eſprit* (*e*); que *l'onction des malades leur remet les péchés* (*f*). Voilà ce que nous profeſſons encore ſur l'efficacité des Sacremens.

C'eſt une calomnie d'avancer que *dans la Religion Chrétienne tout ſemble abandonné à l'imagination, aux caprices, aux déciſions arbitraires de ſes Miniſtres, qui s'arrogent le droit de forger des myſteres & des articles de foi, ſuivant que leurs intérêts l'exigent.* Quel intérêt peuvent avoir les Miniſtres de la Religion à forger des myſteres, pour être obligés de les croire eux-mêmes, comme les ſimples fideles auxquels ils les enſeignent? Par des accuſations ſemblables, nos adverſaires ſe couvrent d'un ridicule éternel.

(*a*) *Marc*, 16, 16.
(*b*) *Joan.* 6, 55.
(*c*) *Ibid.* 20, 23.
(*d*) *Matth.* 19, 6.
(*e*) *Act* 8, 17, *&c.*
(*f*) *Jacobi*, 5, 15.

§. 6.

Enfin l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* attaque la certitude de la révélation ; & c'eſt par-là qu'il auroit dû commencer. *Dieu*, nous dit-on, *a parlé, il y a des milliers d'années, à des hommes choiſis qu'il a rendus ſes organes ; mais comment s'aſſurer s'il eſt vrai que ce Dieu ait parlé, ſinon en s'en rapportant au témoignage de ceux mêmes qui diſent avoir reçu ſes ordres* (a) ? L'objection n'eſt pas nouvelle.

Nous ſommes aſſurés que Dieu a parlé par J. C. & par ſes Apôtres, non pas ſeulement par leur ſimple témoignage, mais par leur témoignage appuyé de miracles éclatans. Nous ſommes certains de ces miracles par tous les monumens qui peuvent ſervir à conſtater des faits : 1°. par la dépoſition des témoins oculaires & irreprochables ; 2°. par l'aveu de leurs plus grands ennemis ; 3°. par les effets que ces miracles ont produits ; par les établiſſemens auxquels ils ont donné lieu, & qui ſubſiſtent encore ; en un mot par la révolution qu'ils ont cauſée dans l'Univers. Le monde eſt-il devenu Chrétien tout-à-coup, ſans cauſe & ſans motif, par une inſpiration ſu-

(a) Chriſt. dévoilé, page 59.

bite, ou par un travers d'eſprit univerſel ?

Il ne ſert de rien de dire que ces interprètes des volontés divines ſont des hommes ; que les hommes ſont ſujets à ſe tromper eux-mêmes, & à tromper les autres. Les hommes ne ſe trompent point eux-mêmes ſur des faits ſenſibles, palpables, publics, réitérés ; qu'ils ont le plus grand intérêt à examiner, qu'il eſt très-dangereux pour eux de ſoutenir, ſur leſquels leurs ennemis pourroient incontinent les démentir. Ils ne trompent point les autres, quand il n'y a rien à eſpérer pour eux ; quand ils s'expoſent, par la tromperie, à la proſcription, à l'infamie, à la mort ; quand la notoriété des faits rend évidemment la ſéduction impoſſible ; quand ils ſe montrent d'ailleurs ſimples, ſans artifice, ennemis de tout déguiſement, à couvert de toute paſſion. Tels ont été ceux par leſquels nous prétendons que Dieu a parlé.

§. 7.

Mais *comment découvrir aujourd'hui s'il eſt bien vrai que Moïſe ait converſé avec ſon Dieu, & qu'il ait reçu de lui la loi du peuple Juif, il y a quelques milliers d'années ?*

Nous en ſommes certains par les miracles que Moïſe a faits pour prouver ſa miſſion ; & ces miracles ſont atteſtés, 1°. par

toute la ſuite des Livres des Juifs qui les répètent, qui les ſuppoſent, qui y ſont une alluſion continuelle ; l'Hiſtoire de Moïſe ne peut être fauſſe, à moins que tous ces Ecrivains, ſans exception, ne ſoient autant d'inſenſés : 2°. par tous les monumens, les fêtes, les cérémonies, les pratiques de la Religion judaïque. La fête de Pâques inſtituée en mémoire de la ſortie d'Egypte ; l'offrande des premiers-nés pour atteſter la mort des premiers-nés des Egyptiens ; la fête des Tabernacles, pour rappeller le ſéjour des Iſraélites dans le déſert ; la manne conſervée dans le tabernacle, en témoignage de leur nourriture miraculeuſe ; la fête de la Pentecôte, pour faire ſouvenir de la publication de la loi ; le ſerpent d'airain, leçon frappante de la guériſon des Hébreux ; les priviléges & le Sacerdoce de la tribu de Lévi, monument perpétuel du miniſtere de Moïſe, &c. toute la Religion Juive n'étoit qu'une repréſentation continuelle, & un Commentaire hiſtorique des prodiges du Légiſlateur : ſi ces prodiges euſſent été fabuleux, toutes les loix, toutes les pratiques des Juifs ſeroient autant d'uſages ridicules, dont on ne pourroit concevoir l'origine : ſi quelqu'un s'aviſoit aujourd'hui de révoquer en doute l'établiſſement des Francs dans les Gaules, malgré

l'atteſtation formelle du Code de leurs loix ; ne ſeroit-il pas regardé comme un inſenſé ? 3°. par l'exactitude des Juifs à obſerver un culte gênant & onéreux, des cérémonies incommodes & diſpendieuſes, des rits ſinguliers & différens de ceux des autres Nations, des loix ſéveres & qui les rendoient ſouvent odieux. Il n'y a qu'un Légiſlateur revêtu de toute l'autorité Divine, en état de ſe faire reſpecter & obéir par l'éclat de ſes miracles, qui ait pu aſſujettir à cette eſpèce de ſervitude une Nation auſſi intraitable que les Juifs.

Moïſe n'eſt donc ni un enthouſiaſte, ni un fourbe, ni un ambitieux, ni un menteur ; avec un ſeul de ces défauts, il eût été maſſacré à la premiere ſédition.

L'Auteur demande *ſi l'on peut s'en rapporter au témoignage d'un homme, qui après avoir fait tant de miracles, n'a jamais pu détromper ſon peuple de l'idolâtrie ?* Mais il oublie le portrait qu'il a tracé lui-même de la Nation Juive ; il l'a repréſentée comme un peuple farouche, fanatique, ſuperſtitieux, intraitable. Eſt-il donc étonnant qu'environné de Nations idolâtres, tenté par l'appât de leurs fêtes & par la débauche qui les accompagnoit, ce peuple s'y ſoit livré ſi ſouvent dans leur compagnie ? On doit être bien plus ſurpris, de ce qu'avec

un penchant si décidé pour l'idolâtrie, on ait pu le ramener au culte prescrit par Moïse.

On est indigné de ce que ce Législateur, après avoir fait passer quarante-sept mille Israélites au fil de l'épée, a le front de déclarer *qu'il est le plus doux des hommes* (*a*). 1°. Doit-on attribuer à Moïse la mort de ceux que Dieu a expressément ordonné de punir, tandis que nous voyons ce Législateur demander toujours grace pour les coupables? 2°. La hardiesse même avec laquelle il se rend témoignage de sa douceur, est une preuve qu'il ne craignoit pas d'être démenti; & dans aucune des séditions qui s'éleverent contre lui, personne n'osa l'accuser de cruauté. 3°. N'est-ce pas une injustice criante de juger de la conduite de Moïse selon nos mœurs, & par celle que tiendroit aujourd'hui un sage Législateur?

On demande si *les Livres attribués à ce Moïse, qui rapportent tant de faits arrivés après lui, sont bien authentiques?* Ils le sont, & nous l'avons démontré ci-devant (*b*). Il est faux que ces Livres rapportent beaucoup de faits arrivés après la mort de Moïse.

(*a*) Christ. dévoilé, p. 60. Dictionn. Philos. art. *Moïse*.
(*b*) Chap. 2, §. 2.

Enfin, continue l'Auteur, *quelle preuve avons-nous de ſa miſſion, ſinon le témoignage de ſix cens mille Iſraélites groſſiers, ſuperſtitieux, ignorans & incrédules, qui furent peut-être les dupes d'un Légiſlateur féroce, toujours prêt à les exterminer, ou qui n'eurent jamais de connoiſſance de ce qu'on devoit écrire par la ſuite ſur le compte de ce fameux Légiſlateur (a)?*

C'eſt donc une foible preuve aux yeux des Philoſophes, que le témoignage de ſix cens mille hommes? Il paroît néanmoins que ce témoignage pouvoit mériter attention. Le *peut-être* qu'on nous allegue, eſt curieux. Six cens mille hommes qu'on nous a dépeints comme des *monſtres de phrénéſie & de férocité (b)*, dupés pendant 40 ans *par un Légiſlateur féroce & toujours prêt à les exterminer*: voilà des monſtres bien doux & bien faciles à conduire! Qu'ils aient été toujours prêts à exterminer leur Légiſlateur, cela ſe conçoit; mais qu'ils ſe ſoient laiſſés ſi patiemment égorger eux-mêmes par un impoſteur, cela ne ſe comprend plus.

Quelqu'ignorans, quelque crédules qu'aient

(a) Chriſt. dévoilé, p. 60. 3e Lettre à Eugénie, p. 70; & 4e Lettre p. 85. Contagion ſacrée, c. 4, p. 74.
(b) Chap. 2, ci-deſſus, §. 7.

été les Iſraélites, a-t-on pu leur perſuader qu'ils avoient vu ce qu'ils n'avoient pas vu ; qu'ils avoient fait ce que Moïſe avoit rêvé ; qu'ils avoient reçu par tradition de leurs peres, ce dont ils n'avoient jamais oui parler ? A-t-on pu les réduire par des fables dont ils ſentoient l'impoſture, & malgré leur penchant décidé pour l'idolâtrie, à des loix, à un culte, à des mœurs ſingulieres qui les rendoient odieux aux autres Nations ? Du moins après la mort de Moïſe, ils auroient dû y renoncer pour jamais : ils y ſont demeurés conſtamment attachés.

Il eſt donc faux que la miſſion de Moïſe ſoit ſeulement prouvée par le témoignage des Iſraélites. Elle eſt prouvée par les effets qu'elle a opérés, & qui n'ont pas pu venir d'une autre cauſe ; par la ſingularité des mœurs, des loix, des cérémonies judaïques ; par la multitude de monumens expoſés de toutes parts ſous les yeux des Juifs qui atteſtoient les miracles de leur Légiſlateur.

Il eſt impoſſible que ces miracles aient été forgés par la ſuite, & écrits ſur le compte de Moïſe ; il auroit fallu ſuppoſer en même temps l'ancienneté des uſages relatifs à ces miracles, & y aſſujettir les Juifs pour le moment : & quel eſt le Souverain, quel eſt le Prophète qui ait jamais oſé le tenter

Qu'un impoſteur s'aviſe aujourd'hui de mettre dans l'Evangile que J. C. après ſa réſurrection, a fait tomber d'une ſeule parole le Temple de Jeruſalem ; qu'en mémoire de ce miracle l'Egliſe Chrétienne a toujours célébré la fête de la démolition du Temple : quel eſt l'inſenſé qui croira ce prodige, & qui conſentira à célébrer la fête ?

§. 8.

Notre Critique raiſonne ſur la Religion Chrétienne comme ſur la Religion Juive, en ſe répétant toujours. *Quelle preuve nous donne-t-elle de la miſſion de Jeſus-Chriſt ? Connoiſſons-nous ſon caractere & ſon tempérament ?* Nous avons déja dit que notre Religion tout entiere, eſt la preuve de la miſſion de J. C. Le Chriſtianiſme ne s'eſt point établi ſans preuve, ſans raiſon, ſans examen, par un travers d'eſprit univerſellement répandu ; quiconque lira l'Evangile ſans prévention, ſentira qu'il n'a pu avoir qu'un Dieu pour Auteur.

Cette lecture ſuffit de même pour faire connoître le caractere de J. C ; il s'eſt peint lui-même dans ce Livre inimitable ; & les traits de ſa divinité y brillent de toutes parts.

Quel degré de foi, continue l'Auteur, *pouvons-nous ajouter au témoignage de ſes*

Disciples, qui, de leur propre aveu, furent des hommes grossiers & dépourvus de science, par conséquent susceptibles de se laisser éblouir par les artifices d'un imposteur adroit (a)?

Il est singulier que nos adversaires ne sentent pas la contradiction dans laquelle ils tombent. Des hommes grossiers, dépourvus de science, auxquels on daigne à peine supposer le sens-commun, ont-ils pu forger l'Evangile? Ou des hommes capables d'être Auteurs de ce Livre, ont-ils été assez insensés, pour se persuader qu'ils avoient vu de leurs yeux guérir des malades, éclairer des aveugles, ressusciter des morts, multiplier des pains, calmer des orages, par une seule parole, s'il n'en étoit rien? Ont-ils pu croire faussement qu'ils avoient conversé, bu & mangé pendant 40 jours avec un mort ressuscité, & mourir dans les supplices pour attester ces impostures? Un pareil fanatisme, une folie aussi extraordinaire est plus impossible que les miracles mêmes.

Que les Philosophes se tournent de quel côté ils voudront, on les défie de former jamais une supposition vraisemblable. Les Apôtres ont été ou trompés ou trompeurs.

(a) Christ. dévoilé, p. 61; & c. 6, p. 70. 3e Lettre à Eugénie, p. 79.

Dans le premier cas, c'eſt J. C. qui eſt l'Auteur de l'impoſture : & quel impoſteur, grand Dieu ! qui n'a fait que du bien, qui n'a prêché que la vertu, qui a ſouffert en héros, *qui eſt mort en Dieu* (*a*). S'ils ont été trompeurs, quel intérêt, quel motif a pu leur faire prendre Jeſus pour leur Idole, & les engager à mourir pour lui ? Comment dans la multitude des Diſciples qu'ils ont ſéduits, ne s'eſt-il pas trouvé un ſeul homme aſſez éclairé ou aſſez charitable pour les démaſquer & les confondre (*b*) ?

On nous demande enfin ſi *le témoignage des perſonnes les plus inſtruites de Jeruſalem n'eût pas été d'un plus grand poids pour nous que celui de quelques ignorans qui ſont ordinairement les dupes de qui veut les tromper ?* Ne l'avons-nous donc pas ce témoignage des perſonnes les plus inſtruites de Jeruſalem ? Nous l'avons, & dans la conviction de ceux qui ont embraſſé le Chriſtianiſme,

(*a*) *Nota.* Dans une Lettre imprimée récemment, ſous le nom du plus célèbre de nos Ecrivains, on a tourné cette expreſſion en ridicule. « Comme s'il y avoit, dit-on, des » Dieux accoutumés à la mort, comme ſi on ſçavoit com» ment ils meurent, comme ſi c'étoit Dieu qui fût mort ». Oui, nous ſçavons comment un Dieu meurt, depuis que Jeſus eſt mort. Jeſus-Chriſt eſt Dieu, & J. C. eſt mort ; c'eſt donc une vérité de foi que Dieu eſt mort. Il eſt ſurprenant qu'on nous donne comme une expreſſion inouie, la doctrine même de nos Catéchiſmes.

(*b*) Voyez ci-deſſus chap. 3, §. 4.

& dans la conduite de ceux qui l'ont persécuté. Nicodème, Joseph d'Arimathie, Lazare, Zachée, le Prince de Capharnaum, Jaïre, les Prêtres convertis par les Apôtres, étoient des hommes instruits (a). Aucun des chefs de la Synagogue n'a entrepris de convaincre d'imposture les Disciples de J. C. Le silence des Juifs incrédules n'est-il pas le plus éloquent de tous les témoignages ?

Quand on répète sans cesse que *les ignorans, sont les dupes de qui veut les tromper*; on fait voir très-peu de connoissance du génie populaire. Le peuple peut être pendant quelque temps la dupe des promesses qu'on lui fait; mais il ne l'est plus, lorsque l'effet n'y répond pas. Il ajoute foi à un Charlatan qui lui promet de soulager ses maux; mais il ne croit point un malade guéri, contre le témoignage de ses yeux: l'Opérateur prend la précaution de disparoître avant l'effet du remède. Le peuple est aisément dupe, quand on le prend par ses préjugés ou par son intérêt; mais quand on commence par heurter de front ses opinions, & par lui montrer des dangers, il n'est ni souple ni docile. Nos Philosophes hautains & dédaigneux regardent à peine le

(a) Certitude des preuves du Christ. c. 6, § 1.

peuple comme des hommes : ils ne le connoiſſent pas ; s'ils entreprenoient de le conduire, ils deviendroient bientôt l'objet de ſes mépris. On ne doit donc pas nous blâmer, ſi, dégoûtés des leçons de ces maîtres ſuperbes, nous nous bornons à être les diſciples des ignorans charitables qui ſe ſont ſacrifiés pour éclairer l'Univers.

§. 9.

L'Auteur du *Militaire Philoſophe* eſt allé plus loin que celui du *Chriſtianiſme dévoilé* ; pour détruire par le fondement toutes les preuves de la révélation, il poſe pour principe que des faits ne peuvent être établis avec une parfaite certitude ; que la conviction qu'on peut en avoir, n'équivaut jamais à l'évidence parfaite, à la vérité claire & inconteſtable. Il prétend le prouver, parce que nos ſens peuvent nous tromper, & parce que tous les hommes peuvent mentir. Il en conclut qu'il n'y a que les vérités métaphyſiques & phyſiques qui ſoient inconteſtables, & qui arrachent un aſſentiment parfait & irrévocable (*a*). La même doctrine eſt enſeignée dans le *Dictionnaire Philoſophique* (*b*).

(*a*) Militaire Philoſophe, chap. 12.
(*b*) Art. *Certitude*. Voyez les Additions ci-après, à la fin du ſecond volume.

Tous ces principes ſont démontrés faux dans la Diſſertation ſur la certitude des faits inſérée dans l'*Encyclopédie*; le lecteur peut y avoir recours; nous nous contenterons d'ajouter quelques réflexions.

1°. Le *Militaire Philoſophe* ſemble ne pas entendre les termes, quand il place les *vérités phyſiques* au même rang que les *vérités métaphyſiques*. Celles-ci ſont fondées ſur l'évidence & la connexion néceſſaire de nos idées; les premieres portent uniquement ſur l'atteſtation de nos ſens. L'exiſtence & les propriétés des corps, par exemple, les loix du mouvement, ſont des vérités phyſiques; nous n'en ſommes certains que par le rapport de nos ſens; ſi ce rapport eſt néceſſairement fautif, il n'y a plus de certitude phyſique dans l'Univers.

2°. L'Auteur convient que dans les affaires de la vie, on s'en rapporte à des preuves de fait, *parce qu'on ne peut pas faire autrement*; mais il eſt faux qu'en comptant ſur ces preuves, *on ne prétende pas rendre un jugement exempt d'erreur*. Je ſoutiens que dans les affaires de la vie, la certitude métaphyſique, la certitude phyſique, & la certitude morale, font, ſur tout homme ſenſé, une égale impreſſion; qu'il y auroit également de la folie à réſiſter à l'une ou à l'autre. L'ouvrier tourmen-

té par la faim, & qui n'a mangé que la moitié d'un pain, eſt convaincu par le ſentiment intérieur, auſſi-bien que par la clarté de ſes idées, que *la partie eſt moindre que le tout :* le laboureur, levé avant l'aurore, conduit ſes bœufs à la charrue, ſans être tenté de douter ſi le ſoleil viendra éclairer ſes travaux : l'homme du peuple remplit les devoirs de ſujet, ſans conteſter s'il y a en France un Souverain auquel il doive payer des tributs ; il en eſt ſuffiſamment certain par des preuves morales, quoiqu'il ne l'ait jamais vu. Dans ces différentes circonſtances, le Philoſophe n'agit pas autrement que le plus ignorant des hommes ; & s'il ſe conduiſoit différemment, il mériteroit d'être enfermé. N'étoit-il pas de la ſageſſe Divine d'établir la Religion ſur les mêmes preuves ſur leſquelles ſont fondés tous les devoirs de la vie civile, & nos intérêts les plus chers ?

3°. Il eſt faux qu'en général les vérités métaphyſiques arrachent de nous *un aſſentiment plus parfait & plus irrévocable*, que les vérités appuyées ſur des faits. Les vérités de la Religion naturelle, que le *Militaire Philoſophe* paroît ſoutenir, ſont ſans doute des vérités métaphyſiques ; il n'y en a pas une ſeule qui ne ſoit conteſtée par quelque Philoſophe. On a fait des Traités exprès

pour prouver qu'il n'y a presque point de vérité métaphysique certaine & incontestable (*a*). D'ailleurs ces vérités ne peuvent être connues du plus grand nombre des hommes par la voie du raisonnement ; c'est donc un effet de la bonté de Dieu de les leur faire connoître par une révélation appuyée sur des faits.

(*a*) Dict. Philos. art. *Tout est bien*, à la fin. Lettre de Trasibule à Leucippe, p. 161 & 172.

CHAPITRE VI.

Des preuves de la Religion Chrétienne, des Miracles, des Prophéties, des Martyrs.

§. I.

DANS le chapitre précédent l'Auteur du *Christianisme dévoilé* a combattu la révélation en elle-même, & a fait tous ses efforts pour la rendre suspecte. Il a prétendu qu'elle est obscure, & une source continuelle de doutes & de disputes ; qu'elle ne nous a pas fait connoître plus clairement la nature Divine ; que ceux qui l'ont annoncée ne sont point d'un caractere propre à nous subjuguer. Dans celui-ci il attaque les signes extérieurs dont elle a été accompagnée, &

par lesquels nous jugeons qu'elle vient de Dieu : ce sont donc les titres de notre croyance qu'il s'agit de justifier. Sur ces divers objets, l'Auteur ne montre, ni plus d'exactitude, ni plus de bonne foi que dans le reste de son Ouvrage. Il rassemble la plupart des doutes proposés par la foule des Incrédules ; nous retrouvons les mêmes objections dans les différens écrits dont nous avons déja fait mention. Il répète continuellement les mêmes reproches ; il interrompt souvent le fil des matieres ; tous les chapitres de son Livre se ressemblent : c'est un inconvénient pour nous d'être obligés de le suivre dans ses écarts. Avant d'en venir au détail, il fait quelques réflexions préliminaires.

Selon lui, le Christianisme n'a aucun avantage sur toutes les Religions du monde, qui se disent émanées de la Divinité. *L'Indien assure que Brama lui-même est l'Auteur de son culte ; le Scandinave tenoit le sien du redoutable Odin. Si le Juif & le Chrétien ont reçu le leur de Dieu, par le ministere de Moïse & de Jesus, le Mahométan assure qu'il a reçu le sien par son Prophète inspiré du même Dieu (a).*

Il reste donc à examiner si l'Indien, le Scandinave, le Mahométan produisent

(a) Christ. dévoilé, p. 62.

en faveur de leurs Légiſlateurs les mêmes preuves que les Juifs & les Chrétiens allèguent de la miſſion ſurnaturelle de Moïſe & de Jeſus, & ſi ces preuves ont les mêmes caracteres. Voilà la queſtion qu'un Auteur exact devoit indiſpenſablement traiter; il le falloit, pour procéder en règle. Celui auquel nous répondons, l'a prudemment eſquivée; on ſent bien pourquoi.

Qu'eſt-ce que prouve la reſſemblance de prétention entre les différentes Religions de l'Univers? Elle démontre que tous les peuples ont compris la néceſſité de l'autorité Divine pour établir une Religion; qu'ils ont rendu hommage au droit excluſif qui appartient à Dieu de déterminer le culte que nous devons lui rendre. Cette opinion contraire de nos adverſaires choque de front le ſentiment répandu chez toutes les Nations qui ont une Religion.

Toutes les Religions, dit notre Critique; *interdiſent l'uſage de la raiſon pour examiner leurs titres ſacrés.* Le Chriſtianiſme ne l'interdit point; nous avons prouvé le contraire. *Toutes ont le caractere de fauſſeté par les contradictions palpables dont elles ſont remplies.* Nous oſons lui faire le défi de nous montrer des contradictions palpables dans notre Religion. Pour toute preuve, il répète les déclamations auxquelles nous

avons déja répondu dans les chapitres précédens : & ce n'eſt pas la derniere fois qu'il y reviendra.

Il ſoutient que la Religion Chrétienne n'eſt point propre à rendre les Empires floriſſans & puiſſans (*a*) : ce reproche qui eſt ici entièrement déplacé, ſera examiné dans la ſuite (*b*). Venons à l'objet principal, aux ſignes de la révélation.

ARTICLE PREMIER.

Des Miracles.

§. 2.

Je vois, dit l'Auteur, *des Miracles, des Prophéties, & des Martyrs dans toutes les Religions du monde* (*c*). Et c'eſt ce qui montre que toutes les Religions du monde en ont ſenti la néceſſité pour ſubjuguer les hommes ; que les miracles & les prophéties ſont le langage qui convient à la Divinité, quand elle veut ſe révéler aux créatures.

Il y a d'ailleurs une différence eſſentielle, & qu'il ne faut pas perdre de vue, entre les miracles opérés en faveur de la vraie Religion, & les prétendus prodiges dont les

(*a*) Chriſt dévoilé, page 64.
(*b*) Chap. 14, ci-après §. 3.
(*c*) Page 65.

fauſſes

fauſſes voudroient ſe faire honneur ; les premiers ont été faits directement pour prouver la miſſion d'un homme & la vérité de ſa doctrine ; les ſeconds, quand on les ſuppoſeroit vrais, ne tiennent à rien & ne prouvent rien.

L'Auteur, qui confond très-mal-à-propos ces divers prodiges, ne voit dans tout cela que des impoſteurs plus ruſés & plus inſtruits que le vulgaire, qui le trompent par des preſtiges, qui l'éblouiſſent par des œuvres qu'il croit ſurnaturelles, parce qu'il ignore les ſecrets de la nature & les reſſources de l'art.

Telle eſt ſa déciſion. Les miracles de Moïſe, les plaies d'Egypte, le paſſage de la mer rouge, entre les flots amoncelés à droite & à gauche, la colonne de nuée lumineuſe pendant la nuit, la manne du déſert, l'embrâſement de Sinaï, les eaux ſorties du rocher, les ſéditieux engloutis dans les entrailles de la terre; tous ces prodiges, dont pluſieurs étoient journaliers, & ont duré pendant 40 ans, étoient des preſtiges ou des phénomènes purement naturels ; c'eſt par haſard qu'ils n'ont pas été renouvellés depuis ce temps-là.

Il en eſt de même ſans conteſtation des miracles de J. C. Les Cieux ouverts ſur ſa tête à ſon baptême ; les aveugles, les boi-

teux, les paralytiques, les lépreux guéris par une ſeule parole ; les pains multipliés, les orages appaiſés, les eaux affermies ſous les pas de Jeſus & de ſon Diſciple ; les morts reſſuſcités, ſont des effets purement naturels ou des tours de Charlatan : ceux qui amuſent le peuple aujourd'hui, pourroient en faire autant s'ils étoient un peu plus habiles.

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter des abſurdités auſſi palpables.

On nous oppoſe pour la ſeconde fois que les miracles de Moïſe ont été opérés aux yeux d'un peuple ignorant, crédule, ſtupide. Mais ce peuple, quelque ſtupide qu'on le ſuppoſe, avoit des yeux ; il ſuffiſoit d'en avoir pour juger ſi les miracles de Moïſe étoient vrais ou faux. Falloit-il être Philoſophe, pour ſçavoir ſi les Hébreux vivoient de manne ou de pain, ſi l'eau couloit d'un rocher où il n'y en avoit point auparavant, ſi la vue du ſerpent d'airain guériſſoit les morſures venimeuſes, ſi on voyoit une colonne de feu ſur le tabernacle pendant la nuit.

§. 3.

Je puis ſoupçonner, ajoute l'Auteur, *que ces miracles ont été inſérés dans les Livres ſacrés des Hébreux long-temps après la mort*

de ceux qui auroient pu les démentir (a). Ce ſoupçon eſt abſurde, & nous l'avons déja fait voir. Il faudroit ſoupçonner en même temps que les fêtes & les cérémonies deſtinées à conſerver la mémoire de ces miracles, ſont d'une inſtitution poſtérieure à Moïſe. Il faudra encore nous apprendre quel a été le Légiſlateur aſſez puiſſant & aſſez inſenſé pour obliger les Juifs à obſerver des loix gênantes en mémoire d'un miracle fauſſement imaginé, & dont ce peuple n'avoit jamais ouï parler: il faudra enfin nous expliquer comment une Nation entiere a pu ſe réſoudre à ſe gêner continuellement pour canoniſer les rêves d'un impoſteur; à s'abſtenir de pain levé pendant huit jours, ſous peine de mort, pour célébrer une pâque ou une délivrance imaginaire; à racheter à prix d'argent tous les aînés des familles; à ſacrifier tous les premiers-nés des animaux, pour atteſter fauſſement la mort des enfans Egyptiens; à vivre pendant huit jours ſous des tentes ou des cabanes, pour ſe rappeller la demeure prétendue des Hébreux dans le déſert, & ainſi du reſte.

Les incrédules ont beau faire, jamais ils ne rompront la chaîne des monumens qui

(a) Chriſt. dévoilé, p. 66.

atteſtent les prodiges opérés en faveur des Juifs; chaîne compoſée d'une infinité d'anneaux qu'un impoſteur n'auroit jamais pu faire tenir les uns aux autres. Pour perſuader ces prodiges à un homme intelligent & non prévenu, il ne faut qu'un raiſonnement ſimple: la Religion Juive n'a pas pu s'établir naturellement; donc Moïſe a fait des miracles.

§. 4.

La même réponſe détruit encore plus efficacement les objections de l'Auteur contre les miracles de J. C. *Il n'y a*, dit-il, *qu'une populace ignorante qui puiſſe les atteſter*: Nous avons déja démontré le contraire (*a*). Les Apôtres qui atteſtent les miracles de leur Maître, ne ſont point de ces ignorans ſtupides qui ne voient ni n'entendent: leurs écrits que nous avons entre les mains, ſont pleins de bons ſens & de ſageſſe. Si ces prétendus ignorans ſont les Auteurs de l'Evangile, ils ont été plus habiles que tous les Philoſophes anciens & modernes. Leur atteſtation eſt confirmée par l'aveu ou par le ſilence de leurs plus cruels ennemis, dans des circonſtances où il étoit de la derniere importance d'en dé-

(*a*) Chapitre 3, §. 4, ci-deſſus.

montrer la fauſſeté, & où rien n'étoit plus aiſé, ſi les miracles n'étoient pas vrais. Ces mêmes miracles ſont conſtatés par les effets qu'ils ont produits, par les converſions qu'ils ont opérées, par notre Religion qu'ils ont fondée, par l'Univers entier qu'ils ont changé. Si ces miracles ſont faux, comment un ſeul Juif a-t-il pu ſe réſoudre à changer de Religion, renoncer à ſes eſpérances, ſe corriger du fanatiſme & de l'enthouſiaſme que notre Auteur reproche à cette Nation ? Quel motif a pu l'y déterminer au préjudice de ſon repos, de ſa fortune, de ſa vie ? Le ſophiſme continuel de nos adverſaires eſt de ſuppoſer les miracles de J. C. rapportés ſeulement par des témoins iſolés, dont la dépoſition ne tient à rien, n'eſt pas ſoutenue d'ailleurs, & emprunte toute ſa force de la capacité des témoins. Cette ſuppoſition eſt fauſſe ; il y a de la mauvaiſe foi à la renouveller ſans ceſſe.

§. 5.

L'Auteur demande *comment il fut poſſible qu'un peuple entier, témoin des miracles du Meſſie, conſentît à ſa mort, la demandât même avec empreſſement ?* Il lui convient moins qu'à perſonne de faire cette queſtion. Par-tout il peint les Juifs comme

des monſtres de phrénéſie & de férocité (a), comme *un peuple aveugle & farouche (b)*, entêté *d'une ſuperſtition féroce & ridicule (c)*, *d'un fanatiſme opiniâtre*, *d'une eſpérance inſenſée (d)*, comme des ſéditieux & des aveugles (*e*) : lui ſied-il de demander enſuite comment ce peuple a pu ſe conduire ſelon le caractere qu'il lui prête?

Les Juifs, témoins des miracles du Meſſie, ont demandé ſa mort, parce que les Chefs de la Nation leur ont perſuadé que ſi on le laiſſoit vivre plus long-temps, les Romains viendroient fondre ſur Jeruſalem, détruiroient la ville & le temple, extermineroient la race des Juifs (*f*).

On inſiſte encore : *Le peuple de Londres & de Paris ſouffriroit-il qu'on mît à mort ſous ſes yeux, un homme qui auroit reſſuſcité des morts, rendu la vue aux aveugles, redreſſé les boiteux, guéri des paralytiques?* Je réponds d'abord que le Peuple de Londres & de Paris n'eſt point tel que l'Auteur a peint les Juifs. J'ajoute qu'à Paris & à Londres on pourroit encore demander

(*a*) Chriſt. dévoilé, page 18.
(*b*) Page 21.
(*c*) Page 22.
(*d*) Page 23.
(*e*) *Ibid.*
(*f*) *Joan.* c. 11, 49.

la mort d'un homme juſte & qui auroit fait des miracles, ſi on ſe perſuadoit bien ou mal que de ſa mort dépend le ſalut de l'Etat. Depuis que le peuple d'Athènes a demandé la mort de Socrate, il ne faut s'étonner de rien (*a*).

C'eſt donc très-mal conclure que de dire: *Si les Juifs ont demandé la mort de Jeſus, tous ſes miracles ſont anéantis pour tout homme non prévenu.* Ces mêmes Juifs qui ont demandé la mort de Jeſus, s'en ſont repentis, ſe ſont convertis en très-grand nombre, & ont adoré Jeſus comme le Meſſie & le fils de Dieu. Ils ont donc rendu à ſes miracles l'hommage le plus authentique & le moins ſuſpect.

§. 6.

D'autre côté, pourſuit notre Critique, *ne peut-on pas oppoſer aux miracles de Moiſe, ainſi qu'à ceux de Jeſus, ceux que Mahomet opéra aux yeux de tous les peuples de la Mecque & de l'Arabie raſſemblés* (*b*). Il eſt faux, ſelon l'Alcoran même, que Mahomet ait opéré aucuns miracles; il eſt encore plus faux qu'il les ait faits aux yeux d'un peuple

(*a*) Voyez la Lettre au P. Berthier ſur le Matérialiſme, p. 4.

(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 67. Militaire Philoſophe, c. 11, p. 99.

entier raſſemblé. Il déclare lui-même qu'il ne fait point de miracles; qu'il eſt venu établir ſa Religion par les armes. Il eſt donc faux que *l'effet des miracles de Mahomet fût au moins de convaincre les Arabes qu'il étoit un homme divin :* il les en a convaincus, en leur donnant à choiſir ſa Religion ou la mort. « Comment juſtifier un homme » qui vous dit : *Crois que j'ai parlé à l'Ange* » *Gabriel, ou je te tue* » (*a*) ?

Il eſt encore plus faux que *les miracles de Jeſus n'ayent convaincu perſonne de ſa miſſion ;* ils ont convaincu ſes Diſciples ; ils ont opéré le même effet ſur les milliers de Juifs convertis immédiatement après ſa mort, & ſucceſſivement ſur tous ceux qui ont embraſſé le Chriſtianiſme.

S. Paul lui-même, dit notre Auteur, *ne fut point convaincu par les miracles dont, de ſon temps, il exiſtoit tant de témoins ; il lui fallut un nouveau miracle pour convaincre ſon eſprit. De quel droit veut-on donc nous faire croire aujourd'hui des merveilles qui n'étoient point convaincantes, du temps même des Apôtres ; c'eſt-à-dire, peu de temps après qu'elles furent opérées ?*

(*a*) Suite des Mêlanges de Litterat. d'Hiſt. & de Philoſ. t. 70, tome 3, p. 232. Voyez *Maracci Prodromi*, *parte ſecundâ*, cap. 3 & 9.

Mais a-t-on oublié que S. Paul lui-même condamne son incrédulité (*a*)? Il ne prétend donc pas que les miracles de J. C. aient été insuffisans pour le convaincre, Il reconnoît qu'il n'y faisoit pas assez d'attention; qu'un zèle excessif de religion l'aveugloit. Si après y avoir pensé plus mûrement, il n'avoit pas jugé ces miracles convaincans & inconteſtables, auroit-il osé les soutenir en face des Juifs, & les prendre eux-mêmes à témoin de la vérité & de la publicité des faits?

D'ailleurs, autre chose étoit d'être convaincu des miracles de J. C, autre chose d'embrasser le Christianisme; la conviction de l'esprit n'est que la premiere disposition nécessaire pour rendre hommage à la vérité; il faut encore la droiture du cœur; celle-ci manquoit au grand nombre des Juifs, comme elle manque aujourd'hui à nos adversaires.

§. 7.

Celui auquel nous répondons, ne veut point que, pour croire un miracle, on se contente des mêmes atteſtations que pour les autres événemens hiſtoriques. *Un fait ſurnaturel*, dit-il, *demande, pour être cru,*

(*a*) 1. Tim. 1, 13.

des témoignages plus forts qu'un fait qui n'a rien contre la vraiſemblance (*a*). Des preuves ordinaires ſuffiſent pour perſuader que Jeſus eſt mort : elles ne ſuffiſent plus pour nous convaincre qu'il eſt reſſuſcité.

Nous avons prouvé dans un autre Ouvrage, d'après les Auteurs de l'*Encyclopédie*, que les mêmes preuves, qui ſuffiſent pour conſtater un fait naturel, ne ſont pas moins efficaces pour établir la croyance d'un miracle (*b*); ainſi le principe de l'Auteur eſt abſolument faux.

Mais accordons-le pour un moment. A-t-on beſoin, pour conſtater un fait naturel, de témoignages auſſi forts, auſſi multipliés, auſſi inconteſtables que ceux que nous produiſons pour prouver les miracles de J. C? Le témoignage d'un ou de deux Hiſtoriens, ſans autre monument, ſuffit pour nous faire croire un fait naturel : nous citons en preuve des miracles de J. C. non-ſeulement la dépoſition unanime & conſtante de tous ſes diſciples, témoins nombreux, oculaires, irreprochables, qui ont répandu leur ſang pour confirmer leur témoignage, mais encore l'aveu formel ou le

(*a* Chriſt. dévoilé, p. 68. Militaire Philoſophe, c. 11, p. 96.

(*b*) Déiſme réfuté, troiſième Lettre, p. 144. Réponſe aux Conſeils raiſonnables, p. 65.

ſilence forcé de leurs plus grands ennemis, des Juifs, des Payens, des premiers Hérétiques; l'effet que ces miracles ont produit, & qui n'a pu naître d'une autre cauſe; la chaîne de monumens que notre Religion nous met ſous les yeux, & qui remontent juſqu'aux événemens dont ils conſervent le ſouvenir. Pour quel autre fait a-t-on jamais exigé cette réunion de preuves?

Le même Critique, fécond en paradoxes, prétend qu'en matiere de Religion tous les témoignages ſont ſuſpects; qu'un homme joint ſouvent la crédulité la plus ſtupide aux talens les plus diſtingués; que le Chriſtianiſme en fournit des exemples ſans nombre: que l'homme le plus éclairé voit très-mal, lorſqu'il eſt ſaiſi d'enthouſiaſme, ou ivre de fanatiſme, ou ſéduit par ſon imagination.

Voici ce que ſignifie, en termes plus clairs, cette modeſte déclaration. Tout homme qui a de la Religion n'eſt plus croyable, dès qu'il parle en ſa faveur: il eſt toujours, ou ignorant, ou crédule, ou fanatique, ou ſéduit par ſon imagination. Il n'eſt dans l'Univers de témoins dignes de foi que les Incrédules & les Athées (*a*). Nous devons

(*a*) Premiere Lettre à Eugénie, p. 11 & 27. Contagion ſacrée, c. 13, p. 147. Hume, Œuvres Philoſ. t. 2, p. 238 & 240.

ſçavoir gré à ces Meſſieurs de leur ſincérité; mais de quel côté eſt ici l'ivreſſe du fanatiſme, & l'aveugle prévention ?

Quand on admettroit pour un moment ce principe inſenſé, je demande encore de quel enthouſiaſme, de quelle ſéduction pouvoient être ſuſceptibles en faveur de J. C, de ſes Diſciples, de ſa doctrine, les premiers Juifs & les premiers Payens qui crurent aux miracles du Sauveur ? Tous leurs préjugés, tous leurs intérêts, toutes leurs inclinations devoient les en détourner. Le préjugé des premiers étoit l'attente d'un Meſſie puiſſant : le préjugé des ſeconds étoit un ſouverain mépris pour les Juifs ; & il falloit ſe réſoudre à adorer un Juif crucifié.

§. 8.

Avant que d'examiner les objections de l'Auteur ſur la poſſibilité des miracles, il eſt à propos de finir ce qu'il oppoſe à leur certitude & au témoignage de ceux qui nous les ont tranſmis. Vainement il allégue pour une troiſième fois leur ignorance, leur crédulité, leur groſſièreté ſtupide (*a*) : nous avons ſuffiſamment réfuté ce reproche (*b*).

(*a*) Chriſt. dévoilé, page 70.
(*b*) Voyez ch. 5, §. 8 ; & ci-deſſus §. 4.

Ces témoins, dit-il, *étoient-ils désintéressés ? Non ; ils avoient sans doute le plus grand intérêt à soutenir des faits merveilleux qui prouvoient la divinité de leur Maître, & la vérité de la Religion qu'ils vouloient établir* (*a*). A moins d'être aveugle, peut-on ne pas voir l'absurdité de cette supposition ? Des hommes ignorans, sans étude, tirés de la lie du peuple, qui forment le projet le plus hardi & le plus périlleux qui puisse entrer dans l'esprit d'un ambitieux, le projet d'établir une nouvelle Religion ; des Juifs superstitieux, aveuglément attachés à leurs loix, à leur culte, à l'espérance d'un Libérateur ; qui, sans raison, sans motifs, sans intérêts communs, forment entr'eux le complot d'anéantir leurs loix, de changer les idées de leur Nation ! des Disciples honteusement trompés par un Maître fanatique & imposteur, qui se croient encore intéressés à se dévouer à sa gloire, à soutenir sa divinité aux dépens de leur repos & de leur vie ! Voilà le prodige ridicule, incroyable, révoltant que l'on veut substituer à ceux de J. C.

Les Apôtres intéressés à soutenir des faits merveilleux ! En quoi consistoit donc

(*a*) Christ. dévoilé, p. 70. 3e Lettre à Eugénie, p. 81 & 83.

cet intérêt ? A s'expoſer à la fureur des Juifs, au mépris des Payens, à la politique ſoupçonneuſe des Romains ; à ſubir enfin le même ſort que leur Maître : voilà tout ce qu'ils pouvoient humainement eſpérer. Il n'y a qu'un ſeul intérêt qui ait pu les rendre ſupérieurs à toutes les craintes humaines ; celui de la vérité & de la vertu.

§. 9.

Ces mêmes faits, continue l'Auteur, *ont-ils été confirmés par les Hiſtoriens contemporains ? Aucun d'eux n'en a parlé ; & dans une ville auſſi ſuperſtitieuſe que Jeruſalem, il ne s'eſt trouvé ni un ſeul Juif, ni un ſeul Payen qui aient entendu parler des faits les plus extraordinaires & les plus multipliés que l'Hiſtoire ait jamais rapportés.* Tout cela eſt-il vrai ? Nous demandons d'abord à notre ſçavant Critique, quels ſont les Hiſtoriens contemporains qui auroient dû parler des miracles de J. C ? Chez les Juifs, nous ne connoiſſons que trois Ecrivains dans ces temps-là ; Joſéphe, Philon, & Juſte de Tibériade, duquel les Ouvrages ont péri. Nous ſoutenons que le premier en a parlé, & que quand il n'en auroit rien dit, ſon ſilence ſeroit auſſi éloquent pour nous que ſon témoignage (*a*). Philon n'eſt point un

(*a*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 2, §. 8.

Hiſtorien, mais un Philoſophe; il n'a point écrit ce qui s'eſt paſſé de ſon temps. Il a cependant connu J. C. & ſes miracles. Anaſtaſe le Sinaïte, Patriarche d'Antioche au ſixième ſiècle, rapporte d'après Ammonius, Philoſophe d'Alexandrie, qui vivoit au troiſième, que Philon, dans un écrit contre Mnaſon, diſciple des Apôtres, a nié la divinité de J. C; mais il ne nioit pas ce qu'on racontoit de ſon humanité. Il prétendoit que ſes miracles ne ſuffiſoient pas pour prouver ſa divinité, que ſes ſouffrances & ſa mort ignominieuſe ne pouvoient convenir à un Dieu (*a*). Dans les autres Ouvrages que les Juifs ont compoſés contre J. C. & dont on ignore la date préciſe, ils ſont formellement convenus de ſes miracles (*b*).

Chez les Payens, à Rome, & dans toute la Grèce, on ignoroit profondément ce qui ſe paſſoit dans la Judée. Dès que les Chrétiens commencerent à être connus, ils furent calomniés & perſécutés: on écrivit contr'eux; mais aucun de ces Ecrivains n'a oſé s'inſcrire en faux contre les miracles de J. C, aucun n'a oſé invoquer le té-

(*a*) Voyez le Livre intitulé *Odegos*, chap. 14, pages 24 & 25, dans les Ouvrages de Gretſer, tome 14.

(*b*) Chap. 3, ci-devant §. 3.

moignage des Juifs pour en démontrer l'imposture (*a*).

Il est donc absolument contraire à la vérité, qu'il ne se soit trouvé ni un seul Juif, ni un seul Payen qui aient entendu parler de ces faits.

Ce ne sont jamais, dit notre Auteur; *que des Chrétiens qui nous attestent les miracles du Christ* (*b*). Le contraire est démontré; mais supposons-le pour un moment. Je soutiens que les Chrétiens doivent être écoutés sur ces faits; que leur témoignage est irrécusable; que l'incrédulité de ceux qui n'y ont pas eu égard ne conclut rien.

Qui sont ces Chrétiens? Des Juifs ou des Payens convertis par les miracles. Ce sont donc des hommes qui les ont examinés de près; en qui l'évidence des faits a vaincu les préjugés, l'intérêt, la crainte, le respect humain; sur qui la vérité a eu plus de force que les passions & que la répugnance naturelle de changer de Religion; qui se sont livrés à la mort pour soutenir la réalité de ce qu'ils avoient vu: est-il un témoignage plus fort?

Qui sont au contraire ceux qui n'ont pas

(*a*) Certitude des preuves du Christ. c. 4; & ci-dessus, c. 3, §. 7.

(*b*) Christ. dévoilé, p. 71.

été

été touchés des miracles ? Des hommes qui ont dédaigné de les vérifier, ou qui, bien perſuadés de leur réalité, ont cherché à les expliquer bien ou mal, en ont méconnu les conſéquences, ne ſe ſont pas crus obligés pour cela de ſe faire Chrétiens, parce qu'ils ont redouté les ſuites d'une démarche périlleuſe. Leur incrédulité ou leur indifférence peut-elle affoiblir le témoignage des premiers ?

Qu'eſt-ce donc que l'on exige de nous ; quand on nous demande le témoignage d'Auteurs contemporains qui n'aient pas été Chrétiens ? On veut que nous produiſions des témoins qui aient rendu hommage à la vérité, & qui y aient réſiſté ; qui aient été tout-à-la-fois inſtruits & incrédules, équitables envers le Chriſtianiſme & ſes ennemis déclarés ; en un mot des témoins qui n'aient pas été d'accord avec eux-mêmes. Nous en avons un de cette eſpèce, c'eſt Joſéphe : nos adverſaires le rejettent comme ſuppoſé, parce qu'il eſt préciſément tel qu'ils le demandent. Il eſt impoſſible, diſent-ils, que Joſéphe ait reconnu auſſi authentiquement les miracles de J. C, & qu'il ait perſévéré dans le Judaïſme. Et on perſiſte à exiger des témoins qui n'aient pas été Chrétiens !

§. 10.

L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* trouve fort étrange le ſilence des Payens ſur le tremblement de terre, l'éclipſe de ſoleil, & les réſurrections qui arriverent à la mort de J. C. Celui du *Dictionnaire Philoſophique* a fait la même obſervation (*a*). Mais l'un & l'autre ſuppoſent ce ſilence mal-à-propos Phlégon, dans ſon Hiſtoire des Olympiades, à la quatrième année de la CCII^e^, qui eſt la dix-huitième de Tibere, & celle de la mort de J. C; Thallus, dans ſes Hiſtoires Syriaques, que nous n'avons plus, en ont parlé (*b*). Tertullien, dans ſon Apologétique, prend à témoin les Sénateurs Romains, que ces prodiges étoient conſignés dans leurs annales (*c*).

Il y a plus, Chalcidius, Philoſophe Payen du troiſième ſiècle, avoit connoiſſance de nos Evangiles: loin de les traiter d'hiſtoires fabuleuſes, comme font aujourd'hui nos beaux eſprits, il les appelle *une ſainte & vénerable Hiſtoire* (*d*); il en cite l'adoration de Jeſus par les Mages. Il eſt

(*a*) Art. *Chriſtianiſme.*
(*b*) Euſebe, in *Chronico.* Origene contre Celſe, l. 2, p. 80.
(*c*) Chap. 21.
(*d*) Comment. ſur le Timée, p. 219.

donc abſolument faux que les Auteurs Payens n'aient jamais ouï parler des faits qui ſervent de preuve à notre Religion.

Notre Incrédule voudroit d'autres témoins de la réſurrection de J. C. que ſes Apôtres & ſes Diſciples. *Une apparition ſolemnelle*, dit-il, *faite dans une place publique, n'eût-elle pas été plus déciſive, que toutes ces apparitions clandeſtines faites à des hommes intéreſſés à former une nouvelle Secte ?* Nous ne releverons pas une ſeconde fois l'intérêt prétendu qu'avoient les Apôtres de former une nouvelle Secte ; mais nous ſoutenons que, ſelon la maniere de penſer & de raiſonner de nos adverſaires, une apparition ſolemnelle de J. C. dans une place publique, ne ſeroit pas *plus déciſive* pour eux, que celles auxquelles ils ne veulent pas ajouter foi. Comment ſerions-nous certains de cette apparition ſolemnelle ? Par des témoignages. Or on a commencé par poſer pour principe, qu'en matiere de miracles, tous les témoignages ſont ſuſpects (*a*). De quelque maniere que la réſurrection de J. C. fût prouvée, les Incrédules ſont très-décidés à ne la croire jamais.

Nous convenons qu'*il falloit que ce fait*

(*a*) Voyez ci-deſſus §. 7.

fût prouvé aux Nations de la façon la plus claire & la plus indubitable (a) : auſſi prétendons-nous qu'il l'a été. Les témoins qui le publient ſont en très-grand nombre, dignes de foi & irreprochables. Ils ont vu, entendu, touché; ils ont bu, mangé, converſé avec J. C. reſſuſcité; ils ſont de bonne-foi, & d'un caractere éloigné de toute impoſture, ſans aucun intérêt commun qui ait pu les réunir; ils atteſtent le fait hautement, publiquement dans le temps & ſur le lieu où il s'eſt paſſé, en préſence de leurs ennemis, qui n'oſent point les démentir, quoiqu'ils aient le plus grand intérêt de le faire, & toute l'autorité en main pour y parvenir. Ces témoins perſuadent, ils ſont crus & ſuivis par des milliers de proſélytes à portée de tout voir & de tout vérifier: & tous perſiſtent dans leur témoignage juſqu'à la mort. Exiger quelque choſe de plus, c'eſt profeſſer l'incrédulité par oſtentation.

Dieu pouvoit faire davantage pour établir la croyance de la réſurrection de ſon fils; nous l'avouons encore: mais le devoit-il? c'eſt la queſtion. Il l'a ſuffiſamment prouvée, puiſque les Nations y ont cru; cela doit réprimer toute plainte ultérieure.

(a) Chriſt. dévoilé, p. 72.

Il pouvoit nous rendre plus claires & plus ſenſibles toutes les vérités de la Religion naturelle ; il pouvoit empêcher qu'elles ne fuſſent oubliées & méconnues chez toutes les Nations. Il ne l'a pas fait ; cela déroge-t-il à leur certitude & à leur évidence ? Doit-on conclure, comme notre Auteur : *Dieu ne vouloit donc point que tout le monde crût en lui (a) ?*

Il eſt faux que les Baſilidiens & les Cérinthiens aient ſoutenu nettement que Jeſus n'étoit point mort ni reſſuſcité. S. Epiphane ne leur attribue point cette erreur dans l'endroit cité par notre Critique. Les uns & les autres convenoient que Jeſus étoit mort & reſſuſcité, du moins en apparence ; & jamais ils n'ont accuſé les Apôtres d'avoir porté un faux témoignage (*b*).

§. II.

Mais à quoi bon conteſter ſur les preuves des miracles, quand on ſoutient nettement qu'ils ſont impoſſibles ? C'eſt le ſentiment de nos Philoſophes ; & c'eſt par-là ſans doute que l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* auroit dû entamer la queſtion.

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 72. 1e Lettre à Eugénie, p. 73.
(*b*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 1, §. 2.

Un miracle, dit-il, *eſt une choſe impoſſible ; Dieu ne ſeroit point immuable, s'il changeoit l'ordre de la nature* (*a*). Nous oppoſerons d'abord à cette déciſion l'avis d'un autre Philoſophe. « Dieu peut-il faire des miracles, demande Jean-Jacques Rouſſeau, » c'eſt-à-dire, peut-il déroger aux loix » qu'il a établies ? Cette queſtion ſérieuſement traitée, dit-il, ſeroit impie, ſi elle » n'étoit abſurde : ce ſeroit faire trop d'honneur à celui qui la réſoudroit négativement, que de le punir ; il ſuffiroit de l'enfermer. Mais auſſi quel homme a jamais » nié que Dieu pût faire des miracles ? Il » falloit être Hébreu, pour demander ſi » Dieu pouvoit dreſſer des tables dans le » déſert (*b*) ».

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique*, profond Métaphyſicien, s'il en fut jamais, ſoutient de même que les miracles ſont impoſſibles (*c*). Dans un autre Ouvrage, on nous donne cette doctrine comme le réſultat de ce qu'ont penſé Hobbes, Collins, Bolingbroke ; on pouvoit y ajouter Spinoſa (*d*). Voilà bien des gens en-

(*a*) Chriſt. dévoilé, pag. 69.

(*b*) Lettres écrites de la Montagne, troiſième Lettre p. 87

(*c*) Diction. Philoſ. art. *Miracles*.

(*d*) Deuxième Lettre ſur les Miracles, p. 29. Voyez encore la Philoſophie de l'Hiſt. c. 33.

voyés aux Petites-Maiſons par Jean-Jacques Rouſſeau.

Pour nous qui ſommes moins ſéveres, nous écouterons tranquillement leurs raiſons.

Un miracle, diſent-ils, *eſt la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles; par ce ſeul expoſé, un miracle eſt une contradiction dans les termes* (*a*). Cela eſt clair; il n'eſt plus queſtion que de voir ſi *l'expoſé* eſt véritable.

Un miracle eſt la violation des loix mathématiques. Ou ces termes ne ſont pas intelligibles, ou ils ſignifient que, ſi Dieu faiſoit un miracle, il s'enſuivroit que deux & deux ne ſont pas quatre. L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique*, pour l'honneur de ſes Maîtres & pour le ſien, auroit bien dû montrer la connexion de cette conſéquence. Juſqu'à préſent on avoit penſé qu'un miracle étoit la violation des *loix phyſiques*; mais qu'il fût la violation des *loix mathématiques*, cela n'étoit encore entré dans la tête d'aucun Philoſophe.

Un miracle eſt la violation des *loix divines*. Ceci demande encore explication. C'eſt la violation de ces loix pour quelques

(*a*) Dict. Phil. art. *Miracles*. Deuxième Lettre ſur les Miracles, p. 29. 2e Lettre à Eugénie, p. 43.

momens, dans une circonſtance & dans un lieu particulier, & qui n'empêche point l'exécution de ces mêmes loix dans le reſte de l'Univers. Quand J. C. marcha ſur les eaux, cela ne dérogea point aux loix de la gravitation pour tous les autres corps.

C'eſt la violation *des loix immuables :* immuables pour les créatures, qui n'y peuvent rien changer ; mais non immuables de la part de Dieu, qui en eſt l'Auteur. Dieu, Créateur & ſouverain Seigneur de l'Univers, n'eſt-il pas le maître de l'anéantir quand il voudra ?

Des loix éternelles. Si on entend par-là que Dieu de toute éternité avoit réſolu d'établir ces loix, cela eſt vrai ; mais il avoit auſſi réſolu, de toute éternité, de ſuſpendre l'effet de quelques-unes de ces loix dans quelques circonſtances particulieres qu'il prévoyoit diſtinctement. Cette ſuſpenſion momentanée ne déroge donc point à l'immutabilité de Dieu : elle eſt, dans un ſens, auſſi éternelle que la loi dont elle empêche l'effet pour un moment.

Il eſt étonnant que nos adverſaires ne puiſſent argumenter contre nous, ſans abuſer des termes.

Il eſt impoſſible, continuent ils, *que l'Etre infiniment ſage ait fait des loix pour les violer.* Pour les violer à tout moment & ſans raiſon ;

raiſon ; d'accord. Mais eſt-il impoſſible que l'Etre infiniment ſage ait des raiſons ſuffiſantes pour ſuſpendre, dans un cas particulier, l'exécution d'une loi qu'il a établie pour tous les autres cas ? Dieu, en créant l'Univers, a impoſé des loix aux créatures, & non à lui-même : il eſt abſurde de ſuppoſer que par ces loix il ait borné ſon pouvoir.

Dieu ne pourroit déranger ſa machine que pour la faire mieux aller. Fauſſe ſuppoſition : un miracle ne dérange rien à la machine du monde. La réſurrection de Lazare a-t-elle bouleverſé le ſyſtème phyſique de l'Univers ? Il eſt faux qu'un miracle *défigure pour quelque temps l'ouvrage de Dieu.*

Il eſt impoſſible, dit-on encore, *que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre humain (a).* Impoſſible ? Telle eſt la modeſtie de Meſſieurs les Philoſophes, & leur reſpect pour la Divinité : du haut de leur Tribunal, ils lui preſcrivent un plan de conduite, & décident qu'elle ne peut pas s'en écarter. Voudroient-ils nous apprendre comment Dieu a pu établir des loix dont l'exécu-

(a) 2e Lettre à Eugénie, p. 59. Contagion ſacrée, c. 2, p. 30.

tion ſe trouve plus avantageuſe à certains individus qu'à d'autres? Comment en vertu de ces loix un Philoſophe eſt né avec tant d'eſprit, de pénétration, de ſageſſe, pendant que Dieu a refuſé ces dons aux autres hommes? Eſt-il plus indigne de la nature divine, d'accorder une faveur ſinguliere à quelques particuliers par une dérogation à une loi générale, que par l'exécution de cette même loi?

Bien plus, dans l'article *Bêtes*, l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* ſoutient que *Dieu eſt l'ame des brutes*, par conſéquent le principe immédiat de leurs opérations. Or, comme les brutes ne ſuivent point dans leurs opérations les loix générales du mouvement, il eſt évident que Dieu, pour agir en elles, doit ſuivre à chaque inſtant des loix particulieres qui dérogent aux loix générales. Ici il ne veut pas que Dieu puiſſe faire pour un peuple entier, ce qu'on ſuppoſe qu'il fait à tout moment pour mouvoir un chien; tant ces Meſſieurs font de cas de la nature humaine!

Selon leur avis, il eſt abſurde de ſuppoſer que Dieu n'a pas pu, par ſes loix immuables, exécuter un certain deſſein, & qu'il eſt obligé, pour l'accomplir, de ſuſpendre le cours de ces loix; ce ſeroit en lui foibleſſe & contradiction.

Nous convenons que cela eſt abſurde dans l'hypothèſe que ſoutient l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique*, qu'il n'y a dans l'Univers aucun être libre ; que *toutes les créatures obéiſſent irrévocablement à la force que Dieu a imprimée pour jamais dans la nature ; que tous les événemens ſont un chaînon de la grande chaîne du deſtin ; que la liberté d'indifférence eſt un mot vuide de ſens, inventé par des gens qui n'en avoient guères* (a). Selon cette doctrine lumineuſe de la fatalité abſolue, il eſt évident qu'un miracle eſt inutile & impoſſible, puiſque tout eſt néceſſaire & immuable dans l'Univers ; & il eſt fort douteux ſi Dieu lui-même eſt libre. Ainſi nos adverſaires, bongré malgré eux, retombent dans le ſyſtème de Spinoſa.

Mais dans la ſuppoſition plus raiſonnable & plus vraie de la liberté de l'homme, il n'eſt point déterminé par la force des loix générales à produire ſes actions réfléchies ; autrement ce ſeroit un pur automate. Dieu peut l'y déterminer par des ſecours particuliers, par des motifs ſurnaturels, par des

(a) Voyez ſes articles *Bêtes*, *Chaîne des événemens*, *Deſtin*, *Liberté*, *Miracles*, & les Remarques ſur l'Hiſtoire générale, n. 9, p. 25 ; Elémens de la Philoſophie de Newton, premiere part. c. 4 & 5 ; Mélanges de Litt. d'hiſt. & de Philoſ. tome 2, p. 406 ; & tome 3, p. 144.

prodiges qui ne dérogent ni à la liberté de l'homme, ni à la sageſſe divine. N'eſt-il pas de cette sageſſe ſouveraine de conduire les créatures par des moyens conformes à leur nature, les être inanimés & non libres par l'impulſion des loix néceſſaires, les êtres intelligens par des ſecours particuliers ?

Tout ce que l'on objecte contre la poſſibilité des miracles, ne porte donc que ſur le principe faux & abſurde de la fatalité, qui mène droit au ſyſtème de Spinoſa & à l'Athéiſme, & qui eſt l'opprobre de la Philoſophie moderne. Ainſi en argumentant contre la Religion révélée, on commence toujours par ſapper les vérités les plus eſſentielles de la Religion naturelle : *fatalité philoſophique*, à laquelle aucun de nos adverſaires n'a encore échappé.

Ils diſſertent néanmoins à perte de vue, pour montrer qu'un miracle dérange néceſſairement l'ordre de l'Univers.

Si Joſué a arrêté le ſoleil & la lune, *il étoit abſolument néceſſaire que le reſte du monde planétaire fût bouleverſé.* La terre & la lune s'arrêtant dans leur cours, l'heure des marées a dû changer : ces deux corps ont dû avoir une autre direction, ou toutes les autres planètes ont dû s'arrêter auſſi. Le mouvement projectile & de gravitation

ayant été ſuſpendu dans toutes les planètes, il faut que les comètes s'en ſoient reſſenties.

De même l'étoile nouvelle qui conduiſit les Mages d'Orient, ne pouvoit être moindre que notre ſoleil : cette maſſe énorme, ajoutée à l'étendue, devoit déranger le monde entier.

Enfin le miracle de la multiplication des pains n'a pu ſe faire, que Dieu n'ait tiré du néant quinze mille livres de matiere, ajoutées à la maſſe commune.

Ce ſont-là, conclut le Philoſophe, les plus fortes objections phyſiques (a). Puiſque l'on argumente contre nous, ſelon le ſyſtême de Newton, eſt-il bien décidé d'abord que Dieu n'a pas pu arrêter la terre & la lune dans leur cours, ſans arrêter de même toutes les autres planètes? Leur direction alors a dû changer ; mais qu'importe cette direction au mouvement général de l'Univers? Dans le ſyſtême de Copernic, Dieu a pu arrêter le mouvement diurne de la terre, ſans rien déranger au mouvement des corps céleſtes.

Sans entrer dans l'examen de toutes ces ſuppoſitions gratuites, & dont la plupart peuvent être fauſſes, nous nous contentons

(a) Deuxième Lettre ſur les Miracles, p. 31.

de répondre que celui qui, d'un seul acte de sa volonté a fait l'Univers, peut, quand il le juge à propos, arrêter ou changer le mouvement d'une partie, sans que le reste de la machine soit dérangé. Les Philosophes ne conçoivent point comment cela se peut faire : eh ! conçoivent-ils le jeu & les ressorts secrets de cet ouvrage immense? Parce qu'ils sont parvenus à calculer jusqu'à un certain point les mouvemens célestes, & qu'ils ont cru en appercevoir les rapports, ils se flattent d'avoir pénétré dans les conseils de la Divinité, & d'être en état de prononcer sur ce qu'elle peut ou ne peut pas faire. Incapables de nous expliquer la structure intime d'un grain de sable, ils veulent décider de la construction & de la marche du monde entier.

Que l'étoile vue par les Mages ait été nécessairement un soleil, c'est une imagination qu'il seroit ridicule de réfuter sérieusement. Le terme *étoile*, dans sa signification générale, exprime seulement *ce qui luit*, une lumiere, une clarté ; toute lueur semblable à celle des étoiles fixes a pu être appellée de ce nom, sans aucun abus du langage.

Que la multiplication des pains n'ait pu se faire sans une nouvelle création de matiere, c'est une autre imagination plus bi-

farre encore; n'eſt-il pas ſingulier que des Philoſophes qui rejettent la création proprement dite, & qui font profeſſion de douter au moins de l'éternité de la matiere, ſoutiennent la néceſſité de la création pour multiplier des pains?

Nous ne ſuivrons point en détail les railleries froides que l'on fait dans le *Dictionnaire Philoſophique*, & dans la Lettre qui en eſt une copie, ſur les miracles rapportés par les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques ou par les Légendaires (*a*). Notre travail doit ſe borner à juſtifier ceux qui ſervent de preuves à la révélation.

L'Auteur ſouhaiteroit, pour qu'un miracle fût bien conſtaté, qu'il fût fait en préſence de l'Académie des Sciences & de la Faculté de Médecine. Ainſi, de par les Philoſophes, il eſt défendu à Dieu d'opérer jamais des miracles ailleurs, ſous peine de leur cenſure; & ſans doute c'eſt le moindre honneur qu'il puiſſe leur faire, que de les conſulter, quand il voudra inſtruire les hommes.

Selon l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, *un homme ſage qui verroit un miracle ſeroit en droit de douter s'il a bien vu; il devroit*

(*a*) Elles ſont répétées dans l'Examen important, c. 27, p. 159.

examiner ſi l'effet extraordinaire qu'il ne comprend pas, n'eſt pas dû à quelque cauſe naturelle, dont il ignoreroit la maniere d'agir (a). C'eſt-à-dire, qu'un homme ſage, qui verroit un mort reſſuſciter, devroit douter s'il n'eſt pas rendu à la vie par quelque cauſe naturelle. La raiſon & le bon ſens admettront-ils jamais un pareil doute ?

Nous convenons qu'un miracle doit être examiné avec beaucoup de ſoin, à cauſe des conſéquences, & qu'il ne peut être trop bien avéré; mais douter ſi la guériſon d'un aveugle-né, la réſurrection d'un homme mort depuis quatre jours, la multiplication de cinq pains juſqu'à raſſaſier cinq mille hommes, la réſurrection d'un homme crucifié à la vue de tout Jeruſalem, ſont des miracles ou des effets naturels; c'eſt avoir renoncé à la voix de la raiſon & au ſens commun.

§. 12.

Après avoir attaqué la certitude & la poſſibilité des miracles, le même Critique ſoutient qu'ils ſont inutiles. *La vérité & l'évidence*, dit-il, *n'ont pas beſoin de miracles pour ſe faire adopter. N'eſt-il pas bien*

(a) Chriſt. dévoilé, p. 69. Militaire Philoſophe, c. 12, p. 102.

ſurprenant que la Divinité trouve plus facile de déranger l'ordre de la nature, que d'enſeigner aux hommes des vérités claires propres à les convaincre, capables d'arracher leur aſſentiment (a)?

Il eſt faux en général que la vérité & l'évidence, en fait de Religion, n'aient pas beſoin de miracles pour ſe faire adopter. Les dogmes principaux de la Religion naturelle, l'unité & la providence de Dieu, la ſpiritualité, l'immortalité, la liberté de l'ame, les peines & les récompenſes de la vie future, les grands principes de la morale, ſont des vérités claires & évidentes; tous les peuples cependant les avoient mé connues; il a fallu, pour les leur faire adopter univerſellement, une révélation prouvée par des miracles.

Tout eſt également facile à la Divinité; ſon pouvoir s'étend ſur les eſprits auſſi-bien que ſur les corps; mais, ſelon nos lumieres naturelles, il eſt plus facile d'interrompre l'ordre de l'Univers, que de ſoumettre des eſprits opiniâtres & des volontés rebelles: la converſion des Payens & des Incrédules eſt un plus grand prodige dans l'ordre moral, que la réſurrection d'un mort.

(a) Chriſt. dévoilé, p. 73; Militaire Philoſophe, c. 8, p. 102; 2e. Lettre à Eugénie, p. 43.

Les miracles, pourſuit l'Auteur, *n'ont été inventés que pour prouver aux hommes des choſes impoſſibles à croire ; ainſi ce ſont des choſes incroyables qui ſervent de preuve à d'autres choſes incroyables.* Il appuie ſur cette penſée, & la répète en trois ou quatre manieres.

Que les hommes aient inventé les miracles, c'eſt une fauſſe ſuppoſition ; Dieu lui-même a jugé à propos de s'en ſervir pour inſtruire les hommes, lorſque les autres moyens étoient inutiles, & ſans cela les hommes n'y auroient pas penſé. Si des impoſteurs ont forgé de faux miracles, ç'a été à l'imitation de ceux, que Dieu avoit opérés.

C'eſt un principe démontré, que Dieu peut nous révéler des dogmes incompréhenſibles (*a*). Au cas qu'il le faſſe, il eſt évident que les miracles ſont le moyen le plus propre & le plus frappant dont il puiſſe ſe ſervir pour autoriſer la prédication de ces dogmes, & pour engager les hommes à y croire. L'Auteur d'*Emile* même en eſt convenu (*b*).

Les miracles bien conſtatés & opérés

(*a*) Déiſme réfuté, premiere Lettre.

(*b*) Lettre écrite de la Montagne, troiſième Lettre, p. 75.

pour une fin digne de Dieu, ne ſont donc pas incroyables pour les eſprits droits & dociles : puiſque c'eſt la voie que Dieu a efficacement employée pour convertir & pour éclairer le genre humain. Qu'y a-t-il d'incroyable à penſer que Dieu, ſouverain Auteur des loix de la Nature, peut, quand il lui plaît, en ſuſpendre le cours pour quelques momens ?

Quelques merveilles que pût faire un Dieu lui-même, continue l'Auteur, *elles ne prouveront jamais que trois ne ſont qu'un ; qu'un être immatériel & dépourvu d'organes ait pu parler aux hommes*, &c (*a*). Les Apôtres du Chriſtianiſme n'ont jamais prouvé par leurs miracles que trois ne ſont qu'un ; mais ils ont prouvé que trois perſonnes Divines ont la même nature & ſont un ſeul Dieu ; myſtere incompréhenſible, mais où l'on ne montrera jamais qu'il y ait contradiction.

Dès que l'on ſuppoſe qu'un être immatériel ne peut parler aux hommes, on décide par-là même que Dieu ne peut rien révéler, que toute révélation eſt impoſſible ; c'eſt borner ſans raiſon & contre les lumieres du bon ſens la puiſſance de Dieu. Quoique dépourvu d'organes, n'eſt-il pas aſſez

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 74. 2e Lettre à Eugénie, p. 42 & 44.

puiſſant pour y ſuppléer ? *Celui*, dit le Prophète, *qui a donné des oreilles à l'homme, eſt-il ſourd lui-même ? & celui qui a formé l'œil, peut-il être aveugle* (*a*) ? A-t-il eu beſoin d'organes pour créer le monde, pour former les corps, pour aſſujettir la matiere à des loix conſtantes ? Croit-on bien ſérieuſement l'exiſtence de Dieu, quand on raiſonne de cette maniere ?

Selon le même Auteur, *dire que Dieu fait des miracles, c'eſt dire qu'il ſe contredit lui-même, qu'il dément les loix qu'il a preſcrites à la nature, qu'il rend inutile la raiſon humaine, dont on le fait Auteur* (*b*). Nous avons déja fait voir que Dieu, en faiſant des miracles, ne ſe dément, ni ne ſe contredit lui-même. Il eſt faux qu'alors Dieu rende inutile la raiſon humaine ; il lui apprend au contraire à reſpecter ſon Auteur, à ſe ſoumettre à ſa parole. L'ordre conſtant de la nature n'eſt point remarqué par les peuples ignorans & ſtupides : l'interruption frappante de cet ordre les rend attentifs, & leur fait comprendre qu'une Intelligence toute-puiſſante y préſide (*c*).

Il n'y a que des impoſteurs qui puiſſent

(*a*) *Pſ.* 93, 9.
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 75.
(*c*) *S. Auguſt. Tract.* 24. *in Joann. n.* 1.

nous dire de renoncer à l'expérience, & de bannir la raiſon (*a*): cela eſt vrai; mais quand on nous exhorte à recevoir une relation prouvée par des miracles, on ne nous oblige ni à renoncer à l'expérience, ni à bannir la raiſon. Tout au contraire, il faut connoître par expérience le cours ordinaire de la nature, pour comprendre qu'un miracle en eſt une exception. En croyant un dogme révélé & incompréhenſible, nous ne banniſſons point la raiſon; nous ſuivons la loi qu'elle nous preſcrit elle-même, de nous fier plutôt à la voix de Dieu qui ſe fait entendre par des miracles, qu'à nos foibles lumieres: &, ſelon la remarque d'un de nos plus célèbres adverſaires, le plus digne uſage que nous puiſſions faire de notre raiſon, eſt de nous anéantir devant Dieu (*b*).

L'Auteur du *Militaire Philoſophe* ſoutient que pour prouver la vérité de la Religion, ce n'eſt pas aſſez qu'il y ait eu autrefois des miracles opérés, qu'il faudroit une ſuite continuelle & actuelle de miracles. Pour démontrer, par exemple, que des paroles peuvent remettre les péchés, *que l'on guériſſe*, dit-il, *avec des paroles un épilep-*

(*a*) Voyez encore le Militaire Philoſophe, c. 10.
(*b*) Emile, tome 3, p. 88.

tique, chap. 11. Voilà précisément ce qu'ont fait J. C. & les Apôtres ; mais dequoi serviroient de nouveaux miracles à un homme qui enseigne que des faits surnaturels ne peuvent jamais avoir une parfaite certitude, *même pour ceux qui en seroient les témoins* ? chap. 12. Les miracles de J. C. & des Apôtres, dont un homme sensé ne peut pas douter, serviront de preuve à la Religion jusqu'à la fin du monde.

ARTICLE II.

Des Prophéties.

§. 13.

Les ennemis de la révélation ne parlent pas des prophéties d'une maniere plus raisonnable que des miracles. Ils prétendent qu'il y a eu des Prophètes chez toutes les Nations du monde ; les Juifs ne furent pas plus favorisés à cet égard que les Egyptiens, les Chaldéens, les Tartares, les Nègres, les Sauvages, & que tous les autres peuples de la terre (*a*). Il auroit donc été à propos de produire un corps complet de prophéties recueillies chez les Egyptiens, chez les Chaldéens ou chez les Sauvages, que l'on

(*a*) Christ. dévoilé, page 76. Examen important, c. 10, p. 47.

pût mettre en parallèle avec celles des Juifs. Nous verrions ſi elles auroient la même authenticité, ſi elles formeroient une ſuite de prédictions toujours conformes aux événemens & à l'hiſtoire de ces peuples, s'il y en auroit quelques-unes dont nous puiſſions vérifier aujourd'hui l'accompliſſement, comme nous le voyons dans les prophéties judaïques. C'eſt par-là qu'il faudroit juger de leur mérite.

L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* dit que les prophéties des Juifs ſont fort obſcures, & de nature à y trouver tout ce qu'on veut. Pour vérifier cette aſſertion, il auroit dû eſſayer d'y trouver l'Hiſtoire civile de notre ſiècle, & de nous l'y faire voir par un commentaire ſuivi. Cet ouvrage ſeroit curieux. Porphyre penſoit bien différemment; les prophéties de Daniel lui paroiſſoient ſi claires, qu'il ſoutenoit qu'elles avoient été fabriquées après l'événement. L'Auteur de l'*Examen important* paroît être de même avis, lorſqu'il dit que les Livres attribués à Daniel, à David, à Salomon & à d'autres, ont été faits dans Alexandrie (*a*).

Si nos Critiques avoient pris plus de ſoin de concilier leurs divers ſentimens, il

(*a*) Examen important, c. 10, p. 54.

ſeroit plus aiſé de leur répondre; mais l'erreur ne peut jamais être d'accord avec elle-même. 1°. Si les prophéties euſſent été fabriquées par les Juifs d'Alexandrie, ils les auroient écrites dans le Dialecte Syriaque qui étoit alors en uſage parmi eux, au lieu de les écrire en Hébreu, & il n'auroit pas été néceſſaire de faire les Paraphraſes Chaldaïques. 2°. Il eſt déja parlé de ces prophéties comme de Livres exiſtans & connus des Juifs, dans les derniers Livres des Rois & des Paralipomenes: or ceux-ci ſont plus anciens que la fondation d'Alexandrie. 3°. Les Juifs de cette ville, inſtruits par le commerce des Grecs, auroient écrit d'une maniere moins ſimple; les prophéties d'Iſaïe, de Jérémie, d'Ezechiel, & des autres, portent évidemment l'empreinte d'un ſiècle plus ancien que le ſecond Livre des Macchabées. 4°. Des fauſſaires qui auroient prédit des événemens après coup, auroient rendu leurs prédictions plus claires, pour leur donner par-là même plus d'autorité; l'obſcurité qu'on leur reproche eſt une des preuves de leur antiquité. 5°. Des fauſſaires, quelqu'habiles qu'on les ſuppoſe, n'auroient jamais pu lier auſſi parfaitement la chaîne de leurs prédictions avec la ſuite de l'Hiſtoire des Juifs, des Chaldéens & des Perſes, garder auſſi exactement l'ordre chronologique,

chronologique, faire parler les Prophètes aussi convenablement aux différentes circonstances où ils se sont trouvés. Les Chrétiens & les Payens également ennemis des Juifs, auroient bientôt découvert la supposition, tout comme on a démontré la fausseté des oracles des Sybilles.

Par-tout on affecte de représenter les Ecrivains Juifs comme des insensés & comme des fanatiques; & par une contradiction révoltante, on suppose qu'ils ont été les plus habiles fourbes qu'il y ait jamais eu dans l'Univers.

On nous objecte que les prophéties appliquées à J. C. par les Chrétiens, *ne sont point vues du même œil par les Juifs, qui attendent encore ce Messie que les premiers croient arrivé depuis* 18 *siècles* (*a*). Nous éclaircirons ce point, quand nous répondrons au reproche qu'on fait aux Peres de l'Eglise, d'avoir abusé des prophéties de l'ancien Testament (*b*).

§. 14.

L'Auteur du *Christianisme dévoilé* ne trouve pas étrange que *les Prophètes du Judaïsme aient annoncé de tout temps à une*

(*a*) Christ. dévoilé, p. 77.
(*b*) §. 17, ci-après.

Nation inquiète & mécontente de ſon ſort, un Libérateur, qui fut pareillement l'objet de l'attente des Romains, & de preſque toutes les Nations du monde. Voilà bien des ſuppoſitions fauſſes. 1°. Les Juifs ont eu des Prophètes, non-ſeulement dans le temps qu'ils étoient mécontens de leur ſort, mais lorſque leur République étoit la plus floriſſante, ſous les règnes de David & de Salomon; & Moïſe leur avoit promis de la part de Dieu qu'ils en auroient toujours. 2°. Les Prophètes n'ont pas ſeulement prédit aux Juifs un Libérateur & un Meſſie; mais ils leur ont ſouvent annoncé les plus grands malheurs, & d'autres événemens; la priſe de Jeruſalem, la captivité de Babylone & ſa durée préciſe: la ruine de Babylone, celle de Tyr & de Sidon; la dévaſtation de l'Egypte, la ſucceſſion de quatre grandes Monarchies; enfin la ruine entiere de Jeruſalem, du Temple & de toute la Nation. Ce n'étoit pas là dequoi ſéduire les Juifs par de vaines eſpérances. 3°. Il eſt faux que les Romains aient attendu un Libérateur comme les Juifs; s'ils en ont eu quelqu'idée, elle leur eſt venue par les prophéties mêmes des Juifs connues dans tout l'Orient, comme nous l'avons remarqué d'après Tacite & Suétone. Les promeſſes & l'attente du Meſſie renouvellées

chez les Juifs de siècle en siècle depuis le commencement du monde, sont un phénomène unique, qui ne se retrouve chez aucune autre Nation.

Comment, dit notre Auteur, *peut-on voir ce Libérateur dans la personne de Jesus, le destructeur & non le restaurateur de la Nation Hébraïque (a)?* Il est faux que J. C. ait été le destructeur de sa Nation; il lui a prédit sa destruction, en punition de son incrédulité; il lui a fait comprendre que Dieu se serviroit des Romains pour l'exterminer; il a sauvé de la ruine ceux qui ont cru en lui; il leur a procuré une délivrance plus importante encore, en les sauvant du péché & de la damnation éternelle.

En vain l'on ajoute qu'il étoit facile de prédire la destruction & la dispersion d'un peuple toujours inquiet, turbulent, rébelle à ses Maîtres. J. C. après Daniel & les autres Prophètes, a non-seulement prédit cette destruction, mais il en a désigné la cause, l'opiniâtreté des Juifs à rejetter leur Messie, il en a détaillé les circonstances à ses Disciples, & ils ont profité de cette connoissance pour s'éloigner de Jerusalem & de la Judée, avant la ruine entiere de la Nation.

(a) Christ. dévoilé, p. 78. 3e Lettre à Eugénie, p. 76.

Il y a eu d'autres peuples conquis & dispersés ; au bout d'un certain temps ils se sont toujours confondus avec la Nation conquérante. On dit que *les Juifs demeurent dispersés, parce qu'ils sont insociables, intolérans, & aveuglément attachés à leurs superstitions* (a). Et voilà précisément le prodige. Ni la durée des siècles, ni le changement des climats, ni les mauvais traitemens, ni la facilité de rendre leur sort plus doux, n'a pu leur faire changer de génie ni de caractere. A la Chine & dans toute l'Asie, dans les pays Méridionaux & dans ceux du Nord, par-tout ils sont les mêmes : cela est-il naturel ?

§. 15.

On avance fort sérieusement que l'art de prophétiser étoit chez les Juifs un vrai métier ; les Prophètes tenoient des écoles publiques, apprenoient à leurs disciples à tromper le peuple, & à vivre à ses dépens. On nous apprend, d'après Dodwel, que les Prophètes se disposoient à prédire l'avenir en buvant du vin. C'étoient des Jongleurs, des Musiciens ; ils se décrioient les uns les autres ; chacun traitoit son rival de faux

(a) Christ. dévoilé, p. 294.

Prophète (a). Toutes ces anecdotes sont très-curieuses ; mais ce sont autant d'impostures.

On a oublié sans doute que David, quoique Prophète, étoit Roi ; qu'Isaïe étoit du sang Royal ; Ezechiël & Jérémie de race Sacerdotale ; que Daniel fut élevé à la plus haute faveur sous les Rois de Babylone. Voilà les principaux Prophètes qui ont le plus écrit, & dont nous avons les prédictions : il n'y a pas d'apparence que des personnages aussi respectables aient fait le métier de Jongleurs pour subsister aux dépens du peuple, ni qu'ils aient puisé dans les vapeurs du vin les idées sublimes, touchantes, majestueuses, qu'ils nous donnent de la Divinité, de sa puissance, de sa justice & de ses desseins. Si, avant d'outrager aussi indécemment ces saints hommes, on avoit pris la peine de les lire, peut-être auroit-on appris à les respecter. Mais nos adversaires veulent opiniâtrément s'avilir eux-mêmes, en jettant du ridicule mal-à-propos sur tout ce qui leur déplaît.

Il y a eu de faux Prophètes chez les Juifs, cela est certain ; mais ces imposteurs ont été bientôt démasqués ; preuve

(a) Christ. dévoilé, p. 80. Examen important, c. 10, p. 49. 3e Lettre à Eugénie, p. 86. Contagion sacrée, c. 44, p. 74.

certaine que ceux qui ont été constamment écoutés comme envoyés de Dieu, méritoient cet honneur; loin de chercher à séduire le peuple, souvent ils lui ont fait les prédictions les plus terribles & les reproches les plus sanglans; ils ont parlé aux Rois comme aux peuples, & les Rois n'ont jamais eu lieu de se repentir de les avoir écoutés.

Nos grands Critiques soutiennent cependant que ces Prophètes n'étoient rien moins que des personnages vertueux; c'étoient, disent-ils, des Prêtres arrogans, des sujets rebelles & séditieux, ennemis de l'autorité civile, cabalant contre les Souverains, & soulevant les peuples contr'eux. Samuël suscite à Saül un rival dans la personne de David; Elie est obligé de s'enfuir pour se soustraire au châtiment dont il étoit menacé; Jérémie s'entendoit avec les Assyriens pour leur livrer sa patrie assiégée.

On avouera du moins que David, Isaïe, Daniel & les douze petits Prophètes, n'étoient ni des Prêtres, ni des séditieux qui se soient mêlés mal-à-propos des affaires d'Etat, ou qui aient soulevé les peuples. Ezéchiël, quoique d'une famille Sacerdotale, n'eut rien à démêler avec le Gouvernement.

Si Samuël étoit l'ennemi déclaré de Saül

& de la royauté, comme nos adverſaires affectent de le repréſenter, pourquoi ce Prince, après la mort de Samuël, fait-il évoquer ſon ombre pour le conſulter encore ? Peut-on donner ſa confiance à un ennemi déclaré & connu pour tel ?

Elie eſt menacé & perſécuté par un Roi & une Reine idolâtres & méchans, parce qu'il leur avoit reproché leurs déréglemens & leurs crimes : on ne l'accuſoit ni d'avoir cabalé contre l'Etat, ni d'avoir ſoulevé les peuples : ſi Elie étoit coupable d'avoir rempli ſon miniſtere avec courage, que devons-nous penſer de l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, qui ſans miſſion & ſans caractere, déclame indécemment contre les Souverains, attribue à leur aveuglement & à leur fauſſe politique tous les maux des peuples ?

Jérémie étoit d'intelligence avec les Aſſyriens ; pourquoi donc ce Prophète refuſa-t-il conſtamment d'aller à Babylone profiter de la bienveillance du Roi d'Aſſyrie ? Comment demeura-t-il dans la Judée pour conſoler le reſte des Juifs qu'on y avoit laiſſés ? Comment ſuivit-il en Egypte ceux qui s'y étoient retirés contre ſon avis ? Voilà comme nos Critiques ſont exacts dans leurs citations de l'Ecriture-Sainte.

L'Auteur de l'*Examen important* traite

encore plus mal les Prophètes; il ne ménage dans ſes accuſations ni la bonne foi, ni la pudeur. Dieu, ſelon lui, ordonne au Prophète Oſée de prendre chez lui une proſtituée, & d'en avoir des enfans illégitimes (*a*). On lit la même choſe dans le *Dictionnaire Philoſophique*, art. *Ezéchiël*; dans le 17.e *Lettre ſur les Miracles* (*b*), & dans le *Dîner du Comte de Boulainvilliers* (*c*). C'eſt une fauſſeté répétée quatre fois.

Les différens ordres que Dieu a donnés à ſes Prophètes, paroîtroient moins extraordinaires, ſi l'on vouloit faire attention au génie des Orientaux, & aux mœurs des premiers âges du monde. Pour émouvoir les hommes, nous employons le raiſonnement & les diſcours; les anciens parloient à l'imagination, perſuadoient par des actions & par des ſignes, le plus énergique des langages: l'Auteur d'*Emile* l'a très-bien remarqué. « Ce qu'on diſoit le plus » vivement ne s'exprimoit pas par des mots, » mais par des ſignes; on ne le diſoit pas, » on le montroit. Traſibule & Tarquin coupant des têtes de pavots; Alexandre appliquant ſon ſceau ſur la bouche de ſon

(*a*) Examen important, c. 10, p. 51.
(*b*) Page 176.
(*c*) Page 23.

» favori;

» favori ; Diogene marchant devant Zénon, » ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient » fait de longs discours ? Darius, engagé dans » la Scythie avec son armée, reçoit de la » part du Roi des Scythes un oiseau, une » grenouille, une souris & cinq flèches. » L'Ambassadeur remet son présent, & s'en » retourne sans rien dire. De nos jours cet » homme eut passé pour fou. Cette terrible » harangue fut entendue, & Darius n'eut » plus grande hâte que de regagner son » pays comme il put » (*a*). C'est ainsi que Dieu faisoit parler aux Juifs par ses Prophètes ; ceux qui tournent en ridicule ce procédé, font voir qu'ils ont très-peu de connoissance de l'antiquité.

Dieu commande au Prophète Osée de prendre une femme débauchée *pour son épouse* ; par conséquent de la retirer du désordre : les enfans provenus de ce mariage ne sont donc pas illégitimes. Si la Vulgate les appelle *filios fornicationum* (*b*). c'est par rapport à la vie passée de leur mere. Dieu n'a jamais commandé de crime à ses Prophètes. Or la fornication en étoit un chez les Juifs, comme chez tous les autres peuples (*c*). Le mariage du Prophète étoit

(*a*) Emile, tome 3, p. 216.
(*b*) *Osée*, c. 1.
(*c*) *Ibid* 3.

un tableau frappant de la conduite du Seigneur envers les Juifs.

On a répété dans les mêmes ouvrages une calomnie plus odieuſe encore, en aſſurant que Dieu avoit commandé dans la ſuite à Oſée d'avoir commerce avec une femme adultere. On a falſifié le texte ; il eſt ſeulement ordonné au Prophète de témoigner de l'affection à cette femme, comme Dieu en témoigne aux enfans d'Iſraël malgré leurs infidélités (*a*) ; mais il ne lui eſt point ordonné d'avoir commerce avec elle : la maniere dont le Prophète lui parle, témoigne le contraire. L'adultere étoit défendu par la loi des Juifs, ſous peine de mort.

Nous avons montré dans le Chapitre 2, §. 10, la fauſſeté & l'injuſtice des reproches que l'on a fait à Ezéchiël.

On a prétendu enfin que Jérémie avoit marché nud au milieu de Jeruſalem (*b*) ; nouvelle impoſture. 1°. C'eſt Iſaïe, & non pas Jérémie qu'il falloit citer (*c*) ; 2°. il y a de la mauvaiſe foi à ſuppoſer que le Prophète fût entièrement nud. Dieu lui ordonne de paroître au milieu de Jeruſalem

(*a*) *Deut.* 21, 22.
(*b*) 17e Lettre ſur les Miracles, p. 176.
(*c*) *Iſaïæ*, *c.* 20.

dans le même état où ſeroient les Egyptiens, lorſqu'ils ſeroient emmenés en eſclavage par les Aſſyriens: or il n'eſt pas vraiſemblable que les Aſſyriens aient laiſſé les eſclaves ſans aucune couverture; 3°. dans les climats de l'Afrique, où les deux ſexes ne ſont couverts que d'un ſimple pagne, la nudité du reſte du corps ne fait aucune impreſſion ſur les ſpectateurs, & n'eſt point regardée comme une indécence.

§. 16.

L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, pour terminer le tableau des prophéties Judaïques, les appelle des rêveries découſues, un fatras bizarre, des rapſodies informes, ouvrages du fanatiſme & du délire, des oracles vagues, obſcurs, énigmatiques, comme ceux des Payens, où les Juifs ont trouvé tout ce qu'il leur a plu, où l'eſprit des Chrétiens, échauffé de l'idée de leur Chriſt, a cru le voir par-tout. On ne peut pas s'exprimer d'une maniere plus décente, plus ſage, plus digne de la gravité Philoſophique.

Au lieu de répondre ſur le même ton, nous nous bornerons à rapporter quelques-unes des prophéties les plus claires & les mieux circonſtanciées, pour mettre le lec-

teur en état de juger ſi elles méritent les épithètes qu'on leur prodigue.

Dieu prédit à Abraham (*a*), que par ſes deux enfans, Iſmaël & Iſaac, il le rendra pere d'une infinité de Nations; pour gage de ſa promeſſe, il lui ordonne de changer ſon nom, & de pratiquer la circonciſion dans ſa famille: il lui promet de donner aux deſcendans d'Iſaac le pays des Chananéens, & de bénir toutes les Nations dans ſa poſtérité. Il prédit qu'Iſmaël ſera un homme fier & ſauvage; qu'il aura le bras levé contre tous, & tous contre lui; qu'il tendra ſes pavillons ſous les yeux de ſes freres.

Nous ſommes témoins de l'accompliſſement de la prophétie. L'Aſie eſt encore aujourd'hui peuplée de Nations qui reconnoiſſent Iſmaël & Abraham pour leurs ayeux, & la poſtérité d'Iſaac eſt diſperſée par tout le monde. Les Iſmaëlites reçoivent la circonciſion à la 14e année, comme elle fut donnée à leur pere; les Juifs la reçoivent comme Iſaac le huitième jour: les uns & les autres en conſervent l'uſage comme une marque de leur origine. La race d'Iſaac a poſſédé pendant 1400 ans le pays des Chananéens; il eſt prouvé par la généalogie du Sauveur, qu'il deſcendoit de ce Pa-

(*a*) Gen. 16, 17 & ſeq.

triarche par les aînés, & qu'il en réuniſſoit tous les droits dans ſa perſonne : c'eſt en lui & par lui que toutes les Nations ont été bénies.

Jacob, au lit de la mort, prédit à Juda ſon fils, que ſa famille conſervera la prééminence ſur les autres, juſqu'à ce que vienne l'Envoyé de Dieu, à qui tous les peuples rendront obéiſſance (*a*) : & la tribu de Juda a conſervé le premier rang chez les Juifs juſqu'à la venue de J. C. & à la prédication de l'Evangile.

Jérémie prédit à la Nation Juive qu'elle ſera tranſportée à Babylone ; que ſa captivité durera 70 ans ; qu'après ce temps écoulé elle reviendra dans ſa patrie (*b*) : Iſaïe qui vivoit plus d'un ſiècle auparavant, ajoute que Cyrus ſera le libérateur de cette Nation ; qu'il fera rebâtir Jeruſalem & le Temple (*c*) : & l'événement a vérifié exactement la prophétie dans toutes ſes circonſtances.

Le même Iſaïe, plus de ſix cens ans avant la ruine de Babylone, prédit qu'elle ne ſera plus habitée, & qu'elle ne ſe rétablira point dans la ſuite des ſiècles ; qu'elle

(*a*) *Gen.* 49.
(*b*) *Jerem.* 25 & 29.
(*c*) *Iſaïæ*, 44 & 45.

ſera effacée de maniere qu'il n'en reſtera pas le moindre veſtige (*a*). L'on ſçait aujourd'hui que l'oracle eſt parfaitement accompli, & qu'à peine on peut découvrir des reſtes de cette ville fameuſe.

Ezéchiël prophétiſe que l'Egypte ſera déſolée, & qu'il n'y aura plus à l'avenir de Prince qui ſoit du pays d'Egypte (*b*). Or l'Egypte a été ſucceſſivement conquiſe par les Perſes, par les Grecs, par les Romains, par les Turcs, & a toujours été ſous une domination étrangere.

Daniël annonce à Nabuchodonoſor, qu'à ſa Monarchie ſuccédera celle des Medes & des Perſes; que celle-ci ſera renverſée par les Grecs; que le premier Roi de cette Nation ſera plus puiſſant que ſes ſucceſſeurs; qu'il ſe formera quatre Royaumes des débris de ſon Empire; que ceux-ci tomberont ſous le joug d'une puiſſance plus formidable encore; que ſous cette derniere naîtra le Royaume de Dieu qui ne doit jamais finir (*c*). L'Hiſtoire nous apprend en effet que l'Empire des Aſſyriens a fait place à celui des Medes & des Perſes; que ceux-ci ont été ſubjugués par Alexan-

(*a*) *Iſ.* 13 & 14.
(*b*) *Ezech.* 30, 13.
(*c*) *Dan.* chap. 2, 7 & 8.

dre; que des Etats de ce Conquérant ſe ſont formés quatre Royaumes; qu'enſuite les Romains s'en ſont rendus maîtres, & que ſous l'Empire d'Auguſte eſt né le Sauveur du monde. Nous avons déja remarqué que cette prophétie ſembloit ſi claire au Philoſophe Porphyre, qu'il la croyoit compoſée après coup.

Iſaïe a prédit la naiſſance du Meſſie & ſes principales circonſtances; il a dit qu'il naîtroit d'une Vierge & du ſang Royal de David: un autre Prophète en a fixé le lieu à Bethléem: d'autres ont annoncé qu'il viendroit pendant la durée du ſecond Temple. Lorſque Jeſus eſt né, l'attente de l'avénement prochain d'un Redempteur étoit non-ſeulement répandue chez les Juifs, mais dans tout l'Orient, comme le témoignent Tacite & Suétone. Les alarmes d'Hérode, & le maſſacre des Innocens, connu des Romains (*a*), en ſont un monument terrible.

Le 53e chapitre d'Iſaïe décrit la mort du Meſſie avec les mêmes circonſtances que les Evangéliſtes; on peut les confronter: le Paraphraſte Chaldaïque de ce Prophète l'a entendu comme nous de la mort du Chriſt ou du Meſſie. David en avoit déja prédit

(*a*) *Macrob. Saturn. l.* 2, *c.* 4.

toutes les circonſtances dans le Pſeaume 21. J. C. lui-même, prêt d'expirer ſur la Croix, prononça les premieres paroles de ce Pſeaume, pour montrer que toutes ces prédictions étoient accomplies en lui. Eſt-ce le haſard qui a fait faire aux Juifs dans le dernier détail tout ce que leurs Prophètes avoient prédit du Meſſie ? Sont-ce là des prophéties vagues & obſcures, où l'on a trouvé tout ce qu'on a voulu ?

§. 17.

Nos Cenſeurs accuſent J. C. de n'avoir pas été plus clair ni plus heureux dans ſes prophéties (*a*). Nous n'en citerons qu'une ſeule. Il a prédit que le Temple de Jeruſalem ſeroit détruit de fond en comble, & qu'il n'en reſteroit pas pierre ſur pierre (*b*). L'Empereur Julien, réſolu de rendre fauſſe cette prophétie, invita les Juifs de toutes les Provinces de l'Empire à rebâtir leur Temple. Le Gouverneur de la Paleſtine, ſelon ſes ordres, n'épargna ni ſoins, ni dépenſes, ni travaux. A peine eut-on creuſé les premiers fondemens de l'édifice, que des globes de feu ſortis du ſein de la terre, bouleverſerent tout le travail, brûlerent les

(*a*) Chriſt. dévoilé, pag. 85. Examen important, c. 16. p. 97. 3e Lettre à Eugénie, p. 88.
(*b*) *Matth.* 24, 2. *Luc* 19, 44.

ouvriers, rendirent le lieu inacceſſible, & forcerent d'abandonner l'entrepriſe. C'eſt Ammien Marcellin, Officier dans la Milice ſous Julien, Auteur contemporain, Hiſtorien d'ailleurs judicieux, qui raconte ce fait (*a*). Son récit eſt confirmé, non-ſeulement par le témoignage de pluſieurs Ecrivains Eccléſiaſtiques, dont quelques-uns furent témoins oculaires (*b*); mais encore par deux Lettres de Julien lui-même (*c*).

Juſqu'à préſent nos adverſaires n'avoient pas oſé dire ce qu'ils penſoient de ce fait ſingulier; l'Auteur des *Mêlanges de Littérature, d'Hiſtoire & de Philoſophie*, in-8°, s'en eſt débarraſſé ſans façon: il a donné un démenti formel à Ammien Marcellin & à tous les autres; il a traité leur récit de conte ridicule (*d*): c'eſt ainſi que l'on crit l'Hiſtoire en Philoſophe.

On ſoutient fauſſement que J. C. a prédit le Jugement dernier dans le 21e chapitre de S. Luc. Il y prédit la ruine de Jeruſalem & de la Nation Juive; mais ſous les figures vives & hardies du ſtyle oriental. On peut confronter ce chapitre avec la

(*a*) *Amm. Marcell. l.* 23, *initio.*

(*b* Voyez la Diſſertation de Warburthon ſur ce ſujet, Paris 1754.

(*c*) Voyez les preuves de l'Hiſt. de M. Bullet, n. 104 & ſuiv.

(*d*) Mêlanges, tome 3, c. 63, p. 52.

prise de Babylone dans Isaïe ; la défaite du Roi d'Egypte dans Ezechiël ; la ruine de Tyr & de Sidon dans Joël : on y verra les mêmes images & les mêmes expressions. M. Freret avoit fait cette objection ; nous lui avons fait voir qu'il se trompoit (*a*) ; à quoi sert-il de la répéter encore (*b*) ?

Dans l'*Examen important*, l'Auteur, qui copie Celse & Julien (*c*), accuse les Chrétiens d'avoir tordu le sens des prophéties, pour persuader aux Juifs que Jesus étoit le Messie ; il cite pour exemple la prophétie d'Isaïe & celle de Jacob, & il les rapporte d'une maniere très-infidelle ; il assure que *les Chrétiens, loin de convertir les Juifs, en furent mépriſés & déteſtés, & le ſont encore* (*d*). Dans un autre endroit il les blâme d'avoir tourné tout l'ancien Testament en allégories du nouveau ; il prétend que *cette méthode contribua plus que toute autre choſe à la propagation du Chriſtianiſme ;* il détruit ainsi d'une main ce qu'il établit de l'autre (*e*).

Le plus ancien monument que nous

(*a*) Certitude des preuves du Christ. c. 11, §. 10.
(*b*) Examen important, c. 16, p. 97. Questions de Zapata, n. 53. Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 24.
(*c*) Dans Origene, l. 1 & 2. S. Cyrille, l. 6.
(*d*) Examen important, c. 15, p. 92 & suiv.
(*e*) *Ibid.* c. 17, p. 103.

ayons des disputes sur les prophéties entre les Chrétiens & les Juifs, est le dialogue de S. Justin contre Tryphon ; il faut examiner si ce pere a mal expliqué les deux prophéties dont on a parlé, & s'il leur a donné un sens que les Juifs aient pu rejetter en raisonnant conséquemment.

On lit dans Isaïe (*a*) : *Le Prophète dit à Achaz : demandez au Seigneur un prodige dans le ciel ou sur la terre*, pour marque de sa protection. *Je n'en ferai rien, répondit Achaz, & je ne tenterai point le Seigneur. Ecoutez donc, maison de David*, répliqua Isaïe ; *n'est-ce pas assez pour vous d'inquiéter les Prophètes, sans fatiguer encore*, par vos plaintes, *le Seigneur qui les fait parler ? Eh bien, lui-même vous donnera un signe : une Vierge* (Alma) *conceura & enfantera un fils, & le nommera Emmanuel*, Dieu avec nous. C'est ainsi que la Paraphrase Chaldaïque a rendu les paroles du Prophète.

S. Justin & les autres Peres de l'Eglise soutiennent que cette prédiction n'a été accomplie que dans J. C ; & il n'est pas difficile de s'en convaincre, quand on l'examine de près. 1°. Il est faux qu'*Alma* signi-

(*a*) *Is. c. 7, ℣. 10.*

ſie indifféremment une fille ou une jeune femme, comme le prétend le Critique (*a*); il ſignifie une Vierge : quiconque a la moindre connoiſſance de l'Hébreu & du Chaldéen, ne peut l'ignorer. 2°. Il étoit queſtion de citer aux Juifs un prodige : ce n'en ſeroit pas un qu'une femme mariée fût devenue mere. 3°. C'étoit une tradition conſtante parmi les anciens Docteurs Juifs, que le Meſſie devoit naître d'une Vierge, & que le nom *Emmanuel* eſt un de ceux ſous leſquels il eſt déſigné dans l'Ecriture (*b*). Quand il y auroit eu de l'incertitude ſur le vrai ſens de la prophétie, les Juifs ne pouvoient rejetter l'explication qu'en donnoient les Chrétiens, ſans contredire l'ancienne tradition de la Synagogue : il n'eſt donc pas vraiſemblable que les Juifs inſtruits *aient ri au nez des Chrétiens*, à moins qu'ils ne ſe ſoient moqués de la tradition de leurs propres Docteurs.

La prophétie de Jacob fournit contr'eux une preuve également ſolide. *Il y aura toujours à l'avenir un Chef de la famille de Juda, & un Légiſlateur de ſa race, juſqu'à l'arrivée du Meſſie, à qui la Puiſſance ſouveraine appartient, & à qui tous les peuples*

(*a*) Examen important, p. 93.
(*b*) Voyez Galatin, *de Arcanis Cathol. verit. l.* 3, *c.* 18; *l.* 7, *c.* 14; *l.* 8, *c.* 2.

doivent obéir (*a*). C'eſt la traduction que donnent les trois Paraphraſes Chaldaïques, les Auteurs du Talmud, & les plus fameux Rabbins dans leurs Commentaires ſur la Genèſe.

Or, ſelon la tradition des Juifs, la puiſſance légiſlative & judiciaire n'a ceſſé chez eux qu'au règne d'Herode l'Aſcalonite qui étoit étranger (*b*). S. Juſtin & les autres Peres de l'Égliſe, qui en concluent que le Meſſie a dû naître ſous le règne d'Hérode, ont donc été fondés ſur la tradition conſtante de l'Egliſe Juive. Lorſque les Rabbins des ſiècles ſuivans ont cherché à détourner le ſens de la prophétie, & à en éluder les conſéquences, il a fallu qu'ils commençaſſent par contredire l'ancienne croyance de leur école.

L'explication bizarre que l'Auteur de l'*Examen important* met dans la bouche des Chrétiens; la réponſe encore plus ridicule qu'il prête aux Juifs; la maniere dont il tronque & altere les Prophéties, ſont des ſupercheries indignes d'un Philoſophe. L'homme le plus ignorant peut enfanter des rêves, & les attribuer aux Docteurs Juifs ou Chrétiens; mais quand un lecteur

(*a*) *Gen.* 49, 10.
(*b*) Galatin, l. 4, c. 4 & 5.

judicieux consulte les anciens monumens, & qu'il voit le véritable état des controverses que l'on a traitées dans les premiers siècles, il est fort étonné de trouver tout le contraire de ce qu'écrivent nos Censeurs modernes ; il rougit d'avoir ajouté foi un seul moment à des Critiques aussi infidèles.

On nous dit que *les Chrétiens, loin de convertir les Juifs, en furent méprisés & détestés ; qu'ils renoncerent à l'espérance d'attirer les Juifs à eux, & s'adresserent uniquement aux Gentils* (*a*) ; autant d'impostures. Du temps des Apôtres il y avoit dans la seule ville de Jerusalem plusieurs milliers de Juifs convertis (*b*). On voit, par les Actes des Apôtres, que les premiers prosélytes du Christianisme furent des Juifs. Les quinze premiers Evêques de Jerusalem étoient Juifs de naissance (*c*) ; on ne les auroit pas choisis pour remplir cette place, s'ils n'avoient pas été très-instruits de la croyance des Juifs & de celle des Chrétiens.

Le reproche que l'on fait aux anciens Peres de l'Eglise, d'avoir *tourné tout l'An-*

(*a*) Examen important, p. 95.
(*b*) *Act.* 21, 20. Voyez Certitude des preuves du Christ. p. 6, §. 1.
(*c*) Dict. Philos. art. *Baptême.*

cien Teſtament en allégories du Nouveau, eſt encore plus mal fondé. Pour convertir les Juifs & pour les convaincre par leurs écritures, il falloit les leur expliquer, ſelon la méthode uſitée parmi leurs Docteurs, & à laquelle ils étoient accoutumés. Or il eſt certain, par les Ouvrages de Philon & par les Commentaires des plus anciens Rabbins, que le goût des allégories étoit dominant parmi les Juifs. Quand l'Auteur de l'*Examen important* avoue que *cette méthode contribua plus que toute autre choſe à la propagation du Chriſtianiſme*, il ſe contredit lui-même. C'eſt ſur-tout à l'égard des Juifs que cette méthode dut naturellement réuſſir, puiſqu'il étoit ſelon leur goût; comment donc peut-on avancer que *les Chrétiens ne purent jamais prévaloir auprès des Juifs comme auprès des Gentils* (*a*)? S'il y eut moins de Juifs convertis que de Gentils, c'eſt que, hors de la Paleſtine, les premiers étoient en très-petit nombre dans chaque Province de l'Empire, en comparaiſon des Gentils.

(*a*) Examen important, p. 92.

ARTICLE III.

Des Martyrs.

§. 18.

Trouverons-nous plus de vérité & de bonne foi dans la maniere dont nos Critiques traitent la preuve tirée des Martyrs? L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* commence par en donner une fauſſe idée ; & c'eſt l'unique fondement de ſes ſophiſmes. Les Martyrs, ſelon lui, ſont des hommes qui ont ſcellé de leur ſang la vérité *des opinions religieuſes* qu'ils avoient embraſſées; & cela n'eſt pas exact. Les premiers Martyrs ou *témoins* du Chriſtianiſme ne ſont point morts pour atteſter la vérité de leurs opinions religieuſes ; mais pour atteſter la vérité des faits ſur leſquels ces opinions ſont appuyées : différence eſſentielle, qui diſtingue éminemment les Martyrs du Chriſtianiſme, des Martyrs prétendus de toutes les fauſſes Religions.

Quand il eſt queſtion de faits publics, ſenſibles, palpables, dont on a été témoin, il n'y a point lieu à l'enthouſiaſme, au fanatiſme, à l'opiniâtreté, à la vanité, à l'ivreſſe de l'imagination, à l'aliénation d'eſprit, ni à toutes les autres cauſes ridicules auxquelles notre Critique attribue la conſtan-

ce

ce des Martyrs. Il n'eſt pas vrai que l'enthouſiaſme puiſſe alors ſe communiquer & gagner les ſpectateurs par l'admiration ou par la pitié. Si le courage ſurprenant des Martyrs a ſervi très-ſouvent à la converſion des Payens, comme le même Critique l'avoue (*a*); c'eſt qu'il les a engagés à examiner de plus près une Religion qu'ils perſécutoient par un préjugé aveugle; & on ne peut faire cet examen de bonne foi, ſans rendre hommage au Chriſtianiſme. C'eſt que d'ailleurs ce ſpectacle fut ſouvent accompagné de prodiges éclatans, qui ſont atteſtés, non-ſeulement par des témoins oculaires, mais encore par les reproches continuels de magie & de ſortilége que les ennemis des Chrétiens ſe ſont obſtinés à leur faire. On les peut voir dans Celſe & dans Julien.

Nous avons montré plus au long dans un autre Ouvrage (*b*), que le Chriſtianiſme & le Judaïſme ſont les ſeules Religions qui aient pu ſe prévaloir du témoignage des Martyrs, par la nature même des preuves ſur leſquelles elles ſont fondées; que ce témoignage ne peut être admis que quand il eſt queſtion de conſtater

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 87.
(*b*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 8, §. 5 & 6.

des faits; que toutes les comparaiſons dont nos adverſaires ſe ſervent pour attaquer cette preuve, pèchent par le principe : on nous diſpenſera de répéter.

Comment peuvent-ils avancer que la conſtance des premiers Chrétiens dans les ſupplices *dut, par un effet naturel, former des Proſélytes* (*a*) ? Ils ne ſont point d'accord avec eux-mêmes. Ils prétendent que les Chrétiens devenus les plus forts par la converſion des Empereurs, perſécuterent les Payens ſans ménagement, & leur rendirent avec uſure les maux qu'ils en avoient reçus (*b*). Le fait eſt certainement faux, & nous l'avons démontré; mais il nous eſt permis de raiſonner ſur cette ſuppoſition. Si l'effet naturel des perſécutions eſt de former des Martyrs & des Proſélytes, il eſt clair que le Paganiſme perſécuté devoit reprendre de nouvelles forces; inſpirer à ſes Sectateurs la même conſtance, la même opiniâtreté, le même fanatiſme, en un mot, que l'on reproche aux Chrétiens: & l'on a vu préciſément le contraire.

L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* demande, *ſi les Juifs infortunés que l'Inquiſition condamne aux flammes, ne ſont pas des*

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 88. 3e Lettre à Eugénie, p. 84.
(*b*) Voyez ci-deſſus chap. 3, §. 18.

Martyrs de leur Religion (a)? Non certainement. L'Inquiſition ne les punit point préciſément pour leur Religion ; c'eſt un trait de mauvaiſe foi de la part de nos adverſaires de le ſuppoſer. Elle les punit de ce qu'après avoir fait profeſſion extérieure & publique du Chriſtianiſme, ils ſont retournés au Judaïſme ; elle les punit, non pas comme Juifs, mais comme déſerteurs & apoſtats de notre Religion.

Enfin le même Auteur prétend qu'il eſt pluſieurs Martyrs qui furent plutôt *les victimes d'un zèle inconſidéré, d'une humeur turbulente, d'un eſprit ſéditieux, que d'un eſprit religieux (b)*. Mais comment peut-on accorder cette prétention avec ce qu'il ajoute immédiatement après : que *l'Egliſe elle-même n'oſe point juſtifier ceux que leur fougue imprudente a quelquefois pouſſés juſqu'à troubler l'ordre public, à briſer les Idoles, à renverſer les Temples du Paganiſme.* Si l'Egliſe elle-même n'oſe point les juſtifier, elle eſt donc bien éloignée de leur accorder le titre honorable de *Martyrs*. Il en réſulte donc que ceux qui ſont révérés comme tels, ne ſont point coupables de ſédition ni d'aucun attentat contre l'ordre public.

(a) Chriſt. dévoilé, p. 89.
(b) Militaire Philoſophe, c. 20, p. 156.

§. 19.

L'Auteur de l'*Examen important* prend à peu près la même voie pour anéantir la preuve tirée du témoignage des Martyrs. Il soutient, 1°. qu'il y en a eu très-peu, & que les Auteurs profanes n'ont pas daigné en parler; 2°. qu'ils n'ont pas été punis à cause de leur Religion, mais parce qu'ils étoient intolérans, séditieux, fanatiques; 3°. que les prétendues cruautés exercées contr'eux, ne sont rien moins que prouvées: d'où l'on donne à conclure que si quelques Chrétiens ont été punis de mort, c'est qu'ils l'avoient mérité (*a*). L'on a dit la même chose dans le *Dictionnaire Philosophique* (*b*); dans la *Philosophie de l'Histoire* (*c*); dans le *Traité sur la Tolérance* (*d*); dans les *Essais sur l'Histoire générale* (*e*); dans les *Mêlanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie* (*f*); dans le *Dîner du Comte de Boulainvilliers*, page 35 (*g*). Les trois points dont on vient

(*a*) Examen important, ch. 26, p. 240.
(*b*) Art. *Martyre & Persécution.*
(*c*) Chap. 50, p. 250.
(*d*) Chap. 8 & 9.
(*e*) Tome 1, ch. 7.
(*f*) Tome 1, Réfl. sur les Pensées de Pascal, n. 31; p. 382; & tome 3, c. 62 Du siècle de Constantin, p. 25.
(*g*) *Nota.* On demandera peut-être, pourquoi j'affecte de répéter la citation des mêmes Livres? C'est que des Ouvrages si admirés, si vantés, & regardés aujourd'hui comme autant d'oracles, ne sçauroient être trop bien connus.

de parler, ſont donc trois dogmes inconteſtables de la nouvelle Philoſophie.

Si on peut démontrer le contraire par le témoignage poſitif & formel des Auteurs Payens, que doit-on penſer de la hardieſſe avec laquelle nos Adverſaires impoſent aux ignorans ſur les faits les mieux prouvés de l'Hiſtoire ? On prie le Lecteur de ſe rappeller ce que nous avons dit des loix & de la police des Romains ſur le fait de la Religion (*a*).

Tacite raconte que ſous Néron un incendie conſuma les deux tiers de la ville de Rome. L'Empereur, accuſé d'en être l'auteur, voulut en rejetter le crime ſur les Chrétiens. « On ſe ſaiſit, dit Tacite, de » ceux qui s'avouerent de cette Religion; » & par leur confeſſion l'on en découvrit » une infinité d'autres (*multitudo ingens*); » ils ne furent pas tant convaincus du crime » d'incendie, que de la haine du genre humain. Néron leur fit ſouffrir les ſupplices » les plus cruels : (*quæſitiſſimis pœnis affecit.*) On inſultoit à leur mort, en les » couvrant de peaux de bêtes ſauvages, en » les faiſant dévorer par des chiens ; on les » attachoit en croix ; & après les avoir en» duits de matieres inflammables, on les

(*a*) Chap. 3, §. 18.

» faiſoit ſervir de flambeaux pendant la » nuit » (*a*).

Suétone, dans la vie de Néron, dit de même, que *l'on condamna aux ſupplices les Chrétiens, eſpèces d'hommes attachés à une ſuperſtition nouvelle & pernicieuſe* (*b*). Sénèque (*c*), Juvénal & ſon Commentateur (*d*), ont décrit ces ſupplices de la même maniere que Tacite.

On prie le lecteur de remarquer le motif que ces Hiſtoriens allèguent du ſupplice des Chrétiens; ils ne les accuſent point d'avoir troublé le repos du genre humain, mais *d'être haïs du genre humain*; d'avoir attaqué les ſuperſtitions publiques, mais d'être *attachés à une ſuperſtition nouvelle.*

L'Auteur du *Traité ſur la Tolérance* a fait tous ſes efforts pour affoiblir cette preuve; la maniere dont il s'y eſt pris eſt curieuſe. Selon lui, il eſt impoſſible que les Chrétiens aient été perſécutés ſous Néron; 1°, parce qu'ils étoient confondus avec les Juifs; or les Juifs étoient tolérés: 2°. Parce que les Romains étoient tolérans par principe: 3°. Parce que Feſtus répond aux Juifs qui accuſoient S. Paul pour cauſe

(*a*) Tacite, Annal. l. 15, n. 44.
(*b*) Suéton. *in Nerone.*
(*c*) Senec. *Epiſt.* 24.
(*d*) Satyr. 1.

de Religion, que *ce n'eſt point la coutume des Romains de condamner un homme ſans lui avoir confronté ſes accuſateurs, & lui avoir donné les moyens de ſe défendre* : 4°. Les Romains ſouffroient toutes ſortes de cultes ; ils ſouffroient même l'Athéiſme ; eſt-il probable qu'ils aient perſécuté les Chrétiens ſeuls ? 5°. Les Romains reconnoiſſoient un Dieu ſuprême ; ont-ils pu punir les Chrétiens pour ce même dogme ? 6°. Les Titus, les Trajans, les Antonins, les Décius, n'étoient pas des barbares : auroient-ils refuſé aux Chrétiens ſeuls une liberté dont jouiſſoit toute la terre ?

L'Auteur conclut que l'on peut révoquer en doute ce que diſent Tacite & Suétone ; parce qu'il eſt difficile de percer dans les ténèbres de l'Hiſtoire ; parce que l'un & l'autre recueilloient les bruits populaires ; parce que les Hiſtoriens ſe plaiſent à diffamer les Princes (*a*).

Il a paru eſſentiel de n'omettre aucune des preuves de cette Diſſertation ſinguliere, afin que le lecteur pût apprendre comment l'on traite l'Hiſtoire dans les Ouvrages de nos Philoſophes. S'il nous arrivoit de tergiverſer, de conjecturer, de diſcourir ainſi ſur les anciens Hiſtoriens, quand on nous

(*a*) Traité de la Tolérance, c. 9.

les oppose, quels traits de satyre ne lanceroit-on pas contre nous?

L'Auteur dit très-bien, que *c'est au lecteur sage à voir quelle créance on doit avoir pour les faits publics, attestés par des Auteurs graves, nés dans une Nation éclairée*: j'ajoute, sur-tout lorsque ces Auteurs sont en grand nombre & de différens partis, & lorsque leur témoignage est confirmé par des monumens contemporains, dispersés en différens lieux de l'Univers. Or le martyre des Chrétiens, dans le premier siècle de l'Eglise, est attesté par ces différentes preuves réunies, quoique nos Historiens Philosophes aient la bonne foi d'en supprimer la meilleure partie. Donc, s'il y a quelque chose de certain en fait d'Histoire, c'est le martyre des Chrétiens dans le premier siècle.

1°. Il n'est point ici question d'anecdotes secrettes de la Cour d'un Prince, rapportées sans preuve & sur des bruits populaires; il s'agit d'un fait public dont tout Rome dut être témoin, auquel un affreux incendie servit de prétexte, & dont la mémoire dut se conserver sous les règnes suivans, par l'horreur qu'il inspira. 2°. Ce ne sont pas seulement Tacite & Suétone, Auteurs graves qui l'attestent; ce sont encore les anciens Auteurs Ecclésiastiques, les

Lettres

Lettres de S. Ignace, de S. Clément, de S. Polycarpe, les Actes de leur martyre, ſans parler des Ecrivains du ſiècle ſuivant: tous parlent de ſang-froid, ſans affectation, ſans paſſion, des combats & des ſouffrances des Chrétiens du premier ſiècle, pour encourager ceux du ſecond à ſouffrir de même. 3°. Les tombeaux & les cendres des Confeſſeurs de J. C. ont été l'objet de la vénération des premiers fidèles; c'eſt-là qu'ils s'aſſembloient pour prier & pour célébrer les SS. Myſteres; l'uſage de mettre leurs reliques ſous l'Autel, eſt conſigné dans le Livre de l'Apocalypſe (*a*): la forme des anciennes Baſiliques en eſt encore un monument ſubſiſtant. Voilà ce que nous mettons à côté de Tacite & de Suétone pour confirmer leur récit. Les vaines imaginations d'un Philoſophe détruiront-elles un fait ainſi atteſté? Il n'en eſt pas une ſeule qui puiſſe fonder ſeulement un ſoupçon.

Les Chrétiens étoient confondus avec les Juifs. Fauſſe ſuppoſition. Tacite & Suétone les diſtinguent très-clairement. *Les Romains étoient tolérans par principe:* ſeconde fauſſeté. Nous avons démontré le contraire par

(*a*) *Apoc.* 6, 9.

des titres inconteſtables (*a*). *Les Romains ne condamnoient perſonne ſans l'entendre.* Qu'eſt-ce que cela prouve ? Pour être perſécuteur, faut-il égorger les hommes ſans forme de procès ? Nous convenons que l'on faiſoit mourir les Chrétiens très-juridiquement, quoique très-injuſtement, après conviction & condamnation. *Les Romains ſouffroient toutes ſortes de cultes :* de cultes faux, à la bonne heure ; pour le culte du Dieu unique & ſeul véritable, ils n'ont jamais pu le ſouffrir : ils en ſentoient trop bien les conſéquences. *Les Romains reconnoiſſoient un Dieu ſuprême :* ſoit pour un moment, quoique le fait ſoit faux. Les Chrétiens ne vouloient adorer qu'un ſeul Dieu, & rejettoient tous les autres ; cela eſt fort différent. *Titus, Trajan, les Antonins, &c. n'étoient pas des barbares :* il n'eſt pas queſtion de ce qu'ils étoient, mais de ce qu'ils ont fait : nous examinons leurs actions, & non pas les titres qu'on doit leur donner.

Le Lecteur ſe ſouviendra que nous parlons ſeulement des monumens relatifs au premier ſiècle ; que penſera-t-on des vaines idées du Philoſophe, lorſque nous lui oppoſerons ceux du ſecond & du troiſième ſiècle qu'il a paſſés ſous ſilence ?

(*a*) Chap. 3, §. 15.

§. 20.

Au commencement du second siècle, Pline le jeune, Proconsul de Bithynie, écrit à l'Empereur Trajan : « Je ne sçais » sur quoi tombe l'information que l'on fait » contre les Chrétiens, ni jusqu'où l'on doit » porter leur punition.... Est-ce le nom » seul qu'il faut punir en eux, ou sont-ce » les crimes attachés à ce nom ? Cependant » voici la règle que j'ai suivie dans les ac- » cusations intentées contr'eux. Je les ai » interrogés s'ils étoient Chrétiens ; quand » ils l'ont avoué, & qu'ils ont persisté » une seconde & une troisième fois, je » les ai envoyés au supplice ».... Il reconnoît que ceux même qui ont renoncé au Christianisme lui ont protesté qu'en l'embrassant ils ne s'étoient engagés à aucun crime, mais seulement à adorer J. C. comme Dieu, à pratiquer la piété, la charité & la justice. Pline ajoute qu'il a tâché d'arracher la vérité, par la force des tourmens, à des filles esclaves, que l'on disoit être attachées au ministere du culte des Chrétiens : « Je n'y ai découvert, » dit-il, qu'une mauvaise superstition pous- » sée à l'excès ». Enfin il avertit l'Empereur du très-grand nombre de personnes de tout âge, de toute condition,

de tout ſexe, qui ſont accuſées d'être Chrétiens, &c (*a*).

Trajan répond à Pline qu'il a bien fait; qu'il ne faut point faire de perquiſition des Chrétiens; mais que s'ils ſont accuſés & convaincus, il faut les punir : *conquirendi non ſunt, ſi deferantur & arguantur, puniendi ſunt;* que s'ils renient le Chriſtianiſme & ſacrifient aux Dieux, il faut leur pardonner (*b*). Voilà comme les Romains étoient tolérans par principe. On ne ſçauroit trop répéter ce témoignage important.

Je conſens, pour un moment, que l'on ferme les yeux ſur tous les autres monumens des perſécutions du ſecond ſiècle, ſur l'Hiſtoire d'Euſebe, & ſur le témoignage des Auteurs contemporains dont il s'appuie, ſur les Actes des Martyrs lus dans les Aſſemblées Chrétiennes pour animer la foi & le courage des fidèles; ſur les tombeaux & les reliques des Confeſſeurs honorés d'un culte religieux; ſur les plaintes & les remontrances de nos anciens Apologiſtes. Je demande ſeulement.

1°. S'il n'eſt pas avéré par la conduite de Pline & par la réponſe de Trajan, que les Chrétiens étoient mis à mort, non pour

(*a*) Pline, l. 10, *epiſt.* 97.
(*b*) *Epiſt.* 98.

aucun crime de ſédition ou de révolte, mais pour leur Religion préciſément, & que telle étoit la Juriſprudence de l'Empire ?

2°. Si l'on ne peut pas juger par-là du nombre des Chrétiens accuſés, convaincus & tourmentés, ſous les Gouverneurs de Province moins modérés que Pline, & ſous le règne des Empereurs moins doux que Trajan ?

3°. S'il n'y a pas lieu de ſe récrier ſur la bonne foi de nos Philoſophes ? Dans tous leurs Livres que nous avons cités, où il s'agiſſoit d'examiner ce qu'il y a de vrai ou de faux dans l'Hiſtoire des Martyrs, pas un mot de la Lettre de Pline ni de la réponſe de Trajan. Ces deux pièces ſont-elles authentiques ou ſuppoſées ? Trajan & Pline ſont-ils des Auteurs graves & inſtruits, ou des Ecrivains ſans aveu ? Leurs Lettres ſont-elles claires & poſitives, ou ne ſignifient-elles rien ? Silence profond ſur tout cela. On a même oſé écrire qu'*on ne trouve acuun Edit qui condamne à la mort uniquement pour faire profeſſion du Chriſtianiſme.* Examen important, chap. 28, page 167 (*a*).

(*a*) *Nota.* Dans les Eſſais ſur l'Hiſt. gén. c. 7, p. 102, on s'eſt contenté de dire : *Trajan écrit à Pline : il ne faut faire aucune recherche des Chrétiens :* ſans rien ajouter davantage. Nouveau trait d'affectation bien ſingulier !

On a mieux fait encore, on a tronqué un paſſage d'Origène. Ce Pere, dans le troiſième Livre contre Celſe (*a*), dit : « On peut aiſément compter ceux qui ſont » morts pour la Religion Chrétienne, parce » qu'il en eſt mort peu & par intervalles, » *Dieu ne voulant pas que cette race d'hom-* » *mes fût entièrement détruite* ». Dans le *Dictionnaire Philoſophique* (*b*), & dans le *Traité ſur la Tolérance* (*c*), on a ſupprimé ces dernieres paroles qui modifient le paſſage d'Origène & en déterminent le ſens : on y a joint une calomnie, en accuſant Origène d'avoir *nié un Dieu en trois perſonnes* (*d*). Après ces beaux procédés, l'on nous traite de *fripons* (*e*) ! ... Taiſons-nous ; laiſſons au public le ſoin de faire juſtice de toutes ces honnêtetés littéraires.

Celſe, dans vingt paſſages de ſon Livre contre les Chrétiens, leur reproche qu'ils ne tiennent leurs aſſemblées qu'en ſecret, pour éviter les peines décernées contr'eux ; que dès qu'ils ſont pris, ils ſont conduits au ſupplice ; qu'avant de les mettre à mort, on leur fait ſouffrir toutes ſortes de tour-

(*a*) Edit de Cambridge, p. 116.
(*b*) Art. *Chriſtianiſme*.
(*c*) Chap. 9, p. 71.
(*d*) *Ibid.*
(*e*) Examen important, c. 2, p. 12.

mens (*a*). Origène ne le nie point. Sans doute Celse ne parloit pas ainsi pour faire honneur à notre Religion.

Il est à propos d'observer qu'Origène écrivit contre Celse un an avant la persécution de Déce, & long-temps avant celle de Dioclétien ; l'une & l'autre furent plus cruelles que les précédentes, & le nombre des Martyrs augmenta de plus de la moitié. Origène, dans le passage cité, compare le nombre de ceux qui sont morts pour la Religion avec la multitude de ceux que Dieu a conservés : nous convenons que les premiers étoient en très-petit nombre en comparaison des seconds ; mais cela ne prouve pas qu'il n'y en eût déja beaucoup.

§. 21.

Nous pouvons apprendre des Auteurs du quatrième siècle, de quelle maniere les Chrétiens ont été traités dans le troisième. Libanius, Panégyriste de l'Empereur Julien, est un témoin irrécusable. « Ceux, » dit-il, qui suivoient une Religion cor» rompue craignoient beaucoup ; ils s'at» tendoient qu'on leur arracheroit les yeux, » qu'on leur couperoit la tête, qu'on ver-

(*a*) Voyez Orig. contre Celse, l. 1, n. 3 & 41 ; l. 2, n. 18 & 45 ; l. 6, n. 14 ; l. 8, n. 39 & 43, &c.

» roit couler des fleuves de leur sang ; ils » croyoient que ce nouveau Maître (Julien) » inventeroit de nouveaux tourmens plus » cruels que d'être mutilé, brûlé, noyé, en- » terré tout vif ; *car les Empereurs précé-* » *dens avoient employé contr'eux ces sortes* » *de supplices* ..... Julien sçachant que le » Christianisme prenoit des accroissemens » par le carnage de ses Sectateurs, ne vou- » lut pas employer contr'eux des supplices » qu'il ne pouvoit approuver (*a*) ».

Ce morceau, dont nos Critiques n'ont eu garde de parler, suffit pour justifier tous les monumens Ecclésiastiques du troisième & du quatrième siècle, sur le nombre prodigieux des Martyrs, sur la cruauté de leurs supplices, sur la cause de leur condamnation, sur les conversions qu'opéra leur patience invincible.

Les Philosophes peuvent tourner en ridicule, tant qu'il leur plaira, les Actes des Martyrs, l'Histoire d'Eusebe, les plaintes de nos Apologistes, les discours des Peres, les tombeaux, les Autels, les Eglises élevés sur les cendres des Confesseurs. Ils peuvent nous vanter la douceur des mœurs Romaines, la clémence des Empereurs, la sagesse

(*a*) *Liban. parent. in Jul. n.* 58, *apud Fabric. Bibl. Græc.* me 7, p. 283.

& la modération des loix de l'Empire ; ils peuvent dire que S. Laurent rôti ſur un gril, S. Romain à qui l'on coupe la langue, Sainte Félicité & Sainte Perpétue expoſées aux bêtes dans le Cirque, ſont des *fables de la légende dorée* (*a*). A toutes ces belles ſpéculations, nous n'avons qu'un mot à oppoſer. Libanius eſt-il un Auteur grave & inſtruit ? Avoit-il intérêt de favoriſer les Chrétiens qu'il déteſtoit, ou d'inventer des fables pour noircir la mémoire des Empereurs ? Témoin contemporain des faits, doit-il être écouté quand il les raconte, ou les viſions Philoſophiques du dix-huitième ſiècle doivent-elles prévaloir ſur le témoignage réuni des Auteurs Chrétiens & des Payens du quatrième ? Nos Philoſophes ont adopté avec empreſſement les éloges que Libanius a fait de Julien ; nous les prions de nous apprendre s'il eſt moins croyable ſur le martyre des Chrétiens.

Ils prétendent que ceux qui ont été punis du dernier ſupplice, l'avoient mérité par leur conduite ſéditieuſe, turbulente, fanatique, par la haine dont ils étoient animés contre la Religion Payenne, par leur peu de ſoumiſſion aux ordres du Souverain. Ils ignorent ſans doute que nous avons encore

(*a*) Examen important, c. 26, p. 143.

entre les mains les Edits des Empereurs ; les uns pour ordonner, les autres pour faire ceſſer la perſécution ; les Lettres de l'Empereur Julien, ſes Livres contre le Chriſtianiſme, les invectives de Celſe & de Porphyre. Aucun de ces ennemis n'a jamais reproché aux Chrétiens les ſéditions, les attentats, les fureurs, dont on oſe accuſer aujourd'hui les Martyrs. Les anciens apoſtats, retournés au Paganiſme, rendoient juſtice à la Religion Chrétienne, parce qu'ils ne l'avoient abandonnée que par foibleſſe (*a*) ; ceux d'aujourd'hui vomiſſent des calomnies contr'elle, parce qu'ils l'ont quittée par orgueil & par eſprit d'indépendance. Celſe, en parlant de nos Martyrs, ne blâme point leur conſtance (*b*) ; les incrédules modernes moins équitables, veulent faire paſſer tous ces Héros pour des fanatiques & des ſéditieux.

Et combien de fauſſetés n'a-t-on pas raſſemblées pour flétrir la mémoire des Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt ! On a dit que le Centurion Marcel méritoit la mort, pour avoir jetté ſes ornemens militaires en criant d'une voix ſéditieuſe : *je ne veux ſervir que J. C. le Roi éternel, je renonce aux Empe-*

(*a*) Voyez la Lettre de Pline ci-devant.
(*b*) Dans Origène, l. 1, p. 8 ; l. 8, p. 421.

reurs (*a*). On a malicieuſement ſupprimé les paroles qui le juſtifient : *ſi la condition des Militaires*, dit-il, *eſt telle qu'ils ſoient obligés de ſacrifier aux Dieux & aux Empereurs, je jette ma baguette & mon ceinturon, je quitte mes drapeaux, & je reconce aux armes* (*b*). Il eſt clair que Marcel ne renonce aux armes, que parce qu'on le vouloit obliger à ſacrifier.

On a ſoutenu que S. Laurent étoit puniſſable, pour avoir refuſé au Préfet de Rome de contribuer aux charges publiques, & pour avoir inſulté l'Empereur, en amenant des gueux au lieu d'argent (*c*).

Mais 1°. étoit-il queſtion d'une charge publique, ou d'une exaction arbitraire du Préfet de Rome? 2°. Un Diacre, ſimple dépoſitaire des aumônes des fidèles, étoit-il autoriſé en vertu de cet ordre arbitraire de changer la deſtination de ſon dépôt? 3°. Amener à ce Magiſtrat la multitude de pauvres qu'on étoit obligé de nourrir, pour le détromper ſur les prétendus tréſors de l'Egliſe, étoit-ce une inſulte? 4°. Falloit-il laiſſer périr de faim ces miſérables, pour

(*a*) Examen important, c. 26, p. 144. Mêlanges de Litter. &c tome 3, c. 62, de *Dioclétien*, p. 35.
(*b*) *Acta Marcelli apud Ruinart.*
(*c*) Examen important, p. 145.

ſatisfaire la cupidité du Préfet de Rome?

On a décidé magiſtralement que le maſſacre de la Légion Thébaine étoit une fable, & qu'il n'y eut jamais de Légion Thébaine (*a*). Il eſt cependant certain par la notice de l'Empire qu'il y en avoit au moins deux de ce nom; l'une appellée *Diocletiana Thebæorum*; l'autre, *Maximiana Thebæorum*; toutes deux étoient ſous les ordres du Général de la Milice qui commandoit dans la Thrace (*b*).

Nous ne finirions jamais ſi nous voulions relever toutes les infidélités de nos Critiques.

§. 22.

Mais enfin, dira-t-on, il demeure toujours certain que les Romains toléroient toutes les Religions; pourquoi donc n'ont-ils pas voulu ſouffrir les Chrétiens, ſinon parce que ceux-ci vouloient détruire le Paganiſme? Eclairciſſons ce fait important, il ſe tournera en preuve contre nos adverſaires.

Le Paganiſme, dont la maxime étoit d'admettre des Dieux ſans nombre, n'avoit

(*a*) Examen important, p. 148. Traité ſur la Tol. c. 9, p. 82. Eſſais ſur l'Hiſt. gén. tome 1, c. 7, p. 10.

(*b*) Voyez la Notice de l'Empire d'Orient, par Panciſole, c. 35 & 53.

aucun droit ni aucun intérêt de réprouver les Dieux d'aucun peuple; il devoit être permis à chaque Nation d'avoir ſes Dieux propres & particuliers; le culte de l'un ne dérogeoit point au culte de l'autre; les Payens n'avoient ni Apôtres ni Miſſionnaires.

Le Judaïſme étoit regardé par les Juifs mêmes, comme une Religion propre à leur Nation ſeule, & qui n'avoit été donnée qu'à la poſtérité d'Abraham : conſéquemment les Juifs ne cherchoient point à faire des proſélytes. Contens de ſuivre leur loi en liberté, & de ne point prendre part aux Cérémonies Payennes, ils ne prêchoient point le Judaïſme aux Gentils.

Les Apôtres, chargés par J. C. de prêcher l'Evangile *à toutes les Nations* (*a*), s'annoncerent d'abord comme *envoyés pour faire rendre obéiſſance à la foi chez tous les peuples au nom de Dieu* (*b*). *Ils prouverent leur miſſion par des miracles, ils prêcherent par-tout* (*c*) l'unité de Dieu, la fauſſeté des Dieux du Paganiſme, la vanité & la ſuperſtition de leur culte : leurs diſciples parlerent & agirent de même, à Rome comme

(*a*) *Matth.* 28, 19.
(*b*) *Rom.* 1, 5.
(*c*) *Marc*, 16, 20.

ailleurs ; & il n'étoit pas difficile de voir que si le Christianisme s'établissoit, le Paganisme seroit bientôt détruit.

Les Payens la comprirent sans doute ; voilà pourquoi le Christianisme leur fut odieux, dès qu'il leur fut connu. Aussi soutenons-nous que cela ne pouvoit pas être autrement ; & que dès le moment que l'on put s'appercevoir à Rome que la Religion Chrétienne y faisoit quelque progrès, on se fit un point capital de l'exterminer.

Si, en prêchant le culte d'un seul Dieu à l'exclusion de tout autre culte, on pèche contre *la tolérance*, nous avouons que le Christianisme est essentiellement *intolérant* ; & il ne convient qu'à la vraie Religion de l'être.

Si annoncer l'Evangile à Rome, en vertu d'une mission surnaturelle authentiquement prouvée, c'étoit un trait de sédition, un attentat contre les loix, un crime digne de mort ; il est clair que tous les Prédicateurs de l'Evangile étoient des séditieux que l'on a bien fait d'envoyer sur l'échaffaut. Mais il faut donc soutenir en même temps que l'idolâtrie étant une fois établie par les loix Romaines, Dieu ne pouvoit plus donner de mission à personne pour en désabuser les peuples.

Mais les premiers Chrétiens ont-ils été

intolérans, dans le ſens odieux que le prétendent nos adverſaires ? C'eſt-à-dire, ſe ſont-ils crus en droit de troubler le culte, les fêtes, les cérémonies payennes ; d'inſulter dans les Temples les Dieux, leurs Miniſtres, leurs Adorateurs ? Non aſſurément, c'eſt une calomnie que la paſſion ſeule a ſuggérée aux ennemis du Chriſtianiſme.

Nous convenons qu'au quatrième ſiècle, ou ſur la fin du troiſième, il y eut quelques traits de zèle trop vif de la part de quelques particuliers ; mais ce fut après que les Empereurs eurent déja donné des Edits en faveur de la Religion Chrétienne. Par la révocation de ces Edits, l'on mit, pour ainſi dire, aux priſes les deux Religions ; les Chrétiens ſouvent pouſſés à bout par les avanies continuelles des Payens, ſe permirent quelques repréſailles ; mais il s'en faut beaucoup que ces excès aient été auſſi grands & auſſi fréquens que nos adverſaires le prétendent.

Le Chriſtianiſme, diſent-ils, *voulut écraſer toutes les autres Religions* (*a*). Si l'on entend par-là que le Chriſtianiſme ſe propoſoit de convertir tous les peuples, & de faire ainſi tomber tous les autres cultes,

(*a*) Examen important, c. 26, p. 143.

rien n'eſt plus vrai : mais ſi l'on veut dire que les Chrétiens entreprirent de détruire tous les autres cultes par la violence, c'eſt une impoſture.

N'eſt-il pas ſingulier qu'on nous faſſe une difficulté ſur la tolérance des Romains ? Les Romains étoient devenus Philoſophes (*a*), ils étoient toléſans comme ceux d'aujourd'hui. Ceux-ci ſouffriront volontiers le Paganiſme, le Mahométiſme, la Religion des Brames, celle des Lamas, l'Athéiſme même. Pour le Chriſtianiſme, ils ne le tolérerònt jamais : ils lui ont juré une haine éternelle ; ils ont réſolu de le détruire ou de périr.

Après avoir vu ce qu'ils avoient de plus fort à objecter contre les preuves de la révélation, nous oſons encore leur demander : Eſt-il dans l'Univers une Religion qui puiſſe montrer une ſuite de prophéties auſſi authentiques, auſſi claires, auſſi évidemment vérifiées que celles de l'Ancien & du Nouveau Teſtament ; une Religion qui ait été fondée par des miracles auſſi nombreux, auſſi éclatans, auſſi inconteſtables, que ceux de Moïſe & des Prophètes ; que ceux de J. C, des Apôtres, & des premiers Fidèles, dont les témoins oculaires

(*a*) Dict. Phil. art. *Athées*.

aient

aient répandu leur ſang pour en atteſter la vérité? Qu'on nous la montre, & qu'on en ſoutienne le parallèle contre le Chriſtianiſme.

Si Dieu a daigné parler aux hommes, pouvoit-il accompagner la révélation de ſignes plus évidens, plus aiſés à reconnoître, plus infaillibles, plus propres à rendre tous les hommes attentifs? Si la doctrine, revêtue de ces ſignes extérieurs, préſente d'ailleurs, dans la ſublimité de ſes dogmes, dans la pureté de ſa morale, dans la ſainteté & l'utilité de ſon culte, toutes les marques de la ſageſſe & de la bonté divine, un eſprit raiſonnable peut-il refuſer de lui rendre hommage? Or tels ſont les caracteres de la doctrine Chrétienne que nous allons juſtifier contre les calomnies de ſes ennemis.

CHAPITRE VII.

Des Myſteres de la Religion Chrétienne.

§. I.

NOUS avons déja obſervé que quand il a plu à Dieu de ſe révéler aux hommes, il ne l'a point fait pour contenter leur vaine curioſité, mais pour les rendre meilleurs; c'étoit à lui ſeul de juger du degré de lumiere

qui leur étoit néceſſaire, du nombre & de l'eſpèce des vérités qu'ils avoient beſoin de connoître pour remplir ſes deſſeins : nos vues ſont trop bornées pour décider de ce qu'il devoit ou ne devoit pas nous enſeigner.

La révélation qu'il avoit donnée aux Juifs renfermoit peu de dogmes ; l'unité de Dieu, ſa providence particuliere ſur ſon peuple, la création du monde, la chute de l'homme, la venue future d'un Médiateur. Ces vérités, jointes à celles que les Hébreux conſervoient déja par la tradition de leurs peres depuis le commencement du monde, ſuffiſoient pour les conduire, & pour diſpoſer le genre humain à une révélation plus ample. C'eſt par J. C. que Dieu ſe réſervoit de nous en apprendre davantage.

Ce divin Maître ne s'eſt pas borné à nous enſeigner plus clairement & plus diſtinctement que Moïſe, tous les dogmes dont nous pouvons appercevoir la vérité par la lumiere naturelle, l'unité de Dieu & ſes principaux attributs, ſa providence, la ſpiritualité, l'immortalité, la liberté de notre ame, les peines & les récompenſes qui nous ſont réſervées après cette vie ; il nous propoſe encore à croire ſur la nature de Dieu, ſur ſes deſſeins, ſur ſes opérations ſurnaturelles des dogmes incompréhenſibles : trois

perſonnes qui ſont un ſeul Dieu, l'incarnation de la ſeconde de ces perſonnes, la rédemption du genre humain, la providence particuliere de Dieu pour opérer le ſalut des hommes, l'eſpèce & la durée des peines & des récompenſes de la vie future.

Il n'a point enſeigné ces vérités à la maniere des Philoſophes, comme le fruit de ſes réflexions & de ſon étude, mais comme une doctrine qu'il avoit reçue immédiatement de Dieu ſon pere. Il s'eſt donné comme envoyé ſpécialement du Ciel pour l'apprendre aux hommes; & il a prouvé ſa miſſion par des prodiges; il a menacé de la damnation éternelle, ceux qui refuſeroient de croire à ſa parole.

Avant que de parler de tous ces myſteres ou dogmes incompréhenſibles, il y avoit une queſtion préliminaire à traiter. Il falloit examiner s'il eſt indigne de la ſageſſe & de la bonté Divine, de propoſer à l'homme des dogmes qu'il ne peut pas comprendre; & ſi l'homme, en vertu des lumieres de ſa raiſon, a droit de les rejetter. L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, qui ne raiſonne jamais par principes, a commencé par ſuppoſer la queſtion décidée en ſa faveur; & parce que les myſteres ſont inconcevables, il a conclu ſans façon qu'ils ſont abſurdes & ridicules.

Dans un autre ouvrage, nous avons démontré le principe contradictoire (*a*), que Dieu peut révéler à l'homme des myſteres ou des dogmes incompréhenſibles ; qu'alors l'homme ne peut refuſer de les croire, ſans abuſer de ſa raiſon : nous n'ajouterons ici qu'une ſeule réflexion.

Les Philoſophes conviennent que l'on peut démontrer par la lumiere naturelle des vérités incompréhenſibles, qui nous paroiſſent abſurdes, & que nous ne pouvons raiſonnablement refuſer d'admettre. « Jamais, dit l'un d'entr'eux, jamais Prêtre, dans l'intention d'apprivoiſer & de » ſubjuguer notre raiſon rebelle, n'inventa » de dogme qui choque davantage le ſens » commun, que le fait la doctrine d'une » étendue diviſible à l'infini, avec toutes » ſes conſéquences, telles que tous les Géo» metres & les Métaphyſiciens les étalent » ſi pompeuſement & avec une eſpèce de » triomphe (*b*) ».

Ces Meſſieurs avouent donc que Dieu, peut nous découvrir, par la lumiere naturelle, des vérités *qui choquent le ſens commun*, qui ſont démontrées par les Géometres, & qu'il ſeroit ridicule de révoquer en doute :

(*a*) Déiſme réfuté, premiere Lettre.

(*b*) Eſſai. Philoſophiques ſur l'Entendement humain, par M. Hume. 11e Eſſai, tome 2, p. 156.

& ils nous disent, ils nous répètent avec emphase, ils supposent par-tout que Dieu ne peut pas nous révéler, par une lumiere surnaturelle, le mystere de la Sainte Trinité, parce que, selon eux, *il choque le sens commun*, & qu'il nous est impossible de le croire. Ils consentent à faire tous les jours des actes de foi sur la divisibilité infinie de la matiere, parce que c'est un mystere de la Philosophie; & ils n'en veulent point faire sur la Trinité des personnes en Dieu, parce que c'est un mystere de la Religion.

Révéler quelque chose à quelqu'un, dit notre Auteur, *c'est lui découvrir ce qu'il ignoroit auparavant : révéler aux hommes des mysteres qu'ils ne comprennent pas, c'est les rendre plus ignorans qu'ils n'étoient* (*a*). Admirable raisonnement que l'Auteur a déja répété deux fois! Les Géometres, en démontrant la divisibilité infinie de la matiere, vérité incompréhensible, & dont les conséquences *choquent le sens commun*, nous ont rendus plus ignorans que nous n'étions; ils auroient mieux fait de ne jamais révéler cette propriété de la matiere : nous avons répondu ailleurs à ce paralogisme (*b*).

(*a*) Christ. dévoilé, page 90.
(*b*) Voyez ci-dessus, c. 5, §. 4.

§. 2.

Le même Critique convient que Moïse a enseigné aux Juifs à adorer un Dieu unique; *mais*, dit-il, *un grand nombre des Sages du Paganisme, sans le secours de la révélation Judaïque, n'ont-ils pas découvert un Dieu suprême, maître de tous les autres Dieux? D'ailleurs le destin, auquel tous les autres Dieux du Paganisme étoient subordonnés, n'étoit-il pas un Dieu unique, dont la nature entiere subissoit la loi souveraine (a)?* La révélation donnée par Moïse, & confirmée par J. C, étoit donc superflue.

Telle est la grande objection que l'on a renouvellée dans tous les Livres des nouveaux Philosophes; dans les *Mêlanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie*, in-8°. (*b*); dans la *Philosophie de l'Histoire* (*c*), dans le *Dictionnaire Philosophique* (*d*); on y assure même positivement; que *tous les Philosophes, Babyloniens, Persans, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains, admettent un Dieu suprême, rémunerateur & vengeur.* On nous apprend encore que

(*a*) Christ. dévoilé, p. 91.
(*b*) Tome 3, c. 61; & Tome 4, p. 544.
(*c*) Chap. 50, p. 251.
(*d*) Tome 2, art. *Religion*, p. 233.

l'unité de Dieu & la vie future étoient expreſſément enſeignées dans les myſteres (*a*). On ajoute que l'ancienne Religion ou le Polythéiſme n'étoit point contraire à cette vérité. Dès que les Payens reconnoiſſent un Dieu ſuprême, toutes les autres divinités n'étoient que des Dieux intermédiaires. Enfin, pour que rien ne manque à l'apologie du Paganiſme, on nous enſeigne qu'il n'y eut jamais de peuple *idolâtre*, ſelon la force du terme; que les Payens ne furent jamais aſſez inſenſés pour regarder une ſtatue comme un Dieu ou comme un être animé; qu'enfin les Grecs & les Romains n'étoient pas plus idolâtres que nous le ſommes en rendant un culte aux images (*b*); que *le fond de leur mythologie étoit très-raiſonnable* (*c*).

C'eſt donc en vain que nous ſoutenons la néceſſité d'une révélation pour rétablir parmi les hommes la connoiſſance & le culte d'un ſeul Dieu. Voici inconteſtablement un des paradoxes de la nouvelle Philoſophie qu'il eſt le plus important d'examiner. Cette diſcuſſion eut été beaucoup

(*a*) Philoſ. de l'Hiſt. c. 23, p. 112. Dict. Philoſ. tome 2, art. *Idolâtrie*. p. 62; & art. *Religion*, p. 234.

(*b*) Traité ſur la Tolérance, c. 7 p. 50. Philoſ. de l'Hiſt. c. 30, p. 138. Dict. Philoſ. tome 2, art. *Idolâtrie*, p. 46.

(*c*) Suite des Mêlanges de Littérature, in 8°. tome 4, p. 343.

mieux placée dans le chapitre cinquième, mais la marche toujours irréguliere de l'Auteur que nous ſuivons, nous force de nous écarter malgré nous.

Il eſt fâcheux d'abord que des Ecrivains qui prennent un ton ſi dogmatique, ne ſoient pas mieux d'accord avec eux-mêmes. Dans ce même *Dictionnaire Philoſophique*, où l'on juſtifie la croyance des Philoſophes Grecs & Romains, on convient que *les Sceptiques doutoient de tout; les Académiciens ſuſpendoient leur jugement ſur tout; les Epicuriens étoient perſuadés que la Divinité ne pouvoit ſe mêler des affaires des hommes; & dans le fond ils n'admettoient aucune Divinité* (*a*). Il n'eſt donc pas aiſé de deviner quels étoient les Philoſophes Grecs & Romains qui *admettoient un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur*. On ajoute même que le Sénat Romain, ce qu'il y avoit alors de plus grand dans l'Univers, *étoit réellement une aſſemblée d'Athées du temps de Céſar & de Ciceron* (*b*).

On nous dit que l'unité de Dieu & la vie future étoient enſeignées dans les myſteres; mais on a grand ſoin de nous avertir que *les Empereurs, les Grands & les*

(*a*) Tome 1, art. *Athées*, p. 63.
(*b*) *Ibid.*

Philoſophes

Philoſophes n'avoient nulle foi à ces myſteres (*a*). Et comme il eſt certain d'ailleurs que les myſteres n'étoient pas révélés au commun du peuple, ce n'eſt pas un petit embarras de ſçavoir où la croyance d'un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur, pouvoit alors ſe réfugier.

Mais le privilège de nos adverſaires eſt de ſe contredire; il faut chercher la vérité ailleurs que dans leurs écrits.

§. 3.

1°. Quand il eſt queſtion de découvrir la foi des anciens Philoſophes, l'importance de la matiere demanderoit que l'on produiſît en preuve, non pas de vaines conjectures, mais des témoignages clairs, précis, inconteſtables, de ces ſages ſi vantés. S'ils ont cru un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur, il n'eſt pas à préſumer qu'ils n'en aient jamais parlé dans leurs écrits. Outre leurs propres ouvrages, nous avons dans Diogène-Laërce, & dans d'autres Auteurs le précis de la doctrine des différentes Sectes de Philoſophes. Il ſeroit donc très-à-propos de former, de leurs divers témoignages, une chaîne de traditions ſur le dogme eſſentiel d'un Dieu ſuprême, rémunérateur &

(*a*) Suite des Mêlanges de Littérature, *in*-8°, tome 1, art. *Chriſtianiſme*, p. 219.

vengeur. Comment, parmi tant de disciples si zélés pour la gloire de l'ancienne Philosophie, ne s'est-il encore trouvé personne qui l'ait entrepris, si la chose est possible ? Le sçavant Freret, si versé dans la connoissance de l'antiquité, avoit essayé de rassembler quelques traits épars de la doctrine Philosophique ; il n'a pas été difficile de lui montrer combien la preuve qui en résulte est imparfaite, combien la foi des anciens Philosophes a toujours été chancelante & incertaine (*a*).

2°. Si les Philosophes avoient professé l'unité de Dieu d'une maniere aussi claire qu'on le prétend, est-il possible que Cicéron, qui les avoit étudiés avec tant de soin, eût été encore si timide & si irrésolu sur cette grande question ? Il met en problème, non pas s'il y a un Dieu unique ou s'il y en a plusieurs ; mais s'il y a des Dieux ou s'il n'y en a point. Après avoir passé en revue toutes les Sectes, il ne sçait à laquelle donner la préférence ; il finit par trouver *plus vraisemblable* le sentiment des Stoïciens qui déifioient toute la nature (*b*). Parmi tous ces Interlocuteurs, il n'y en a pas un qui affirme distinctement qu'*il y a un Dieu suprême*,

(*a*) Certitude des preuves du Christ. c. 9, §. 1.
(*b*) *De nat. Deor. l. 3 in fine.*

rémunérateur & vengeur. Il eſt ſurprenant que les Philoſophes du 18e ſiècle prononcent ſi définitivement ſur un fait, dont ce grand homme paroît n'avoir eu aucune connoiſſance.

On dira peut-être que les anciens n'oſoient pas parler plus clairement : & voilà juſtement ce qui m'étonne, qu'il y ait eu tant de Philoſophes aſſez hardis pour dire nettement, *il n'y a point de Dieu ;* & qu'il n'y en ait eu aucun aſſez courageux pour dire, *il n'y en a qu'un ſeul.*

3°. Il eſt encore plus ſingulier de voir nos grands Critiques donner libéralement aux anciens Philoſophes, des lumieres que ces ſages eux-mêmes ne s'attribuoient pas ; & ſoutenir l'inutilité d'une révélation ſurnaturelle, pendant que les anciens en reconnoiſſoient la néceſſité. Platon, dans le ſecond *Alcibiade*, fait dire à Socrate : « Il » faut attendre que quelqu'un vienne nous » inſtruire de la maniere dont nous devons » nous comporter envers les Dieux & en» vers les hommes..... Juſqu'alors il vaut » mieux différer l'offrande des ſacrifices, » que de ne ſçavoir, en les offrant, ſi on » plaira à Dieu, ou ſi on ne lui plaira pas ». Dans le *Phédon*, après que Socrate a dit ce qu'il penſe ſur l'immortalité de l'ame & ſur la vie à venir, un de ſes diſciples ré-

pond : « La connoiſſance parfaite de ces » choſes, dans cette vie, eſt impoſſible, ou » du moins infiniment difficile.... Le ſage » doit donc s'en tenir à ce qui paroît plus » probable, à moins qu'il n'ait des lumieres » plus ſûres, ou la parole de Dieu lui-même » qui lui ſerve de guide ». Dans l'*Epinomis* Platon reconnoît que la piété eſt la vertu la plus deſirable ; *mais qui ſera en état de l'enſeigner*, dit-il, *ſi Dieu ne lui ſert de guide ?* Cicéron, dans ſes *Tuſculanes* (*a*), avoue de même la foibleſſe de la lumiere naturelle, le danger preſqu'inévitable d'être entraîné par les erreurs vulgaires & par la corruption générale.

Enfin Julien lui-même, ennemi déclaré de la révélation Chrétienne, convient qu'il en faut une. « On pourroit peut-être, dit-» il, regarder comme une pure intelligen-» ce, & plutôt comme un Dieu que com-» me un homme, celui qui connoît la na-» ture de Dieu (*b*). Si nous croyons l'ame » immortelle, ce n'eſt point ſur la parole » des hommes, c'eſt ſur celle des Dieux » mêmes qui peuvent ſeuls connoître ces » vérités » (*c*).

Il paroît par ces aveux, que les anciens

(*a*) *De nat. Deor. l.* 3, *n.* 1 *&* 2.
(*b*) Lettre à Themiſtius.
(*c*) Lettre à Théodore, Pontife.

Philoſophes étoient plus modeſtes que ceux d'aujourd'hui. Les premiers avouent l'inſuffiſance de la raiſon, pour connoître & pour adorer l'Etre ſuprême; les derniers ſe fâchent, dès qu'on leur parle de révélation: *Je ne dois penſer que par moi-même & pour moi-même*, dit impérieuſement Bolingbroke: *Tu adores un Dieu par le Pape; eh malheureux! adore un Dieu par ta propre raiſon* (*a*). Eh! malheureux vous-même; de quel front exigez-vous de moi, ce que Socrate, Platon & Cicéron n'ont pu faire?

4°. Quand la croyance des Philoſophes anciens ſeroit cent fois plus certaine, quelle influence a-t-elle eu ſur la maniere de penſer du commun des hommes? Dieu a-t-il dû ſe révéler ſeulement aux Philoſophes, ou au genre humain? Et qu'eſt-ce que cette poignée de Docteurs, ſur la totalité de notre eſpèce? S'ils ont été ſi éclairés, pourquoi ont-ils réſervé la vérité pour eux-ſeuls? Le dogme *d'un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur*, étoit-il aſſez peu important à la ſociété, pour qu'il ne valût pas la peine d'être enſeigné en public? Ou l'humanité eſt-elle trop peu de choſes aux yeux du ſage, pour qu'il daigne prendre le ſoin de l'inſtruire?

(*a*) Examen importans, *Proëmium*, P. 2.

Dans tous les pays du monde, les Philoſophes admettoient un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur; ainſi l'ont décidé nos Critiques modernes; mais en quel lieu du monde a-t-on vu un temple érigé à la Divinité ſous ce titre ſublime? Par-tout on adoroit Jupiter, & par-tout ce Dieu prétendu étoit révéré avec les ſymboles les plus injurieux à la Divinité, avec l'aigle de Ganymede, avec le taureau d'Europe, avec les ſignes de Junon, ſa ſœur & ſon épouſe: & ſous ces emblêmes ſcandaleux, il recevoit l'encens des Philoſophes, comme celui de la multitude. Ovide, qui n'étoit certainement pas un Moraliſte fort ſévere, atteſte qu'on ne pouvoit pas entrar dans les temples, ſans avoir les yeux frappés d'objets obſcenes & ſcandaleux (*a*).

§. 4.

En ſuppoſant pour un moment, que les Sages de toutes les Nations reconnoiſſoient *un Dieu ſuprême*, ſera-t-il plus aiſé de prouver qu'ils reconnoiſſoient *un Dieu unique?* Nouvelle queſtion ſur laquelle on cherche à nous donner le change, & que l'on décide un peut trop légèrement.

1°. L'unité de Dieu & la vie future

(*a*) Ovid. Triſt. l. 2, v. 290.

étoient, dit-on, enſeignées dans les myſteres. Pour toute preuve on apporte un fragment de vers d'Orphée que l'on récitoit en finiſſant la cérémonie de l'initiation. Mais eſt-il bien certain que l'on n'y ait rien dit qui fût capable d'obſcurcir la leçon renfermée dans ces vers? Cicéron qui avoit été initié lui-même, dit que dans les myſteres l'on puiſoit plus de connoiſſance ſur la Phyſique que ſur les Dieux (*a*). L'on ſçait d'ailleurs les indécences, les turpitudes que le libertinage introduiſit bientôt dans cette cérémonie, & que les Peres de l'Egliſe ont reprochées aux Payens. Eſt-ce donc-là l'école où les hommes devoient puiſer la connoiſſance de la Divinité? Si l'on n'y avoit enſeigné que des vérités utiles, eſt-il à préſumer que les Empereurs, les Grands & les Philoſophes en euſſent conçu le mépris qu'ils en témoignoient (*b*)?

2°. Quand les Payens appelloient Jupiter *très-bon & très-grand*, ou *le pere des Dieux & des hommes*, prétendoient-ils lui attribuer par-là une ſupériorité de nature ſur les autres Dieux, ou ſeulement une prééminence de rang & de pouvoir? La Fable ni l'Hiſtoire, les Légiſlateurs ni les Philoſo-

(*a*) *De Nat. Deor. l.* 1, *n.* 120. V. Nouvelle Démonſtration Evangélique de M Leland, tome 2, p. 51.
(*b*) Dict. Phil. art. *Chriſtianiſme*, p. 219.

phes, ne nous fourniſſent aucune preuve déciſive pour réſoudre cette importante queſtion. Partager la nature divine entre le Dieu ſuprême & une foule de Dieux ſecondaires, tous éternels comme lui, & par conſéquent indépendans, n'étoit-ce pas réellement la détruire ?

On nous dira que ces Dieux n'étoient que des Génies ou des démons, des Intelligences du ſecond ordre, quoique ſupérieures à l'humanité, bien différens du Dieu éternel, ſouverain Seigneur & Créateur de toutes choſes. Cela eſt très-bien ; mais dans quels monumens puiſera-t-on les preuves de cette doctrine ? Dans les écrits des Platoniciens du troiſième ou du quatrième ſiècle, de Plotin, de Porphyre, de Julien, de Jamblique, de Maxime de Madaure ; c'eſt-à-dire, chez des Philoſophes qui, éclairés malgré eux par l'Evangile, par les leçons de l'Ecole Chrétienne d'Alexandrie, par les reproches continuels des Peres de l'Egliſe, avoient enfin ouvert les yeux ſur le chaos des opinions de leurs anciens Maîtres, s'attachoient à épurer le Paganiſme, & à en rendre le ſyſtème moins révoltant.

Mais c'eſt dans les anciennes écoles d'Athènes qu'il faudroit montrer la ſource de toutes ces nouvelles imaginations, dans les écrits de Zénon, d'Epicure, d'Ariſtote ou

de Platon ; & c'eſt ce qu'on ne fera jamais. Nos Critiques, qui ne cherchent qu'à tromper le lecteur, lui donnent gravement le Paganiſme moins groſſier du troiſième & du quatrième ſiècle, pour la croyance des Philoſophes d'Athènes & de Rome ; pour ſoutenir leur paradoxe, ils font un anachroniſme de quatre à cinq cens ans.

3°. Quand il ſeroit vrai que chez les Payens *il y avoit la Religion des ſages & celle du vulgaire ; que les ſages abhorroient non-ſeulement l'idolâtrie, mais encore le Polythéiſme* (*a*), que s'enſuivroit-il contre la néceſſité d'une révélation ? Cette prétendue religion des ſages, renfermée dans un très-petit nombre de têtes, couverte du voile impénétrable des myſteres, n'étoit d'aucune utilité pour le reſte du genre humain ; les Nations entieres n'en étoient pas moins plongées dans l'erreur & dans le vice ; elles n'avoient pas moins beſoin d'un Maître envoyé du Ciel, puiſque les Philoſophes dédaignoient de les inſtruire. A peine l'Evangile fut annoncé, que le peuple le plus groſſier apprit à honorer un ſeul Dieu, rémunérateur & vengeur : il vit enfin la vérité que les Philoſophes s'étoient obſtinés à lui cacher.

(*a*) Dict. Philoſ. tome 2, art. *Idolâtres*, p. 68 & 69.

4°. Mettre en thèſe qu'*il n'y eut jamais de Gouvernement idolâtre* (*a*), parce qu'un petit nombre de ſages *abhorroient l'idolâtrie*, c'eſt ſoutenir qu'il n'y eut jamais de Gouvernement Chrétien, parce qu'un petit nombre de prétendus ſages eut toujours le Chriſtianiſme en horreur.

§. 5.

Mais que diront nos ſçavans Critiques, ſi nous leur prouvons encore la fauſſeté de cette troiſième ſuppoſition; ſi nous leur démontrons que les Philoſophes mêmes du quatrième ſiècle étoient encore, malgré leur ſubtilité, *Polythéiſtes* & *Idolâtres* dans toute la rigueur du terme? Juſtifieront-ils de ce reproche les Philoſophes plus anciens, à plus forte raiſon les Gouvernemens & les Nations entieres?

Porphyre aſſure gravement que *les Dieux habitent dans leurs ſtatues, & qu'ils y ſont contenus comme dans un lieu ſaint* (*b*). Jamblique avoit fait un ouvrage dans lequel il montroit *que les Idoles étoient divines & remplies d'une ſubſiſtance divine* (*c*). Un Payen dit à Arnobe: Nous ne croyons point que l'airain, l'argent, l'or & les au-

(*a*) Dict. Philoſ. art. *Idolâtres*, p. 46.
(*b*) *Euſeb. præpar. Evang. l.* 5, *c.* 15.
(*c*) *Photius, Biblioth. cod.* 216.

tres matieres dont on forme les ſimulachres, ſoient des Dieux ; mais *nous honorons les Dieux mêmes dans ces ſimulachres, parce que dès qu'on les a dédiés, ils y viennent habiter* (*a*). Maxime de Madaure écrit à S. Auguſtin : *La place publique de notre ville eſt habitée par un grand nombre de Divinités, dont nous reſſentons le ſecours & l'aſſiſtance* (*b*). Julien s'efforce de prouver, par l'autorité de Platon, que le Dieu ſouverain ordonna aux Dieux inférieurs de créer les hommes & les animaux (*c*) ; il reproche aux Juifs qu'ils adorent le Dieu qui gouverne le monde, ſans vouloir adorer les autres Dieux (*d*). Celſe fait le même reproche aux Chrétiens dans vingt endroits de ſon Ouvrage ; il les blâme d'avoir les Dieux & les Idoles en exécration ; il les appelle impies, parce qu'ils ne peuvent ſouffrir les Temples, les Autels, les Idoles (*e*). On peut voir d'autres paſſages des Auteurs Payens dans l'*Hiſtoire de l'établiſſement du Chriſtianiſme* de M. Bullet, dont nous faiſons grand uſage.

C'eſt une vaine ſubtilité de dire que *les*

(*a*) *Arnob. l. 6, n. 27, p. 198.*
(*b*) *Inter Epiſt. Auguſt. Epiſt 16.*
(*c*) S. Cyrille contre Julien, l. 2.
(*d*) Lettre 63 à Théodore, Pontiſe.
(*e*) Orig. contre Celſe, l. 7, n. 36 & 62.

anciens ne croyoient pas qu'une ſtatue fût une Divinité ; que le culte ne pouvoit être rapporté à cette ſtatue, à cette Idole, & que par conſéquent les anciens n'étoient point idolâtres (*a*). 1°. Le fait eſt faux : ſelon le rapport de Diogène-Laërce, le Philoſophe Stilpon fut chaſſé d'Athènes, pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit pas une Divinité (*b*). 2°. Quand les Chrétiens ont reproché aux Payens l'*idolâtrie*, ils n'ont jamais prétendu les accuſer de rapporter leur culte à une idole ; mais à la fauſſe Divinité qu'ils croyoient préſente dans l'Idole. Si ce crime ne peut pas être nommé proprement *idolâtrie*, quel nom falloit-il lui donner ?

Après des témoignages ſi formels, il n'eſt pas difficile de montrer en quoi conſiſtoit le crime de l'idolâtrie des Payens. Il conſiſtoit, 1°. à ne rendre aucun culte religieux au Dieu ſuprême, ſeul Créateur & Seigneur de l'Univers, tandis qu'ils prodiguoient leur encens & leurs offrandes à ces Génies ou démons imaginaires qu'ils ſuppoſoient répandus dans toute la nature ; Jupiter lui-même étoit évidemment un de ces Génies ou Dieux particuliers ; 2°. A re-

(*a*) Dict. Philoſ. art. *Idolâtres*, p. 50.
(*b*) Liv. vie de Stilpon.

vêtir ces Dieux fantaſtiques des attributs eſſentiels & incommunicables de la Divinité, tels que l'éternité, la toute-puiſſance, l'immenſité ou la préſence en tous lieux, la connoiſſance de toutes choſes; 3°. A repréſenter ces Dieux prétendus ſous des images & des emblêmes ſcandaleux, obſcènes, propres à corrompre l'eſprit & le cœur de leurs adorateurs. C'étoit outrager la Providence divine, de ſuppoſer qu'elle ait pu permettre toutes les abominations dont on accuſoit les Dieux; 4°. A mêler dans le culte de ces Dieux multipliés à l'infini des cérémonies infâmes; l'ivrognerie, l'impudicité, la proſtitution, l'effuſion du ſang humain; & à ſuppoſer que la Divinité pouvoit écouter des vœux criminels. Tels ſont les déſordres affreux que l'Evangile a bannis de l'Univers, & dont les anciens Philoſophes ſe ſont déclarés les défenſeurs & les apologiſtes.

Pour en diſculper les Payens, & même les Philoſophes, il faudroit anéantir tous les monumens de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & Profane. Et l'on oſe écrire aujourd'hui, ſans pudeur, qu'*il n'y eut jamais d'idolâtres ni d'idolâtrie;* que *les Payens n'étoient pas plus idolâtres que nous;* que *le fond de leur Mythologie étoit très-raiſonnable*! Les Chrétiens ont-ils jamais adoré un autre être que

Dieu ? Ont-ils rendu un culte religieux à des Intelligences imaginaires ? Et leur ont-ils ſuppoſé les attributs de la Divinité ? Ont-ils jamais penſé que Dieu ou les Saints habitoient dans les images ? Ont-ils mêlé dans leur culte des ſcandales & des crimes ?

On blâme les Peres de l'Egliſe d'avoir *pris les fables inventées par des Poëtes & par des Romanciers pour le fond de la Religion des Gentils* (*a*). Pour prouver qu'ils ont eu tort, il auroit fallu dire en quoi cette Religion conſiſtoit ; il auroit fallu citer au moins un Temple dans l'Univers, où les Dieux des Gentils ne fuſſent pas adorés avec tous les ſymboles des fables.

Ce ſeroit une dériſion de prétendre, avec l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, que *le Deſtin étoit un Dieu unique, auquel tous les autres Dieux du Paganiſme étoient ſubordonnés, & dont la nature entiere ſubiſſoit la loi ſouveraine.* Le Deſtin étoit-il un Etre intelligent & libre, digne de l'adoration des hommes ? C'étoit une loi aveugle, un enchaînement de cauſes dont le principe étoit inconnu (*b*). Chez les Poëtes le Deſtin étoit enfant de la Nuit, frere des Parques & de quelques autres perſonnages auſſi

(*a*) Examen important, p. 127.
(*b*) Cicéron, *de Fato.*

peu réels. Le Destin étoit donc une absurdité que plusieurs anciens ont rejettée, & dont ils n'ont jamais voulu reconnoître le pouvoir sur les actions libres des hommes.

§. 6.

Mais peu importe à nos Censeurs quel Dieu l'on admette, pourvu qu'ils n'en soient pas incommodés. L'Auteur du *Christianisme dévoilé* persiste à rejetter celui des Juifs & des Chrétiens: *Nous ne voyons en lui*, dit-il, *qu'un despote bizarre, colere, rempli de cruauté, d'injustice, de partialité, de malignité, &c* (*a*). C'est-à-dire, qu'il lui faut un Dieu qui ne veille à rien, qui ne commande rien, qui ne soit ni rémunérateur ni vengeur, un Dieu tel que ceux d'Epicure, qui, heureux & renfermé en lui-même, ne s'embarrasse ni du sort ni de la conduite des créatures; à ces conditions l'Auteur pourra peut-être se résoudre à reconnoître un Dieu. Nous avons déja démontré ailleurs la fausseté des blasphèmes qu'il ose prononcer contre la Divinité (*b*).

Est-ce connoître la Divinité, continue-

(*a*) Christ. dévoilé, p. 92. Militaire Philosophe, c. 20, p. 186. 2e Lettre à Eugénie, p. 46 & 51. Contagion sacrée, c. 13, p. 140.

(*b*) Ci-dessus, c. 5, §. 2 & 3.

s-il, *que de dire que c'eſt* un eſprit, *un être* immatériel, *qui ne reſſemble à rien de ce que les ſens nous font connoître?* Selon cette rare doctrine, il faut donc dire que Dieu eſt un corps, un être matériel; comme tous les autres corps que les ſens nous font connoître. L'Auteur a-t-il entrepris de ſubſtituer à la Religion, le Matérialiſme de Spinoſa?

De même il ne veut point que l'on attribue à Dieu *l'infinité, l'immenſité, l'éternité, la toute-puiſſance, la ſcience de toutes choſes:* ces attributs, ſelon lui, rendent Dieu plus inconcevable. Mais ce n'eſt pas ſeulement la Religion qui attribue à Dieu ces perfections, c'eſt la raiſon & la Philoſophie; les plus ſages d'entre les Payens ne l'ont pas conçu autrement. Il auroit été fort à propos que l'Auteur eût daigné nous apprendre ce qu'il entend ſous le nom de *Dieu*, & quelle idée il s'en eſt formée; il ne nous eſt pas poſſible de le deviner. Si Dieu n'eſt ni infini, ni éternel, ni préſent par-tout, ni tout-puiſſant, ni ſouverainement intelligent, qu'eſt-il donc? Quel monſtre veut-on mettre à la place de Dieu?

L'Auteur nous reproche pour la troiſième ou la quatrième fois, qu'on ne peut concilier la ſageſſe, la bonté, la juſtice avec la conduite

conduite que nos Livres saints attribuent à Dieu. *N'eût-il pas mieux valu*, dit-il, *laisser l'homme dans l'ignorance totale de la Divinité, que de lui révéler un Dieu rempli de contradictions, qui prête sans cesse à la dispute, qui lui sert de prétexte pour troubler son repos?*

Avant que Dieu se fût révélé, l'homme n'étoit point demeuré pour cela *dans une ignorance totale de la Divinité;* au défaut de la connoissance du vrai Dieu, il s'étoit fait des Dieux imaginaires, & une Religion fausse. Cette Religion, loin de contribuer à son repos, étoit au contraire la source d'une frayeur continuelle, soit par le caractere bizarre & malfaisant que l'homme attribuoit à ses Dieux, soit par la foi aux songes, aux sortiléges, aux préfages bons ou mauvais; terreurs paniques & toujours renaissantes, dont Cicéron a déploré avec raison la tyrannie, & que les Philosophes eux-mêmes avoient entretenues par leurs raisonnemens & par leur conduite (*a*). Nous avons déja montré, chap. 3, §. 20, combien il est faux qu'avant la révélation, le genre humain ait été plus tranquille, plus heureux, plus vertueux qu'il ne l'est aujourd'hui.

(*a*) *Cic. de Divin. l. 2, à la fin.*

Nous convenons que la Religion trouble le repos de l'impie ; en lui mettant devant les yeux un Dieu juste, ſage, tout-puiſſant, rémunérateur & vengeur ; elle l'effraye au milieu de ſes crimes, elle le déchire par des remords, elle répand l'amertume ſur ſes plaiſirs, elle lui fait enviſager un avenir terrible & malheureux : voilà ce qu'on ne lui pardonnera jamais, & ce qui excite contr'elle la haine & les déclamations des prétendus Philoſophes.

Enfin l'Auteur en vient à nos Myſteres.

§. 7.

Il ſoutient que le Chriſtianiſme ne reconnoît point le même Dieu que Moïſe. Selon lui, nous adorons *une Divinité triple*, ſous le nom de Trinité, ou *trois Dieux* qui n'en forment qu'un (*a*). C'eſt une calomnie réfutée par nos Catéchiſmes. Nous croyons trois Perſonnes, & non pas trois Dieux ; une Divinité unique, & non pas une Divinité triple. Il eſt de l'équité naturelle de ne point altérer notre croyance ni notre langage. Nous avouons que ce myſtere eſt incompréhenſible, & jamais

(*a*) Chriſt. dévoilé, page 94. Militaire Philoſophe, p. 108. 6e Lettre à Eugénie, p. 148. Contagion ſacrée, ch. 15, p. 161.

nous n'entreprendrons de l'accorder avec les lumieres de la raiſon ; mais nous oſons défier les Philoſophes de montrer qu'il renferme contradiction.

Il ne ſeroit pas aiſé de concilier nos Critiques entr'eux. L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* ſoutient que le dogme de la Trinité eſt emprunté de Platon (*a*) ; celui de l'*Examen important* montre au contraire que la Trinité de Platon étoit d'une autre eſpèce que la Trinité des Chrétiens (*b*) ; que l'opinion de Platon eſt intelligible, & que celle des Chrétiens ne l'eſt pas. Le même dit qu'*Origène fut le premier qui donna la vogue au galimathias de la Trinité qu'on avoit oubliée depuis Juſtin* (*c*). Et dans le *Traité ſur la Tolérance*, on accuſe Origène d'avoir nié un Dieu en trois perſonnes (*d*). Nous ſommes diſpenſés de répondre à des adverſaires qui ſe réfutent eux-mêmes.

L'Auteur de l'*Examen important* ſuppoſe que le myſtere de la Trinité eſt principalement fondé ſur un paſſage inſéré après coup dans la premiere Epître de S. Jean (*e*),

(*a*) Chriſt. dévoilé, *ibid.*
(*b*) Chap. 25, p. 136.
(*c*) *Ibid.*
(*d*) Chap. 9, p. 71.
(*e*) Cap. 5, *v.* 7.

C'eſt une double erreur. La prétendue falſification de cette Epître eſt une calomnie ; & le myſtere de la Sainte-Trinité eſt enſeigné par J. C. en S. Matthieu, c. 28, ℣. 19. *Allez, enſeignez toutes les Nations, & baptiſez-les au nom du Pere, du Fils & du S. Eſprit.*

Dans tous les Livres que les Incrédules ont enfantés contre la Religion, ils ont eu grand ſoin d'inculquer & de répéter ſans ceſſe que la plupart des articles de foi que nous croyons aujourd'hui, étoient inconnus dans les premiers ſiècles ; qu'ils ont été forgés par les définitions des Conciles, & par les raiſonnemens des Théologiens. C'eſt ce qu'on lit dans les *Eſſais ſur l'Hiſtoire générale* (*a*), dans le *Traité ſur la Tolérance* (*b*), dans la troiſième *Lettre ſur les Miracles* (*c*), dans le *Dictionnaire Philoſophique* (*d*), dans l'*Examen important* (*e*), &c. &c.

Pour démontrer la fauſſeté de cette aſſertion téméraire, ſur chacun de nos dogmes en particulier, il faudroit un Traité de Théologie complet ; & cet Ouvrage eſt

(*a*) Tome 8, c. 62, p. 374.
(*b*) Chap. 11, p. 97.
(*c*) Page 41.
(*d*) Tome 1, art. *Chriſtianiſme*, p. 208 ; & tome 2, art. *Religion*, p. 236.
(*e*) Chap. 11, p. 67. C. 31, p. 117. C. 35, p. 134, &c.

fait il y a long-temps. On peut consulter la *Théologie dogmatique des Peres*, par le P. Pétau, où ce sçavant homme a rassemblé, sur chacun des articles de la foi Chrétienne, les passages de l'Ecriture Sainte, & ceux des Peres de l'Eglise qui les établissent, & qui forment une chaîne de traditions constante, & indissoluble. Les suppositions vagues & frivoles de nos adversaires ne détruiront pas les monumens de notre foi.

§. 8.

Pour tourner en ridicule le mystere de l'Incarnation, l'Auteur du *Christianisme devoilé* continue à défigurer notre croyance. Il dit que la seconde personne de la Trinité, *renonçant à sa divinité*, s'est revêtue de la nature humaine; &, par une contradiction choquante, il reconnoît, quelques lignes plus bas, que, selon la foi Chrétienne, un Dieu fait homme, *sans nuire à sa divinité*, a pu souffrir & mourir (*a*). Il soutient que ces *notions absurdes* sont empruntées des Egyptiens, des Indiens, & des Grecs; nouvelle contradiction. Il nous a souvent répété que les Disciples de Jesus

(*a*) Christ. dévoilé, p. 96. 6e Lettre à Eugénie, p. 149. Contagion sacrée, c. 15, p. 161.

étoient des ignorans : & il ſuppoſe qu'ils ſont allés étudier chez les Egyptiens, chez les Indiens, chez les Grecs ou chez les Chinois, la doctrine qu'ils nous ont enſeignée. Il nous a fait remarquer encore que les Juifs avoient en horreur la Religion des autres peuples ; & il veut que le Chriſtianiſme né en Judée ſoit une copie des fables payennes.

L'Auteur de l'*Examen important* qui poſe pour principe *que les Juifs ont tout pris des autres Nations* (*a*), ne raiſonne pas plus conſéquemment. Nos Critiques n'ont-ils pas bonne grace après cela de nous reprocher des abſurdités & des contradictions ?

Toujours ſur le même plan, la réſurrection de J. C. eſt la même choſe que celle de l'Adonis Phénicien, de l'Oſiris Egyptien, ou de l'Atys de Phrygie (*b*) : *c'étoit l'emblême d'une nature périodiquement mourante & renaiſſante.* Ainſi les Apôtres qui ont ſoutenu qu'ils avoient vu leur Maître reſſuſcité, qu'ils avoient converſé, bu & mangé avec lui pendant 40 jours, ſont allés chercher cette hiſtoire en Phénicie ou en Phrygie.

(*a*) Chap. 5, p. 30.
(*b*) Page 97.

Mais dans quelle ſource l'Auteur lui-même a-t-il puiſé l'explication qu'il donne des fables d'Egypte & de Phénicie ? Dans des ſiècles où les peuples étoient encore plongés dans l'ignorance & dans la barbarie la plus groſſiere, étoient-ils aſſez ingénieux pour repréſenter ſous des emblèmes ſi myſtérieux, les opérations de la nature ? Et qui lui a dit qu'Oſiris, Adonis, Atys, ſignifient la nature ?

L'Evangile n'a rien de commun avec les fables Payennes ; les Apôtres n'ont eu d'autre Maître que J. C, & ce divin Légiſlateur a puiſé ſa doctrine dans le ſein de Dieu ſon pere.

L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* conclut que ces myſteres, loin de nous donner de nouvelles lumieres ſur la nature divine, ne ſervent qu'à redoubler les nuages qui la voilent à nos yeux (*a*). Fauſſe conſéquence déja réfutée trois fois. Dieu eſt incompréhenſible par ſon eſſence, puiſqu'elle eſt infinie : les myſteres qui nous font mieux ſentir cette incompréhenſibilité ſervent donc à nous donner une idée plus juſte & plus ſublime de la nature divine. Dieu ſera toujours à nos yeux *un Dieu caché* ; & il ne peut être autrement :

(*a*) Page 98.

les myſteres, en mortifiant la curioſité, doivent nous rendre plus humbles : en nous apprenant ce que Dieu a fait pour nous, ils doivent nous rendre plus reconnoiſſans. Telle eſt la ſeule lumiere dont nous avons beſoin ; les connoiſſances Philoſophiques n'ont point ſervi à réformer les hommes, la foi ſeule produit les vrais ſages.

§. 9.

Mais comment un Dieu bon peut-il permettre que la race humaine ſoit malheureuſe en ce monde & en l'autre ? Comment laiſſe-t-il à ſes créatures une liberté funeſte dont elles abuſent ? Comment Dieu ſouverainement heureux peut-il être offenſé de leurs actions ? Comment Dieu peut-il ſe faire homme & mourir ? Autant de queſtions déplacées & ridicules ; on peut les multiplier à l'infini. Il n'y en a qu'une ſeule à faire : Dieu nous a-t-il révélé quelque choſe ? s'il l'a fait, ſi cette révélation eſt évidemment prouvée, il faut la croire. Un aveugle-né ne fatigue point ceux qui ont des yeux par des queſtions continuelles ſur les couleurs & ſur leurs propriétés ; il les croit ſans les comprendre : avons-nous meilleure grace de demander à Dieu comment & pourquoi il a révélé des myſteres ?

Il

Il eſt encore plus mal de déguiſer notre croyance, pour la rendre odieuſe, & d'y mêler de fauſſes ſuppoſitions. Nous n'avons jamais cru ni enſeigné qu'*un Dieu tout-puiſſant n'a pas le pouvoir d'empêcher le mal ;* que *Dieu eſt juſte, mais partial ;* qu'il *eſt clément & implacable ;* qu'il *eſt ſimple & qu'il ſe triple ;* qu'il *eſt mort faute de pouvoir ſatisfaire autrement à ſa juſtice divine* (*a*). Ce ſont-là autant de blaſphèmes ; il faut renoncer à la bonne foi, pour avancer ſur de pareilles imputations que nos myſteres rendent la Divinité ridicule, qu'ils la défigurent, qu'ils anéantiſſent ſon exiſtence, qu'ils troublent la raiſon des hommes.

En vain l'on nous objecte que les Théologiens & les Philoſophes ont diſputé ſur quelques-unes des preuves de l'exiſtence de Dieu, & que pluſieurs ont été accuſés d'Athéiſme. Qu'importe, dès que l'accuſation étoit calomnieuſe ? Tous, ſans exception, conviennent que l'exiſtence de Dieu eſt ſolidement démontrée par le ſpectacle de l'Univers, par la néceſſité d'une premiere cauſe & d'un premier moteur, par la notion d'un Dieu répandue chez toutes les

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 101. 6e Lettre à Eugénie, p. 149. Contagion ſacrée, c. 9, p. 9.

Nations de l'Univers, par les idées de vertu que la nature a gravées dans nos cœurs. Les uns ſont plus affectés d'une de ces preuves, les autres d'une autre ; mais en préférant l'une, ils ne détruiſent pas les autres.

Puiſque nous ne concevons pas la Divinité, *pourquoi en raiſonner ſans ceſſe?* Parce que cela eſt néceſſaire. Sans la notion d'un Dieu bon, juſte, ſage, conſervateur, rémunérateur & vengeur, il ne peut y avoir aucune vertu ni aucune ſociété ſolide & heureuſe parmi les hommes ; nous le démontrerons dans la ſuite contre les ſophiſmes de l'Auteur.

En parlant de Dieu, il l'appelle *l'Etre néceſſaire qui gouverne la nature par des loix immuables* ; & c'eſt un des dogmes irréfragables de la nouvelle Philoſophie, l'immutabilité des loix de la nature, pour toutes les créatures ſans diſtinction. Point de différence entre les agens néceſſaires & les intelligens libres ; tous les événemens *ſont un chaînon de la grande chaîne du deſtin* ; la liberté d'indifférence eſt *un mot vuide de ſens inventé par des gens qui n'en avoient guères.* Lors même que nous croyons agir librement, nous ne faiſons que ſuivre l'impulſion des idées que Dieu nous a données, & qui nous ſont venues néceſſairement. Dieu, qui eſt l'ame de l'Univers, eſt,

à proprement parler, le seul agent ; tous les autres sont entraînés par le mouvement général de la machine. Ce sont les vieilles opinions des Stoïciens renouvellées des Grecs, & de ce système il n'y a qu'un pas jusqu'à celui de Spinosa.

Telle est néanmoins la Métaphysique sublime dont les principes & les conséquences sont étalés dans tous les Livres des Incrédules ; dans la *Philosophie de l'Histoire* (*a*) ; dans le *Traité sur la Tolérance* (*b*) ; dans les *Essais sur l'Histoire générale* (*c*) ; dans les *Mélanges d'Histoire*, de *Littérature & de Philosophie* (*d*) ; dans le *Dictionnaire Philosophique* (*e*) ; dans l'*Examen de la Religion*, par S. Evremont (*f*) ; & sans doute cette doctrine ne peut manquer de contribuer infiniment à la pureté des mœurs & au bien de la société.

(*a*) Chap. 33, p. 159.
(*b*) Chap. 13, p. 142.
(*c*) Tome 8, Remarques, p. 25.
(*d*) Tome 2, c. 60, p. 406 ; & tome 3, p. 146.
(*e*) Art. *Chaîne des événemens, Destin, Liberté*, &c.
(*f*) Ch. 9, p. 116.

CHAPITRE VIII.

Autres Myſteres & dogmes du Chriſtianiſme.

§. I.

L'AUTEUR du *Chriſtianiſme dévoilé* continue dans ce chapitre la méthode qu'il a ſuivie dans le précédent ; il altere, il déguiſe la foi des Chrétiens pour la rendre odieuſe ; il forge des erreurs, pour avoir le plaiſir de déclamer contr'elles. Quoiqu'il ſoit fort deſagréable de n'avoir à réfuter que des calomnies, nous devons cette réparation à la vérité.

N'eſt-ce pas une injuſtice criante, d'imputer pour la ſeconde fois au Chriſtianiſme la *prédeſtination abſolue*, l'un des plus affreux dogmes de Calvin ? A Dieu ne plaiſe qu'un Chrétien Catholique s'imagine jamais que *Dieu deſtine le plus grand nombre des hommes aux tourmens éternels* (*a*); qu'il leur donne le libre arbitre, *afin qu'ils en abuſent* ; qu'*il ne leur permet d'agir que pour avoir le plaiſir de les plonger*

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 104. Militaire Philoſ. c. 20 ; p. 159. 4e Lettre à Eugénie p. 107.

dans l'enfer. Nous déteſtons tous ces blaſphèmes ; nous croyons au contraire, & nous confeſſons que *Dieu veut ſincèrement ſauver tous les hommes, & les conduire à la connoiſſance de la vérité* (*a*) ; que *J. C. eſt mort pour tous les hommes*, ſans exception (*b*) ; qu'*il eſt le Sauveur de tous les hommes, mais ſur-tout des fidèles* (*c*) ; qu'en vertu de cette volonté divine & de la rédemption de J. C, Dieu donne à tous les hommes, ſans en excepter un ſeul, des moyens plus ou moins abondans, plus ou moins efficaces, mais toujours ſuffiſans pour le connoître & pour pratiquer le bien ; que ces moyens laiſſent à l'homme l'uſage plein & entier de ſon libre arbitre ; que perſonne ne peut être damné que par ſa faute.

Nous croyons l'éternité des peines de l'enfer, parce que J. C. nous l'a enſeigné (*d*) ; & nous ſoutenons que ce dogme ne renferme rien de contraire à la juſtice infinie de Dieu. C'eſt un vain ſophiſme de dire qu'il n'y a point de proportion entre un péché d'un moment, & un ſupplice qui ne doit jamais finir. Ce n'eſt pas préci-

(*a*) 1. *Tim.* 2, 4.
(*b*) 2. *Cor.* 5, 15.
(*c*) 1. *Tim.* 4, 10.
(*d*) Dict. ön. Philoſ. art. *Enfer*, p. 287.

ſément la durée du crime qui en fait l'énormité; la juſtice humaine condamne tous les jours à la mort ou au banniſſement perpétuel, un malfaiteur dont le crime a été momentané.

En vain l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* avance que pluſieurs Peres de l'Egliſe ne crurent point les peines éternelles. Origène eſt le ſeul auquel on ait reproché d'avoir donné atteinte ſur cet objet à la foi conſtante & univerſelle de l'Egliſe : encore les preuves de cette accuſation ne ſont-elles pas ſans replique, puiſqu'Origène a eu de ſçavans apologiſtes. La conteſtation qui s'eſt élevée récemment ſur ce même dogme entre les Miniſtres Proteſtans de Suiſſe, eſt abſolument étrangere à l'Egliſe Catholique, & ne mérite aucune attention : rien de ſi foible & de plus mal raiſonné que l'Ecrit de Petit-Pierre contre l'éternité des peines de l'enfer.

Encore une fois, c'eſt blaſphémer contre Dieu, de dire *qu'il ne crée l'homme que pour le rendre malheureux ; qu'il ne lui donne la raiſon que pour le tromper, des penchans que pour l'égarer, la liberté que pour le déterminer à faire ce qui doit le perdre à jamais* (*a*). L'horreur que ces erreurs inſpi-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 106.

rent ne peut retomber que sur l'Auteur qui les a imaginées.

On abuse grossièrement du terme, quand on soutient que le dogme de *la prédestination gratuite* étoit la base de la Religion Judaïque. Le choix que Dieu avoit fait du peuple Hébreu pour lui donner sa loi, n'étoit point une prédestination absolue au salut éternel ; en choisissant ce peuple, il ne prédestinoit point les autres à la damnation éternelle ; il leur laissoit des moyens suffisans pour le connoître & pour le servir ; il n'y avoit donc dans ce choix ni injustice, ni partialité. Lorsque Dieu donne à un homme plus d'esprit, plus de talens naturels, un tempérament & un caractere plus heureux qu'à un autre, peut-on l'accuser de partialité ou d'injustice ? Parce qu'il ne partage point également ses dons, faut-il nier la Providence ? Si Dieu peut sans injustice mettre de l'inégalité dans les dons de la nature, pourquoi ne pourroit-il pas faire de même dans la distribution de ses bienfaits surnaturels ?

L'objet de notre travail n'est point de discuter les opinions de ceux que l'Auteur appelle Jansénistes & Molinistes, & dont il expose fort mal les sentimens (*a*) ; sincè-

(*a*) Christ. dévoilé, p. 107.

rement attachés à la foi de l'Egliſe, nous n'adoptons aucun des ſyſtèmes qu'elle a condamnés. Il eſt faux que *les Chrétiens conſéquens ſoient de vrais fataliſtes* ; pour ſoutenir cette erreur, il faut renoncer à tous les principes de la Religion Chrétienne : ce ſont les Philoſophes qui ont jugé à propos de reſſuſciter de nos jours la doctrine monſtrueuſe de la fatalité, comme nous l'avons déja obſervé.

§. 2.

On invente une nouvelle calomnie, en nous accuſant de croire un lieu de récompenſe & de félicité pour un petit nombre d'élus, qui, *ſans aucun mérite de leur part*, auront pourtant des droits ſur la bonté de leur Dieu, *partial pour eux, cruel pour le reſte des humains*. Le Chriſtianiſme n'a jamais enſeigné que la récompenſe éternelle dût être donnée aux élus, *ſans aucun mérite de leur part*. Une des vérités que les Livres ſaints répètent le plus ſouvent, eſt que le bonheur du Ciel eſt le prix des bonnes œuvres, ſur-tout de la charité envers le prochain. Quant au reproche de partialité & de cruauté, que l'on fait à Dieu, nous y avons déja répondu plus d'une fois.

L'Enfer & le Paradis n'ont rien de com-

mun avec le Tartare & l'Elyſée des Payens. Ceux-ci n'admettoient pour la vie à venir que des ſupplices & des voluptés corporelles ; notre Religion, toute ſpirituelle, a corrigé ces idées groſſieres, & n'admet après cette vie que des biens ſpirituels.

Vainement on prétend que la vie à venir a été imaginée par des impoſteurs ; une fable ne ſçauroit être la croyance de toutes les Nations de l'Univers. Les plus ſauvages croyent une vie des ames après celle-ci ; le cri de la nature leur a fait ſentir que l'ame ne meurt point avec le corps : l'idée d'un Dieu juſte leur a perſuadé que nos eſpérances doivent ſe porter au-delà du tombeau. Les Philoſophes, dans leur délire, ont beau nous réduire à la condition des brutes ; la voix de la conſcience, plus forte que leurs clameurs, nous fait ſentir la dignité de notre nature : c'eſt un ſentiment que la Philoſophie n'arrachera jamais du ſein de l'humanité.

Nous avons à ſoutenir contre l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, que non-ſeulement le dogme de la vie future, eſt dicté par la lumiere naturelle, mais qu'il eſt très-néceſſaire à la ſociété. Il prétend & répète dans tout ſon ouvrage, que ce dogme eſt inutile, qu'il ne produit aucun bien : nous répondrons en détail à toutes les raiſons

dont il tâche d'appuyer ce paradoxe.

§. 3.

1°. Selon lui, *le Légiſlateur des Juifs leur avoit ſoigneuſement caché le myſtere* de la vie future & de l'immortalité de l'ame; il ne jugeoit donc pas cette connoiſſance néceſſaire (*a*).

On s'eſt efforcé de prouver la même choſe dans le *Traité ſur la Tolérance* (*b*); dans la *Philoſophie de l'Hiſtoire* (*c*); dans le *Dictionnaire Philoſophique*; dans l'*Examen important* (*d*). On fait de ſanglans reproches à Moïſe d'avoir ignoré ce dogme eſſentiel, & de n'en avoir pas fait la baſe de ſes loix (*e*). Enfin l'on aſſure que les Juifs des ſiècles poſtérieurs ont emprunté des Chaldéens, pendant la captivité, la doctrine de la réſurrection, du Paradis & de l'Enfer (*f*). S'il y a donc un fait conſtant parmi les nouveaux Philoſophes, c'eſt que les Juifs anciens n'ont connu ni l'im-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 108. 5e Lettre à Eugénie, p. 114.
(*b*) Chap. 13, p. 130 & ſuiv.
(*c*) Chap. 25, p. 123.
(*d*) Tome 1, art. *Ame*, p. 16; *Athées*, p. 62; *Enfer*, p. 284, & tome 2, art. *Religion*, p. 226.
(*e*) Art. *Enfer*.
(*f*) Philoſ. de l'Hiſt. c. 11, p. 54; & c. 48, p. 242. 24 Lettre ſur les Miracles, p. 154. Chriſt dévoilé, p. 210. Examen important, c. 3, p. 23.

mortalité de l'ame, ni les peines & les récompenſes de l'autre vie.

Avant de démontrer le contraire, il eſt bon de faire quelques obſervations.

Dans le *Dictionnaire Philoſophique* (*a*), & dans la plupart des autres Ouvrages que nous venons de citer, on ſuppoſe que les Livres de Moïſe n'ont été écrits qu'après la captivité de Babylone, par conſéquent dans un temps où les Juifs avoient reçu des Chaldéens le dogme de la vie future : comment ſe pourroit-il faire que l'Auteur Juif n'eût pas inſéré dans ſon Ouvrage un dogme ſi eſſentiel, tandis que les Traducteurs Chaldéens le profeſſent hautement dans leur Paraphraſe ?

On fait un crime à Moïſe de n'avoir pas fait de ce dogme la baſe de ſes loix ; & d'un autre côté l'on élève juſqu'aux nues les loix, la morale, la Religion de la Chine, où il n'eſt pas plus parlé de la vie future que dans les loix de Moïſe. On n'a même pu citer aucun des anciens Légiſlateurs qui ait fondé ſes loix ſur cette croyance.

On ſuppoſe qu'au ſiècle de Moïſe l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes de l'autre vie, étoient des vérités connues chez les autres Nations ; & l'on

(*a*) Tome 2, art. *Moïſe*, p. 170.

n'en peut alléguer aucune preuve ni aucun monument, qui ne ſoient poſtérieurs de plus de 700 ans au ſiècle de Moïſe. Telle eſt l'équité & la ſagacité de nos Critiques. Mais venons au fait eſſentiel.

Nous ſoutenons contr'eux, que l'immortalité de l'ame & la vie à venir, étoit un dogme ancien & cru de tout temps parmi les Hébreux; voici nos preuves.

1°. Le ſoin qu'ils prenoient de donner à leurs parens une ſépulture honorable, & le reſpect qu'ils avoient pour les tombeaux de leurs ancêtres. Le Livre de la Genèſe nous en montre des exemples chez les plus anciens Patriarches, Abraham, Jacob, Joſeph. Uſage que Cicéron a regardé avec raiſon comme un témoignage authentique de la foi de l'immortalité répandue chez toutes les Nations (*a*). Uſage qui, pratiqué de même chez les Egyptiens, eſt une des plus fortes preuves que nous ayions de leur croyance.

2°. La maniere dont l'Ecriture s'exprime, en parlant de la mort des Patriarches, elle dit *qu'ils ſont allés rejoindre leurs parens ou leur famille.*

3°. La coutume abuſive & ſuperſtitieuſe d'interroger les morts pour appren-

(*a*) *Tuſcul. quæſt. l. 16, n. 27.*

dre d'eux l'avenir ou les choſes cachées. Moïſe l'avoit défendu à ſon peuple dans le *Deuteronome* (*a*), & il en avoit déjà parlé dans le *Lévitique* (*b*). Malgré cette défenſe, Saül fit évoquer l'ame de Samuël (*c*); preuve inconteſtable que la croyance de l'exiſtence des ames après la mort, a perſévéré conſtamment chez les Juifs depuis Moïſe juſques ſous les Rois. En vain l'Auteur du *Traité ſur la Tolérance* a fait tous ſes efforts pour diſſimuler les conſéquences de cette ſuperſtition : la même pratique rapportée par Homere (*d*), & copiée dans Virgile, eſt le monument le moins équivoque de la croyance des Grecs & des Romains. Nous ſommes encore à concevoir comment un uſage qui prouve quelque choſe chez les autres peuples, ne prouve rien chez les Juifs.

4°. Le témoignage des Ecrivains, poſtérieurs à Moïſe, qui n'ont eu aucun commerce avec les autres peuples, qui ont toujours déteſté leurs opinions & leurs mœurs, qui n'ont pu puiſer la connoiſſance d'une autre vie que dans la tradition commune de leur propre Nation. L'Au-

(*a*) *Deut.* 18, 11,
(*b*) *Levit.* 20, 27.
(*c*) 1. *Reg.* 28, 11.
(*d*) *Odyſſ* L. 11.

teur de l'*Ecclésiaſte*, après avoir fait parler un Incrédule qui décide, que *l'homme meurt comme les bêtes, & qu'il n'y a point de différence entr'eux*, réfute enſuite ce langage inſenſé; & parlant de la mort, il dit: *lorſque la pouſſiere dont nous ſommes formés, rentrera dans la terre, & que l'eſprit retournera à Dieu qui l'a donné*: il ajoute que *Dieu jugera toutes nos actions, bonnes ou mauvaiſes* (*a*). Une preuve que ce Livre a été écrit avant la captivité, c'eſt qu'il eſt en Hébreu; & qu'après la captivité il a été traduit en Chaldéen. Un de nos Philoſophes a tâché, par une Paraphraſe infidèle, de perſuader que ce Livre eſt la production d'un Epicurien: le texte Hébreu & la paraphraſe Chaldaïque, dépoſent de concert contre la mauvaiſe foi du Commentateur Philoſophe.

5°. La leçon que J. C. fait dans l'Evangile aux Sadducéens qui nioient la réſurrection & l'exiſtence des eſprits; il leur reproche qu'ils n'entendent point les Ecritures: *N'avez-vous pas lu*, leur dit-il, *touchant la réſurrection, ce que Dieu lui-même vous a dit: Je ſuis le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob? Il n'eſt point le Dieu des morts, mais le Dieu des vivans* (*b*). Le Sauveur

(*a*) *Eccleſ.* 12, 7 & 13.
(*b*) *Matth.* 22, 32.

ſuppoſe par conſéquent, que la vie future étoit un point de l'ancienne croyance des Juifs; & les Sadducéens n'oſoient pas en diſconvenir.

Cela ne prouve pas la réſurrection, reprend l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* (*a*), *cela prouveroit plutôt que ces Patriarches ne ſont point morts.* Effectivement, cela prouve qu'ils ne ſont pas morts tout entiers; que leur ame ſurvit à leur corps, & peut s'y rejoindre pour le reſſuſciter, lorſque Dieu l'ordonnera. Les Sadducéens ne nioient la réſurrection, que parce qu'ils ne croyoient point l'ame immortelle; J. C. les attaque par le principe.

Nous oſons défier tous les Philoſophes de nous donner des preuves auſſi concluantes de la foi des autres Nations, même des Chaldéens, dont on veut que les Juifs aient emprunté la leur.

Mais pourquoi Moïſe n'a-t-il pas profeſſé plus clairement ce dogme ſi néceſſaire? Pourquoi n'en a-t-il pas fait la baſe de ſes loix? Quand nous n'en pourrions donner aucune raiſon, le fait en ſeroit-il moins certain? Nous avons déja obſervé qu'aucun des anciens Légiſlateurs n'a fait autrement. Quelle néceſſité y avoit-il que Moïſe

(*a*) Page 100.

professât plus clairement un dogme dont son peuple n'avoit jamais douté, & qu'il avoit reçu par tradition de ses peres? L'Auteur de l'*Esprit des Loix* en a donné une autre raison: Moïse connoissoit le génie de son peuple; il craignoit probablement que le dogme de la vie à venir, plus clairement énoncé, ne fît naître chez les Juifs le même abus que chez d'autres peuples, où il engageoit les femmes, les sujets, les amis, à se tuer, pour aller servir dans l'autre monde, ceux dont on pleuroit la mort (*a*).

§. 4.

Les autres raisons dont l'Auteur du *Christianisme dévoilé* s'est servi pour montrer l'inutilité du dogme de la vie à venir, sont beaucoup moins importantes; nous y répondrons plus briévement.

Ce dogme, dit-il, *faisoit partie du secret qu'on révéloit aux initiés dans les mysteres des Grecs; il n'étoit donc pas connu du vulgaire.* C'étoit si peu un secret, qu'il est enseigné dans Homere, comme nous venons de le remarquer: & il n'y a aucune preuve qu'il fût enseigné plus clairement dans les mysteres.

Ce ne sont point, poursuit-il, *des terreurs*

(*a*) Voyez l'Esprit des Loix, l. 24, c. 19.

éloignées,

éloignées, que les passions présentes méprisent toujours, ou du moins rendent problématiques, qui contiennent les hommes ; ce sont de bonnes loix ; c'est une éducation raisonnable ; ce sont des principes honnêtes (a). Fort bien, il reste une question à résoudre. En mettant à part les terreurs éloignées de la justice divine & de la vie future, quelle force auront les loix, l'éducation, les principes honnêtes, & sur quoi seront-ils appuyés ? Les passions présentes, qui méprisent les terreurs éloignées, braveront-elles moins les loix civiles dont on peut éluder l'empire par le secret, par l'hypocrisie, par l'autorité, par la violence ? Seront-elles subjuguées par l'éducation qu'elles regarderont comme un préjugé de l'enfance, ou par les principes honnêtes qui ne seront qu'une belle spéculation ?

Si les Souverains gouvernoient avec sagesse & avec équité, ils n'auroient pas besoin du dogme des peines & des récompenses futures pour contenir le peuple. Cela est faux ; nous le démontrerons dans la suite. D'ailleurs qu'est-ce qui contiendra les Souverains eux-mêmes ? Qu'est-ce qui les obligera de gouverner avec sagesse & avec équité ? Ils sont

(a) Christ. dévoilé, p. 109. 5e Lettre à Eugénie, p. 129. Contagion sacrée, c. 13, p. 142.

hommes ; ils ont des paſſions, & elles ſont d'autant plus redoutables, qu'elles n'ont rien à craindre des loix civiles. « Quand il » ſeroit inutile que les ſujets euſſent une » Religion, dit Monteſquieu, il ne le ſeroit » pas que les Princes en euſſent, & qu'ils » blanchîſſent d'écume le ſeul frein que » ceux qui ne craignent pas les loix humai- » nes puiſſent avoir » (*a*). *Ai-je peur de la loi Julia*, diſoit Néron, en préparant le poiſon pour Britannicus (*b*) ?

Les hommes, continue l'Auteur, *ſeront toujours plus frappés des avantages préſens & des châtimens viſibles, que des plaiſirs & des ſupplices qu'on leur annonce pour une autre vie.* Miſérable ſophiſme. La croyance d'une autre vie n'affoiblit point la crainte des châtimens de celle-ci ; au contraire elle l'augmente. Ce ſont deux freins au lieu d'un ; ſi l'on retranche le premier, le ſecond perd plus de la moitié de ſa force. On peut ſe procurer l'impunité en ce monde, & non en l'autre.

La crainte de l'enfer ne retiendra point des criminels, que la crainte du mépris, de l'infamie, du gibet, n'eſt point capable de retenir (*c*). Soit encore pour un moment :

(*a*) Eſprit des Loix, l. 24, c. 2.
(*b*) Suéton. *in Nerone*.
(*c*) Militaire Philoſophe, c. 20, p. 169.

donc ſi l'on ôte la crainte de l'enfer, la crainte du gibet ſera plus efficace? Peut-on déraiſonner ainſi! Le principe eſt faux d'ailleurs. Ceux qui n'ont à craindre ni le mépris, ni l'infamie, ni le gibet, en commettant un crime ſecret, peuvent être retenus par la crainte de l'enfer.

Les Nations Chrétiennes ne ſont-elles point remplies de malfaiteurs qui bravent ſans ceſſe l'enfer, de l'exiſtence duquel ils n'ont jamais douté? Qu'eſt-ce que cela prouve? Toutes les Nations policées ſont pleines de malfaiteurs qui bravent ſans ceſſe le mépris, l'infamie & toutes les loix civiles, s'enſuit-il que tout cela eſt inutile, & qu'il faut le ſupprimer? Sans la crainte de l'enfer, le deſordre ſeroit beaucoup plus grand; il y a moins de malfaiteurs chez les Nations Chrétiennes que chez les autres.

Nous n'avons voulu ſupprimer aucune des raiſons de l'Auteur, quelque frivoles qu'elles ſoient; les ſophiſmes que nous venons de voir, ſont tout le fondement de ſon ouvrage; il y reviendra encore, & plus d'une fois.

§. 5.

Ce que nous croyons, touchant les Anges, lui paroît fort ſingulier. *Les bons Anges*, dit-il, *ſont dans l'imagination des Chré-*

tiens, ce que les Nymphes, les Pénates, en un mot les Dieux ſecondaires étoient dans l'imagination des Payens ; & ce que les Fées étoient pour nos faiſeurs de Romans (a). Il ſe trompe. Les Payens imaginerent des Dieux mâles & femelles pour expliquer les phénomènes les plus communs de la nature ; une Phyſique groſſiere leur a donné la naiſſance (*b*). Les Juifs & les Chrétiens admettent les Anges comme de *purs eſprits*, dont Dieu, ſeul maître de l'Univers, ſe ſert pour exécuter ſes volontés dans l'ordre ſurnaturel ; c'eſt la révélation ſeule qui nous les a fait connoître. Ils ne reſſemblent en rien ni aux Dieux imaginaires du Paganiſme, ni aux Fées des Nations ſeptentrionales qui n'ont jamais exiſté que dans les Fables. Si jamais les hommes n'avoient vu de prodiges ni d'opérations ſurnaturelles de la Divinité, jamais ils n'auroient en l'idée de ces Intelligences ſupérieures à l'humanité.

Dans le *Dîner du Comte de Boulainvilliers* (*c*), on fait dire à Freret, que la chute des Anges eſt une ancienne Fable des

(*a*) Chriſt. dévoilé, p 112.
(*b*) Voyez l'Origine des Dieux du Paganiſme, Diſcours prélim. c. 4 & ſuiv.
(*c*) Page 51.

Brachmanes. Jamais Freret ne fut assez ignorant pour supposer que les Apôtres avoient étudié dans les Indes.

On accuse faussement les Chrétiens d'attribuer aux mauvais Anges ou esprits malins, *la faculté de faire des miracles semblables à ceux du Très-haut, & une puissance qui balance la sienne.* Nous croyons que l'empire du démon est détruit par la rédemption de J. C; qu'il n'a aucun pouvoir sur les corps ni sur les ames des fidèles rachetés par le sang du Sauveur, & consacrés à Dieu par le baptême. Il ne peut rien opérer dans la nature sans une permission expresse & particuliere de Dieu; & jamais Dieu ne lui accordera le pouvoir de faire de vrais miracles.

Il s'en faut donc beaucoup que cette doctrine soit la même que celle *des deux Principes*, enseignée chez les Perses & chez les Egyptiens. Nous n'en avons pas besoin pour nous rendre raison des biens & des maux qui nous arrivent; nous sçavons que Dieu seul est l'auteur des uns & des autres, & l'Ecriture nous l'apprend. Sa conduite n'a pas besoin de justification; quand il punit les pécheurs, c'est pour les corriger; quand il afflige les justes, c'est pour épurer leur vertu. Mais sans la foi d'une autre vie, nous ne comprenons plus rien dans la ma-

niere d'agir de la Providence. Notre Critique a tort de donner ſes imaginations pour autant d'articles de la foi Chrétienne.

Selon lui, le dogme du Purgatoire *eſt viſiblement emprunté des rêveries de Platon*; & c'eſt une ſource intarriſſable de richeſſes entre les mains des Prêtres (*a*). Il ne reſte plus qu'à prouver que les Juifs qui prioient pour les morts au temps des Macchabées (*b*), avoient étudié la Philoſophie de Platon; que S. Paul qui parle des *purifications pour les morts* (*c*), étoit diſciple de ce Philoſophe; que J. C. même qui fait mention des péchés remis dans l'autre vie (*d*), étoit Platonicien. La doctrine des Juifs eſt plus ancienne que celle de Platon, & puiſée dans une ſource plus pure.

Il n'en faut pas davantage pour écarter le reproche tant de fois répété contre le Clergé, d'avoir inventé le Purgatoire par un motif d'intérêt; c'eſt une calomnie réfutée par le texte même des Livres ſaints.

On peut accuſer tant qu'on voudra le Chriſtianiſme d'avoir propoſé à ſes Secta-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 115. 5e Lettre à Eugénie, p. 128.
(*b*) 2. *Macchab.* 12.
(*c*) 1. *Cor.* 15, 29.
(*d*) *Matt.* 12, 32.

teurs des objets de crainte & de terreur, pour faire trembler les hommes, & les rendre ſoumis. C'eſt Dieu lui-même qui nous a propoſé ces objets, & ils ſont néceſſaires au repos & au maintien de la ſociété. Les ames juſtes & vertueuſes ne tremblent point, elles eſperent; c'eſt ce qui les ſoutient dans la pratique de la vertu. Les méchans doivent trembler, ſans doute; & dès qu'ils ceſſent un moment de craindre, ils deviennent les fléaux du genre humain. La Religion peut donc être odieuſe aux méchans; elle les trouble & les intimide; mais elle ſoutient, elle conſole, elle tranquilliſe, elle anime les gens de bien. *Le remords & le chagrin*, dit S. Paul, *tourmentent l'ame de tout homme qui fait le mal: gloire, honneur & paix à quiconque fait le bien* (*a*).

(*a*) *Rom.* 2, 9.

CHAPITRE IX.

Des Rits & des Cérémonies de la Religion Chrétienne.

§. I.

POUR peu que l'on ait réfléchi ſur la maniere dont les hommes ſe conduiſent, on ſent la néceſſité d'un culte extérieur, pour exciter & pour entretenir dans tous les cœurs les ſentimens de reſpect & d'amour envers la Divinité. L'homme, toujours guidé par les ſens, & toujours imitateur, a beſoin de l'exemple de ſes ſemblables, & il n'eſt point de mobile plus puiſſant pour le porter au bien. Les cérémonies religieuſes ſont auſſi anciennes que le monde ; il n'eſt aucune Nation ſous le Ciel qui n'ait été déterminée à en faire uſage par l'inſtinct même de la nature ; c'eſt toujours par-là que les peuples errans & ſauvages ont commencé à ſe policer & à ſortir de la barbarie.

« Avant que la force fût établie, dit » l'Auteur d'*Emile*, les Dieux étoient les » Magiſtrats du genre humain ; c'eſt par-de- » vant eux que les Particuliers faiſoient » leurs traités, leurs alliances, pronon- » çoient

» çoient leurs promeſſes : la face de la terre » étoit le Livre où s'en conſervoient les » archives. Des rochers, des arbres, des » monceaux de pierres, conſacrés par ces » actes, & rendus reſpectables aux hommes » barbares, étoient les feuillets de ce Livre » ouvert ſans ceſſe à tous les yeux. Le » puits du Serment, le puits du Vivant & du » Voyant, le vieux chêne de Mambré, le » monceau du Témoin ; voilà quels étoient » les monumens, groſſiers, mais auguſtes, » de la ſainteté des contrats. Nul n'eût oſé » d'une main ſacrilége, attenter à ces mo- » numens ; & la foi des hommes étoit plus » aſſurée par la garantie de ces témoins » muets, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui par » toute la vaine rigueur des loix » (*a*).

Selon la remarque du ſçavant Auteur de l'*Origine des Loix, des Arts & des Sciences*, « l'établiſſement du culte public & ſo- » lemnel eſt, ſans contredit, ce qui a le » plus contribué à contenir & humaniſer » les peuples, à maintenir & affermir les » ſociétés. L'exiſtence d'un Etre ſuprême, » arbitre ſouverain de toutes choſes, & » maître abſolu de tous les événemens, eſt » une des premieres vérités dont toute créa- » ture intelligente, & qui veut faire uſage

(*a*) Emile, tome 3, page 214.

» de ſa raiſon, ſe ſent ſaiſie & affectée. C'eſt » de ce ſentiment intime qu'eſt venue l'idée » naturelle, de recourir dans toutes les ca- » lamités à cet Etre tout-puiſſant, de l'in- » voquer dans les dangers preſſans, & de » chercher à s'attirer ſa bienveillance & ſa » protection, par des actes extérieurs de » ſoumiſſion & de reſpect. La Religion eſt » donc antérieure à l'établiſſement des ſo- » ciétés civiles, & indépendante de toute » convention humaine » (*a*).

Il n'eſt donc pas ſurprenant de retrouver chez tous les peuples de l'Univers à peu près le même fond de cérémonies; tous ont ſenti que les mêmes démonſtrations extérieures qui peuvent témoigner aux hommes le reſpect, la ſoumiſſion, la reconnoiſſance, pouvoient également faire paroître les mêmes ſentimens envers la Divinité. Il n'a pas fallu des réflexions profondes pour comprendre que ſe proſterner ou fléchir les genoux, eſt une marque de ſoumiſſion; que par les offrandes & les ſacrifices, on reconnoît avoir tout reçu de Dieu; que par la priere, on rend hommage à ſa puiſſance; que ſe laver dans l'eau, eſt un ſymbole de purification; qu'une onction d'huile ou de parfum eſt un ſigne de

(*a*) 1. Part. l. 1, ch. 1, art. 1.

guériſon ou de conſécration ; que les repas communs ſont une preuve de fraternité, & ainſi du reſte.

Ces cérémonies employées au culte des fauſſes Divinités, étoient autant de pratiques ſuperſtitieuſes, & furent ſouvent accompagnées de crimes & de deſordres : conſacrées à l'honneur du vrai Dieu, elles ſont ce qu'il y a dans la ſociété de plus reſpectable. Les tourner en ridicule, parce que la ſuperſtition les a ſouvent profanées ; c'eſt blâmer la nature de ce qu'elle s'exprime par-tout d'une maniere uniforme ; c'eſt comme ſi l'on vouloit bannir de la ſociété le langage humain, parce que les fourbes s'en ſervent ſouvent pour mentir & pour tromper.

§. 2.

La Religion chrétienne, ſingulièrement attentive aux beſoins de l'homme, a preſcrit à ſes Sectateurs, non-ſeulement les ſymboles les plus énergiques, pour élever l'eſprit & le cœur vers la Divinité ; les pratiques les plus innocentes & les moins ſuſceptibles de dégénérer en libertinage, mais encore les ſignes les plus propres à établir une étroite union entre les fidèles : tous ſes rits ſont preſqu'autant de nouveaux liens de ſociabilité. La morale chrétienne con-

ſignée dans l'Evangile, eſt ſans doute la plus propre à rendre les hommes ſages & heureux; nous le ferons voir, malgré les reproches de nos Critiques: mais cette morale feroit peu d'impreſſion ſur le peuple, ſi des cérémonies ſimples & expreſſives ne lui en retraçoient continuellement le ſouvenir.

Jeſus-Chriſt, la ſageſſe éternelle, par les Sacremens qu'il a inſtitués, a voulu pourvoir à tous les beſoins de la vie ſpirituelle, nous donner des gages de la vie immortelle qu'il nous a promiſe. Elevés par le Baptême à l'auguſte qualité d'enfans de Dieu, nous devons comprendre toutes les obligations que ce titre ſacré nous impoſe. L'effet de la Confirmation eſt de nous affermir dans la foi; ſecours néceſſaire, ſur-tout pendant les perſécutions des premiers ſiècles, plus néceſſaire encore aujourd'hui contre les aſſauts livrés de toutes parts à notre Religion. Dans l'Euchariſtie, par un trait d'amour digne d'un Dieu, J. C. nous nourrit de ſa propre chair, renouvelle ſans ceſſe ſur les Autels le ſacrifice de lui-même; quels doivent être les ſentimens du Chrétien admis à la participation de ce Myſtere? Le même Sauveur qui s'eſt peint ſous la figure d'un Pere & d'un Paſteur, eſt véritablement l'un & l'autre dans la Pénitence;

c'eſt-là qu'il reçoit entre ſes bras l'enfant prodigue & la brebis égarée. De combien de larmes ceux qui y tiennent ſa place ne ſont-ils pas tous les jours témoins & dépoſitaires ? Il falloit aux mourans une grace pour les fortifier, les conſoler, les détacher du monde, pour leur adoucir l'amertume du ſacrifice ; les prodiges que l'Extrême-Onction opere dans cette circonſtance touchante, ſont une preuve continuelle de ſon efficacité. Miniſtres du Seigneur, vous comprenez toute la ſainteté du caractere dont vous êtes revêtus, tout ce que vous devez aux fidèles, dont vous êtes les Peres & les Paſteurs : ſi vous pouviez l'oublier un moment, les remords ſecrets & le mépris public ne tarderoient pas de vous en punir. Il falloit ſanctifier la ſociété des époux ; & par des ſecours ſurnaturels, les rendre capables de remplir les devoirs, & de ſupporter les peines de leur état : le divin Légiſlateur y a pourvu, en élevant le mariage à la dignité de Sacrement.

Nos adverſaires ſont peu touchés de ces effets ſpirituels des cérémonies chrétiennes ; il faut leur en montrer de plus ſenſibles, & qui les intéreſſeront peut-être davantage.

Les Sacremens de l'Egliſe ne ſont pas ſeulement des monumens publics de ſa foi

& de ſa doctrine, qui ſervent à la conſerver; & qui en aſſurent à jamais le dépôt; des leçons palpables qui parlent aux yeux des hommes les plus ignorans & les plus groſſiers; ce ſont encore des gages & des ſauve-gardes du repos des fidèles & de leurs intérêts les plus chers. On les connoît imparfaitement, quand on ne les conſidere que du côté de leurs effets ſpirituels: ces cérémonies contribuent plus qu'on ne le penſe à la ſûreté & à la tranquillité publique. Il eſt aiſé de montrer en détail à nos Cenſeurs chagrins, qu'ils n'ont jamais réfléchi ſur les objets dont ils décident, & qu'ils ont très-grand beſoin d'inſtruction.

Par le Baptême, non-ſeulement les enfans ſont lavés de la tache originelle, & mis au nombre des fidèles; mais par cette cérémonie ſolemnelle, leur naiſſance devient un événement public. Les précautions que la puiſſance ſéculiere ajoute aux rits de l'Egliſe, ſervent encore à rendre cette naiſſance plus authentique, à conſtater le ſort des enfans & l'obligation des Peres. A combien de fruits de l'incontinence, la néceſſité du Baptême n'a-t-elle pas ſauvé la vie? L'eſpèce d'alliance que contractent les Parrains & Marraines avec l'enfant baptiſé & avec ſes pere & mere, eſt un nouveau nœud qui unit les familles;

ſouvent elle procure des reſſources à un enfant abandonné.

Rien de plus eſſentiel que les engagemens par leſquels un particulier ſe dévoue au ſervice de l'Etat ; il doit porter une marque ou une livrée qui le caractériſe, qui lui rappelle ſes devoirs. Ainſi la Confirmation imprime au Chrétien un ſceau ineffaçable, & le fait ſouvenir de l'obligation qu'il a contractée de profeſſer hautement ſa foi, de ne jamais rougir de ſa Religion, d'édifier ſes freres par la ſainteté de ſes mœurs.

On a compris chez tous les peuples la néceſſité de rappeller ſouvent aux hommes l'égalité de leur origine, & la fraternité qui doit regner entr'eux : par-tout les ſacrifices & les repas communs ont paru le ſigne le plus propre à leur en retracer l'idée. C'eſt dans le même deſſein que Jeſus-Chriſt a inſtitué l'Euchariſtie ſous le ſymbole de nos alimens les plus ordinaires, afin que tous admis à la même table, & nourris de la même victime ; nous appriſſions à vivre entre nous comme enfans du même pere, & membres d'une ſeule famille.

Une cérémonie auſſi ſainte, auſſi intéreſſante pour l'humanité, devoit-elle être traitée avec autant d'indécence & d'indi-

gnité que l'on a fait dans une brochure imprimée récemment (*a*).

A quels excès le deſeſpoir ne ſeroit-il pas capable de porter les paſſions humaines, ſi après le crime il n'y avoit plus ni pardon ni grace à eſpérer ? Dans toutes les Religions l'on a ſenti la néceſſité des expiations : le Chriſtianiſme, cette Religion ſi douce & ſi compatiſſante, pouvoit-elle en manquer (*b*) ? Combien de crimes la Confeſſion n'arrête-t-elle pas tous les jours ? A combien de cœurs déchirés ne rend-elle pas le calme & la paix ? Nos ennemis l'ignorent, parce qu'ils ont renoncé à ce remède ſalutaire. L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* (*c*) & celui d'*Emile* (*d*), n'ont pu s'empêcher d'en reconnoître l'utilité. Les plus ſenſés d'entre les Proteſtans ne font point de difficulté de convenir que les Réformateurs ont eu tort de la ſupprimer.

Un Chrétien malade pouvoit être abandonné ; la Religion, en confiant aux Prêtres l'adminiſtration d'un Sacrement particulier, les fait ſouvenir de la charité & des conſolations qu'ils doivent au fidèle dans cet état. Quel ſpectacle ſe renouvelle tous

(*a*) Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 20 & 49.
(*b*) Voyez l'Eſprit des Loix, l. 24, c. 13.
(*c*) Tome 1, *Catéchiſme du Curé*, p. 142.
(*d*) Emile, tome 3, p. 182.

lés jours ſous les yeux d'un Curé de campagne ? Dans une chaumiere ouverte de toutes parts, au milieu des vents & des frimats, un malheureux étendu ſur la paille, ſans couverture, ſans remèdes, ſans alimens ; une épouſe éplorée, des enfans éperdus, des voiſins affligés, mais indigens. Le Paſteur eſt la ſeule reſſource : eh ! quel eſt l'homme dont les entrailles puiſſent tenir contre ce tableau de la miſere humaine ? Aux conſolations de ſon miniſtere, il ajoute de légers ſecours : il obtient de la charité des riches ce qu'il ne peut donner lui-même. L'eſpérance renaît, le malade reſpire ; s'il échappe à la mort, il n'oubliera jamais la main qui l'a ſauvé.

Il eſt du bon ordre que les hommes conſacrés au ſervice du public, ſoient rangés dans une claſſe particuliere, & ſoient reconnoiſſables par des marques extérieures : chez tous les peuples policés, les Magiſtrats & les Militaires ont été diſtingués du reſte des Citoyens, auſſi-bien que les Miniſtres de la Religion. L'Egliſe, par le Sacrement de l'Ordre, deſtine un certain nombre d'hommes à l'inſtruction des peuples & aux œuvres de charité : par les marques extérieures de leur caractere, elle leur remet continuellement ſous les yeux leurs obligations ; un Curé, dit l'Auteur d'*Emile*,

eſt un Miniſtre de charité, comme un Magiſtrat eſt un Miniſtre de Juſtice (*a*). Le même Philoſophe juge que le Clergé de l'Egliſe Romaine a très-ſagement conſervé l'uſage des ſignes extérieurs & des marques de ſon état (*b*). Le peuple, plus éclairé ſur ſes intérêts qu'on ne penſe, ne s'y méprend point; il n'accorde d'eſtime & de confiance aux Prêtres, qu'à proportion des ſervices qu'il en reçoit.

S'il y a dans la vie ſociale un engagement de la derniere conſéquence, c'eſt celui du mariage; il étoit du bien commun que la puiſſance Eccléſiaſtique & l'autorité ſéculiere ſe réuniſſent pour en aſſurer l'authenticité & les obligations. La Religion, en faiſant paroître les contractans aux pieds des Autels, rend leurs ſermens plus ſacrés, plus frappans, plus irrévocables; elle en adoucit le joug par les motifs ſurnaturels. Si, malgré tant de précautions, il eſt encore difficile de prévenir les abus & les deſordres dans le mariage, que ſeroit-ce ſi on y mettoit moins d'appareil (*c*)?

Qu'on réfléchiſſe un moment ſur les effets terribles de la vengeance, ſur la multitude des meurtres qui ſe commettent chez

(*a*) Emile, tome 3, p. 173.
(*b*) *Ibid.* p. 215.
(*c*) Voyez l'Eſprit des Loix, *l.* 26, *c.* 13.

les Nations barbares, ſur l'inhumanité avec laquelle les peuples même policés ſe jouoient autrefois de la vie des eſclaves, on ſentira la ſageſſe du Chriſtianiſme, qui a fait de la ſépulture & des obſèques un ſpectacle de Religion, qui, en nous apprenant à reſpecter les morts, pourvoit à la ſûreté des vivans.

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* a donc eu tort de dire que *nous reſpectons plus les morts que les vivans* (*a*). Ces deux ſentimens ſont intimement liés l'un à l'autre : celui qui ne peut enviſager un cadavre qu'avec une eſpèce de frayeur religieuſe, n'eſt pas capable d'aller plonger de ſang-froid le poignard dans le ſein de ſon ſemblable.

Quand on ne conſidéreroit les rits Eccléſiaſtiques que du côté de l'influence qu'ils peuvent avoir dans la vie civile, on ſeroit forcé d'en reconnoître l'utilité & les effets ſalutaires ; on ſeroit déja indigné contre l'ignorance audacieuſe de ceux qui les décrient : on ſeroit tenté de punir ces Cenſeurs téméraires comme ennemis de la ſociété (*b*).

(*a*) Tome 2, art. *Antropophages*, p. 43.
(*b*) Voyez le Militaire Philoſophe, c. 10, p. 164.

§. 3.

L'expérience nous apprend d'ailleurs qu'il faut des ſpectacles pour attacher le peuple : une Religion dépouillée de tout appareil extérieur, ne peut ni l'affecter ni l'inſtruire ; les Proteſtans ne s'apperçoivent que trop aujourd'hui des inconvéniens d'un culte trop décharné (*a*) ; & ſelon la remarque judicieuſe de l'*Ami des Hommes*, toute Religion réduite au pur ſpirituel, eſt bientôt *reléguée dans l'empire de la Lune* (*b*). Au lieu des nudités ſcandaleuſes, des jeux & des danſes de la Grèce ; au lieu des folies & des indécences qui deshonoroient les fêtes Payennes ; au lieu des ſpectacles tumultueux & barbares du Cirque & de l'Amphithéâtre, la Religion occupe les peuples de cérémonies pleines de gravité & de décence, propres à lui inſpirer des mœurs douces & pures. Des Philoſophes chagrins les blâment encore ; que leur importe, ſi le peuple eſt ſage ou inſenſé, s'il eſt policé ou abruti ?

Déja l'on comprend toute l'indécence du langage que tient l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, qui ne rougit point de com-

(*a*) Voyez l'Eſprit des Loix, l. 25, c. 2.
(*b*) Deuxième part. c. 4, p. 169 & 235.

parer les cérémonies du Chriſtianiſme, à la Théurgie des Payens, c'eſt-à-dire, aux pratiques ſuperſtitieuſes & abſurdes, par leſquelles certains Philoſophes, auſſi aveugles que le peuple (*a*), prétendoient avoir commerce avec les eſprits qu'ils croyoient répandus dans toute la nature, & qu'ils adoroient comme des Dieux. Quelle relation ces cérémonies bizarres avoient-elles au bien de la ſociété? On eſt indigné d'entendre appeller les Sacremens des *cérémonies magiques*, puériles, ridicules. On a peine à comprendre comment un Ecrivain qui décide ſi impérieuſement, peut être ſi mal inſtruit.

C'eſt une fauſſe idée, ſelon lui, de croire que le Baptême efface le péché originel, puiſque les effets de ce péché ſubſiſtent toujours; ſçavoir, l'inclination au mal, & la néceſſité de mourir; il en conclut que le Baptême eſt un myſtere impénétrable à la raiſon, dont l'expérience dément l'efficacité (*b*).

Mais pour que l'on puiſſe dire avec vérité que le Baptême efface le péché originel, eſt-il néceſſaire qu'il en détruiſe tous les effets? Il en détruit le principal & le plus funeſte,

(*a*) Julien, Porphyre, Jamblique, &c.

(*b*) Chriſt. dévoilé, page 119. 6e Lettre à Eugénie, page 157. Contagion ſacrée, c. 11, page 80.

qui eſt la damnation éternelle : les deux autres ſubſiſtent, parce qu'ils ſont pour le Chrétien une occaſion d'épreuve & de mérite, & qu'ils peuvent contribuer à ſon ſalut éternel.

C'eſt une fauſſeté d'avancer que S. Paul ne voulut point faire baptiſer les Corinthiens ; il ne les baptiſa pas lui-même, parce qu'il s'occupoit principalement de la prédication de l'Evangile (*a*) ; mais il les fit baptiſer par ſes diſciples, tout comme il avoit fait baptiſer les Ephéſiens (*b*).

Qu'importe que l'on ait pratiqué une eſpèce de baptême dans les myſteres de Mythras ? Les baptêmes ou les purifications par l'eau ont été en uſage chez tous les peuples, parce que c'eſt un ſymbole énergique & naturel ; mais il ne peut produire aucun effet que parmi les adorateurs du vrai Dieu.

Pour rendre ridicule le myſtere de l'Euchariſtie, l'Auteur a recours à ſa méthode ordinaire ; il le défigure, & nous impute une croyance que nous déteſtons. Il n'eſt pas vrai qu'à la voix redoutable d'un Prêtre, le Dieu de l'Univers *ſoit forcé* de deſcendre du ſéjour de ſa gloire, *pour ſe changer en*

(*a*) 1. *Cor.* 1, 17.
(*b*) *Act.* 19, 5.

pain, ni que *le pain devienne Dieu*, ni que nous adorions ce pain (*a*). J. C. eſt préſent dans l'Euchariſtie, ſans quitter le ſéjour de ſa gloire; il n'y eſt point forcé, puiſqu'il l'a voulu; le pain n'eſt pas Dieu, puiſqu'il n'y a plus de pain. Avant que d'argumenter contre notre foi, il ſeroit à propos de lire du moins nos Catéchiſmes.

On ne doit pas être ſurpris de trouver une eſpèce d'Euchariſtie chez les Indiens, chez les Mexicains, chez les Péruviens. L'uſage a règné chez tous les peuples qui ont eu des pratiques extérieures de Religion, de manger en commun les victimes ou les offrandes que l'on avoit faites à la Divinité, en ſigne d'actions de grace, & en témoignage de fraternité. Le Divin Légiſlateur des Chrétiens n'eſt point allé chercher ce ſymbole dans les Indes ou en Amérique; il l'a puiſé dans la nature, & il en a ſagement écarté tout ce qui pouvoit dégénérer en abus ou en libertinage.

§. 4.

Il n'eſt donc pas vrai qu'il y ait dans les cérémonies des Chrétiens des veſtiges très-marqués de la Théurgie ou de la Magie

(*a*) Chriſt. dévoilé, p 120. 6e Lettre à Eugénie p. 159. Contagion ſacrée, c. 3, p. 38.

pratiquée chez les peuples Orientaux. Selon les idées de ces peuples, les Divinités imaginaires qu'ils adoroient, étoient forcées, par le pouvoir magique de quelques paroles ou de quelques pratiques arbitraires, à opérer des merveilles. Chez les Chrétiens, c'eſt Dieu lui-même, qui, par J. C, a preſcrit les paroles & les rits auxquels il a daigné attacher ſes graces: rien n'y eſt arbitraire, rien n'y eſt abandonné au caprice des Prêtres ou du peuple. Ce n'eſt point le Prêtre qui *acquiert le droit de commander à Dieu lui-même;* c'eſt Dieu au contraire qui commande au Prêtre d'exécuter fidèlement, & ſans y rien mettre du ſien, les cérémonies dont il eſt le Miniſtre. L'effet ne dépend point de la volonté du Prêtre, mais de la volonté de Dieu & des diſpoſitions du fidèle. Lorſqu'un Magiſtrat, dépoſitaire de l'autorité royale, abſout ou condamne un coupable, inſtalle un Officier public dans ſon emploi, peut-on dire qu'il force le Roi de prêter l'autorité ſouveraine à ſes Arrêts; qu'il commande au Roi, qu'il lui eſt ſupérieur?

Parce qu'un Magiſtrat eſt obligé, dans l'exercice de ſes fonctions, de s'aſſujettir aux formules & au ſtyle judiciaire, s'enſuit-il que ces formules ſont des paroles magiques, qui ont le pouvoir d'altérer les volontés

lontés du Roi, de l'obliger à changer ſes decrets ſouverains ? C'eſt donc une imputation fauſſe, une raillerie inſipide, de dire que chez nous, *des paroles diſpoſées de certaine maniere, peuvent altérer les volontés de Dieu, & l'obliger à changer ſes decrets immuables* (*a*). Au contraire, c'eſt par la volonté expreſſe de Dieu, & par ſon décret immuable, que certaines paroles ont la force de donner la grace; comme c'eſt par la volonté du Roi & par ſes decrets ſouverains, que les formes judiciaires ont la force de dépouiller un Particulier de ſes emplois, de ſa fortune, de ſon état, même de le condamner à la mort.

Si l'Auteur étoit mieux inſtruit, il n'accuſeroit pas les Miniſtres de la Religion de *fatiguer les derniers inſtans d'un mourant.* Les cérémonies de l'Egliſe peuvent fatiguer ſans doute un ſcélérat ou un hypocrite prêt à ſortir de ce monde, en lui préſentant l'idée d'un Dieu juſte qui doit le juger, & d'une éternité qui l'attend ; mais ces cérémonies conſolent, fortifient, tranquilliſent le Chrétien fidèle & vertueux. Il les demande avec ardeur, il les reçoit avec foi, ſouvent il ſe ſent tout autre après avoir

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 127. 6e Lettre à Eugénie, p. 165, Contagion ſacrée, c. 3, p. 58.

reçu les Sacremens. C'eſt alors que la vue d'un Dieu mourant ſur la croix, opere des prodiges, & change le Chrétien en héros.

Dans quelle ſource le grand Prince, que la France pleure encore, avoit-il puiſé la fermeté & l'héroïſme qu'il a fait paroître dans ſes derniers momens, ſinon dans ſa foi & dans les ſecours de la Religion ? Philoſophes audacieux, Cenſeurs vains & frivolés, il auroit fallu vous raſſembler tous autour de ſon lit, pour vous apprendre ce que peut opérer le Chriſtianiſme.

Que peut-on penſer d'un Auteur qui finit par tourner en ridicule le Sacre de nos Rois, dont le but eſt de rendre le chef de la Nation plus reſpectable aux yeux des peuples ? Eſt-il du bien de la ſociété d'affoiblir les ſentimens de vénération qui attachent les ſujets à la perſonne auguſte du Souverain ? Mais ce n'eſt point le ſeul endroit où notre Critique ait montré que la Philoſophie moderne eſt peu propre à former des ſujets fidèles & de bons Citoyens.

« Dans le Gouvernement ancien, dit l'Auteur d'*Emile*, l'auguſte appareil de la » puiſſance Royale en impoſoit aux ſujets. » Des marques de dignité, un trône, un » ſceptre, une robe de pourpre, une cou» ronne, un bandeau, étoient pour eux

» des choſes ſacrées. Ces ſignes reſpectés » leur rendoient vénérable l'homme qu'ils » en voyoient orné; ſans ſoldats, ſans me- » naces, ſi-tôt qe'il parloit, il étoit obéi. » Maintenant qu'on affecte d'abolir ces ſi- » gnes, qu'arrive-t-il de ce mépris? Que la » Majeſté Royale s'efface de tous les cœurs; » que les Rois ne ſe font plus obéir qu'à » force de troupes, & que le reſpect des » ſujets n'eſt que dans la crainte du châti- » ment » (*a*). Il y a ſans doute de l'exagération dans cette remarque; mais elle prouve toujours l'utilité des rits & des ſymboles extérieurs, pour inſtruire, pour toucher, pour faire agir les hommes. Nous reviendrons encore à ce ſujet dans le chapitre 13e.

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* a traité en particulier des deux cérémonies de la Religion Chrétienne, du Baptême & de la Confeſſion; il eſt à propos d'examiner ſoigneuſement ce qu'il en a dit.

§. 5.

Sur le *Baptême*, il obſerve d'abord que ce mot grec ſignifie *immerſion*; il devoit ajouter qu'il exprime encore *ablution*, l'action de laver: le verbe dont il deſcend,

(*a*) Emile, tome 3, p. 215.

a été pris en ce ſens par Ariſtophane, au rapport de Suidas. Cette remarque de Grammaire ne ſera pas inutile.

Les hommes, dit-il, *qui ſe conduiſent toujours par les ſens, imaginerent aiſément que ce qui lavoit le corps, lavoit auſſi l'ame.* Cela n'eſt ni vrai ni exact. Les hommes imaginerent que l'action de ſe laver le corps, étoit un ſymbole ou une figure très-naturelle de la purification de l'ame; mais ils n'ont jamais penſé qu'elle pût opérer cet effet, ſans une volonté particuliere de Dieu; l'Auteur le reconnoîtra bientôt.

Il n'eſt pas ſurprenant que les ablutions religieuſes aient été & ſoient encore en uſage chez preſque toutes les Nations de l'Univers qui ont un culte public, chez les Egyptiens & chez les Hébreux, chez les Indiens, chez les Grecs & chez les Romains, parmi les Mahométans comme parmi nous. Ce ſymbole eſt ſi naturel, que tous les peuples l'ont adopté de concert; il n'a pas été néceſſaire qu'ils l'empruntaſſent les uns des autres: c'eſt une pratique auſſi ancienne que le monde.

Chez les Hébreux, dit le Philoſophe, *c'étoit une régénération, cela donnoit une nouvelle ame, ainſi qu'en Egypte.* Cette expreſſion bizarre de quelques Rabbins ne valoit pas la peine d'être répétée; mais il

n'y a rien d'extraordinaire à regarder le Baptême comme une *régénération* ſpirituelle. C'eſt le terme dont Jeſus-Chriſt s'eſt ſervi.

On nous fait remarquer que *S. Jean baptiſa dans le Jourdain ; que même il baptiſa Jeſus, qui pourtant ne baptiſa jamais perſonne., mais qui daigna conſacrer cette ancienne cérémonie.* Non-ſeulement il l'a conſacrée, mais il l'a preſcrite expreſſément. *Quiconque n'a pas été régénéré par l'eau & par le S. Eſprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu (a). Celui qui croira & ſera baptiſé, ſera ſauvé (b).* Il a ordonné à ſes Apôtres *d'enſeigner toutes les Nations, & de les baptiſer au nom du Pere, & du Fils & du S. Eſprit (c).* On ne doit donc pas s'étonner que le Baptême ſoit devenu le premier rit & le ſceau de la Religion Chrétienne ; ainſi J. C. l'a établi ; & s'il n'a baptiſé perſonne, il a fait baptiſer par ſes Diſciples (*d*).

Tout ſigne eſt indifférent par lui-même ; & Dieu attache ſa grace au ſigne qu'il lui plaît de choiſir. Cette réflexion eſt très-juſte ; par conſéquent nous devons attri-

(*a*) *Joan.* 3, 5.
(*b*) *Marc.* 16, 16.
(*c*) *Matt.* 28, 19.
(*d*) *Joan.* 3, ℣. 22 ; & 4, ℣. 1.

buer au Baptême tous les effets qu'il a plu à Dieu d'y attacher, & qu'il a daigné nous révéler par Jesus-Christ.

Cependant, continue le Philosophe, *les quinze premiers Evêques de Jerusalem furent tous circoncis, & il n'est pas sûr qu'ils fussent baptisés.* Ils furent circoncis assurément, puisqu'ils étoient Juifs de naissance; J. C. ni ses Apôtres n'ont point défendu la circoncision aux Juifs; mais il n'est pas moins sûr qu'ils furent baptisés, puisque les Apôtres, en prêchant aux Juifs, exigeoient, pour premiere marque de leur conversion au Christianisme, qu'ils reçussent le Baptême, & ils les baptisoient en effet (*a*).

Nous convenons que l'on abusa de ce Sacrement dans les premiers siècles de l'Eglise; que plusieurs attendoient qu'ils fussent dangereusement malades, pour recevoir le Baptême; mais on doit avertir en même temps que l'Eglise réclama toujours contre cet abus, & que les Evêques ne cesserent de faire là-dessus les plus vives représentations. L'Empereur Constantin donna ce mauvais exemple; & en cela il est blâmable sans doute; mais il est contre l'équité naturelle de le calomnier. Voici le raisonnement qu'on lui prête. *Le Bap-*

(*a*) *Act.* 2, 38 & 41.

lême purifie tout ; je puis donc tuer ma femme, mon fils & tous mes parens, après quoi je me ferai baptiſer, & j'irai au Ciel : comme de fait, ajoute-t-on, *il n'y manqua pas.* Voilà Conſtantin accuſé d'avoir fait mourir ſa femme, ſon fils & tous ſes parens ; & on le répète encore dans l'article *Chriſtianiſme* & ailleurs (*a*).

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que Conſtantin eſt criminel d'avoir fait mourir ſon fils Criſpus ſur les calomnies de l'Impératrice Fauſta, qui accuſa fauſſement ce jeune Prince d'avoir voulu attenter à ſa pudeur. Une accuſation ſi atroce demandoit des preuves plus convaincantes que le ſimple témoignage d'une marâtre. Mais lorſque cette malheureuſe femme eut avoué dans la ſuite que c'étoit elle au contraire qui avoit voulu ſéduire le Prince, Conſtantin, en la faiſant mourir, fit un acte de juſtice. C'eſt donc une impoſture odieuſe, d'inſinuer que Conſtantin fit d'abord mourir ſa femme, enſuite ſon fils & tous ſes parens, par un eſprit de cruauté. On ſçait au reſte, pourquoi cet Empereur eſt continuellement déchiré par certains Philoſophes ; il a fait ceſſer les perſécutions contre les Chrétiens ; il a profeſſé notre Religion ; il a proſcrit l'idolâ-

(*a*) Tome 1, p. 242. Examen important, c. 29, p. 169.

trie : nos Apologiſtes zélés du Paganiſme (*a*) ne lui pardonneront jamais.

Les Grecs conſerverent toujours le Baptême par immerſion ; la température du climat, l'uſage du bain fréquent chez les Orientaux, rendent cette pratique plus commode qu'elle ne ſeroit parmi nous. Les peuples du Nord s'étant convertis, l'on comprit que le Baptême, par immerſion, pouvoit être dangereux dans des pays froids, & faire périr les enfans ; l'on y ſubſtitua l'aſperſion ou l'infuſion ; mais il n'eſt pas vrai que cette maniere d'adminiſtrer le Baptême *ait ſouvent fait anathématiſer les Latins par l'Egliſe Grecque*, ſi ce n'eſt peut-être depuis le ſchiſme de celle-ci.

On demanda, dit le Philoſophe, *à Saint Cyprien, Evêque de Carthage, ſi ceux-là étoient réellement baptiſés, qui s'étoient fait ſeulement arroſer tout le corps ? Il répond dans ſa 76e Lettre, que pluſieurs Egliſes ne croyoient pas que ces arroſés fuſſent Chrétiens ; que pour lui il penſe qu'ils ſont Chrétiens : mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois ſuivant l'uſage.* Il y a ſeulement deux falſifications inſignes dans ce paſſage. Saint

(*a*) Dict. Philoſ. art. *Idoles, Idolâtrie.*

Cyprien

Cyprien répond préciſément le contraire : voici ſes paroles tirées de la Lettre même.

« Comme ces fidèles qui ont reçu la » grace de J. C. par l'eau ſalutaire & par » une foi intègre, ſont appellés par quel- » ques-uns (*a*), non pas Chrétiens, mais » *Cliniques* (c'eſt-à-dire, *alités* ou baptiſés » au lit); je ne vois pas d'où l'on prétend » tirer ce nom.... Mon ſentiment eſt que » l'on doit regarder comme Chrétien, qui- » conque a reçu la grace divine dans l'Egli- » ſe par le droit & le privilége de la foi.... » Dira-t-on qu'ils ont reçu la grace du Sei- » gneur, mais en moindre meſure & avec » moins de dons du S. Eſprit, tellement » qu'on les doive regarder comme Chré- » tiens, mais moins parfaits que les autres ? » Tout au contraire ; le S. Eſprit n'eſt » point donné par meſure, mais il deſcend » dans toute ſa plénitude ſur celui qui a la » foi. De même que le jour luit également » pour tous, & que le ſoleil répand égale- » ment ſa lumiere ſur tous ; ainſi J. C. vrai » ſoleil de juſtice, diſtribue également dans » ſon Egliſe, la lumiere de la vie éter- » nelle ». Le S. Docteur ne pouvoit contredire d'une maniere plus éclatante l'opi-

(*a*) *Nota.* Que S. Cyprien ne dit pas *pluſieurs Egliſes*, comme on le lui fait dire.

tion ridicule qu'on veut lui imputer. Quelle croyance, quels égards peut mériter un Ecrivain qui trompe ainſi ſes lecteurs ?

La ſuite de l'article ne nous apprend rien de nouveau. Nous ſçavions déja qu'autrefois les baptiſés étoient appellés les *initiés*; que ceux qui ne l'étoient pas encore, étoient nommés *Catécumènes*, c'eſt-à-dire diſciples ou inſtruits ; qu'on vouloit qu'ils produiſiſſent des *Parrains*, pour s'aſſurer non-ſeulement de leur fidélité, mais encore de leur conduite & de leurs mœurs; que dans les premiers ſiècles, les fidèles furent fort attentifs à ne pas découvrir aux Payens les rits ni les dogmes du Chriſtianiſme.

Dans le ſecond ſiècle, ſelon notre Philoſophe, l'on commença à baptiſer les enfans. Mais il paroît certain que cet uſage a commencé plutôt. Lorſqu'il eſt dit dans les Actes des Apôtres & dans les Epîtres de S. Paul, qu'un chef de famille a été baptiſé avec toute ſa maiſon (*a*), perſonne n'eſt excepté ; les enfans y ſont compris auſſi-bien que les adultes.

Selon lui encore, on conclut qu'il falloit adminiſtrer le Baptême au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'étoit

(*a*) *Act.* 16, 15 & 33. 1. *Cor.* 1, 16.

à cet âge qu'ils étoient circoncis. Mais il n'eſt prouvé par aucun monument que c'ait été une pratique conſtante de différer ainſi le baptême, ni qu'on l'ait fait par alluſion à la circonciſion. Toutes ces allégations ſont ſans autorité. Enfin il n'eſt pas vrai qu'*au troiſième ſiècle, la coutume l'emporta de ne ſe faire baptiſer qu'à la mort.* Jamais cette coutume ne l'emporta; c'eſt un abus contre lequel l'Egliſe réclama toujours, & qui fut beaucoup moins commun que l'Auteur ne le ſuppoſe.

Ceux qui mouroient dans la premiere ſemaine, dit-il, *étoient damnés, ſelon les Peres de l'Egliſe les plus rigoureux.* Défions-nous encore de cette aſſertion. Les Peres de l'Egliſe les plus rigoureux n'ont point enſeigné abſolument que les enfans morts ſans baptême étoient *damnés*, à prendre ce terme dans toute ſa rigueur. Ils ont dit que ces enfans n'avoient point de part à la béatitude ſurnaturelle qui nous eſt acquiſe par la rédemption de J. C; parce que le fruit de cette rédemption ne peut nous être appliqué que par le Baptême; mais aucun n'a jamais avancé dans les ſiècles dont nous parlons, que ces enfans fuſſent condamnés au feu éternel.

Il eſt abſolument faux que ce ſoit Saint Pierre Chryſologue, au cinquième ſiècle,

ou quelqu'autre qui ait imaginé les Lymbes, où ſont détenus les enfans morts ſans Baptême, où étoient les Patriarches, où J. C. eſt deſcendu après ſa mort. La deſcente de J. C. aux enfers ou aux Lymbes eſt fondée ſur le texte même des Livres ſaints (*a*). Le P. Pétau a montré, par des témoignages exprès, que c'a été le ſentiment unanime de tous les Peres de l'Egliſe depuis les Apôtres, à commencer par S. Juſtin, Saint Irenée, S. Clément d'Alexandrie, Origène, &c (*b*). On voit par-là quelle créance mérite l'Auteur de l'*Examen important*, qui aſſure poſitivement que S. Athanaſe eſt le premier qui ait imaginé ce voyage de J. C. aux enfers, trois cens cinquante ans après; que cet article n'a été inféré dans le ſymbole qu'au cinquième ſiècle (*c*). C'eſt ainſi que nos adverſaires deshonorent leur critique, en avançant au haſard des faits démentis par tous les monumens de l'antiquité.

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* conclut que toute la diſcipline, touchant le Baptême, *a dépendu de la prudence des premiers Paſteurs qui l'ont établie*. Cela eſt vrai, quant à la maniere d'adminiſtrer

(*a*) *Act.* 2 & 9. *Petr.* 3 & 4.
(*b*) Théol. Dogm. l. 13, c. 16.
(*c*) Chap. 11, p. 67.

le Baptême ; ou par immersion, ou par aspersion, ou par infusion ; parce que ces différentes manieres sont également compriſes ſous le nom de Baptême ; mais non pas quant à la matiere du Sacrement, qui eſt l'eau naturelle. Cette matiere ayant été expreſſément déterminée par J. C. même, jamais les Paſteurs ne ſe ſont attribués le pouvoir d'y rien changer. On a conſervé de même très-ſcrupuleuſement la forme ou les paroles du Baptême, parce qu'elles ſont de J. C (*a*). Si quelques Egliſes proteſtantes ont pris la liberté d'y ajouter (*b*), cela ne nous regarde pas.

§. 6.

Le Philoſophe ne raiſonne pas plus ſenſément ſur la Confeſſion que ſur le Baptême. Dans le *Catéchiſme du Curé*, il avoit dit que *la Confeſſion eſt une choſe excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée ;* bientôt il s'eſt repenti de cet éloge : il commence l'article *Confeſſion*, par dire que *c'eſt encore un problème, ſi la Confeſſion, à ne la conſidérer qu'en politique, a fait plus de bien que de mal.* Sans doute qu'en ſage Politique il en a fidèle-

(*a*) *Matth.* 28, 19.
(*b*) V. la Liturgie des Egliſes du Pays de Vaud, p. 70.

ment détaillé les bons & les mauvais effets: ſur ſon rapport nous ſerons en état d'en porter notre jugement.

Il n'eſt pas prouvé d'abord que l'on *ſe ſoit confeſſé dans les myſteres d'Iſis, d'Orphée & de Cérès*, comme l'Auteur le prétend; reconnoître en général que l'on a des crimes à expier, ce n'eſt pas ſe confeſſer, ſelon la ſignification ordinaire du terme. Les Proteſtans, qui rejettent la Confeſſion, ne refuſent pas d'avouer qu'ils ont des péchés à expier. Quand on veut raiſonner ſolidement, il ne faut pas commencer par abuſer du langage.

Les Chrétiens adopterent la Confeſſion dès les premiers ſiècles de l'Egliſe. Voilà déja un aveu important; il s'enſuit que la Confeſſion n'eſt pas une invention moderne, comme certains Critiques Proteſtans, très-mal inſtruits ſur ce point, ont voulu le perſuader. L'Auteur pouvoit dire hardiment qu'elle eſt en uſage *dès le premier ſiècle de l'Egliſe*, & dès le temps des Apôtres, puiſqu'il en eſt fait mention dans leurs Actes (*a*).

Mais il n'eſt pas vrai qu'elle ſoit empruntée *des rits de l'antiquité.* L'on n'en trouve aucun veſtige avant J. C, & ce divin Légiſ-

(*a*) *Act.* 19, 18.

lateur n'a copié perſonne. Le pouvoir qu'il a donné à ſes Apôtres de remettre les péchés (*a*), eſt un privilège unique, & que lui ſeul pouvoit communiquer. Dans quels monumens l'Auteur a-t-il découvert que *ſurſum corda*, & *ite*, *Miſſa eſt*, ſont des formules imitées des anciens myſteres de la Religion Payenne? Cette anecdote eſt aſſez curieuſe pour mériter des preuves; & il eſt fâcheux que l'Hiſtoire n'en fourniſſe aucune.

Le ſcandale, dit-il, *de la Confeſſion publique d'une femme, arrivé à Conſtantinople au quatrième ſiècle, fit abolir la Confeſſion. La Confeſſion publique* fut abolie, cela eſt vrai; mais non pas la Confeſſion ſecrette, qui ne peut jamais être un ſujet de ſcandale: la bonne foi demandoit que l'on fît cette diſtinction. La Confeſſion publique pouvoit être ſupprimée, parce qu'elle n'eſt pas commandée, & qu'il en pouvoit naître des abus; il n'en eſt pas de même de la Confeſſion ſecrette inſtituée par J. C, & qui ne peut faire que du bien.

Celle-ci, ſelon l'Auteur, *ne fut admiſe dans notre Occident que vers le ſeptième ſiècle.* L'anachroniſme eſt un peu fort. On peut voir les preuves du contraire dans la

(*a*) *Matt.* 18, 18. *Joan.* 20, 23.

quatrième Lettre du P. Schefmacher, dans l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* du Pere Alexandre (*a*), dans Bellarmin, & dans d'autres Controverſiſtes.

Il déſapprouve la formule de l'abſolution; elle ſeroit, dit-il, plus reſpectueuſe envers l'Etre ſuprême, ſi elle étoit en forme de priere, & ſi le Confeſſeur diſoit: *Puiſſe le Seigneur pardonner à tes fautes & aux miennes.* 1°. Il ignore ſans doute que l'abſolution eſt toujours précédée d'une priere équivalente à celle qu'il imagine: on peut le voir dans tous les Rituels. 2°. Le reſpect envers l'Etre ſuprême conſiſte à faire exactement ce que J. C. a preſcrit: or Jeſus-Chriſt n'a point dit à ſes Apôtres: Quand vous prierez Dieu de remettre les péchés, il les remettra; mais il leur a dit: *Les péchés ſeront remis à ceux à qui vous les remettrez* (*b*). Pour remplir toute la ſignification de ces paroles, l'abſolution doit être un jugement ou une ſentence de rémiſſion prononcée au nom de J. C, & c'eſt ainſi que l'Egliſe le pratique.

Le point eſſentiel étoit de peſer les bons & les mauvais effets de la Confeſſion; l'Auteur l'a-t-il fait ſans partialité? *Le bien que la Confeſſion fait*, dit-il, *eſt d'avoir quelque*

(*a*) *Hiſt. Eccl. tertii ſæculi. Differt.* 6, *quæſt.* 2.
(*b*) Voyez ci-deſſus.

fois obtenu des reſtitutions de petits voleurs : voilà donc toute ſon utilité. Dans le Catéchiſme du Curé on avoit du moins ajouté qu'*elle eſt encore très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner* ; mais nos Critiques en connoiſſent peu les avantages. Non-ſeulement elle procure la réparation des crimes qu'ont enfantés la haine, la vengeance, l'injuſtice, la jalouſie, l'ambition, l'avarice, la volupté ; mais elle arrête les ravages de ces paſſions fougueuſes ; elle prévient cent fois plus de mal qu'elle n'en fait réparer. Dans le ſecret du tribunal, un Confeſſeur éclairé & prudent inſtruit ſon penitent des devoirs qu'il ignore ou qu'il méconnoît, il lui en montre l'étendue, lui ſuggere les motifs de les remplir, lui preſcrit les remèdes contre les paſſions, le conſole dans ſes peines, l'aide à ſe relever de ſes foibleſſes, rétablit dans ſon cœur le calme & la paix. Pour parler ſenſément de la Confeſſion, il faut en raiſonner par expérience ; & nos adverſaires n'en jugent que par ſpéculation.

Le mal qu'ils attribuent à la Confeſſion, *eſt d'avoir quelquefois, dans les troubles des Etats, forcé les pénitens à être rebelles & ſanguinaires en conſcience.* L'accuſation eſt atroce ; mais les faits que l'on cite, ne la prouvent point.

Les Prêtres Guelfes refuſoient, dit-on, *l'abſolution aux Gibelins; & les Prêtres Gibelins ſe gardoient bien d'abſoudre les Guelfes. Les aſſaſſins des Sforces, des Médicis, des Princes d'Orange, des Rois de France, ſe préparerent aux parricides par le Sacrement de la Confeſſion.* Suppoſons pour un moment tous ces faits, dont pluſieurs ſont faux ou haſardés; & voyons ce qui s'enſuit.

1°. Dans ces cas là même, il eſt vrai que la Confeſſion n'a pas arrêté ou prévenu le crime, mais il n'eſt pas vrai qu'elle en ait été la cauſe, ni qu'elle ait *forcé les pénitens à être rebelles & ſanguinaires.* Un pénitent aſſez ſcélérat pour ſe confeſſer avec un horrible projet dans l'ame, & qui n'y renonce pas en Confeſſion, l'auroit exécuté de même, quand il ne ſe ſeroit pas confeſſé. Il ſe trouve des rebelles & des parricides chez les peuples qui ne ſe confeſſent pas; & ils y ſont en plus grand nombre que chez nous. Les Auteurs de la conjuration d'Amboiſe & de l'aſſaſſinat du Duc de Guiſe, tous Calviniſtes, ne s'étoient pas préparés au crime par la Confeſſion.

Un fanatique, perſuadé que le meurtre qu'il médite eſt une bonne action, ne ſe croit pas obligé de s'en accuſer: mais ce n'eſt point la Confeſſion qui lui donne cette

idée, c'eſt le dérangement de ſon cerveau; ſi ſa maladie étoit ſuſceptible de remède, la Confeſſion ſeroit le plus efficace.

2°. On prouve ſeulement que *dans les troubles des Etats*, lorſque tous les eſprits ſont en convulſion, cas aſſez rare chez tous les peuples, on peut abuſer de la Confeſſion. Mais dans ces conjonctures malheureuſes, on abuſe de même de tous les autres liens de la ſociété pour s'enhardir au crime; du ſerment, du ſecret naturel, des nœuds de l'amitié, de l'autorité des loix. Dira-t-on pour cela que c'eſt encore un problème, ſi le ſerment, le ſecret, l'amitié, les loix, à ne les conſidérer qu'en politique, ont fait plus de bien que de mal?

3°. Dans les troubles les plus violens, il ſe trouve toujours des hommes ſages, modérés, retirés du monde: un Confeſſeur de ce caractere eſt toujours en état de détourner du crime un malfaiteur qui s'accuſeroit à lui. Cela eſt arrivé dans une infinité de cas, dont le ſceau inviolable de la Confeſſion nous a dérobé la connoiſſance. Pour un ſcélérat qui abuſe de la Confeſſion, il en eſt dix mille pénitens qui en profitent.

On nous dit que Louis XI & la Brinvilliers ſe confeſſoient dès qu'ils avoient commis un grand crime, & ſe confeſſoient ſou-

vent (*a*). Suppoſons-le encore. Il s'enſuit que ni la crainte de Dieu, ni la foi à la Confeſſion, n'ont été capables de changer deux ames noires & livrées au crime. Mais s'enſuit-il que ſi elles n'avoient pas cru en Dieu ni à la Confeſſion, elles ſe ſeroient rendues moins coupables; que ſi on en eût fait deux Athées, on les auroit rendues vertueuſes?

L'Auteur finit cet article par un trait digne de la probité de ce Critique. Il dit que la Bulle de Grégoire XV, du 30 Août 1622, *ordonne de révéler les Confeſſions dans certains cas.* Ceſt une impoſture & une calomnie. La Bulle n'ordonne point au Confeſſeur de révéler la Confeſſion du pénitent dans aucun cas; & il n'eſt aucun cas imaginable où cela puiſſe être permis: mais elle ordonne au pénitent, dans un cas extrêmement odieux, *de révéler le crime du Confeſſeur* qui auroit abuſé de ſon miniſtere. Cela eſt très-différent. Le Confeſſeur eſt obligé, par toutes les loix divines & humaines, à un ſecret inviolable dans tous les cas envers ſon pénitent; mais le pénitent n'eſt point obligé à un ſilence ſemblable envers ſon Confeſſeur. Le ſceau de la Confeſſion eſt entièrement en faveur du péni-

(*a*) Voyez encore le Dîner du Comte de Boulainvil liers p. 50.

tent. & lui donne toute la sécurité possible ; mais il doit toujours faire trembler le Confesseur.

La réponse du Jésuite Coton à Henri IV, applaudie par l'Auteur, est une preuve contre lui. *Révéleriez-vous*, dit le Roi, *la Confession d'un homme résolu de m'assassiner ? Non, Sire ; mais je me mettrois entre vous & lui.* Ainsi répondroit tout Confesseur instruit. S'il y avoit un cas imaginable, où le sceau de la Confession pût être violé, ce seroit certainement celui-là : dans ce cas-là même il est inviolable. Sans cela la Confession deviendroit inutile, aucun malfaiteur ne voudroit se confesser.

Il est probable que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* ne s'étoit pas confessé lui-même avant d'écrire cet article ; il n'auroit pas calomnié Gregoire XV, & il auroit mieux parlé de la Confession.

L'Auteur du *Christianisme devoilé* est à peu près de même avis. C'est en vain, selon lui, qu'on regarde la Confession comme un frein utile aux mœurs : *les pays*, dit-il, *où elle est plus fidèlement observée, ont les mœurs les plus dissolues ; ces expiations faciles enhardissent au crime* (*a*). Par conséquent, chez les Protestans, qui ont supprimé la

(*a*) Chap. 13, p. 214. Contagion sacrée, c. 11.

Confeſſion, les mœurs doivent être beaucoup plus pures que dans l'Egliſe Romaine: parmi nous les Incrédules, qui ne ſe confeſſent plus, doivent être les plus vertueux de tous les hommes. Nous ſçavons ce qu'il en faut penſer.

Appeller la Confeſſion, *une expiation facile*, c'eſt montrer fort peu de connoiſſance des diſpoſitions qu'elle exige. On ignore ſans doute que la Confeſſion eſt nulle, ſi elle n'eſt accompagnée d'un repentir ſincere, d'une ferme réſolution d'éviter la rechute & d'en fuir les occaſions; d'une volonté efficace de réparer les effets du péché, & de l'effacer par des œuvres ſatisfactoires. Si cela étoit auſſi aiſé dans la pratique que dans la ſpéculation, la Confeſſion deviendroit plus fréquente, & les mœurs en vaudroient mieux.

§. 7.

On s'eſt ſervi encore d'un autre artifice pour faire paroître les rits extérieurs de la Religion moins reſpectables; on a prétendu qu'ils n'avoient été inſtitués que dans la ſuite des temps, & ſouvent dans des ſiècles peu éclairés; que le Chriſtianiſme des temps Apoſtoliques étoit fort différent de ce qu'il eſt aujourd'hui. Cela demande un éclairciſſement.

Il eſt certain que les perſécutions, ſous leſquelles l'Egliſe a gémi pendant les trois premiers ſiècles, ne lui laiſſerent pas la liberté de pratiquer ſon culte public avec autant d'éclat que dans le quatrième ; mais dès qu'il lui fut permis de ſe montrer au grand jour, elle établit ſes rits, conformément à la tradition des trois ſiècles précédens, qui remontoit juſqu'aux Apôtres. Une preuve que le fond de la liturgie, les cérémonies eſſentielles des Sacremens, & tous nos rits principaux, ſont de la plus haute antiquité, c'eſt qu'il eſt impoſſible d'aſſigner l'époque préciſe de leur inſtitution.

Dans la ſuite des temps ; lorſqu'il s'éleva différentes héréſies, l'Egliſe eut ſoin de mettre en uſage les rits & les formules les plus propres à énoncer diſtinctement le dogme Catholique, & à préſerver les fidèles de l'erreur. Ainſi le *Triſagion*, la Doxologie à la fin des Pſeaumes, la triple immerſion dans le Baptême, furent établis pour profeſſer d'une maniere ſenſible les myſteres de la Trinité & de l'Incarnation. Après la condamnation de Neſtorius, le culte de *Marie, mere de Dieu*, déja très-ancien, devint plus pompeux ; tout comme l'on a vu, depuis l'héréſie de Calvin, le culte de l'Eu-

chariſtie recevoir un nouvel éclat dans toute l'Egliſe.

En vain nos Critiques entêtés ont voulu faire enviſager cette conduite de l'Egliſe, comme une preuve des changemens ſurvenus dans ſa foi : tout au contraire ; c'eſt une barriere qu'elle a toujours oppoſée à l'introduction des nouveaux dogmes. Lorſque les Reformateurs du 16e ſiècle voulurent établir leur doctrine, il fallut qu'ils commençaſſent par ſupprimer tout le rit extérieur qui dépoſoit contr'eux : profeſſion de foi muette, mais énergique & intelligible à tous. Ce trait ſeul ſuffit pour montrer combien il eſt néceſſaire de conſerver les rits anciens, & combien il ſeroit dangereux d'y donner atteinte.

CHAPITRE X.

Des Livres ſacrés des Chrétiens.

§. I.

A CONSIDÉRER le ton qui règne dans le *Chriſtianiſme dévoilé*, on s'attend d'abord à trouver dans ce chapitre de nouvelles difficultés contre les Livres ſaints, des réflexions qui ont échappé aux autres Critiques. On eſt fort ſurpris de ne voir qu'une répétition

répétition très-superficielle de celles qui ont déja paru, & qui reparoissent tous les jours sous de nouveaux titres. On les a lues dans le *Dictionnaire Philosophique*, dans la *Philosophie de l'Histoire*, dans le *Traité sur la Tolérance*, dans les *Lettres sur les Miracles*, dans les *Questions de Zapata*, dans l'*Examen de la Religion* attribué à S. Evremont, dans le Livre de Fréret, dans l'*Analyse de la Religion Chrétienne*, par Dumarsais; dans le *Catéchisme de l'honnête Homme*, dans le *Sermon des Cinquante*, &c. plusieurs sont encore renouvellées dans l'*Examen important* de Mylord Bolingbroke. L'Auteur de la *Philosophie du bon Sens* en avoit déja proposé une bonne partie, après les avoir empruntées de Bayle. Voilà la chaîne de tradition, par laquelle les découvertes Philosophiques se perpétuent; & elles n'ont pas coûté un grand travail à ceux que l'on en croit les Auteurs. Ils les avoient prises dans Origène, dans S. Jérôme, dans S. Augustin. Ils avoient eu soin de transcrire dans ce dernier Pere, les vieilles objections des Manichéens, sans dire un mot de ce que le S. Docteur avoit répondu à ces hérétiques. Aujourd'hui l'on puise dans une source plus facile: on extrait les difficultés contre les Livres saints dans les Commen-

taires de Dom Calmet, en laiſſant toujours de côté les réponſes. Voilà le grand art par lequel on multiplie les Livres, on étale de l'érudition à peu de frais, on éblouit les ignorans.

Ceux qui ont un peu lu, fatigués de ces répétitions, ne peuvent revenir de leur étonnement. Cette charlatanerie durera-t-elle long-temps? Le perſonnage de Compilateur, de Copiſte, d'Abréviateur, convient-il à des hommes qui prétendent inſtruire le genre humain? Eſpere-t-on nous fermer la bouche, à force de répéter les mêmes objections?

Nous avons montré dans un autre Ouvrage (*a*), la ſource de l'obſcurité des Livres ſaints; la ſtérilité & le laconiſme des anciennes langues, la ſingularité des mœurs du premier âge du monde, le génie particulier des anciens Orientaux, l'alluſion continuelle de leurs diſcours à des uſages qui ne ſubſiſtent plus: tout cela rapproché de nos langues, de nos mœurs, de nos coutumes, doit paroître fort extraordinaire. Mais quand nous ne pourrions pas prendre le vrai ſens d'une expreſſion de Moïſe, ou concilier une difficulté de chronologie, s'enſuivroit-il que les Livres ſaints ne mé-

(*a*) Certitude des preuves du Chriſt, c. 11, §. 1.

rîtent aucune créance ? Les Chinois conviennent eux-mêmes que leurs anciens Livres ſont d'une obſcurité preſqu'impénétrable ; la difficulté d'entendre ceux de Moïſe, ne prouve rien autre choſe que leur haute antiquité.

L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* commence, ſelon ſa coutume, par nous imputer des opinions que nous n'avons pas ; il nous accuſe de croire que dans la Bible *il n'y a pas un mot qui ne ſoit inſpiré* (*a*). Fauſſe ſuppoſition. Nous croyons que Dieu a révélé aux Auteurs ſacrés les événemens futurs qu'ils ont annoncés, & les vérités qu'ils n'auroient pas pu connoître par la lumiere naturelle ; qu'il les a excités par un mouvement de ſon eſprit à écrire ce que nous liſons dans leurs Ouvrages : qu'il a veillé par une providence ſpéciale à ce qu'ils n'y mêlaſſent rien de faux ni de contraire à ſes deſſeins. Mais l'Egliſe n'a jamais cru que Dieu leur eût inſpiré tous les mots ou toutes les expreſſions dont ils ſe ſont ſervis.

On ne voit pas par quelle raiſon il regarde l'Ancien & le Nouveau Teſtament comme *un aſſemblage peu compatible*. Quelle

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 127.

oppoſition y a-t-il entre ces deux parties de l'Ecriture ? Il falloit, ou le montrer, ou ne pas haſarder une ſemblable expreſſion.

Comme les objections que l'on fait contre les Livres de Moïſe, ſont beaucoup plus détaillées dans le *Dictionnaire Philoſophique*, que dans les autres Ouvrages de nos Critiques, nous examinerons ſoigneuſement les différens articles qui concernent cette matiere.

ARTICLE PREMIER.

Des Livres de l'Ancien Teſtament.

§. 2.

L'article *Geneſe* du *Dictionnaire Philoſophique* mérite une attention particulière. On y voit un Critique qui a voulu ſe parer d'une érudition qu'il n'a pas ; qui parle d'Hébreu, ſans ſçavoir les premiers élémens de cette langue ; de Phyſique, en Phyſicien très-borné ; d'Hiſtoire ancienne, en Littérateur moderne.

Selon lui, on traduit mal ces paroles : *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre* : il n'y a point, dit-il, d'homme un peu inſtruit, qui ne ſçache que le texte porte : *Au commencement les Dieux firent*, ou *les Dieux fit le ciel & la terre*.

Mais s'il étoit lui-même auſſi inſtruit qu'il veut le paroître, il ſçauroit qu'en hébreu le nom plurier, quand il eſt joint à un verbe ſingulier, ne ſignifie point multitude; qu'alors il eſt augmentatif, & déſigne le ſuperlatif. *Elohim*, en hébreu, ne ſignifie donc point *les Dieux*, mais *le Très-Haut*, puiſqu'il eſt joint au verbe *créa* qui eſt au ſingulier. C'eſt ainſi qu'il eſt conſtruit conſtamment dans tout ce chapitre & ailleurs.

Cette leçon, dit le Philoſophe, *eſt d'ailleurs conforme à l'ancienne idée des Phéniciens, qui avoient imaginé que Dieu employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le Chaut Ereb.* Voilà autant de fauſſetés que de mots. Nous ne connoiſſons les anciennes idées des Phéniciens, que par le fragment vrai ou ſuppoſé de Sanchoniathon, aſſez mal traduit par Philon de Biblos, & conſervé dans Euſebe (*a*). Or, ſelon ce fragment, il eſt faux, 1°. que Dieu ait préſidé au débrouillement du chaos; Sanchoniathon n'en dit pas un mot: auſſi Euſebe lui a-t-il reproché que ſa coſmogonie va droit à l'Athéiſme. 2°. Il eſt encore plus faux que, ſelon le fragment, Dieu ait employé des Dieux inférieurs au débrouillement du chaos; Sanchoniathon

(*a*) *Euſeb. præpar. Evang. l. 1, c. 9.*

ſuppoſe au contraire, que les premiers Dieux des Phéniciens furent le Soleil & les productions de la Terre. 3°. *Chaut Ereb*, vuide ténébreux, eſt de l'invention du Philoſophe : Sanchoniathon donne pour ſeul principe de l'Univers, un air ténébreux, & non pas le vuide.

Les Phéniciens, continue le Critique, *étoient depuis long-temps un peuple puiſſant, qui avoit ſa Théogonie, avant que les Hébreux ſe fuſſent emparés de quelques villages de ſon pays.* Nouvelle fauſſeté répétée dans la *Philoſophie de l'Hiſtoire* (*a*), dans l'*Examen important* (*b*), & dans l'article *Moïſe* (*c*). Les Phéniciens ne ſont devenus puiſſans que par le commerce maritime & par leurs colonies : or on défie notre Philoſophe de montrer, qu'avant l'établiſſement des Hébreux dans la Paleſtine, les Phéniciens euſſent déja fait ſur mer aucun voyage de long cours. S'ils euſſent été alors un peuple puiſſant, auroient-ils laiſſé conquérir leurs pays par les Hébreux, que l'on nous peint comme une poignée d'eſclaves ? Il prouvera encore moins que la Théogonie des Phéniciens ſoit plus ancienne que

(*a*) Chap. 13, p. 61.
(*b*) Examen important, c. 6, p. 33.
(*c*) Dict. Philoſ. tome 2, p. 173.

les Livres de Moïse; Sanchoniathon, Auteur ou Rédacteur de cette Théogonie, a vécu, selon le sentiment le plus probable, au moins deux cens ans après Moïse, & peut-être beaucoup plus tard.

Il est bien naturel de penser, ajoute notre sçavant Dissertateur, *que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement vers la Phénicie, ils commencerent à apprendre la langue, sur-tout lorsqu'ils y furent esclaves. Alors ceux qui se mêlerent d'écrire, copierent quelque chose de l'ancienne Théologie de leurs Maîtres; c'est la marche de l'esprit humain.* Malheureusement cette marche prétendue ne s'accorde, ni avec les faits, ni avec les monumens, ni avec les suppositions de notre Philosophe. 1°. Les Hébreux n'apprirent point la langue de la Phénicie après leur établissement; ils parloient leur langue depuis Abraham. Toujours séparés des autres peuples, ils la conserverent sans mêlange. L'hébreu des Livres saints, & ce qui nous reste des monumens Phéniciens, prouvent démonstrativement que le langage & l'alphabet des deux peuples n'étoient pas entièrement les mêmes. 2°. Dans tous les Livres des Juifs, les Chananéens sont regardés comme une Nation ennemie, dont les Juifs détestoient la Religion, les mœurs, les usages. Ce que nous

en connoiſſons, eſt abſolument différent de la croyance & des mœurs Juives; Moïſe & Sanchoniathon n'ont rien de commun; on le verra par le détail. 3°. Lorſque les Hébreux entrèrent dans la Paleſtine, ils ſortoient de l'Egypte; notre Auteur lui-même ſuppoſe qu'ils avoient reçu la circonciſion & tous leurs rits des Egyptiens (*a*). N'eût-il pas été plus naturel d'en emprunter de même leur coſmogonie, que de la copier ſur celle des Phéniciens? 4°. Dans l'article *Moïſe* notre Critique ſuppoſe que le *Pentateuque* a été fait par Eſdras après la captivité de Babylone; ici il prétend que c'eſt une copie de la Théologie Phénicienne, compoſée dans le temps que les Hébreux étoient eſclaves des Phéniciens. Qu'il accorde, s'il le peut, ces deux ſuppoſitions.

Dans le temps, dit-il, *où l'on place Moïſe, les Philoſophes Phéniciens en ſçavoient probablement aſſez pour regarder la terre comme un point, en comparaiſon de la multitude infinie de globes que Dieu a placés dans l'immenſité de l'eſpace que l'on nomme Ciel.* Fort bien. Dans le temps où l'on place Moïſe, c'eſt-à-dire, plus de ſept cens ans

(*a*) Voyez encore l'Examen important, chapitre 5, page 31.

avant

avant les premieres obſervations aſtronomiques des Chaldéens, les Phéniciens étoient déja Philoſophes & Aſtronomes. Ils avoient bâti le ſyſtême de l'Univers auſſi habilement que Copernic; ils ſçavoient que la terre n'eſt qu'un point au milieu des globes immenſes qui roulent ſur nos têtes. Ils ſçavoient tout, & les Hébreux ne ſçavoient rien. Ceux-ci ont copié toutes les erreurs de leurs Maîtres, & ils n'ont pas eu l'eſprit d'en emprunter aucune vérité. On n'a qu'à lire M. Goguet ſur les progrès de l'Aſtronomie, on verra en quel état elle étoit chez toutes les Nations au ſiècle de Moïſe. Mais voilà comme raiſonnent nos adverſaires. Ils diſſertent à perte de vue, confondent toutes les époques, contrediſent tous les monumens, déplacent & défigurent tous les faits, & ne ſçavent pas ſeulement s'accorder avec eux-mêmes.

Selon notre Critique, *cette idée ſi ancienne & ſi fauſſe, que le Ciel a été fait pour la terre, a preſque toujours prévalu chez le peuple ignorant.* Mais du moins elle ne prévaloit plus chez les Phéniciens qui étoient déja Philoſophes. En ſecond lieu, cette idée n'eſt point dans le Livre de Moïſe; on la lui prête gratuitement: il dit que Dieu a créé le ciel & la terre, & non pas qu'il a fait le ciel pour la terre. Il

dit que Dieu a fait le soleil pour éclairer pendant le jour, & la lune pour éclairer pendant la nuit : c'est un bienfait du Créateur propre à exciter notre reconnoissance. S'il avoit écrit que Dieu a fait la terre pour pirouetter autour du soleil, quel sentiment auroit-il fait naître ?

Suivant le texte de la Genèse, *la terre étoit tohu bohu ; les ténèbres étoient sur la face de l'abîme, & l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux. Tohu bohu*, dit notre Auteur, *signifie précisément chaos, desordre.* Point du tout. *Tohu* signifie profondeur, *bohu*, vuide, & non pas desordre : *chaos*; terme grec, a le même sens. *Tohu bohu*, dit-il encore, *est un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme sens-dessus-dessous*, &c. *Sens-dessus-dessous*, terme imitatif ! voilà du curieux. Voudroit-on nous apprendre comment le vuide & le desordre peuvent être imités par le son d'un mot ?

La terre, continue-t-il, *n'étoit point encore formée telle qu'elle est ; la matiere existoit, mais la Puissance divine ne l'avoit point encore arrangée.* Suivant ce beau Commentaire, Moïse a supposé la matiere éternelle : cependant Moïse a dit formellement le contraire. *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre* ; avant ce moment,

rien n'exiſtoit que Dieu. En quel état fut d'abord la terre, à l'inſtant qui ſuivit la création ? Elle étoit environnée des eaux ; elle ne préſentoit dans toute la ſurface du globe, qu'un abîme d'une profondeur immenſe, couvert d'épaiſſes ténèbres : voilà ce que nous apprend Moïſe. Si le Commentateur ne l'a pas entendu, ou n'a pas voulu l'entendre, ce n'eſt pas la faute de l'Ecrivain ſacré.

L'eſprit de Dieu, dit le Philoſophe ; *ſignifie le ſouffle, le vent qui agitoit les eaux ; cette idée eſt ſupprimée dans les fragmens de l'Auteur Phénicien Sanchoniathon.* Oui ; mais l'Auteur Phénicien l'exprime ridiculement ; il ſuppoſe l'air en mouvement de toute éternité, & ſans aucune cauſe : Moïſe, plus ſenſé, enſeigne que Dieu lui-même agitoit l'air, parce qu'il n'y avoit encore aucune cauſe naturelle du vent.

Notre Critique ſoutient opiniâtrément que les Hébreux croyoient la matiere éternelle, parce que les Phéniciens étoient dans cette opinion. *Il n'y a pas un ſeul Auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque choſe du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun paſſage où il ſoit dit que la matiere ait été faite de rien.* Que ſignifie donc ce paſſage des Pſeaumes que le Critique lui-même a cité : *dixit*, &

facta ſunt ? L'argument qu'il fait eſt ſingulier : les autres Nations n'ont pas connu la création proprement dite ; donc les Hébreux n'y penſoient pas non plus. Je dis au contraire : Les Hébreux ont parlé de la création dans des termes tout différens de ceux des autres Nations ; donc ils en ont eu une idée toute différente. Qu'on nous cite dans les Auteurs profanes quelqu'expreſſion qui approche de celles de Moïſe, & des autres Ecrivains Hébreux. *Dieu dit : que la lumiere ſoit, & la lumiere fut. Il a dit, & tout a été fait. Vous ſoufflerez, Seigneur, & tout ſera créé de nouveau. C'eſt moi, dit le Seigneur, qui ai créé le ciel & la terre ; je les ai appellés, & ils ont paru ; j'étois ſeul quand je les ai faits* (*a*). Il n'eſt point là queſtion de matiere préexiſtante, & il n'en eſt parlé nulle part. Quel eſt le Philoſophe, le Poëte, l'Hiſtorien qui ſe ſoit ainſi exprimé ?

L'éternité de la matiere a été l'opinion de toute l'antiquité profane, nous en convenons ; mais ce n'a point été la croyance des Hébreux ; il en réſulte, malgré la prétention de notre Philoſophe, que Moïſe n'a rien appris des autres Nations, & qu'il a eu un meilleur Maître.

(*a*) *Iſaïe*, 44 & 48.

§. 3.

Toujours attentif à rabaiſſer Moïſe, notre Cenſeur ſoutient, après Meſſieurs Huet & le Clerc, qu'il n'y a rien de ſublime dans cette expreſſion : *Dieu dit que la lumiere ſoit faite, & la lumiere fut faite. Cette éloquence*, dit-il, *n'eſt affectée dans aucune Hiſtoire écrite par les Juifs. Le ſtyle eſt ici de la plus grande ſimplicité, comme dans le reſte de l'ouvrage. Si un Orateur, pour faire connoître la puiſſance de Dieu, employoit ſeulement cette expreſſion : il dit, que la lumiere ſoit, & la lumiere fut : ce ſeroit alors du ſublime. Tel eſt ce paſſage d'un Pſeaume : Dixit, & facta ſunt.* Et voilà juſtement la maniere dont Moïſe a parlé : *Dieu dit que la lumiere ſoit, & la lumiere fut.* Telle eſt l'expreſſion ſimple, mais ſublime de l'original. Nous convenons que cette éloquence n'eſt point affectée, qu'elle eſt très-naturelle : c'eſt pour cela même qu'elle frappe davantage. Le ſtyle eſt de la plus grande ſimplicité, mais l'idée eſt noble & majeſtueuſe ; nous perſuadera-t-on que le ſtyle, pour être ſublime, doit être ampoulé & peu naturel ?

Il eſt faux que le paſſage du Pſeaume : *Dixit, & facta ſunt*, ſoit un trait unique ; il eſt ſuivi d'une autre image qui n'eſt pas

moins vive : *Statuit ea in æternum & in fœculum fœculi ; præceptum posuit, & non præteribit.* Dieu qui dicte aux Créatures une loi dont elles ne s'écarteront jamais : ce n'eſt point là une penſée triviale.

Tout eſt ſublime dans la création ſans doute, continue notre grand Critique ; *mais celle de la lumiere ne l'eſt pas plus que celle de l'herbe des champs.* Il n'eſt pas queſtion de ſçavoir ſi la création eſt ſublime, mais ſi Moïſe en a rendu l'idée d'une maniere ſublime ; nous ſoutenons qu'il l'a fait : *Dieu dit ; que cela ſoit, & cela fut :* voilà le ſtyle qui règne dans tout le premier chapitre de la *Genèſe*. L'expreſſion eſt répétée à chaque nouvelle créature qui ſort du néant, parce qu'il n'y en avoit point d'autre qui pût auſſi-bien exprimer la création proprement dite. Le Rhéteur Longin, tout Payen qu'il étoit, fut frappé des expreſſions de Moïſe : tout homme qui a le goût du grand & du ſublime, en eſt affecté de même.

C'étoit encore, ſelon le Philoſophe, *une opinion fort ancienne, que la lumiere ne venoit pas du ſoleil ; on s'imaginoit que le ſoleil ne ſervoit qu'à la pouſſer plus fortement : auſſi l'Auteur de la Genèſe ſe conforme-t-il à cette erreur populaire.* Voici deux nouvelles imaginations. 1°. Il eſt faux que l'opinion qui

regarde la lumiere comme un fluide distingué du soleil, soit une opinion ancienne & populaire. Dans les *Elémens de la Philosophie* de Newton (*a*), l'on dit que Descartes est l'Auteur de ce système : il ne l'avoit pas puisé chez le peuple ; jamais le peuple n'a pensé à distinguer la lumiere d'avec le soleil. 2°. Il n'est pas prouvé que Moïse ait eu l'idée qu'on lui prête. Il suppose la lumiere créée avant le soleil ; mais n'y a-t-il dans la nature d'autre lumiere que celle du soleil ? Dans ces mêmes *Elémens de Philosophie* (*b*), l'on demande : *Qu'est-ce donc enfin que la matiere de la lumiere ? C'est le feu lui-même.... Si on demande ce que c'est que le feu ; je répondrai que c'est un élément que je ne connois que par ses effets ; que l'homme n'est point fait pour connoître la nature intime des choses.* Et c'est précisément la leçon que donne Moïse. Le terme *jour*, dont il se sert, signifie également le feu & la lumiere. Si Newton ne les distingue point non plus, il est revenu à l'opinion populaire, & à la doctrine de Moïse. *L'homme n'est point fait pour connoître la nature intime des choses* ; & l'on s'élève contre l'Auteur de la Genèse, parce qu'il

(*a*) 2. Part. ch. 1.
(*b*) *Ibid.* chap. 2.

n'a pas expliqué la nature intime du feu & de la lumiere.

Il eſt clair que les trois premiers verſets de la Genèſe nous apprennent la création des quatre Elémens; en premier lieu, de la terre & de l'eau: en ſecond lieu, de l'air: enfin du feu ou de la lumiere. Qu'eſt-ce que ce corps lumineux que Dieu créa avant le Soleil, qui ſervit d'abord à diſſiper les ténèbres, à faire ſuccéder le jour à la nuit? Moïſe ne le dit point, & cela n'étoit pas néceſſaire; mais on l'accuſe, mal-à-propos, d'avoir tout confondu. *Par un ſingulier renverſement de l'ordre des choſes, il ne fait créer le ſoleil & la lune que quatre jours après la lumiere.* Qu'importe? Dieu n'a-t-il pas pu créer du feu, par conſéquent de la lumiere, avant le ſoleil & la lune? N'a-t-il pas pu créer d'abord un corps lumineux qui ait ſervi enſuite à former les aſtres? *On ne peut concevoir comment il y a un matin & un ſoir, avant qu'il y ait un ſoleil.* On le peut très-bien. Il ſuffit qu'il y ait eu un autre corps lumineux, dont la révolution ſe ſoit faite en 24 heures. *Il n'eſt donc pas vrai qu'il y ait là une confuſion qu'il eſt impoſſible de débrouiller.* La confuſion eſt toute entiere dans le Commentaire du Philoſophe, & non pas dans le texte. Quand même on ſuppoſeroit que Moïſe a ainſi parlé

par anticipation ; qu'il a dit d'abord en abrégé ce qu'il raconte enſuite plus en détail, il ne ſeroit pas encore vrai qu'il y eût là une confuſion qu'il eſt impoſſible de débrouiller.

Si nous en croyons notre Philoſophe, l'*idée d'un firmament eſt encore de la plus haute antiquité.* On imaginoit que les cieux étoient très-ſolides, qu'ils étoient d'une matiere fort dure ; qu'il y avoit des réſervoirs d'eau dans le ciel, que ces réſervoirs ne pouvoient être portés que ſur une bonne voûte, qu'elle étoit de cryſtal, qu'il y avoit des portes, des écluſes, des cataractes, qui s'ouvroient & ſe fermoient. *Telle étoit*, conclut notre Auteur, *l'Aſtronomie Juive.*

Déja il a dit la même choſe dans l'article *Ciel* (*a*). On l'a répété dans la *Philoſophie de l'Hiſtoire* (*b*), dans le *Traité ſur la Tolérance*, c. 13, p. 143, & dans les *Queſtions de Zapata* (*c*). L'affectation de nos adverſaires à inſiſter ſur un fait, eſt ſouvent un motif de plus pour en concevoir de la défiance.

1°. Il eſt faux que Moïſe ait imaginé un firmament dur & ſolide, auquel les étoiles étoient attachées, qui portoit des eaux, &c.

(*a*) Tome 1, p. 184
(*b*) Chap. 47.
(*c*) N. 9.

Le terme hébreu que l'on a traduit par *firmament*, ſignifie *eſpace* ou *étendue* : or il eſt ridicule de faire dire à Moïſe que les étoiles étoient attachées à l'eſpace ou à l'étendue.

2°. Il eſt faux que Moïſe ait ſuppoſé ce firmament comme une voûte dure & ſolide, de glace ou de cryſtal; jamais les Juifs n'ont eu cette idée. Un des Interlocuteurs du Livre de Job, ayant avancé cette propoſition fauſſe : *que les cieux ſont très-ſolides, comme s'ils étoient faits d'airain* (*a*) : ſur le champ Job fait parler le Seigneur lui-même, qui reprend ce diſcoureur : *Qui eſt cet homme-là*, dit-il, *qui prononce des ſentences en diſcourant comme un ignorant* (*b*) ?

3°. Il eſt faux que Moïſe ait placé les eaux ſupérieures au-deſſus de l'eſpace où ſont les étoiles : il n'y a qu'à préſenter ſon texte tel qu'il eſt, pour confondre l'impoſture. *Dieu fit une étendue* ou un eſpace, & *il ſépara les eaux qui étoient au-deſſous d'avec celles qui étoient au-deſſus ; & Dieu nomma cette étendue le ciel.* Il eſt clair que les eaux ſupérieures ſont les eaux raréfiées & réduites en vapeur dans l'atmoſphere.

(*a*) *Job*, 37, 18.
(*b*) *Ibid.* 38, 2.

Enſuite il dit : *Dieu fit deux grands luminaires* ou corps lumineux, *l'un pour préſider au jour, l'autre pour préſider à la nuit, & les étoiles, & il les plaça dans l'étendue du ciel pour éclairer la terre* (*a*). Il eſt évident que Moïſe n'a point fixé les bornes de cette étendue qu'il appelle *le ciel* : qu'il ne ſuppoſe point que les eaux ſupérieures de l'atmoſphere ſoient auſſi élevées ou plus élevées que les aſtres, ni que les étoiles ſoient plus attachées au ciel que le ſoleil & la lune.

4°. Il eſt faux que Moïſe ait parlé de voûtes, de portes, d'écluſes, en racontant le déluge. Il dit que *les digues du grand abîme* ou de la mer *furent rompues*, & *que les réſervoirs* ou cataractes *du ciel furent ouverts* (*b*). On ſçait que *cataracte* ſignifie *chute d'eau*, & rien davantage.

Voilà comme on altere la narration de Moïſe, pour y trouver des erreurs.

Sur ce qu'il a dit du ſoleil & de la lune, le Cenſeur conclut, *toujours la même ignorance de la nature. Les Juifs ne ſçavoient pas que la lune n'éclaire que par une lumiere réfléchie.* Et dans quel endroit ont-ils enſeigné qu'elle éclaire par ſa lumiere propre ? *L'Auteur*, continue-t-il, *parle ici des étoi-*

(*a*) *Gen.* 1, 7 & 16.
(*b*) *Ibid.* 7 & 11.

les comme d'une bagatelle, quoiqu'elles ſoient autant de ſoleils dont chacun a des mondes roulant autour de lui. Le Philoſophe les a-t-il vus, ou peut-il en donner des preuves? Moïſe parle des étoiles ſans emphaſes, comme de tous les autres objets de la création; l'on reconnoît à ſon ſtyle la ſincérité d'un Hiſtorien, qui dit ce qu'il ſçait, ſans vaine complaiſance & ſans oſtentation.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'en exagérant l'ignorance des Hébreux, l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* élève juſqu'aux nues les connoiſſances aſtronomiques des Chaldéens (*a*). *Il eſt très-ſûr*, dit-il, *que les Chaldéens avoient des idées auſſi ſaines que nous de ce qu'on appelle le Ciel*; ils avoient ſûr la fabrique du monde, le même ſyſtème que Copernic a renouvellé depuis; c'eſt ce que nous apprend Ariſtarque de Samos.

Gardons-nous d'ajouter foi à ce ton affirmatif; ce que l'on nous donne comme *très-ſûr*, eſt certainement *très-faux*. Il n'eſt pas vrai que les Chaldéens aient connu le ſyſtème de Copernic, ni que cette connoiſſance leur ſoit attribuée par Ariſtarque de Samos. Au contraire, cet Aſtronome, qui

(*a*) Art. *Ciel*, p. 181. Philoſ. de l'Hiſt. c. 10, p. 44.

a été à peu près contemporain d'Archimède, passe pour le premier qui ait enseigné que la terre tourne autour du soleil. M. Goguet qui a suivi fort exactement les progrès de l'Astronomie chez les Chaldéens, & qui connoissoit l'antiquité mieux que notre Philosophe, n'a eu garde de leur attribuer des connoissances qui n'ont été acquises que fort long-temps après eux.

Une autre remarque à faire, c'est que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* qui a tiré l'article *Ciel* presque tout entier de la Dissertation de Dom Calmet, *sur le système du monde des anciens Hébreux*, placée à la tête du Livre de l'*Ecclésiastique*, a cru cacher son plagiat, en tournant ce Commentateur en ridicule. Ce n'est pas la seule fois qu'il ait usé de ce stratagème (*a*).

§. 4.

Revenons à l'article *Genèse*. Parce que Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image*, le Critique observe *qu'on ne fait des images que des corps. Nulle Nation*, dit-il, *n'imagina un Dieu sans corps, & il est impossible de se le représenter autrement..... Les Juifs crurent Dieu constamment corporel, comme tous les autres peuples* (*b*).

(*a*) Art. *Ciel des anciens*, tome 1, p. 184.
(*b*) Christ. dévoilé, p. 121. & Lettre à Eugénie, p. 62.

Puiſqu'il eſt impoſſible de ſe repréſenter Dieu ſans corps, nous voilà donc auſſi réduits à croire Dieu corporel; nous faiſons des images de Dieu, nous ſommes donc auſſi groſſiers que les Juifs.

Nos Philoſophes, qui à force d'être ſpirituels, ſont devenus Matérialiſtes, doivent penſer différemment. Suivant eux, l'homme n'eſt qu'un automate; il eſt du moins fort incertain ſi ce n'eſt pas la matiere qui penſe en lui: dans cette hypothèſe, il eſt bien clair que l'homme n'eſt pas fait à l'image de Dieu. Mais ſi l'homme a une ame intelligente & libre, capable de vouloir, d'agir, de ſe déterminer, de ſe connoître elle-même, & de connoître Dieu, l'homme n'eſt-il pas une image, du moins imparfaite, de la Divinité?

Les Juifs crurent Dieu conſtamment corporel; cependant ils ont cru & profeſſé conſtamment que Dieu eſt immenſe, infini, préſent par-tout, qu'on ne peut ni le voir, ni le repréſenter: c'eſt le langage de tous les Prophètes. Les Juifs ont conſtamment reproché aux autres Nations l'uſage d'adorer des Dieux ſous une forme corporelle. Quand les Sadducéens commencerent à nier qu'il y eût des eſprits, on les regarda comme de faux diſciples de Moïſe. Lorſque J. C. enſeigna aux Juifs que Dieu eſt

un pur esprit, qu'il faut l'adorer en esprit & en vérité; cette doctrine ne parut point nouvelle; on ne lui en fit jamais un crime.

Notre sçavant Critique va plus loin; il soutient que *tous les premiers Peres de l'Eglise crurent aussi Dieu corporel, jusqu'à ce qu'ils eussent embrassé les idées de Platon.* Le même fait est affirmé dans la plupart des Livres que nous avons cités jusqu'ici (*a*). Il est bon de sçavoir que dans l'article *Christianisme*, l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* a dit que *les Peres de l'Eglise des trois premiers siècles furent presque tous Platoniciens* (*b*). S. Justin même l'étoit avant sa conversion. Si donc ceux qui ont embrassé les idées de Platon n'ont pas cru Dieu corporel, il est clair que dans les trois premiers siècles aucun des Peres de l'Eglise n'a enseigné cette erreur, puisque le Platonisme étoit leur Philosophie. Si on eût proposé à croire un Dieu corporel aux Platoniciens, jamais ils n'auroient embrassé le Christianisme.

L'Auteur de la *Philosophie du bon sens* ne s'est pas encore arrêté-là. Il prétend qu'avant S. Augustin, non-seulement aucun

(*a*) Traité sur la Tolérance, c. 13, p. 138. Essai sur l'Hist générale, tome 1, c. 2, p. 35. Mêlanges de litt. &c. Tome 2, c. 26, p. 156. Examen important, c. 21 & suiv.

(*b*) Tome 2, p. 220.

Pere de l'Egliſe, mais aucun Philoſophe, pas même Platon, n'a cru que Dieu, ni les Anges, ni les ames humaines, fuſſent de purs eſprits : que juſqu'au cinquième ſiècle perſonne n'a eu l'idée d'un Etre immatériel ou parfaitement ſpirituel (*a*). Selon cette belle doctrine, il faut ſuppoſer que tous les Peres & tous les Philoſophes ſe ſont contredits à toutes les pages de leurs livres. Nous convenons que leurs expreſſions ne ſont pas auſſi exactes que pourroient l'être celles d'un Philoſophe d'aujourd'hui ; mais prétendre qu'ils n'ont eu aucune idée de la *parfaite ſpiritualité*, c'eſt le paradoxe le plus inſenſé qui ait pu entrer dans le cerveau d'un Philoſophe.

Il eſt dit dans la *Geneſe*, que Dieu *créa mâle & femelle*, les deux premiers individus de l'eſpèce humaine ; l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* conclut gravement, que l'homme ayant été créé à l'image des Dieux ſecondaires, les Juifs crurent par conſéquent, comme les Payens, que les Dieux étoient mâles & femelles. L'argument eſt ſans replique. Nous diſons & nous croyons, comme les Juifs, que l'homme eſt créé à l'image de Dieu ; quoique notre eſ-

(*a*) Réfl. crit. ſur les Rem. de M. l'Abbé d'Olivet, §. 6 & 7.

pèce

pèce ſoit mâle & femelle, nous n'avons jamais rêvé un Dieu ou des Dieux mâles & femelles. Jamais les Juifs n'ont admis des Dieux ſecondaires; l'unité de Dieu étoit le dogme fondamental de leur Religion.

On reproche à Moïſe une tranſpoſition; il parle des deux ſexes, avant d'avoir fait mention de la formation de la femme, qu'il raconte dans le chapitre ſuivant: la faute eſt grave, ſans doute; car on répète deux fois l'accuſation. Et quel eſt l'ancien Hiſtorien auquel on ne puiſſe objecter la même choſe?

La création du monde en ſix jours, eſt empruntée, dit-on, des Phéniciens, des Chaldéens, des Indiens, des Perſes (*a*). Il ne reſte plus qu'à prouver que ces peuples ont écrit avant Moïſe, ou que l'Auteur de la Genèſe eſt allé dans les Indes pour y apprendre les traditions des Indiens.

Pour rendre ridicule la deſcription du Paradis terreſtre, on la défigure; on ſuppoſe que ce qui eſt appellé dans Moïſe *la terre de Chus*, eſt l'Ethiopie; que le fleuve nommé *Phiſon*, eſt le Phaſe de Scythie: on conclut que ce Paradis ou Jardin avoit ſept à huit cens lieues de long; qu'il contenoit

(*a*) Voyez encore l'Examen important, c. 6, p. 34.

près du tiers de l'Asie & de l'Afrique (*a*). Nous n'entreprendrons pas une dissertation entiere pour concilier la narration de Moïse ; ce point a été suffisamment éclairci par d'autres : on peut consulter à ce sujet Bochard, M. Huet, le huitième tome du *Spectacle de la Nature*, où la *Concorde de la Géographie* par le même Auteur.

Si nous en croyons notre Critique, *le Jardin d'Eden est visiblement pris des Jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuse, fameux dans toute l'antiquité* (*b*). L'on a prétendu plus haut, que les Hébreux, esclaves chez les Phéniciens, avoient emprunté d'eux leurs traditions ; mais point de tradition du Paradis terrestre, ni de la chute de l'homme chez les Phéniciens ; l'Auteur de la Genèse a reçu des Indiens les six jours de la création, il a pris l'idée du Paradis dans l'Arabie heureuse ; sans doute il a puisé le dogme du péché originel chez les Américains ; il a parcouru toute la terre, pour rassembler dans son Histoire, les erreurs de tous les peuples.

Le plus beau canton de l'Arabie est appellé *Aden*, lieu de volupté ; c'est un nom appellatif : il n'est donc pas surprenant que

(*a*) Questions de Zapata, n. 10.
(*b*) Philos. de l'Hist. c. 15, p. 71.

les Hébreux aient nommé dans le même sens *Eden*, le Paradis où le premier homme fut placé. Aden est à quatre cens lieues de la Palestine, & dans le temps que la Genèse a été écrite, les peuples ne connoissoient que leur propre pays.

C'est un scandale que Dieu défende à l'homme de manger du fruit de la science du bien & du mal. *Il est difficile*, dit notre Philosophe, *de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enseignât le bien & le mal; d'ailleurs pourquoi Dieu ne veut-il pas que l'homme connoisse le bien & le mal (a)?* Dieu vouloit sans doute que l'homme connût le bien & le mal moral, pour pratiquer l'un & éviter l'autre; l'homme les connoissoit avant sa chute, sans quoi il n'auroit pas été capable de pécher. Mais il n'étoit pas nécessaire que l'homme connût, par expérience, la honte & le regret d'avoir fait le mal, ni qu'il pût faire la comparaison de ce sentiment avec celui de l'innocence. Voilà ce que son péché lui apprit; & il n'étoit pas besoin pour cela que le fruit dont il mangea, eût la vertu physique de faire connoître le bien & le mal.

Dieu lui avoit dit: *dès que vous en mangerez, vous mourrez*; c'est-à-dire, vous

(a) Voyez encore Philos. de l'Hist. c. 10, p. 45.

deviendrez ſujet à la mort ; il n'y a point là d'allégorie, comme le prétend l'Auteur ; & la nouvelle explication qu'il veut en donner, eſt une vaine imagination.

Il ne conçoit pas comment *Adam donna à chacun des animaux ſon véritable nom. Le véritable nom d'un animal*, dit-il, *ſeroit un nom qui déſigneroit toutes les propriétés de ſon eſpèce, ou du moins les principales.* Mauvaiſe définition ; il ſuffit que ce nom déſigne la propriété la plus ſenſible & la plus propre à faire diſtinguer un animal d'avec un autre. Il a tort d'avancer qu'*il n'en eſt ainſi dans aucune langue* : au contraire cela eſt ainſi dans toutes les langues, & ſur-tout en Hébreu.

Il nous fait obſerver que c'eſt ici la premiere fois qu'Adam eſt nommé dans la Genèſe : cela eſt encore faux. *Adam* eſt le nom générique d'homme ; Dieu s'en ſert en diſant : *faiſons l'homme à notre image.* Un Philoſophe qui entreprend de critiquer un texte, devroit ſe mettre en état de le lire dans l'original ; & cette capacité manque au Cenſeur de Moïſe. Qu'importe que chez les Brachmanes des Indes, dans le Veidam, le premier homme ſoit nommé *Adimo*, & que ce Livre ſoit peut-être le plus ancien du monde ? L'Auteur de la Genèſe avoit-il étudié chez les Brachmanes ? Il

n'eſt pas vrai qu'en Phénicien *Adam* ſignifie enfant de la terre ; il ſignifie le *Maître* ou le principal individu de l'eſpèce : la racine *Dam*, *Dom*, conſerve encore cette ſignification dans toutes les langues, & l'homme ne pouvoit être mieux deſigné.

§. 5.

Sur la tentation d'Eve par le ſerpent, notre Critique obſerve qu'*il n'eſt fait dans tout cet article aucune mention du diable ; que toute cette avanture eſt phyſique & dépouillée d'allégorie.* En même temps il aſſure que c'eſt une fable fondée ſur l'idée que les anciens peuples orientaux avoient du ſerpent ; une fable comme celles de Pilpay, où l'on fait parler les animaux ; une fable comme les métamorphoſes, &c. Celles-ci ſont donc auſſi toutes phyſiques & dépouillées d'allégorie : voilà une découverte dont les Mythologues n'avoient encore eu aucun ſoupçon.

Si Moïſe n'a pas fait mention expreſſe du Diable, il avoit ſes raiſons. C'eſt la croyance des eſprits ou génies répandus dans la nature, qui a été chez tous les peuples l'origine de l'idolâtrie ; il eût été dangereux d'en parler aux Hébreux. Mais perſonne n'y a été trompé ; les Docteurs Juifs n'ont jamais douté que le Démon n'eût emprunté

l'organe du ſerpent pour tenter la premiere femme.

Dieu, pour la punir, lui dit : *Je multiplierai vos miſeres & vos groſſeſſes*, &c. *On ne conçoit pas*, reprend notre Auteur, *que la multiplication des groſſeſſes ſoit une punition.* Mais ce n'eſt pas la faute de Moïſe, ſi l'on n'entend pas ſon langage. Le texte ſignifie naturellement : *j'augmenterai les maux de vos groſſeſſes.* On a beau dire que *les femmes accoutumées au travail accouchent très-aiſément, ſur-tout dans les pays chauds :* jamais les femmes ne deviennent meres ſans de grandes douleurs, & ſans éprouver un état très-fâcheux.

La Genèſe raconte que le Seigneur fit à nos premiers parens des tuniques de peau. *Ce paſſage prouve bien*, dit le Philoſophe, *que les Juifs croyoient leur Dieu corporel, puiſqu'ils lui font exercer le métier de tailleur.* La remarque eſt pleine de bon ſens. Par la même raiſon, lorſque Dieu planta le Paradis terreſtre, il fit le métier de Jardinier ; & quand il forma de terre le corps de l'homme, il exerça l'art de Sculpteur. Sans doute que celui qui d'un mot créa le ciel & la terre, eut beſoin d'outils & de travail pour faire un habit.

Le Seigneur dit : *Voilà Adam qui eſt devenu comme l'un de nous. Il faut renoncer*

au ſens commun, continue le Cenſeur, *pour ne pas convenir que les Juifs admirent d'abord pluſieurs Dieux.* Au contraire il faut avoir renoncé au ſens commun pour les en accuſer. La paraphraſe Chaldaïque a ainſi rendu ce paſſage : *Voilà Adam qui eſt le ſeul au monde qui connoiſſe le bien & le mal.* Cette verſion ne fait point violence au texte ; elle prévient toute difficulté.

Par ces mots, *ſemblable à nous*, dit encore le Philoſophe, il eſt très-vraiſemblable que les Juifs entendoient les Anges, & qu'*ainſi ce Livre ne fut écrit que quand ils adopterent la créance des Dieux inférieurs.* Mais en quel temps les Juifs regarderent-ils les Anges comme des Dieux inférieurs ? On ne peut pas ſe contredire d'une maniere plus palpable. L'Auteur veut d'abord prouver par les paroles de Moïſe, que les Juifs admirent pluſieurs Dieux dès les premiers temps ; enſuite il en conclut que ce Livre n'a été écrit que dans les ſiècles poſtérieurs, lorſque les Juifs adopterent la créance des Dieux ſecondaires. S'ils adopterent cette créance dans la ſuite des ſiècles, ils ne l'eurent donc pas d'abord ? La vérité eſt qu'ils ne l'eurent jamais.

Selon notre Critique, l'Hiſtoire de l'âge d'innocence & de la chûte de l'homme vient de l'idée répandue chez tous les

peuples, que les premiers temps valoient mieux que les nouveaux; on la retrouve chez toutes les Nations, mais habillée différemment. *La chute de l'homme dégénéré eſt le fondement de la Théologie de preſque toutes les anciennes Nations* (*a*). Le Lecteur éclairé jugera ſi une idée ſi univerſelle eſt un préjugé ſans raiſon, ou ſi c'eſt un reſte de la tradition primitive. Les Ecrivains profanes ont pu bâtir des fables ſur cette tradition; mais aucun n'a oſé articuler les faits auſſi poſitivement que Moïſe; compter comme lui les générations, depuis le premier homme juſqu'au ſiècle où Moïſe écrivoit. Malgré les efforts redoublés de tous les Incrédules, ils n'ont encore pu le convaincre de faux ſur un ſeul article; & ils ne lui oppoſent que des conjectures ſans fondement.

Dieu, ſelon la *Genèſe*, mit devant le jardin de volupté un Chérubin avec un glaive enflammé pour en garder l'entrée. Le mot *Cherub*, dit notre Philoſophe, ſignifie un bœuf. Là-deſſus il tourne Moïſe en ridicule, d'en avoir fait le portier du Paradis terreſtre (*b*). *Kerub* ne ſignifie-t-il rien autre choſe qu'un bœuf? C'eſt ce

(*a*) Philoſ. de l'Hiſt. c. 17, p. 87.
(*b*) Queſtions de Zapata, n. 11.

qu'il

qu'il falloit examiner, avant que de railler mal-à-propos. Le texte peut très-bien ſignifier, *Dieu plaça à l'entrée du Paradis une nuée épaiſſe, mêlée de tourbillons de flammes, pour fermer le chemin de l'arbre de vie.* Qu'y a-t-il de ridicule dans cette façon de parler ?

Notre Cenſeur continue à changer, comme il le juge à propos, la narration de Moïſe. *Les Dieux Elohim voyant que les filles des hommes étoient belles, prirent pour épouſes celles qu'ils choiſirent.* C'eſt ainſi qu'il traduit. Enſuite il obſerve qu'il n'y a aucune Nation, excepté la Chine, où quelque Dieu ne ſoit venu faire des enfans à des filles; que de-là ſont nés les Héros & les Géants.

1°. Il eſt faux que Moïſe parle des Dieux. La Vulgate même, que le Philoſophe fait ſemblant de ſuivre, a traduit *filii Dei*, les enfans de Dieu, & non pas *les Dieux*. 2°. Le Paraphraſte Chaldaïque a mieux ſenti la force du terme, en traduiſant *filii principum*, les enfans des grands ou des puiſſans de la terre. 3°. Le terme de *Géants*, tiré du Grec n'a point dans les verſions de l'Ecriture, le même ſens que chez les Poètes : il ne ſignifie point des hommes d'une figure monſtrueuſe, mais des hommes plus grands & plus robuſtes que ceux d'aujour-

d'hui. Moïse n'a donc voulu dire autre chose, sinon que les hommes du premier âge furent plus puissans & plus forts que ceux de son siècle, & qu'ils abuserent de leur force pour se livrer au crime. La même tradition s'est répandue chez les autres peuples, mais ils l'ont défigurée par des fables.

§. 6.

L'Auteur renvoie à l'art. *Inondation*, pour examiner l'Histoire du déluge ; & il fait, contre cet événement, les mêmes objections qui reparoissent dans tous les Livres des Incrédules (*a*). Comme nous y avons répondu ailleurs (*b*), nous nous dispenserons d'un nouvel examen. Il remarque, après S. Augustin, que les Grecs, les Latins, ni les Orientaux n'en ont eu aucune connoissance ; on doit donc en conclure que du moins Moïse n'a pas puisé cette histoire chez les autres peuples.

Il tâche encore de tourner en dérision les paroles que Dieu dit à Noé au sortir de l'Arche : *Je ferai alliance avec vous & avec tous les animaux.* « Quelles ont été,

(*a*) Voyez les Mélanges de Philos. tome 1, page 33 & 48. Philos. de l'Hist. c. 1. La 18e Lettre sur les Miracles. Questions de Zapata, n. 13.

(*b*) Certitude des preuves du Christ, c. 11, §. 3.

» dit-il, les conditions du traité ? Que tous » les animaux se dévoreroient les uns les » autres ; qu'ils se nourriroient de notre » sang, & nous du leur ; qu'après les avoir » mangés, nous nous exterminerions avec » rage, & qu'il ne nous manqueroit plus » que de manger nos semblables égorgés » par nos mains. S'il y avoit eu un tel » pacte, il auroit été fait avec le Diable ».

Pour sentir le ridicule de cette belle tirade, il suffit de faire attention que le terme traduit par *alliance*, signifie simplement *promesse*. Dieu promet à Noé de ne plus exterminer les hommes ni les animaux par un déluge universel ; le texte ne dit rien autre chose. Les plaisanteries du Commentateur portent à faux, & ne signifient rien.

Dieu montre à Noé l'arc-en-ciel comme un signe ou un gage de sa promesse ; mais cela ne suppose point que l'arc-en-ciel n'ait pas existé auparavant. Quel inconvénient y a-t-il que Dieu ait donné pour gage de sa parole un signe naturel, qui pouvoit paroître nouveau à tous ceux qui n'avoient pas vécu avant le déluge ?

L'histoire des Anges arrivés à Sodôme, & insultés par les Sodomites, fournit à notre Auteur les réflexions les plus indécentes. Que des Anges, sous la figure humaine, aient été exposés à un outrage chez

un peuple corrompu & livré aux plus groſſiers déréglemens, il n'y a rien-là qui choque la vraiſemblance. C'eſt très-mal-à-propos que l'on veut comparer l'hiſtoire de Loth à la fable de Cyniras & de Myrrha, qui n'eſt qu'une allégorie obſcène ; ou à celle de Philémon & de Baucis, qui eſt très-récente ; il n'y a aucun rapport entre les unes & les autres, ſinon qu'elles ſervent toutes à nous rappeller les deſordres qui ont régné chez les premiers hommes. C'eſt une tradition univerſelle, & qui n'eſt que trop bien fondée ; les reſtes de l'incendie de Sodôme, toujours ſubſiſtans, en ſont un monument terrible, & qui devroit ouvrir les yeux aux Incrédules ; les payens mêmes en ont été frappés (*a*).

Il faudroit, dit-on, retrancher des Livres Canoniques, toutes ces choſes incroyables qui ſcandaliſent les foibles. Mais s'il faut retrancher tout ce qui peut paroître incroyable ou ſcandaleux à nos Philoſophes, il faut brûler tous les Livres ; Dieu n'a pas jugé à propos de les conſulter, & leur avis ne prouve rien.

Le même Critique dit que quelques célèbres Peres de l'Egliſe ont eu la prudence de tourner toutes ces hiſtoires en allégo-

(*a*) Strabon, l. 16, p. 725. Tacite, hiſt. L. 5, n. 7.

ries. L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* apporte pour exemple S. Auguſtin & Origène. (*a*). Ce dernier ſoutient qu'on ne peut entendre l'Hiſtoire de la *Genèſe* à la lettre.

Ces deux citations ſont fauſſes. S. Auguſtin, dans le Livre même qu'on nous oppoſe (*b*), commence toujours par donner le ſens littéral de l'Hiſtoire, avant que d'avoir recours aux allégories; & il a fait un Ouvrage entier ſur le ſens littéral de la *Genèſe : de Geneſi ad litteram.* Origène dit ſeulement qu'il y a pluſieurs choſes dans l'Hiſtoire de la création qu'on ne doit pas prendre à la lettre (*c*); mais il n'a jamais dit que toute cette Hiſtoire étoit une allégorie. Au contraire, il l'explique littéralement lui-même dans ſes Homélies ſur la *Genèſe*; & c'eſt du ſens littéral qu'il tâche de tirer des applications allégoriques pour la correction des mœurs. Il eſt déſagréable pour nous d'être continuellement obligés de reprocher aux Philoſophes leur infidélité dans les citations,

§. 7.

L'Hiſtoire d'Abraham a fourni à l'Au-

(*a*) Page 128.
(*b*) *De Geneſi contrà Manichæos.*
(*c*) *Philocalia*, c. 1.

teur du *Dictionnaire Philosophique* un article particulier, où l'on retrouve la même méthode & le même génie que dans tous les autres; une érudition très-superficielle, une critique peu judicieuse, une malignité qui empoisonne tout (*a*).

Il commence par vouloir nous faire douter de l'existence de ce Patriarche; *c'est*, dit-il, *un de ces hommes plus connus par leur célébrité que par une Histoire bien avérée.* Il feint de combattre seulement les fausses traditions des Arabes; & il attaque de front l'Histoire de Moïse.

Cet Ecrivain devoit être bien instruit des événemens qu'il raconte; Lévi, son bisayeul, avoit vécu 33 ans avec Isaac, fils d'Abraham; il n'y a que trois personnes entre celui-ci & Moïse, quoiqu'il y ait cinq générations.

Selon les Arabes, Abraham a fondé la Ville & le Royaume de la Mecque. Premiere fausseté. Les Arabes croyent seulement qu'Abraham bâtit le Temple ou l'Oratoire de la Mecque; ce qui est fort différent. Il est bon de sçavoir que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* a tiré de celui de Bayle, art. *Abraham*, ce qu'il dit

(*a*) On lit à peu près la même chose dans la Philos. de l'Hist. c. 16, p. 73.

des traditions Arabes, & qu'il l'a défiguré, en y ajoutant du ſien, ſans citer aucun garant.

Il oppoſe les conquêtes & la proſpérité des deſcendans d'Iſmaël, à l'état d'abjection & de miſere où ſont aujourd'hui ceux d'Iſaac, les avantages que les premiers ont eu ſur les ſeconds. Et voilà juſtement ce qui prouve les connoiſſances ſupérieures de Moïſe; il peint Iſmaël comme *un homme farouche, dont le bras ſera levé contre tous, & qui dreſſera ſes tentes ſous les yeux de ſes freres* (*a*). L'antipathie héréditaire entre les deux races nous garantit qu'elles ne ſe ſont point accordées pour s'attribuer fauſſement la même origine, ni pour obſerver l'uſage ſingulier de la circonciſion comme une marque de fraternité.

A ne juger des choſes que par les exemples de nos Hiſtoires modernes, il ſeroit aſſez difficile, dit notre Auteur, *qu'Abraham eût été le Pere de deux Nations ſi différentes.* Mais doit-on juger du ſiècle d'Abraham par nos Hiſtoires modernes; des anciennes mœurs, par nos uſages; des temps voiſins du déluge, par l'état préſent des Nations? Le ſiécle d'Homere, bien poſtérieur à celui d'Abraham, reſſemble-t-il à ce que nous

(*a*) Gen. 16, 12.

voyons ? Ce caractere original d'antiquité, qui ſe fait ſentir dans l'Hiſtoire d'Abraham, eſt une preuve inconteſtable de ſa vérité.

Il étoit né en Chaldée, cela eſt vrai : *il étoit fils d'un pauvre Potier*, cela eſt faux ; l'Ecriture atteſte le contraire. Abraham étoit déja fort riche à la maniere de ces temps-là, quand il ſortit d'Aran ; il eſt dit qu'*il en emporta tous ſes biens & tous les eſclaves dont il avoit fait l'acquiſition* (*a*). Seroit-il devenu tout-à-coup ſi puiſſant, s'il fût né dans la pauvreté ? Peu de temps après, ſon neveu & lui ſe trouvent obligés de ſe ſéparer ; parce qu'ils étoient trop riches pour pouvoir demeurer enſemble (*b*).

L'Auteur objecte que, ſelon la *Genèſe*, Abraham avoit 75 ans lorſqu'il ſortit du pays d'Aran après la mort de ſon pere. Mais la *Genèſe* dit auſſi que Tharé ayant engendré Abraham à 70 ans ; ce Tharé vécut juſqu'à 205 ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de ſon pere. A ce compte il eſt clair, par la *Genèſe* même, qu'Abraham étoit âgé de 135 ans, quand il quitta la Méſopotamie.

Il auroit fallu dire au moins, *quand Abraham quitta Aran*, & non la Méſopotamie. Il paroît certain qu'Aran n'étoit point dans

(*a*) *Gen.* 12, 5.
(*b*) *Gen.* 12, 6.

la Méſopotamie. Tharé étoit parti de chez lui pour quitter le pays des Chaldéens ; il n'eſt donc pas probable qu'il ſe ſoit arrêté dans ce même pays & au-delà de l'Euphrate. On connoît trois villes nommées *Charræ* ou *Charæ* dans les Géographes ; l'une au-delà de l'Euphrate près d'Edeſſe ; l'autre en-deçà & beaucoup plus au midi près de Palmyre ; la troiſième dans la Syrie, à peu de diſtance de Damas & de la Paleſtine, Si Aran eſt l'une ou l'autre de ces villes, comme les Sçavans le ſoutiennent, toute la vraiſemblance eſt pour la troiſième (*a*). Venons à la difficulté de Chronologie.

L'Auteur, en la copiant dans Dom Calmet, auroit pu y prendre la réponſe. La *Genèſe* ne dit point expreſſément que Thare ait engendré Abraham à 70 ans. Le texte porte : *Tharé vécut* 70 *ans, & il engendra Abraham, Nachor & Aran* (*b*). Si l'on s'arrête au ſens grammatical de ces paroles, il s'enſuivra que Tharé a eu ces trois fils la même année ; ce qui eſt ridicule. Quoiqu'Abrahan ſoit nommé le premier, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit l'aîné, ni qu'il ſoit né à la 70ᵉ année de ſon pere. De même quand la *Genèſe* raconte que *Noé, âgé de* 500 *ans*,

(*a*) Voyez Bochart Géogr. 1. part. l. 2, c. 14 ; & les Cartes de M. d'Anville.
(*b*) *Gen.* 11, 26.

engendra Sem, Cham & Japhet (a). Cela ne ſignifie point que Sem ſoit l'aîné, ni qu'il ſoit venu au monde cette année; puiſqu'il eſt prouvé d'ailleurs que Japhet étoit l'aîné des trois. Le texte précédent ſignifie donc ſeulement que Tharé commença d'avoir des enfans à ſa 70e année, tout comme Noé à ſa 500e. Sem & Abraham ſont nommés les premiers, quoique puînés, parce que ce ſont les tiges d'où deſcendoient les Iſraélites.

Abraham, continue l'Auteur, *alla d'un pays idolâtre dans un autre pays idolâtre, nommé Sichem, en Paleſtine.* Nouvelle ſuppoſition démentie par le texte même. Ce qui eſt dit de Melchiſedech, chap. 14, & d'Abimelech Roi de Gérare, chap. 20, prouve évidemment qu'alors le vrai Dieu étoit connu & adoré dans la Paleſtine. Le vrai motif de la tranſmigration d'Abraham, étoit l'ordre de Dieu & l'idolâtrie introduite chez les Chaldéens. Ne pouvoit-il pas en ſortir encore, pour aller dans un pays moins peuplé, où il pût trouver des campagnes plus vaſtes pour le pâturage de ſes troupeaux? Il eſt donc ridicule de dire que *l'eſprit humain comprend à peine les raiſons d'un pareil voyage.*

(a) *Gen.* 5, 31.

La langue Chaldéenne devoit être fort différente de celle de Sichem : c'eſt la déciſion du Philoſophe ; mais il auroit dû, par prudence, ne point parler des langues anciennes, dont il n'a aucune connoiſſance. Celle des Chaldéens & celle des habitans de la Paleſtine, étoient pour lors deux dialectes de la même langue, & aſſez ſemblables, pour que les deux peuples puſſent s'entendre aiſément. Cela eſt évident par l'Hiſtoire de Jacob & de Laban, & par ce qui nous reſte encore de ces deux langages.

Sichem eſt éloignée de la Chaldée de plus de cent lieues ; &, ſelon notre Auteur, il faut paſſer des déſerts pour y arriver. Il traite auſſi mal la Géographie que l'Hiſtoire : nous en verrons plus d'une preuve. Il n'eſt point néceſſaire de paſſer des déſerts pour arriver depuis l'Euphrate dans la Paleſtine, puiſque l'on peut traverſer la Syrie en côtoyant la mer. On ſçait d'ailleurs que les peuples Nomades, & accoutumés à camper, tels qu'étoient alors les Patriarches, les troupes de Sauvages, les hordes de Tartares, font, ſans difficulté, de plus longs trajets. Enfin eſt-il bien certain que le pays qui eſt entre l'Euphrate & la Paleſtine, ait été autrefois comme aujourd'hui un déſert inculte & inhabitable ? Si

cela étoit, l'on n'y auroit pas bâti la ville de Palmyre; on ne place point les villes dans les déſerts.

A peine Abraham eſt-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait ſortir pour aller chercher des vivres en Egypte; *il y a*, dit-on, *deux cens lieues de Sichem à Memphis.* La vérité eſt que, ſelon les Cartes, il n'y en a pas cent; & il n'eſt point dit qu'Abraham ſoit allé à Memphis. Il y avoit tout au plus 40 lieues françoiſes depuis le centre de la Paleſtine, où étoit Sichem, juſqu'à la frontiere de l'Egypte; & beaucoup moins depuis cette frontiere juſqu'à Tanis, où règnoit Pharaon, ſelon l'opinion commune.

Il eſt encore plus faux qu'Abraham eût alors 140 ans; il n'en avoit pas 80. On aſſure mal-à-propos que Sara, ſon épouſe, âgée de 65 ans, n'étoit qu'un enfant en comparaiſon de lui. Nous verrons ailleurs qu'Abraham n'avoit que dix ans plus qu'elle.

§. 8.

Mais ces erreurs de fait ſont des bagatelles, en comparaiſon du deſſein déteſtable que l'on prête à Abraham, de tirer parti en Egypte de la beauté de ſon épou-

ſe (*a*). Le texte de Moïſe n'autoriſe point cette calomnie. *Je prévois*, dit Abraham à Sara, *que les Egyptiens ſeront frappés de votre beauté ; dès qu'ils vous auront vue, & qu'ils ſçauront que je ſuis votre époux, ils me mettront à mort pour vous poſſéder. Dites-leur, je vous prie, que vous êtes ma ſœur, afin qu'ils me faſſent du bien par conſidération pour vous* (*b*). Remarquons d'abord qu'Abraham n'engage point ſon épouſe à mentir ; elle étoit véritablement ſa ſœur du côté paternel, & non point ſœur utérine. Notre Auteur commence par ſuppoſer que c'étoit un menſonge : *feignez que vous êtes ma ſœur*, lui dit-il ; il n'étoit pas beſoin de feindre, puiſque Sara diſoit la vérité. *Il devoit bien plutôt lui dire*, continue le Critique, *feignez que vous êtes ma fille :* alors Abraham auroit menti, & c'eſt ce qu'il ne vouloit pas faire.

Les ſoupçons d'Abraham furent vérifiés ; Sara arrivée en Egypte, fut enlevée & conduite au Roi. L'Ecriture ne donne aucun lieu d'imaginer que l'on ait attenté à ſa pudeur ; il eſt dit ſeulement que Dieu punit Pharaon à cauſe de l'enlevement de

(*a*) Voyez encore Queſtions de Zapata, n. 15.
(*b*) Gen. 12, 11.

Sara; preuve que Dieu veilloit ſur ſon innocence. Mais notre Philoſophe a le talent de tout empoiſonner; il ne tient pas à lui qu'Abraham ne ſoit regardé comme un mari criminel qui a proſtitué ſon épouſe.

On lui fit en Egypte des préſens conſidérables; on lui donna du bétail & des eſclaves, principale richeſſe de ces temps-là: ce qui prouve, dit l'Auteur, que l'*Egypte dès-lors étoit un Royaume très-puiſſant & très-policé, par conſéquent très-ancien.* Cela prouve préciſément le contraire. Un Roi, qui pour toute magnificence fait des préſens de bétail & d'eſclaves, ne ſera jamais regardé comme un Souverain fort puiſſant ſelon nos idées; ou bien il faut dire qu'Abraham lui-même étoit un grand Monarque. Fort peu de temps après il eſt obligé de ſe ſéparer de ſon neveu, à cauſe de la multitude exceſſive de leurs troupeaux & de leurs eſclaves; il ſe trouve en état, avec ſes ſeuls domeſtiques, de défaire une petite armée qui avoit fait fuir devant elle cinq Rois avec toutes leurs forces. On ſçait ce que c'étoit que les Rois de ces temps-là. Abraham, à la tête de ſes trois cens hommes, auroit peut-être fait trembler ce Roi Egyptien, qu'on nous donne pour un Prince puiſſant. C'eſt auſſi une preuve ſinguliere de la po-

lice d'un Royaume que la hardieſſe d'enlever une étrangere à cauſe de ſa beauté. Voilà comme ce Royaume d'Egypte, renfermé alors dans le Delta, & qui ne le comprenoit peut-être pas tout entier, ſe trouvoit ſi ancien, environ 250 ans après la diſperſion; tandis que l'Empire d'Aſſyrie, plus voiſin du berceau du genre humain, commençoit à peine à éclorre.

Ainſi raiſonne notre Philoſophe, auſſi ſçavant Antiquaire qu'il eſt bon Géographe & fidèle Hiſtorien. Dans la ſuite des ſiècles, Memphis devint la capitale de l'Egypte; donc elle l'étoit déja du temps d'Abraham. Il eſt cependant fort incertain ſi Memphis étoit alors bâti. Homere, bien poſtérieur à Abraham, & qui a tant parlé de Thebes, n'a pas ſeulement nommé Memphis. De l'aveu de tous les anciens, l'Egypte a commencé à être habitée par la partie inférieure, ou par le Delta, & ſon nom ſeul le fait connoître; il ſignifie *terrein environné d'eau.* C'eſt ſans doute dans cette partie que Abraham arriva: or Memphis n'eſt point dans le Delta. N'importe, on nous dit hardiment que le Roi qui enleva Sara étoit le Roi de Memphis, auquel Abraham étoit allé offrir ſa ſœur.

La jeune Sara, dit l'Auteur, *avoit 90 ans, ſelon l'Ecriture, quand Dieu lui*

promit qu'Abraham, qui en avoit 160, lui feroit un enfant dans l'année. L'Ecriture dit formellement qu'Abraham n'en avoit que cent. *Peut-on se persuader*, dit-il, *qu'un vieillard centenaire aura un fils, & que Sara, nonagénaire, puisse encore enfanter (a)?* Abraham lui-même ne croyoit donc pas la chose possible, selon les loix de la nature, & la plaisanterie du Critique qui appelle Sara jeune à cet âge est fort déplacée.

Abraham, poursuit-il, *qui aimoit à voyager, alla dans le désert horrible de Cadès avec sa femme.* Il est bon de se souvenir que ce voyage est postérieur de 20 ans au premier. Ce désert, que l'on dit si horrible, étoit une vaste campagne sans habitation, mais propre au pâturage; c'est ce que l'Ecriture entend souvent sous le nom de *désert*; lieu par conséquent très-commode pour Abraham, accoutumé à camper au milieu de ses troupeaux, & toujours accompagné d'un grand nombre de domestiques. Dans le Livre de l'*Ecclésiastique (b)*, Cadès est représenté comme un lieu planté de palmiers; ce n'étoit donc rien moins qu'un désert incapable de culture.

(a) *Gen.* 17, 17.
(b) *Eccli.* 24, 18.

Un

Un Roi de ce déſert tint la même conduite envers Sara que le Roi d'Egypte. *Le Pere des Croyans*, dit notre Auteur, *fit le même menſonge qu'en Egypte, & donna ſa femme pour ſa ſœur.* Nous avons vu que ce menſonge eſt imaginaire; que c'eſt l'Auteur lui-même qui eſt coupable de la fauſſeté dont il accuſe le pere des Croyans.

Il prétend que les Commentateurs ont fait des volumes entiers pour diſculper Abraham & concilier la Chronologie; il tourne leurs ouvrages en ridicule. C'eſt une ruſe à laquelle nous ſommes accoutumés. 1°. Il eſt faux que l'on ait fait des volumes entiers ſur cet objet; à peine occupe-t-il quelques pages dans les Commentaires les plus étendus. 2°. Si ces Ecrits ſont ſi ridicules, comment l'Auteur a-t-il pris la peine de les lire & d'y copier ſes objections, en laiſſant de côté les réponſes? artifice uſé, dont ſe ſervent tous les plagiaires.

Qu'importe que Bram, Abram, & Brama, ayent été des noms fameux dans l'Inde & dans la Perſe? *Ram* ou *Bram* ſignifie grand, élevé, puiſſant, dans les langues Orientales; c'eſt un nom appellatif qui a pu être donné à pluſieurs perſonnes, qui a même pu déſigner la Divinité. Qu'eſt-ce que cela prouve contre l'Hiſtoire du Patriarche?

§. 9.

Une des circonſtances les plus remarquables de cette Hiſtoire, eſt l'établiſſement de la circonciſion. L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* en a fait un nouvel article; il prétend que les Juifs l'ont reçue des Egyptiens (*a*). Celſe & Julien l'avoient dit avant lui (*b*). On ſçait que Marsham a ſoutenu la même choſe; notre Critique pouvoit en emprunter ſes preuves; pour ne pas les aller chercher ſi loin, il les a priſes dans la Diſſertation de Dom Calmet ſur la circonciſion. Hérodote eſt le ſeul Auteur qu'il oppoſe aux Livres ſaints; mais il prétend que ſur ce fait, le témoignage de l'Hiſtorien Grec eſt d'un grand poids.

Il faut obſerver qu'Hérodote étoit contemporain d'Eſdras; qu'il a écrit 460 ans avant J. C. par conſéquent plus de 1400 ans après l'époque où les Livres des Hébreux placent l'établiſſement de la circonciſion. Ces dates ſont eſſentielles.

« Lorſqu'Hérodote, dit notre Auteur, » raconte ce que lui ont dit les Barbares

(*a*) Voyez encore Philoſ. de l'Hiſt. c. 5, p. 195 & c. 22, p. 110 Examen important, c. 5, p. 31.

(*b*) Dans Origène, l. 1 & 5. S. Cyrille, l. 10.

» chez lesquels il a voyagé ; il raconte
» des sottises, & c'est ce que font la plu-
» part de nos voyageurs. Aussi n'exige-t-il
» pas qu'on le croie, quand il parle de l'a-
» venture de Gigès & de Candaule, d'A-
» rion porté sur un Dauphin, de l'oracle
» rendu à Crésus, du cheval de Darius, &
» de cent autres fables; mais quand il parle de
» ce qu'il a vu, des coutumes des peuples
» qu'il a examinées, de leurs antiquités
» qu'il a consultées, il parle alors à des
» hommes ».

Ce préambule est séduisant ; malheureusement il porte sur une fausse supposition. Quand Hérodote parle de l'aventure de Gygès & de Candaule, il cite, pour appuyer son récit, le témoignage d'Archiloque de Paros, Auteur contemporain ; pour attester l'effet que produisit sur Crésus l'oracle qui lui fut rendu, Hérodote fait l'énumération des présens dont ce Roi enrichit le Temple de Delphes. Est-ce là parler en Historien qui *n'exige pas qu'on le croye ?* Son Histoire est pleine de ces oracles prétendus ; par-tout le faux y est tellement mêlé avec le vrai, qu'il est très-difficile de les distinguer.

Il mérite sans doute plus de créance quand il parle *des coutumes des peuples qu'il a examinées ;* néanmoins dans la *Philoso-*

pohie de l'Hiſtoire (*a*), on s'inſcrit en faux contre ce qu'Hérodote raconte de la proſtitution des Babyloniennes dans le Temple de Vénus (*b*), quoique ſon récit ſoit confirmé par le témoignage exprès de Strabon (*c*), & du Prophète Jérémie (*d*); & l'on a répondu avec beaucoup d'humeur à un Ecrivain qui a voulu juſtifier Hérodote ſur ce point (*e*). C'eſt ainſi que tantôt l'on exalte, & tantôt l'on déprime l'Hiſtorien Grec, comme on le juge à propos.

Quand Hérodote parle des antiquités d'un peuple qu'il a conſultées, *il parle à des hommes;* mais quel eſt le peuple dont il avoit conſulté les antiquités au ſujet de la circonciſion? Ce ſont les Egyptiens; nous le verrons bientôt. Or dans les *Mêlanges de Littérature, d'Hiſtoire & de Philoſophie* (*f*), on décide que *tout ce qu'Hérodote tient des Prêtres d'Egypte eſt faux.* Nous voilà ſans doute bien préparés à croire ce qu'Hérodote nous dira ſur leur témoignage.

(*a*) Chap. 11, p. 65.
(*b*) Herodot. l. 1, §. 199.
(*c*) Strabon, l. 16.
(*d*) Baruc, c. 6, ℣. 42 & 43.
(*e*) Voyez la Défenſe de mon Oncle, contre le Supplément à la Philoſ. de l'Hiſt.
(*f*) Tome 2, in-8°. c. 47, p. 308.

Voyons ſon paſſage ; notre Auteur le rapporte avec ſa fidélité ordinaire.

Il ſemble, dit Hérodote (*a*), *que les habitans de la Colchide ſont originaires de l'Egypte ; j'en juge par moi-même, plutôt que par ouï-dire : car j'ai trouvé qu'en Colchide on ſe ſouvenoit bien plus des anciens Egyptiens, qu'on ne ſe reſſouvenoit des anciennes coutumes de Colcos en Egypte.* Il y a déja ici une altération légere, mais qui mérite attention. Le texte porte : *les Colques ſe ſouvenoient bien plus des Egyptiens, que les Egyptiens des peuples de Colcos.* Il n'eſt point queſtion des *anciens Egyptiens*, mais des Egyptiens d'alors, ni des *anciennes coutumes de Colcos*, mais de la nation des Colques ſeulement. Il n'eſt pas ſurprenant que les Colques euſſent connoiſſance des Egyptiens, qui du temps d'Hérodote étoient un peuple célèbre ; il n'étoit pas néceſſaire pour cela d'être originaire d'Egypte. Ce n'eſt pas une merveille non plus que les Egyptiens connuſſent très-peu les Colques, qui n'ont jamais été une Nation conſidérable. Si Hérodote ſe ſert du terme *reſſouvenir*, c'eſt conſéquemment à ſon opinion particuliere, dont nous allons examiner les preuves.

(*a*) Hérodot. l. 2.

Ces Habitans des bords du Pont-Euxin prétendoient être une Colonie établie par Séſoſtris. Nouvelle falſification. Voici ce que dit Hérodote : *Les Egyptiens diſoient qu'ils étoient perſuadés que les Colques étoient un détachement de l'armée de Séſoſtris.* Ce ne ſont point les Colques qui croyoient être originaires d'Egypte ; leur témoignage mériteroit quelqu'attention ; ce ſont les Egyptiens qui plaçoient chez eux le berceau des Colques ; cela eſt fort différent. Jamais les Colques n'avoient ouï parler de Séſoſtris : l'Hiſtoire de ce prétendu Conquérant eſt une fable (*a*).

Mais ſur quelles preuves Hérodote a-t-il jugé que les Colques étoient une Colonie Egyptienne ? *Pour moi*, dit-il, *je le conjecturois, non-ſeulement parce qu'ils ſont baſannés & qu'ils ont les cheveux friſés . . . . mais parce que les peuples de la Colchide, d'Egypte, & d'Ethiopie ſont les ſeuls ſur la terre qui ſe ſoient fait circoncire de tout temps.* Hérodote a ſenti lui-même que la reſſemblance du teint & des cheveux ne prouvoit rien ; c'eſt donc uniquement l'uſage de la circonciſion qui

(*a*) On l'a réfutée dans la Philoſ de l'Hiſt. c. 18, p. 98. Dans le Traité ſur la Tolérance, c. 9, p. 72. Dans les Eſſais ſur l'Hiſt. gén. tome 8, c. 62.

lui a fait juger que les Colques étoient Egyptiens d'origine.

Car, pourſuit-il, *les Phéniciens & les Syriens de la Paleſtine avouent qu'ils ont pris la circonciſion des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui les bords du Thermodon & du Parthenius, & les Macrons leurs voiſins, avouent qu'il n'y a pas long-temps qu'ils ont appris cet uſage des Colques. Comme ce ſont les ſeuls de tous les peuples qui ſoient circoncis, c'eſt par-là principalement qu'ils ſont reconnus pour Egyptiens d'origine.* Notre Philoſophe avoit encore altéré quelques endroits; je me ſuis contenté de les rétablir ſur le texte d'Hérodote.

Les Syriens de la Paleſtine, c'eſt-a-dire, les Juifs, *avouent qu'ils ont pris la circonciſion des Egyptiens.* Si cela étoit vrai, la queſtion ſeroit décidée: mais cet aveu eſt-il réel, eſt-il même poſſible? Quoi! les Juifs du temps d'Hérodote, peu après leur retour de la captivité, auroient avoué qu'ils tenoient la circonciſion des Egyptiens, pendant que tous leurs Livres ſacrés atteſtoient le contraire? Ce n'eſt pas tout. Quelques-uns de ces Syriens ou Juifs, établis ſur les rives du Thermodon, avouent qu'ils ont appris depuis peu cet uſage des Colques, au lieu de l'avoir reçu de leurs

ancêtres dans la Paleſtine, où cet uſage étoit ancien ? Sent-on le ridicule de cette ſuppoſition ? Les Juifs, toujours opiniâtrément attachés à leurs uſages, toujours prévenus contre les rits des autres Nations, ſe ſont aſſujettis à la circonciſion, pour ſuivre l'exemple des Colques. Il paroît qu'Hérodote connoiſſoit très-peu les Juifs.

Pour ſentir de quel poids eſt ſon témoignage, remontons à la ſource qu'il nous indique lui-même. Il tenoit des Egyptiens ce qu'il raconte des anciens peuples, & la plupart des fables dont il a farci ſon Hiſtoire. Frappé d'une reſſemblance apparente entre les Colques & les Egyptiens, & ſur-tout de la circonciſion qui leur étoit commune, il en demanda la raiſon à ces derniers ; ils ne manquerent pas, ſelon leur coutume, de s'attribuer l'origine de tout : Hérodote les crut ſur leur parole. S'il eût interrogé les Juifs, ceux-ci l'auroient détrompé.

Mais, dira-t-on, Hérodote s'appuye encore d'une autre preuve ; c'eſt que les Colques avoient la même langue que les Egyptiens. Cette nouvelle obſervation acheve de démontrer la fauſſeté de toute l'Hiſtoire. Il eſt impoſſible qu'un peuple tranſplanté à deux cens lieues de l'Egypte depuis Séſoſtris, ait conſervé ſon même langage pendant 1200 ans. Hérodote n'entendoit

ni

ni la langue de la Colchide, ni celle de l'Egypte ; il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſe ſoit trompé ſur leur identité. La langue des Mingréliens, ſucceſſeurs des Colques, qui eſt très-connue des Sçavans, n'a aucun rapport avec le Cophte ou l'ancien Egyptien.

Qu'étoit-ce donc que ces Colques & ces Syriens circoncis, placés ſur les bords du Pont-Euxin ? C'étoit des peuplades de Juifs chaſſés de la Paleſtine par Salmanaſar, & enſuite par Nabuchodonoſor, qui allerent s'établir, les uns ſur les rives du Thermodon, les autres le long du Phaſe. On ſçait qu'il y en eut qui franchirent même le Caucaſe, & pénétrerent juſqu'à la Chine. Leur langage, qui étoit l'Hébreu, avoit beaucoup d'affinité avec le Phénicien & avec l'Egyptien ; il n'en falloit pas davantage pour tromper Hérodote.

Quant à ce qu'il ajoute qu'il ignore ſi les Ethiopiens ont reçu la circonciſion des Egyptiens, ou au contraire, parce qu'elle eſt fort ancienne chez les uns & chez les autres : nous verrons que ce doute même ſert à éclaircir la queſtion. Il eſt temps de voir les preuves dont notre Philoſophe ſe ſert pour appuyer le récit d'Hérodote.

« A qui peut-on, dit-il, attribuer l'ori-» gine de la circonciſion ? Ou à la Nation

» de qui cinq ou ſix autres confeſſent la » tenir ; ou à une autre Nation bien moins » puiſſante, moins commerçante, moins » guerriere, cachée dans un coin de l'Ara» bie pétrée, qui n'a jamais communiqué le » moindre de ſes uſages à aucun peuple » ?

Il eſt faux que cinq ou ſix Nations ayent confeſſé tenir la circonciſion des Egyptiens. Hérodote n'attribue cette prétendue confeſſion qu'aux Phéniciens & aux Syriens de la Paleſtine ; les premiers n'ont jamais été circoncis ; les ſeconds ne pouvoient faire cet aveu ſans démentir leur Religion. Selon Hérodote, les Syriens des rives du Thermodon diſoient l'avoir empruntée des Colques ; mais il ne dit point que les Colques ayent reconnu la tenir des Egyptiens. Les Ethiopiens n'avouoient pas non plus qu'ils euſſent pris la circonciſion en Egypte, puiſqu'Hérodote convient de ſon ignorance ſur cet article. Nous verrons bientôt de qui les Egyptiens l'avoient reçue.

C'eſt une imagination bizarre de nous peindre les anciens Egyptiens comme une Nation plus commerçante & plus guerriere que les Juifs. 1°. L'Auteur même du *Dictionnaire Philoſophique* a dit le contraire à l'article *Apis* ; & l'on ſçait d'ailleurs qu'ils ont été ſucceſſivement ſubjugués par les Arabes, par les Ethiopiens, par les Perſes,

par les Grecs, par les Romains, par les Sarrasins. 2°. Il est certain que les anciens Egyptiens avoient la mer en horreur; qu'ils fermoient leurs ports aux étrangers; que chez eux le commerce n'étoit exercé que par les femmes; qu'ils manquoient de bois pour la construction des vaisseaux (*a*). Voilà pourquoi les Sçavans regardent comme fabuleux tout ce que l'on a dit sur les flottes & sur les armées de Sésostris.

Notre Philosophe s'attache à prouver que les Egyptiens n'ont pas reçu des Juifs la circoncision; cela est certain: mais on soutient qu'ils l'ont reçue des Ismaélites; en voici les preuves. 1°. Il est constant par l'aveu des Historiens Egyptiens, que leur Nation a été subjuguée par des Rois Arabes, Iduméens ou Ismaélites, qui ont été nommés *Rois pasteurs;* ils descendoient d'Ismaël, fils d'Abraham, dont la postérité a conservé l'usage de la circoncision, & l'observe encore aujourd'hui. Ils ont donc pu l'introduire en Egypte. Quand tout ce qu'Hérodote a dit des Colques seroit vrai, cela ne prouveroit encore rien contre le récit des Livres saints, ni contre la véri-

(*a*) Origine des Loix, des Arts & des Sciences, tome 2, p. 233.

table origine de la circonciſion. 2°. Il n'eſt pas moins certain que ces deſcendans d'Iſmaël rempliſſoient l'Arabie & l'Idumée ; qu'ils occupoient les côtes de la Mer rouge ; qu'ils ſe ſont répandus dans toute l'Ethiopie & dans le reſte de l'Afrique, où on les retrouve encore ; que la haute Egypte en étoit pleine ; que ſouvent ils ont été maîtres de l'Egypte, & lui ont donné des Rois. Ces Ethiopiens Iſmaélites ont donc pu y porter le rit de la circonciſion, ſans qu'on en puiſſe rien conclure contre la vérité de l'Hiſtoire ſainte. 3°. Une preuve plus poſitive, c'eſt que les Egyptiens donnoient la circonciſion, non pas comme les Juifs le huitième jour, mais comme les Iſmaélites à la quatorzième année. S. Ambroiſe atteſte ce fait, & il n'eſt contredit par aucun des Auteurs plus anciens. Il eſt dit dans la *Genèſe*, *qu'Iſmaël fut circoncis à l'âge de 13 ans révolus*, & *Iſaac le huitième jour de ſa naiſſance* (*a*). Conſéquemment les deſcendans d'Iſaac ont conſervé l'uſage de donner la circonciſion le huitième jour, & l'obſervent encore : ceux d'Iſmaël, dont le monde eſt rempli, n'ont pas été moins fidèles à la donner à la quatorzième année ; Joſephe, Origène, Porphyre, Jam-

(*a*) Gen. c. 7, 23 ; & c. 21, 4.

blique & plusieurs autres en sont les garans. La circoncision des Egyptiens ne vient donc pas des Juifs, mais des Ismaélites qui ont été plusieurs fois leurs Conquérans & leurs Maîtres.

§. 10.

Il nous reste à examiner les raisons par lesquelles on veut prouver que les Juifs ont reçu cette pratique des Egyptiens. « Les » Juifs, dit notre Philosophe, avouent » qu'ils demeurerent pendant 205 ans en » Egypte; ils disent qu'ils ne se firent point » circoncire pendant cet espace de temps ». Si cela étoit vrai, ce seroit une preuve de plus contre l'Auteur; mais cela est faux: le Livre de Josué dit que *tous ceux qui sortirent d'Egypte étoient circoncis* (*a*). Sans cela ils n'auroient pas pu célébrer la Pâque (*b*).

« Il est dit, continue le Critique, dans » le Livre de Josué, que les Juifs furent » circoncis dans le désert: *Je vous ai délivré* » *de ce qui faisoit votre opprobre chez les* » *Egyptiens*. Or que pouvoit être cette op- » probre pour des gens qui se trouvoient » entre les Peuples de Phénicie, les Arabes

(*a*) *Josue*, c. 6, ℣. 5.
(*c*) *Exod.* c. 12, 48.

» & les Egyptiens, ſi ce n'eſt ce qui les ren-
» doit mépriſables à ces trois Nations ?
» Comment leur ôte-t-on cet opprobre ?
» En leur ôtant un peu de prépuce ; n'eſt-
» ce pas là le ſens naturel de ce paſſage » ?
Non aſſurément, c'eſt tout le contraire. *Je vous ai délivré de l'opprobre de l'Egypte*, c'eſt-à-dire, de ce qui vous rendoit ſemblables aux Egyptiens incirconcis. Quoi qu'en puiſſe dire l'Auteur, la circonciſion n'étoit point encore uſitée pour lors chez les Egyptiens. Plus de 300 ans après Joſué, les Philiſtins qui étoient une Colonie d'Egypte, ſont encore appellés par les Juifs, *le peuple incirconcis*.

Admirons la ſuppoſition de notre Philoſophe : pendant 205 ans que les Hébreux ont demeuré en Egypte, ils ne ſe ſont point fait circoncire, quoique les Egyptiens le fuſſent ; ils ont ainſi conſervé pendant tout ce temps-là, ce qui les couvroit d'opprobre aux yeux des Egyptiens : ils ont attendu pour s'en délivrer, 40 ans après leur ſortie ; & ils n'ont penſé à imiter les Egyptiens, qu'après avoir rompu toute communication avec eux. Cela eſt-il concevable ? En ſecond lieu, il ſuppoſe que les Phéniciens étoient circoncis, ce qui eſt d'une fauſſeté avérée.

« La *Genèſe*, pourſuit-il, dit qu'Abra-

» ham avoit été circoncis auparavant; mais » Abraham voyagea en Egypte, il a pu y » apprendre cet uſage ». Autre ſuppoſition. Le même Livre qui nous apprend qu'Abraham voyagea en Egypte, nous apprend auſſi qu'il fut le premier homme qui ait pratiqué la circonciſion; qu'il la reçut 14 ans après ſon retour d'Egypte; & jamais on ne prouvera qu'elle ait été connue en Egypte avant Abraham.

« De plus, ajoute notre Philoſophe, la » circonciſion d'Abraham n'eut point de » ſuite; ſa poſtérité ne fut circonciſe que » du temps de Joſué ». Il faut que l'Auteur n'ait jamais lu l'*Hiſtoire ſainte*. On voit dans la *Genèſe* (*a*) que les fils de Jacob étoient circoncis; dans l'Exode, que Séphora, femme de Moïſe, qui n'étoit point Egyptienne, donna elle-même la circonciſion à ſon fils. (*b*). Dans Joſué, que tous les Hébreux qui étoient ſortis de l'Egypte, avoient été circoncis (*c*). Cet uſage fut ſeulement interrompu pendant les 40 ans que le peuple paſſa dans le déſert; pendant tout ce tems il ne célébra point la Pâque, parce qu'il ne le pouvoit pas; avant d'entrer dans la Terre promiſe,

(*a*) *Gen.* 34, ℣. 15 & 22.
(*b*) *Exod.* 4, 25.
(*c*) *Joſ.* 6, 5.

il fallut circoncire tous ceux qui étoient nés depuis la sortie d'Egypte, afin qu'ils pussent la célébrer.

Le Critique avance encore plus fausſement qu'avant Josué, les Israélites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutumes des Egyptiens. Jamais les Israélites n'ont fait cet aveu. Moïse, dans la plupart de ses loix, s'attache à prendre le contrepied des rits & des coutumes de l'Egypte. Malgré cette attention, il n'est pas étonnant qu'il se trouve encore dans la Religion Juive plusieurs cérémonies usitées chez les Egyptiens. C'étoient des pratiques universelles & communes à tous les anciens peuples; Moïse ne les avoit pas plus imitées des Egyptiens que des Chinois (*a*).

L'énumération qu'en fait notre Philosophe, & qui est répétée dans *l'Examen important* (*b*), est fausse ou hasardée dans plusieurs articles. Jamais il ne prouvera que le sacrifice de la vache rousse, la purification avec de l'hysope, la cérémonie du bouc émissaire, aient été usités chez les Egyptiens.

Il n'est pas vrai non plus que les Arabes ayent reçu la circoncision de l'Egypte. Que les Egyptiens eux-mêmes l'aient imi-

(*a*) Voyez ci-dessus, c. 9, §. 1.
(*b*) Chap. 5, p. 51.

tée des Arabes ou des Ethiopiens leurs vainqueurs, on le comprend; mais que des peuples qui n'avoient rien à craindre ni à eſpérer des Egyptiens, en aient emprunté un rit auſſi ſingulier que la circonciſion, ſans aucun motif raiſonnable, on ne le concevra jamais.

« Les Egyptiens, qui dans les premiers » temps circonciſoient les garçons & les » filles, ceſſerent, avec le temps, de faire » aux filles cette opération, & enfin la reſ- » traignirent aux Prêtres, aux Aſtrologues » & aux Prophètes; c'eſt ce que Clément » d'Alexandrie & Origène nous appren- » nent ». Nouvelle ſuppoſition de l'Auteur. Jamais on ne prouvera que *dans les premiers temps* la circonciſion ait été un uſage général en Egypte, ou qu'elle y ait été plus commune que du temps d'Origène & de Clément d'Alexandrie. Celui-ci nous apprend (*a*) que Pytagore voyageant en Egypte, fut obligé de ſe faire circoncire pour être admis aux myſteres des Prêtres Egyptiens; preuve qu'Hérodote a très-mal rencontré, quand il a dit que les Egyptiens pratiquoient la circonciſion par un motif de propreté.

Les Latins qui ont fait tant de railleries

(*a*) Strom. l. 1, c. 6.

ſur la circonciſion des Juifs, qui ont tourné en ridicule les ſuperſtitions & les uſages bizarres des Egyptiens, ne leur ont jamais reproché cette coutume ; nouvelle preuve qu'elle n'a été chez eux, ni conſtante, ni univerſelle. Pendant que les Juifs & les Iſmaélites diſperſés par-tout ont ſcrupuleuſement conſervé la circonciſion, elle avoit abſolument ceſſé en Egypte, lorſque les Sarraſins ou les Turcs l'y ont introduite de nouveau après leur conquête. C'a donc toujours été la deſtinée de l'Egypte d'adopter les mœurs de ſes nouveaux Maîtres, & non pas de communiquer les ſiennes aux Nations étrangeres.

Enfin notre Philoſophe convient que cette cérémonie de la circonciſion paroît d'abord bien étrange ; il n'eſt pas peu embarraſſé à trouver la raiſon qui a pu la faire pratiquer aux Egyptiens. « De tout temps, » dit-il, les Prêtres de l'Orient ſe conſa- » croient à leurs divinités par des marques » particulieres..... Il y a grande appa- » rence que les Egyptiens qui révéroient le » Phallus, & qui en portoient l'image en » pompe dans leurs proceſſions, imaginerent » d'offrir à Iſis & Oſiris, par qui tout s'en- » gendroit ſur la terre, une partie du mem- » bre par lequel ces Dieux avoient voulu » que le genre humain ſe perpétuât ».

Vaine imagination. 1°. Les mœurs des Orientaux n'ont rien de commun avec celles des Egyptiens. 2°. Hérodote, dont on nous a vanté la ſagacité, parle dans le même Livre du Phallus porté en pompe dans les myſteres de Bacchus & de la circonciſion; mais il n'indique aucun rapport entre ces deux uſages, ni avec le culte d'Iſis & d'Oſiris; il prétend au contraire que la circonciſion étoit pratiquée par un motif de propreté; ou, ſi l'on veut, comme une purification. 3°. Plutarque, qui a parlé dans un grand détail du culte d'Iſis & d'Oſiris, n'a rien dit de la circonciſion. 4°. Si elle avoit fait partie du culte de ces deux Divinités, elle auroit ſubſiſté ſans doute autant que ce culte même; & c'eſt ce qui n'eſt point arrivé. 5°. Dans cette ſuppoſition, comment les autres Nations qui n'adoroient point les Dieux d'Egypte, auroient-elles adopté une cérémonie de leur culte? Comment les Juifs, ennemis déclarés de l'idolâtrie Egyptienne, auroient-ils pratiqué un rit conſacré aux Dieux d'Egypte? Le Critique va donc ici directement contre ſon intention: il détruit d'un trait de plume tout ce qu'il s'eſt efforcé d'établir.

C'eſt comparer les ténèbres à la lumiere, que d'oppoſer les conjectures & le ré-

cit peu exact d'Hérodote, à la narration ſimple, claire, circonſtanciée de Moïſe. Elle nous apprend qu'Abraham a reçu la circonciſion comme une marque de l'alliance ou de la promeſſe que Dieu lui a faite, comme un gage de la fécondité prodigieuſe que Dieu vouloit donner à ſa poſtérité. Il n'avoit que deux fils; l'un eſt circoncis dans ſa quatorzième année, le ſecond huit jours après ſa naiſſance. Les deſcendans de l'un & de l'autre continuent à porter, chacun à leur maniere, le caractere imprimé à leur pere. Ils s'étendent d'un bout de l'Univers à l'autre, & introduiſent ce ſigne de leur origine par-tout où ils ſont les maîtres: rien de ſi ſimple, mais rien de ſi frappant. La race d'Iſaac & celle d'Iſmaël, toujours rivales, toujours ennemies, répandues ſur toute la face de la terre, atteſtent encore aujourd'hui à tout l'Univers, leur origine commune, & la promeſſe faite à leur pere plus de 1800 ans avant J. C. En vain l'on cherche à obſcurcir ce prodige; il eſt inconteſtable, il eſt unique; il prouve invinciblement la vérité & l'authenticité des Livres de Moïſe.

§. II.

Nous avons examiné dans le ſecond chapitre de cet Ouvrage, les objections de nos

Philoſophes contre l'Hiſtoire & la conduite de ce Légiſlateur. L'Auteur du *Chriſtianiſme devoilé* ſe plaint de ce que l'on trouve dans les Ouvrages attribués à Moïſe, *une foule d'Hiſtoires improbables & merveilleuſes, un amas de loix ridicules & arbitraires; enfin l'Auteur conclut par y rapporter ſa propre mort* (*a*). Les prodiges rapportés dans l'Hiſtoire de Moïſe, peuvent paroître improbables & fabuleux à ceux qui ne croyent ni Dieu ni Providence; mais s'il y a un Dieu ſouverain arbitre de la nature, qui veille ſur les hommes, qui leur intime ſes volontés par des ſignes capables de frapper les plus ſtupides, les merveilles opérées en faveur des Hébreux, n'ont plus rien d'incroyable.

Qu'y a-t-il de ridicule ou d'arbitraire dans les loix de Moïſe? Il connoiſſoit le génie & les mœurs de ſon peuple, les vices auxquels ce peuple étoit enclin, les abus dont il falloit les préſerver, les déſordres dans leſquels il pouvoit être entraîné par l'exemple de ſes voiſins. Moïſe a dirigé ſes loix ſelon cette connoiſſance. Les payens, plus ſenſés & plus équitables que nos Philoſophes, ont rendu hommage à la ſageſſe du Légiſlateur des Hé-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 129.

breux (*a*) ; ils ont reconnu que ce n'étoit pas un homme ordinaire.

On a cru trouver de la contradiction entre quelques-unes de ſes loix : le *Lévitique*, dit-on, c. 18, ℣. 16, défend d'épouſer la veuve de ſon frere ; & le *Deutéronome* l'ordonne expreſſément, c. 25, ℣. 5. On n'a pas fait attention que cela n'eſt ordonné que dans un ſeul cas ; c'eſt lorſque le défunt n'avoit pas laiſſé d'enfans. Cette loi étoit bien antérieure à Moïſe, puiſqu'elle étoit déja en uſage parmi les enfans de Jacob, *Gen.* 28. Hors ce cas unique, la défenſe du *Lévitique* avoit lieu, & devoit être obſervée. Il n'y a point là de contradiction (*b*).

La mort de Moïſe eſt rapportée à la fin du *Deutéronome*. Il eſt évident que ce chapitre qui ne contient que douze verſets, a été écrit, non par Moïſe, mais par celui des Hiſtoriens Hébreux qui a continué les annales de ſon peuple. C'eſt Eſdras qui a rangé les livres ſaints dans l'ordre où ils ſont aujourd'hui ; le texte original n'étoit point diſtingué par chapitres ni par verſets : au lieu de placer ces douze verſets à la fin du *Deutéronome*, on pouvoit les mettre à

(*a*) Longin, Traité du Sublime ; Diodore de Sicile, &c.
(*b*) Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 175 & Dictionnaire Philoſ. art. *Moïſe*.

la tête du Livre de Josué, qui en est évidemment la continuation; toute la difficulté seroit résolue.

Après avoir accusé Moïse très-injustement, l'Auteur du *Christianisme dévoilé* ne traite pas mieux son successeur. *Josué*, dit-il, *arrête le soleil qui ne tourne point; Samson, l'Hercule des Juifs, a la force de faire retomber un Temple* (*a*). Voilà de terribles objections. D'autres Philosophes plus éclairés, ont approuvé la maniere de parler des Livres saints. « L'Ecriture, dit l'un » d'entr'eux, a besoin de parler le langage » de la multitude, pour se mettre à sa portée. Qu'un Missionnaire transplanté au » milieu des peuples sauvages, leur prêche » ainsi l'Evangile: *Je vous annonce le Dieu* » *qui fait tourner autour du soleil cette terre* » *que vous habitez*; aucun des Sauvages » ne daignera faire attention à son discours » (*b*).

Si le Temple des Philistins avoit été semblable à l'Eglise de S. Pierre de Rome, ou à celle de S. Paul de Londres, il est probable que Samson n'auroit pas pu le renverser. Ce Temple étoit sans doute une cabane bâtie comme celles où les Caraïbes & autres peuples Sauvages s'assemblent pour

(*a*) Christ. dévoilé, p. 129.
(*b*) Mélanges de Litt. &c. de M. d'Alembert, t. 4, p. 352.

honorer leurs Dieux. Deux colonnes placées au milieu soutenoient toute la charpente; quatre hommes forts & vigoureux pourroient ébranler de pareils édifices. En confondant les mœurs & les usages de tous les siècles, en jugeant des anciens peuples par l'état des Nations policées, il est aisé de représenter l'Ecriture comme *un amas de contes, indignes de la gravité de l'Histoire & de la majesté Divine, ridicules aux yeux du bon sens*, &c. Ces épithètes injurieuses ne coûtent rien : quand il faut prouver, la critique se trouve souvent en défaut.

Nous ne répondrons rien aux objections que l'on a faites dans l'*Analyse de la Religion Chrétienne*, par du Marsais, contre la Chronologie de l'Ecriture, ni aux reproches tirés de Bayle, & souvent répétés, contre la conduite de David. Ces deux points ont été très-bien éclaircis par plusieurs de nos Apologistes (*a*).

Nous avons examiné dans un autre Ouvrage (*b*), ce que l'on a objecté contre les Livres des Juges, de l'*Ecclésiaste*, des Cantiques, de Tobie, de Judith, d'Esther; nous avons répondu plus haut (*c*) à

(*a*) V. la Relig. nat. & la révélée, t. 6, differt. 23 & 24.
(*b*) Certit. des Preuves du Christ. c. 11.
(*c*) Ch. 2, §. 10.

la

la ſatyre que nos Philoſophes ont faite des mœurs Juives : nous allons voir s'ils ont fait contre le Nouveau Teſtament des difficultés plus difficiles à reſoudre.

ARTICLE II.

Des Livres du Nouveau Teſtament.

§. 12.

L'Auteur *du Chriſtianiſme dévoilé* parle de ces Livres dans ſon ſtyle ordinaire. *Quatre Hiſtoriens ou Fabuliſtes*, dit-il, *ont écrit l'Hiſtoire merveilleuſe du Meſſie ; peu d'accord ſur les circonſtances de ſa vie, ils ſe contrediſent quelquefois de la façon la plus palpable.* (*a*). Nous examinerons ſoigneuſement ces prétendues contradictions. Mais on prie le Lecteur de ſe rappeller ce que nous avons dit des Evangiles au commencement du chapitre troiſième ; il ſentira ſi ces Hiſtoires peuvent être traitées de fables par un homme de bon ſens.

Les Evangéliſtes ſont *peu d'accord ſur les circonſtances de la vie de J. C.* Suppoſons-le pour un moment. Ils ſont du moins d'accord ſur tous les événemens principaux, ſur ſa naiſſance, ſa prédication, ſes miracles, ſa mort, ſa réſurrection, ſon aſcen-

(*a*) Page 131. Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 7.

ſion, & ſur la doctrine qu'il a enſeignée. Lorſque pluſieurs Hiſtoriens profanes, parfaitement conformes ſur une ſuite de faits publics, ne varient entr'eux que ſur quelques légeres circonſtances du temps, du lieu, de la maniere, ſe croit-on fondé à douter de leur narration, & à la traiter de fable ?

Mais les Evangéliſtes ſe contrediſent. Il eſt queſtion de le prouver. La généalogie de J. C. donnée par S. Matthieu, eſt fort différente de celle que donne S. Luc : voilà la grande objection que répètent tous nos Philoſophes (*a*); & par la maniere dont ils en parlent, il ſemble que la difficulté ſoit ſans réplique ; Julien l'avoit déja faite (*b*). Un moment de réflexion ſuffit pour la faire diſparoître.

S. Matthieu ſe propoſe de montrer que J. C. deſcendoit de David par les aïeux paternels de Joſeph, ſon pere ſelon la loi, & par la branche aînée des deſcendans de ce Roi. S. Luc fait voir que J. C. en deſcendoit encore par les aïeux de Marie, & par la branche des puînés. Les deux généalogies comparées enſemble, prouvent que

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 131. Examen important, c. 13, p. 78. Dict. Phil. t. 1, art. *Chriſtianiſme*, p. 206. Queſt. de Zapata, n. 50. Traité ſur la Tolér. c. 11, p. 99. Deuxième Lettre ſur les Miracles, p. 35 ; & vingtième Lettre, p. 195.

(*b*) Dans S. Cyrille, l. 8.

les deux branches se sont trouvées réunies dans Zorobabel, & dans Mathan ou Mathat, bisaïeul de J. C; que ce Mathan étoit fils d'Eléazar & gendre de Lévi, tout comme Joseph est fils de Jacob & gendre d'Héli; que par conséquent Joseph & Marie étoient cousins-germains, & ont dû s'épouser, selon la loi portée dans le dernier chapitre du Livre des Nombres. La prétendue contradiction démontre que J. C. réunissoit dans sa personne tous les droits du sang de David & des Patriarches, & tous les caracteres du Messie.

Nous n'entrerons point dans les autres difficultés de détail que l'on peut faire sur ces généalogies; l'on en trouve la solution dans Dom Calmet & dans les autres interprètes.

Il est dit dans S. Luc que Jesus naquit sous le Gouvernement de Cyrinus ou Cyrenius, lorsque l'Empereur Auguste fit faire le dénombrement de tout l'Empire : mais il n'y eut jamais de tel dénombrement, & aucun Auteur n'en parle; Cyrenius ne fut Gouverneur de Syrie que dix ans après l'époque de la naissance de J. C. (*a*).

Nos Philosophes qui ont copié cette

(*a*) Examen important, c. 13, p. 85 & 86. Questions de Zapata, n. 51. 18e Lettre sur les Miracles, p. 183.

objection dans Dom Calmet, devoient au moins examiner ſa réponſe, & montrer qu'elle eſt fauſſe. Ce Commentateur fait voir par pluſieurs exemples, que le texte Grec de S. Luc peut être ainſi traduit à la lettre : *Ce dénombrement fut fait avant que Cyrenius fut Gouverneur de Syrie.* La prétendue faute de Chronologie eſt donc abſolument nulle. On pourroit dire encore que le dénombrement commencé ſous Quintilius Varus, & avant la naiſſance de J. C. ne fut achevé que ſous Cyrenius : voilà pourquoi l'Evangéliſte le lui attribue; il n'y a rien là d'extraordinaire.

Il n'y eut jamais de tel dénombrement, diſent nos Critiques. Et qu'en ſçavent-ils ? C'eſt qu'aucun Auteur profane n'en a parlé. Voilà toute la preuve. 1°. Le fait eſt faux, puiſque l'Hiſtorien Joſephe en a parlé; nous le montrerons ailleurs (*a*). 2°. Combien d'autres faits hiſtoriques dont la réalité n'eſt avérée que par le témoignage d'un ſeul Auteur ? Nous n'avons aucune Hiſtoire exacte & entiere du règne d'Auguſte; nous n'avons que fort peu d'Hiſtoriens Romains qui ne ſoient mutilés; & on argumente ſur le ſilence des Hiſtoriens. Le dénombrement dont parle S. Luc, étoit un fait ſi

(*a*) V. Tome 2, ci-après, art. *Chriſtianiſme.*

conſtant dans les premiers ſiècles, que S. Juſtin, dans ſa ſeconde Apologie, & Tertullien dans ſon Apologétique, renvoyent les Romains à leurs Archives pour s'en convaincre.

Les Cenſeurs du Nouveau Teſtament ont imaginé un expédient merveilleux pour y trouver des contradictions. Lorſqu'un des Evangéliſtes rapporte un fait dont les autres ne parlent point, ils les accuſent de ſe contredire. S. Matthieu fait voyager Jeſus en Egypte; les autres ne diſent rien de cette fuite: l'Auteur de l'*Examen important* conclut que, ſelon un Evangéliſte, Jeſus fut élevé en Egypte; &, ſelon un autre, il fut toujours élevé à Bethléem (*a*). S. Matthieu raconte l'adoration des Mages & le maſſacre des Innocens; les autres gardent le ſilence ſur ces deux faits: nouvelle contradiction. Un des Evangéliſtes parle de trois voyages de J. C. à Jéruſalem, après ſon Baptême; un autre fait mention d'un ſeul voyage: on en conclut que le premier fait durer trois ans la miſſion de J. C, & le ſecond ſeulement trois mois: ce ſont-là ſans doute autant de contradictions (*b*).

(*a*) Examen important, c. 13, p. 78.

(*b*) Dictionn Philoſ. t. 1, p. 206. Queſtions de Zapata, n. 52 & 53. Deuxième Lettre ſur les Miracles, p 36. Dix-huitième Lettre, p. 184. Vingtième Lettre, p. 195.

à trois heures après midi (*a*). S. Matthieu & S. Luc rapportent préciſément la même choſe (*b*). S. Jean dit que quand Pilate livra Jeſus aux Juifs pour être crucifié, il étoit, non pas la ſixième heure, mais environ la ſixième heure, *hora quaſi ſexta* (*c*). Il a donc marqué le temps moins diſtinctement que les autres Evangéliſtes, mais il ne les contredit pas.

Selon S. Matthieu & S. Marc, continue l'Auteur, *les femmes qui après la mort de Jeſus allerent à ſon Sépulchre, ne virent qu'un Ange; ſelon S. Luc & S. Jean, elles en virent deux; ces Anges étoient, ſuivant les uns, en dehors, & ſuivant d'autres, en dedans du tombeau.* La conciliation eſt fort ſimple, quand on compare les divers textes des Evangéliſtes. Les ſaintes femmes, en arrivant au Sépulchre, virent d'abord un Ange aſſis en-dehors qui les invita d'y entrer & de voir que le corps de J. C. n'y étoit plus (*d*). Elles y deſcendirent, & comme elles étoient étonnées de ne pas le trouver, elles apperçurent deux autres Anges placés, l'un à la tête, l'autre aux pieds, dans l'endroit où le corps de Jeſus

(*a*) *Marc.* 15, ℣. 25, 33 & 34.
(*b*) *Matt.* 27. *Luc.* 23.
(*c*) *Joan.* 19, 14.
(*d*) *Matth.* 28. *Marc.* 16.

avoit

avoit reposé (*a*): Magdelaine en particulier les vit de même (*b*); il n'y a dans tout cela aucune contradiction.

Il n'y en a pas davantage dans la maniere dont les Evangéliſtes rapportent les divers miracles de leur Maître, & ſes apparitions après ſa réſurrection; les interprètes l'ont montré cent fois: leurs ſolutions ne ſont ni étranges ni faites pour contenter des aveugles; ce ſont nos Critiques qui s'aveuglent eux-mêmes, & qui tâchent d'aveugler les autres.

Selon S. Luc, diſent-ils, *Jeſus eſt monté au Ciel du petit village de Béthanie; & ſelon S. Matthieu, ce fut de la Galilée* (*c*). Reproche mal fondé. S. Matthieu ne parle point de l'Aſcenſion, c'eſt S. Marc, & il n'en indique point le lieu (*d*). S. Luc dit que Jeſus conduiſit ſes Apôtres hors de Jeruſalem du côté de Béthanie; qu'il les bénit, & qu'il monta au Ciel (*e*). Dans les Actes il donne à entendre que ce fut ſur le mont des Oliviers, qui étoit entre Jeruſalem & Béthanie (*f*). Tout cela s'accorde par-

(*a*) *Luc.* 24.
(*b*) *Joan.* 20.
(*c*) Queſtions de Zapata, n. 59. 20e Lettre ſur les Miracles, p. 195.
(*d*) *Marc.* 16, 19.
(*e*) *Luc.* 24, 50.
(*f*) *Act.* 1, 9.

faitement. S. Matthieu parle d'une apparition de J. C. à ſes Diſciples ſur une montagne de Galilée, où il leur donna leur miſſion ; mais il ne dit point que ce ſoit la derniere fois que Jeſus-Chriſt leur ait parlé (*a*).

§. 13.

L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* reproche une erreur à S. Matthieu (*b*). Selon cet Evangéliſte, Jérémie a prédit que le Chriſt *ſeroit trahi pour trente pièces d'argent ;* & cette prophétie ne ſe trouve point dans Jérémie. Il eſt vrai qu'elle eſt dans Zacharie ; c'eſt donc le nom d'un Prophète mis pour un autre ; mais c'eſt une erreur de Copiſte, puiſque le nom du Prophète ne ſe trouve point dans le texte Syriaque de S. Matthieu.

On objecte encore que S. Matthieu, c. 2, a dit que, ſelon les Prophètes, le fils de Dieu devoit être appellé Nazaréen, & que cela ne ſe trouve dans aucun des Prophètes. Mais il eſt clair par le ſixième chapitre des Nombres, & par le chap. 16, ℣. 17, des Juges, que *Nazaréen* ſignifie *conſacré :* Soutiendra-t-on ſérieuſement que les Pro-

(*a*) *Matth.* 28, 16.
(*b*) Chriſt. dévoilé, page 133.

phètes n'ont jamais dit que le Meſſie ſeroit *conſacré au Seigneur*? C'eſt ce que ſignifie le nom même de Meſſie.

En vain le même Critique cherche dans Theophylacte, dans S. Jerôme, dans Eraſme, des raiſons pour juſtifier la maniere indécente & emportée dont il parle des Evangéliſtes, & en général de l'Ecriture Sainte; d'auſſi frivoles objections ne méritent point que l'on s'arrête plus long-temps à les réſoudre.

Le faux Bolingbroke, dont le ſtyle eſt encore moins modéré, ſoutient que les Evangiles ont été viſiblement forgés après la priſe de Jeruſalem. « On en a, dit-il, » une preuve bien ſenſible dans celui qui » eſt attribué à Matthieu. Ce Livre met » dans la bouche de Jeſus ces paroles aux » Juifs: *Vous rendrez compte de tout le ſang* » *répandu depuis le juſte Abel, juſqu'à Za-* » *charie, fils de Barack, que vous avez tué* » *entre le Temple & l'Autel.* Or il y eut » pendant le ſiège de Jeruſalem un Zacha- » rie fils de Barack, aſſaſſiné entre le Tem- » ple & l'Autel, par la faction des zélés. » Par-là l'impoſture eſt facilement décou- » verte » (*a*). La même objection a déja

(*a*) Examen important, c. 13, p. 79.

paru en mêmes termes dans le *Dictionnaire Philoſophique* (*a*) ; & ce n'eſt pas la derniere fois qu'on la répétera.

Suppoſons tout cela pour un moment, que s'enſuit-il ? Que l'Evangile de S. Matthieu n'a pas été écrit onze ans après la mort de J. C. comme on le croit communément, mais environ trente ans plutard. Cela peut-il déroger en quelque choſe à la vérité de ce qu'il contient ? Les Evangiles de S. Marc, de S. Luc, les Actes des Apôtres, les Epîtres de S. Pierre, & pluſieurs de celles de S. Paul, ont certainement paru plutôt.

On ſçait que l'Evangile de S. Matthieu a été écrit en hébreu ou en ſyriaque. Dans cette langue le paſſé ſe met indifféremment pour le futur, & le futur pour le paſſé ; en ſuppoſant le verbe au futur dans le paſſage en queſtion, *occidetis* pour *occidiſtis*, il ſe trouve que J. C. faiſoit aux Juifs une prédiction d'un fait particulier. La ſuite du texte demande évidemment cette explication. Il eſt clair, par la ſimple lecture, que le chap. 23 de S. Matthieu, depuis le ℣. 34, & tout le chapitre ſuivant, ſont une prophétie continuelle. J. C. prédit ſans inter-

(*a*) Dict. Philoſ. tom. 1, art. *Chriſtianiſme*, p. 205.

ruption le traitement que les Juifs feront à ſes Diſciples, la deſtruction du Temple, les faux Meſſies qui paroîtront, la prédication de ſon Evangile par tout le monde, les fléaux qui tomberont ſur la nation Juive & ſa ruine entiere, la multitude des faux Prophètes que l'on verra; autant d'événemens que l'on ne pouvoit pas prévoir par les lumieres naturelles. Etoit-il plus difficile à J. C. d'annoncer aux Juifs le meurtre de Zacharie, que de prédire leurs autres crimes & la punition qui en devoit retomber ſur eux? Lorſque l'Evangile de S. Matthieu fut traduit en grec, le traducteur exprima par le paſſé, un événement qui étoit alors accompli.

Les Interprètes, de qui nos Critiques ont emprunté cette objection, y donnent d'autres réponſes; ſans les déſapprouver, nous nous en tenons à celle-ci.

« Une nouvelle preuve de ſuppoſition » dans l'Evangile de S. Matthieu, c'eſt ce » paſſage fameux: *S'il n'écoute pas l'Egliſe, » qu'il ſoit à vos yeux comme un Payen & » un Publicain.* Il n'y avoit point d'Egliſe » du temps de Jeſus & de Matthieu. Ce mot » *Egliſe* eſt grec, & ſignifie l'aſſemblée du » peuple..... Il ſeroit aſſez comique que » Matthieu qui avoit été Publicain, com- » parât les Payens aux Publicains.... Qu'un

» Chevalier Romain, chargé de recouvrer » les impôts établis par le Gouvernement, » fût regardé comme un homme abomina- » ble ; cette idée seule est destructive de » toute administration » (*a*).

Cette objection, dont nous retranchons les invectives, est un chef-d'œuvre de critique. 1°. L'Evangile de S. Matthieu a été écrit en hébreu ou en syriaque, tel qu'on le parloit à Jerusalem du tems de J. C : le terme d'*Eglise* est donc du Traducteur Grec, & non pas de l'Evangéliste. 2°. *Eglise* signifie assemblée : or du temps de J. C. & de S. Matthieu, il y avoit déja l'assemblée de Jesus & de ses Disciples. 3°. S. Matthieu avoit été Publicain, mais il ne l'étoit plus ; il pouvoit donc parler de cette profession, selon les idées populaires de sa Nation. 4°. Les Publicains, chargés de lever les impôts en Judée, n'étoient pas des Chevaliers Romains ; S. Matthieu qui avoit exercé cette commission, n'étoit certainement pas Chevalier Romain. 5°. Les Chevaliers Romains qui levoient les tributs du temps de Cicéron, étoient sans doute des hommes respectables ; mais sous les Empereurs du siècle suivant, lorsque les impôts furent devenus excessifs, de quel œil regarda-t-on

(*a*) Examen important, ch. 13, p. 80.

les exacteurs, même à Rome? 6°. Une Nation récemment conquise, telle que les Juifs, de qui l'on exige des tributs pour la premiere fois, a-t-elle jamais vu de bon œil ceux qui sont chargés de les recueillir? On a beau dire que cette idée est destructive de toute administration; c'est l'idée de toutes les Nations & de tous les siècles. 7°. J. C. n'a point approuvé cette idée par ses leçons ni par sa conduite; il a payé les tributs pour lui & pour ses Disciples (*a*); il a mangé chez les Publicains, malgré les reproches des Juifs (*b*).

« Une troisième preuve que les Evan» giles ont été fabriqués par des Chrétiens » Helléniſtes, c'est que l'Ancien Testament » n'y est presque jamais cité que suivant la » version des Septante, version inconnue » en Judée. Les Apôtres ne sçavoient pas » plus le grec que Jesus ne l'avoit sçu. Com» ment auroient-ils cité les Septante? Il n'y » a que le miracle de la Pentecôte qui ait » pu enseigner le grec à des Juifs igno» rans » (*c*).

Nouveau prodige d'érudition! 1°. Il est faux que les Evangélistes, sur-tout S. Matthieu, n'aient cité l'Ecriture que suivant

(*a*) *Matt.* 17, 26.
(*b*) *Idem*, 9, 10 & 11.
(*c*) Examen important, c. 13, p. 86.

la verſion des Septante. S. Matthieu cite l'Ecriture ſelon le texte hébreu ; l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* (*a*) l'a remarqué d'après S. Jerôme (*b*), & a voulu très-mal à propos en tirer avantage. 2°. Il eſt faux que la verſion des Septante fût inconnue en Judée ; elle étoit faite depuis 300 ans. Il y avoit dans toutes les villes de la Grèce des Synagogues de Juifs Helléniſtes, dont la plupart n'entendoient plus l'hébreu. Ces Juifs venoient toutes les années à Jeruſalem à la fête de Pâques, ou à celle de la Pentecôte ; il eſt impoſſible qu'on ne connût pas en Judée la verſion grecque dont ils ſe ſervoient (*c*). 3°. Il n'y a que le miracle de la Pentecôte qui ait pu enſeigner le grec aux Apôtres. Mais enfin le miracle étoit opéré, puiſque les Apôtres ont prêché & ont écrit en grec.

Quand on a vu juſqu'où s'étend l'érudition de nos Critiques, on eſt fort ſurpris du ton déciſif & impérieux avec lequel ils propoſent leurs objections.

§. 14.

On eſt encore bien plus indigné de la maniere dont ils traitent S. Paul ; c'eſt pour

(*a*) Chriſt. dévoilé, page 134.
(*b*) *Hieronym. de opt. gen. interpret.*
(*c*) *Act.* 2, 5.

la seconde fois que l'Auteur du *Christianisme dévoilé* déclame contre cet Apôtre. Après lui avoir reproché, sans aucune preuve, des contradictions, des erreurs, un pompeux galimathias, il l'accuse de ne montrer dans ses Epîtres que *l'enthousiasme d'un forcené* (*a*). La Philosophie, la raison, la politesse qui devroit regner parmi les gens de Lettres, autorisent sans doute ces expressions. Pour instruire les hommes, pour les détromper de leurs préjugés, c'est un excellent secret de commencer par les insulter & les aigrir. Quel triomphe pour nos adversaires, si nous leur répondions sur le même ton!

Ils prétendent que S. Paul s'est rendu coupable de mensonge, en assurant devant le Grand Prêtre qu'on le persécute, *parce qu'il est Pharisien, & à cause de la résurrection des morts* (*b*). Ce discours, disent-ils, renferme deux fausstetés; 1°. parce que S. Paul étoit Chrétien; 2°. parce qu'il ne s'agissoit aucunement de la résurrection dans les griefs dont on l'accusoit (*c*).

S. Paul n'est coupable ni de fausseté ni de mensonge. Quoiqu'il fût Chrétien, il

(*a*) Christ. dévoilé, p. 135.
(*b*) *Act.* 23, 6.
(*c*) Christ. dévoilé, p. 135. Dictionn. Philos. art. *Christianisme*, tome 1, p. 223.

n'avoit pas renoncé à la doctrine qui diſtinguoit les Phariſiens d'avec les Sadducéens, à la croyance des eſprits & de la réſurrection; il étoit donc toujours Phariſien ſur cet article important. Il s'agiſſoit bien clairement de ce dogme dans l'accuſation formée contre lui, puiſqu'il étoit perſécuté parce qu'il prêchoit la réſurrection de J. C.

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* lui reproche un crime plus grave. « Paul, Chrétien, judaïſe, dit-il, *afin que » tout le monde ſçache qu'on le calomnie, » quand on dit qu'il eſt Chrétien.* Paul fait » ce qui paſſe aujourd'hui parmi tous les » Chrétiens pour un crime abominable, un » crime qu'on punit par le feu en Eſpagne, » en Portugal & en Italie » (*a*). Ainſi l'on nous inſinue modeſtement que S. Paul diſſimuloit & trahiſſoit ſa Religion.

C'eſt le Philoſophe lui-même qui eſt coupable d'impoſture, & non pas S. Paul. 1°. Il falſifie les paroles qu'il a tirées des Actes des Apôtres. S. Paul, en obſervant les rits Judaïques, veut ſe juſtifier, non pas contre ceux *qui diſent qu'il eſt Chrétien*, mais contre ceux qui diſent qu'il *eſt ennemi de la loi de Moïſe, & qu'il engage les Juifs à y renoncer* (*b*). Loin de diſſimuler aux

(*a*) Art. *Chriſtianiſme*, page 214.
(*b*) *Act.* 21, 21.

Juifs qu'il eſt Chrétien, il leur raconte publiquement ſa converſion (*a*). 2°. S. Paul étoit Juif de nation, & il n'étoit pas défendu alors aux Juifs convertis de pratiquer les cérémonies de leur loi, pourvu qu'ils ne les regardaſſent pas comme néceſſaires au ſalut. Voilà ce que S. Paul a conſtamment enſeigné par ſes écrits & par ſa conduite. Judaïſer aujourd'hui, après avoir fait profeſſion du Chriſtianiſme, c'eſt une apoſtaſie que l'on punit: judaïſer du temps de S. Paul, c'étoit un reſte de reſpect pour une loi que Dieu avoit donnée aux Juifs, mais qui devoit être abrogée par l'Evangile. Nous avons déja juſtifié ailleurs cet Apôtre contre les calomnies de nos Critiques (*b*).

Il n'eſt donc pas vrai que S. Paul ait changé à chaque inſtant d'avis & de conduite; qu'il ait réſiſté en face à S. Pierre au Concile de Jeruſalem; qu'il ait été tantôt favorable & tantôt oppoſé au Judaïſme (*c*). S. Paul fut favorable au Judaïſme, tant que les Juifs ne s'obſtinerent point à ſoutenir la néceſſité des cérémonies judaïques pour être ſauvé; mais dès que les Juifs voulurent en faire

(*a*) *Act.* 22.
(*b*) Chap. 3, §. 11 & 12.
(*c*) Chriſt. dévoilé, p. 136. Diction. Philoſ. art. *Chriſtianiſme*, p. 217. Traité ſur la Tolérance, c. 11, p. 98.

un dogme, & s'opiniâtrerent à y assujettir les Payens convertis, S. Paul combattit cette erreur de toutes ses forces. Il n'y eut là-dessus aucune contestation au Concile de Jerusalem; l'avis des Apôtres fut unanime (*a*). C'est à Antioche que S. Paul résista en face à Céphas, dont la conduite pouvoit autoriser la prétention des Juifs; & il est incertain si ce Céphas étoit l'Apôtre S. Pierre.

§. 15.

C'est une vaine imagination de dire que l'Apocalypse de S. Jean montre au genre humain *la perspective prochaine du monde prêt à périr* (*b*). Il n'est point question dans ce Livre de la fin du monde prochaine: s'il est inintelligible, comme le prétend l'Auteur du *Christianisme dévoilé*, comment peut-on sçavoir à quoi l'on doit appliquer les prophéties qu'il renferme? Mais la passion aveugle tellement nos Critiques, qu'ils ne voyent plus leurs contradictions.

Enfin, c'est une fausseté d'avancer que les Chrétiens n'ont jamais sçu à quoi s'en tenir sur l'intelligence de la Bible; que ce Livre a été pour eux une pomme de dis-

(*a*) *Act.* 15.
(*b*) Christianisme dévoilé, p. 137.

corde ; qu'il a causé des disputes qui ont ensanglanté la terre (*a*). Les Chrétiens, qui ont l'esprit de leur Religion, sçavent qu'ils doivent entendre l'Ecriture, conformément à l'enseignement public & universel de l'Eglise : si l'on s'en tenoit à cette règle donnée par J. C. & par ses Apôtres, il n'y auroit jamais de disputes. Ce n'est donc point l'Ecriture qui est une pomme de discorde, c'est l'entêtement philosophique qui a régné & qui régnera dans tous les siècles ; c'est l'orgueil qui prétend en sçavoir plus que les autres ; c'est l'ambition de faire du bruit & de s'attirer des Sectateurs. On a disputé, & l'on dispute ailleurs que chez les Chrétiens ; quand les peuples sont trop ignorans ou trop peu attachés à leur Religion pour disputer sur le dogme, ils disputent sur leurs loix, sur leurs prétentions, sur leurs usages. On a vu les Egyptiens s'entr'égorger pour le culte d'un animal ; les Grecs pour la possession d'un Temple ou d'un tombeau ; les Romains par goût pour un Histrion. Au défaut des motifs de Religion, les hommes n'ont jamais manqué de prétextes pour ensanglanter la terre ; s'ils étoient capables de guérir de cette frénésie, la Religion en seroit le seul

(*a*) Christ. dévoilé, p. 138. 4e Lettre à Eugénie, p. 94. Contagion sacrée, c. 4, p. 72.

remède. Il ne faut point s'en prendre à elle ſi la malice humaine l'a ſouvent changée en poiſon ; ſi, malgré les leçons de ſageſſe qu'elle nous donne, nous ſommes toujours inſenſés & méchans ; ſans elle nous le ſerions encore davantage.

L'Auteur de l'*Examen important* s'étend beaucoup ſur les faux Evangiles & ſur les autres Livres qui ont été ſuppoſés dans les premiers ſiècles de l'Egliſe. Il ne fait que répéter ce qui a déja été dit par d'autres ou par lui-même (*a*) : nous avons traité ce point en répondant à M. Freret (*b*).

Il eſt aiſé à nos Critiques d'avancer au haſard que nos Livres ſaints ſont ſuppoſés, d'étayer ce paradoxe par quelques paſſages dont ils ont grand ſoin d'altérer le ſens ; mais quand il eſt queſtion d'aſſigner l'époque de cette prétendue ſuppoſition, ils ne ſont pas peu embarraſſés. Tantôt ils diſent que les Livres de Moïſe ont été écrits ſous les Rois, tantôt que c'eſt l'ouvrage d'Eſdras après la captivité de Babylone (*c*). Nous avons montré que ces

(*a*) Examen important, c. 13. & ſuiv Philoſ. de l'Hiſt. c. 32, p. 151 Diction. Philoſ. art. *Chriſt.* p. 221. Premiere Lettre ſur les Miracles, p. 9. Deuxième Lettre, p. 57.

(*b*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 2.

(*c*) Philoſ. de l'Hiſt. c. 28, p. 134. Traité ſur la Tolérance, c. 12, p. 18. 26e Lettre ſur les Miracles, p. 170.

deux hypothèſes ſont auſſi abſurdes l'une que l'autre (*a*). Quand il faut aſſigner la date des Evangiles, l'embarras redouble encore. Les Epîtres de S. Paul y ſont une alluſion continuelle; il eſt impoſſible que ces Lettres n'aient pas été écrites par l'Apôtre même aux Egliſes dont elles portent le titre, & qui en ont été dépoſitaires. Quel parti prendre? On raſſemble des objections; ſi elles ne ſont pas ſolides, leur multitude du moins étourdira les ignorans; on haſarde des conjectures; & quoiqu'elles ſe détruiſent, elles peuvent éblouir pour un moment: on cherche à dérouter le lecteur, à le laiſſer incertain de ce qu'il doit penſer, pour l'amener enfin au point de ne rien croire. Ce ſuccès eſt le chef-d'œuvre de la Philoſophie moderne.

L'Auteur de l'*Examen important* a découvert une anecdote curieuſe ſur la maniere dont le Concile de Nicée parvint à connoître & à décider quels étoient les Livres Canoniques de l'Ecriture. « Les » Peres, dit-il, étoient fort embarraſſés ſur » le choix des Evangiles & des autres » Ecrits. On prit le parti de les entaſſer tous » ſur un Autel, & de prier le S. Eſprit de » jetter à terre tous ceux qui n'étoient pas

(*a*) Chap. 2, §. 2.

» légitimes. La priere fut exaucée : une » centaine de volumes tomberent d'eux-» mêmes ſous l'Autel..... C'eſt ce qui eſt » rapporté dans l'Appendix des Actes de » ce Concile ; c'eſt un des faits de l'Hiſtoire » Eccléſiaſtique des mieux avérés » (*a*). Ce ton affirmatif doit déja faire préſumer que c'eſt une fable. En effet, ce prétendu fait, ſi bien avéré, eſt tiré d'un Livre intitulé : *Libellus Synodicus*, écrit au plutôt dans le 9e ſiècle, 500 ans après le Concile de Nicée, par un Auteur inconnu, ignorant & viſionnaire : c'eſt un Ouvrage plein d'erreurs, d'anachroniſmes & de fables puériles, mépriſé par tous les Critiques, & qui n'a jamais été cité par aucun Hiſtorien Eccléſiaſtique (*b*). Tels ſont les monumens authentiques dont nos Cenſeurs font uſage pour affoiblir l'autorité des Conciles & des Livres ſaints.

(*a*) Examen important, c. 31, p. 180. Analyſe de la Relig. Chrét. par Dumarſais, p. 10.

(*b*) Voyez à la fin du cinquième tome de la Collection des Conciles, par le Pere Hardouin.

Fin du Tome premier.

SEP 1 4 1957

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: JUN - 2001

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111